Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

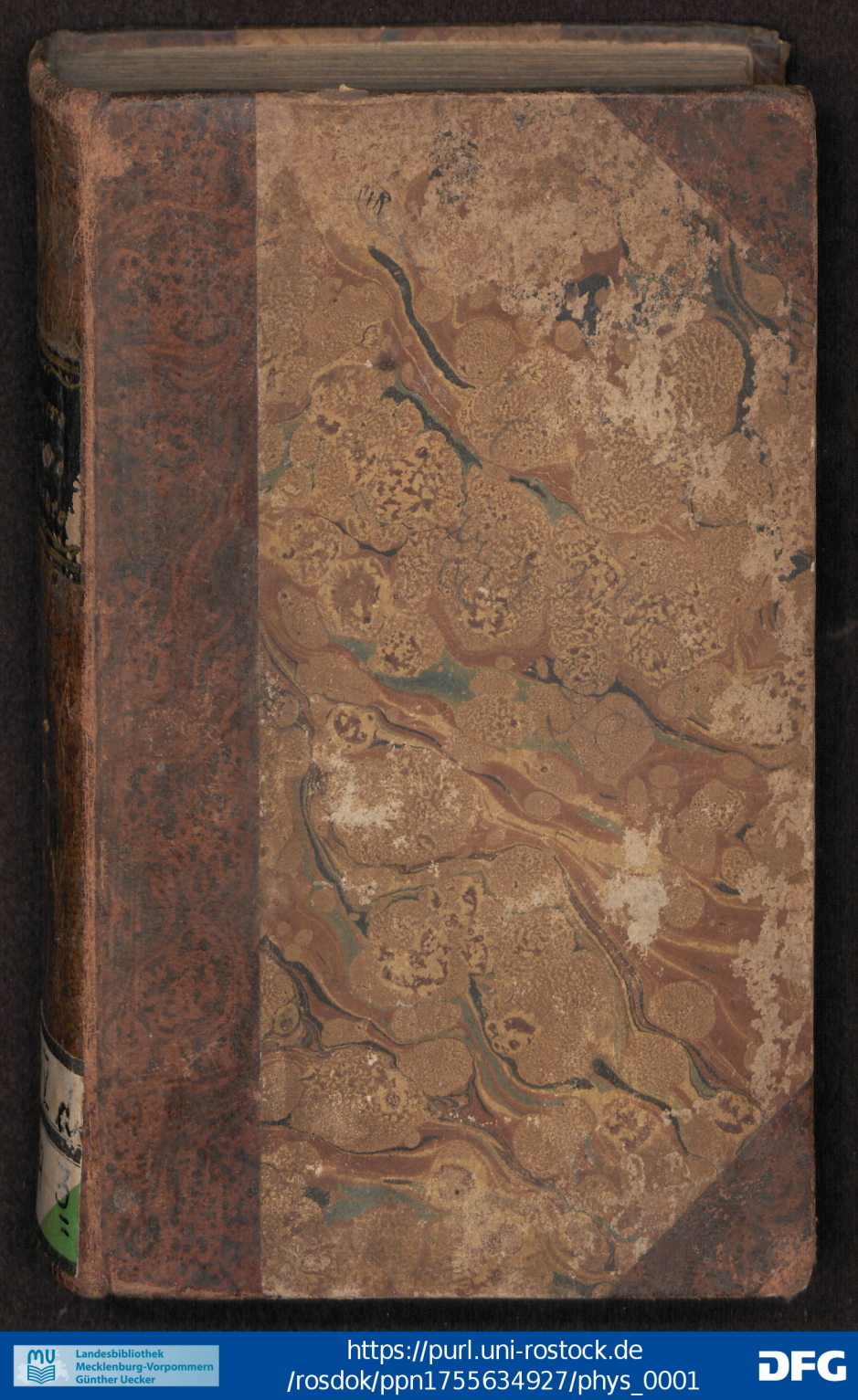
Johann Valentin Meidinger

Nouvelle Lecture Amusante A L'Usage De La Jeunesse

Troisième Edition revue, corrigée et considérablement augmentée, A Francfort Sur Le Mein: Chez L'Auteur, 1796

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0001
DFG

6236

Om Ed.
559

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0002
DFG

1863
In Schwerin

Mecklenburgische
Landesbibliothek
Schwerin

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1755634927/phys_0003
DFG

NOUVELLE

LECTURE AMUSANTE

À

L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

JEAN VALENTIN MEIDINGER



GROSSH. BIBLIOTHEK DARMSTADT

TROISIÈME EDITION

revue, corrigée et considérablement augmentée.

A FRANCFORT SUR LE MEIN

CHEZ L'AUTEUR

et chez les principaux Libraires de l'Allemagne, de la Suisse, etc.

1796.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0005

DFG

TABLE DES MATIERES.

	Page
Naïvetés, bons-mots et historiettes	1
Anecdotes de Fréderic II, Roi de Prusse	10
Les quatre heureux	13
Le tailleur et son ami	14
L'infidélité punie par elle-même	ibid.
Présence d'esprit	17
Le bon fils	18
L'ami sincère	19
Esope et le voyageur	20
Rome sauvée par les oies	ibid.
Le palais de glace	21
Caravannes des Arabes	22
L'Arabe affamé	23
Effet de la musique sur quelques animaux	ibid.
Avanture tragique	24
La crédulité tompée	ibid.
La pitié filiale	26
Le bon avis	28
Le voleur	ibid.
L'erreur	30
Le fils malheureux	ibid.
La force du sentiment	31
La probité recompensée	32

Page

Le filou effronté 38
La science et la sagesse sont des trésors qu'on ne nous peut ravir . . . 39
Usages singuliers 40
De Sardanapale 32
D'Alexandre le Grand . . . 44
De Socrate 47
De Xantippe 51
Epicure 52
Le philosophe singulier . . . 53
De Lycurgue et de ses loix . . 55
De Denys, Tyran de Syraguse . . 59
Pithias et Damon 61
De la fondation de Rome . . . ibid.
De Jules-César, et d'Auguste son successeur . 69
De Cléopatre 75
Du triomphe chez les Romains . . 76
De Néron 77
De Sixte-Quint 78
De Charles-Quint 85
Des croisades 88
Des Vêpres Siciliennes . . . 89
De la Saint-Barthelémi . . . 90
De Mahomet et de sa religion . . 91
Du Moufti 94
Terrible exécution . . . . ibid.
Chiens de Chrétiens, et chiens des Chrétiens . 95
Des Bramins 96
Du Grœnland . . . . ibid.
Des Grœnlandois 97
Des Samojédes 100

De

Page

De la renne 101
Description du Spitzberg 102
Aventures surprenantes de quatre matelots Russes 103
De Christophe Colomb, et de la découverte du nouveau monde 109
Esclaves Nègres 119
Commerce des femmes en Angleterre . 122
Le rubis 123
Moyen de ressusciter les morts. Conte Persan 130
Robinson Crusoë 135
Histoire d'Elisabeth, Reine d'Angleterre . 200
De Pierre le Grand 288
Histoire de Charles XII, Roi de Suéde . 298
Mythologie 385
Fable de Philémon et de Baucis . . 399
Du ciel 401
De la terre, des plantes et des animaux . 402
Des volcans et du mont Vésuve en particulier 404
Conservation et délivrance merveilleuse . 406
Rélation du tremblement de terre, arrivé en Portugal le Novembre 1755. . . 408
Rélation du terrible tremblement de terre qui s'est fait sentir dans la Calabre et à Messine, l'an 1783. . . . 412
Du flux et reflux de la mer 416
De la péche des perles . . . . ibid.
Des pierres précieuses 417
Du verre 419
De la baleine 420
Du crocodille 423
Du castor . . . . . ibid.

Page
De l'éléphant 424
Du lion 426
Des singes 428
Des marmottes 430
De l'autruche 431
Du colibri 432
Des abeilles . . . . . ibid.
L'acudia 434
Du sucre 435
Du caffé . . . . . ibid.
Du thé 436
De la cannelle et du girofle 437
Du cotonnier et du coton . . . . ibid.
Du poivre 438
De la grandeur des étoiles, et de leur distance de la Terre . . . . ibid.
Petitesse étonnante 440
Origine des signes du zodiaque . . . ibid.
Des éclipses 442
Explication des mois de l'année . . . ibid.
Explication des jours de la semaine . . 443
Conseil pour se bien porter 444
Le souhait 445
Enigme 446
Epitaphe d'un certain Grand Seigneur . ibid.

Naïve-

Naïvetés, bons-mots et historiettes.

1. Un petit garçon écrivit une lettre à son père, sur laquelle il mit cette adresse: A Monsieur mon père, mari de Madame ma mère, demeurant chez nous.

2. Ce même garçon voulant voir s'il avoit bonne grace à dormir, alla se regarder dans son miroir les yeux-fermés.

3. Etant allé voir un de ses camarades qui étoit malade, celui-ci ne répondoit rien. J'espére, lui dit-il, que je serai malade aussi quelque jour, et je ne vous répondrai pas non plus.

4. Il y avoit dans son voisinage deux frères jumeaux, dont l'un vint à mourir. Rencontrant celui qui avoit survécu à son frère, il lui demanda, lequel de lui ou de son frère étoit mort?

5. Un jeune homme qui par mépris reçut des coups de bâton, rioit de toute ses forces en disant: ils seront bien attrapés, ils m'ont pris pour un autre.

6. Ce nigaud étoit camard. Dieu vous conserve la vue, lui dit un pauvre à qui il avoit fait l'aumône. Pourquoi souhaites-tu cela? lui demanda le camard. C'est que, si votre vue s'affoiblissoit, répondit le pauvre, vous ne pourriez pas porter des lunettes.

7. Lisant un soir dans un livre de physionomie, que tout homme qui a le menton large, n'est qu'un sot, il se tâta aussi-tôt le menton, et sentit qu'il étoit assez large: Mais pour s'en éclaircir davantage, il prit la chandelle, se présenta au miroir, et s'approcha la chandelle si près du menton qu'il se brûla la barbe.

Irrité contre lui-même, il mit dans son livre cette note: L'auteur a raison.

8. Un soldat que l'on menoit à la potence, voyoit une foule de peuple accourir, et plusieurs prendre les devants: ne vous pressez pas tant, leur dit-il, on ne fera rien sans moi.

9. Etant arrivé au pied de la potence, il demanda à boire. On lui présenta de la bière, qu'il refusa, disant qu'il avoit ouï dire à un médecin, qu'avec le tems elle engendroit la gravelle.

10. Une femme étant accusée d'avoir empoisonné son mari, qui dépérissoit de langueur, elle s'écria: Qu'on l'ouvre, et on verra que rien n'est plus faux.

11. *Ciceron* voyant son gendre, qui étoit fort petit, avec une longue épée au côté, dit: Qui est-ce qui a attaché mon gendre à cette épée?

12. Un certain Comte, parlant à un paysan, le traita de coquin. Monseigneur, répondit-il, il y en a dans tous les états.

13. Deux paysans furent députés par leur village, pour aller dans la ville, choisir un peintre habile, qui entreprit le tableau du maître-autel de leur église: Le sujet devoit être le martyre de Saint Sebastien. Le peintre, à qui ils s'adressèrent, leur demanda, s'il devoit représenter le Saint vivant ou mort. Cette question les embarrassa fort quelque tems. Enfin un d'eux dit au peintre: Le plus sûr est de le représenter en vie; si on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer.

14. Quelqu'un demandoit à une femme très-intelligente, qui étoit toujours occupée de son ménage, si elle lisoit beaucoup? Hélas, mon Dieu! répondit-elle, je suis si occupée tout le jour, que je n'ai pas d'autre tems pour lire que celui où je dors.

15. Un médecin soutenoit devant Monsieur *Fontenelle*, qui parvint à l'âge de près de cent ans, et qui aimoit fort le caffé, que c'étoit un poison lent. Oui, lui dit *Fontenelle*, bien lent; car il y a plus de quatre-vingts ans que j'en prens tous les jours.

Un

16. Un malade imaginaire disoit à son médecin, qu'il buvoit, mangeoit et dormoit bien, et que cependant il avoit besoin de son ministère. Hé bien, répondit le médecin, laissez-moi faire, je vous donnerai un remède qui vous otera tout cela.

17. *Agésilas*, Roi des Lacédémoniens, levant des soldats, quatre ou cinq hommes, tous balafrés, se présentèrent à lui, l'assurant que leurs cicatrices étoient des marques qu'ils n'avoient jamais tourné le dos à l'ennemi. Mes amis, leur dit *Agésilas*, j'aimerois encore mieux à mon service ceux qui vous ont ainsi marqués. Oh! certes, ils ne sont plus, reprit l'un d'eux, il leur en a coûté la vie.

18. Monsieur *Tortenson*, Capitain Suedois, ayant trouvé à la prise d'une ville d'Allemagne, douze statues des Apôtres, qui étoient d'argent et de grandeur naturelle, les envoya en Suède en disant, que Jesus-Christ leur avoit ordonné de prêcher par tout le monde, et qu'ils n'avoient pas encore été dans son pays.

19. Un bon paysan, qui croyoit que le prix des montres consistoit dans la grosseur, acheta chez un horloger une montre d'une grosseur extraordinaire; et en appercevant une très-petite à répétition, il mit aussi-tôt la main dessus en s'écriant: Du moins vous me donnerez cette petite-là par dessus le marché.

20. Un certain Gentilhomme accusé d'un crime qui méritoit le feu, prit la fuite. Cependant on lui fit son procès, et il fut brûlé en effigie. Pendant ce tems-là il traversoit une des plus hautes montagnes des Pyrenées, couvertes de neiges et de glaces. Il dit depuis: Jamais je n'ai eu tant de froid, que lorsqu'on me brûla.

21. L'Evêque de *Belley* prêchant la passion, vit que *Gaston*, Duc d'Orléans, étoit entre deux célèbres partisans. Il fit cette exclamation équivoque: Ah! Monseigneur, quand je vous vois entre deux larrons etc. Toute l'assamblée ne put s'empêcher de rire. *Gaston* qui dormit, s'éveilla en demandant ce que c'étoit. Ne vous inquiétez pas, Monseigneur, lui dit l'un des partisans, c'est à mon confrère et à moi qu'on en veut.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0013
DFG

22. Le petit Père *Andrée* Prédicateur à Paris, avoit prêché tout le carême dans une ville, où personne ne l'avoit invité à dîner. Il dit dans son adieu: J'ai prêché contre tous les vices, excepté contre la bonne chère; car je ne sais pas comment l'on traite dans ce pays-ci.

23. La Marquise de *Bauvau* se piquoit d'être belle, et pour se farder elle avoit toujours quelque nouvelle drogue découverte par des charlatans. Le Chevalier de *Richemont* lui disoit pour se moquer d'elle: Madame, je découvre tous les jours en vous de nouvelles beautés. — Elle prenoit cette ironie pour un compliment délicat.

24. Un Officier françois étant arrivé à la cour de Vienne, l'Impératrice lui demanda, s'il croyoit que la Princesse de S**, qu'il avoit vu la veille, étoit, comme on le disoit, la plus belle personne du monde? Madame, répondit l'Officier, je le croyois hier.

25. Une jeune villageoise, nommée *Laure*, ayant bonne envie de se marier, avoit reçu de la Dame du lieu dix écus pour se faire une dot. La Dame voulut voir le prétendu. *Laure* le lui présenta: c'étoit un Savoyard petit et fort laid. Ah, ma fille, lui dit cette Dame en le voyant, quel amoureux as-tu choisi là? Hélas, Madame, répondit *Laure*, que peut-on avoir pour dix écus?

26. Un certain galant ayant reçu des coups de bâton, dont il avoit été menacé depuis long-tems, se consola en disant: Bon, me voilà guéri de la peur.

27. Le Duc d'Ossonne, étant Vice Roi de Naples, alla sur les galères du Roi d'Espagne le jour d'une grande fête, à dessein d'user du droit qu'il avoit, de donner la liberté à un forçat. Il en interrogea plusieurs, et leur demanda pourquoi ils étoient là? Tous ceux qu'il interrogea s'excusèrent sur divers prétextes, et tâchèrent de lui persuader qu'ils étoient innocens. Il n'y en eut qu'un qui lui dit naïvement tous les crimes qu'il avoit commis, et qui avoua qu'il avoit merité une plus grande punition que celle qu'il souffroit. Qu'on chasse ce méchant homme, dit le Duc en lui faisant donner la liberté,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0014
DFG

liberté, de peur qu'il ne pervertisse tous les gens de bien que voilà.

28. Un Gentilhomme qui avoit beaucoup voyage, alla à Chantilly saluer Monsieur le Prince de Condé, et dans le récit de ses voyages il lui parla d'un Prince de Perse, qui à trente ans avoit fait les plus belles actions dont on ait jamais oui parler. Pendant cet entretien, le diné ayant été servi, chacun se mit à table. Le Prince sensible aux grandes actions, dit à ce Gentilhomme: La vie du Prince dont vous m'avez parlé, a eu de si beaux commencemens, que je brule d'impatience d'en savoir la suite. Hélas! Monseigneur, répondit le Gentilhomme, qui vit en un moment la soupe presqu'enlevée, il mourut subitement, et par-là l'histoire étant finie, il se mit à manger comme les autres.

29. L'Empereur Auguste voulant plaisanter avec un poëte qui lui avoit donné plusieurs fois des vers à sa louange; il est juste, lui dit-il, que je vous récompense de vos vers: il lui donna en même-tems une épigramme de sa façon. Le poëte la lut, et tirant aussi-tôt sa bourse, où il y avoit quelques piéces d'or: je voudrois, dit-il à l'Empereur en la lui présentant, avoir de plus grandes sommes à vous offrir, pour payer plus dignement ces beaux vers. Cette raillerie fine eut son effet; elle plut à Auguste, qui lui fit ensuite un beau présent.

30. Alphonse, Roi de Castille, ayant fait venir un riche marchand jouaillier pour acheter quelques raretés, il arriva que celui-ci en refermant sa balle, s'apperçut qu'il lui manquoit une chaîne d'or. Il s'en plaignit au Roi, qui surpris, et craignant pour l'honneur de sa cour, se fit apporter un grand vase plein de sable, y plongea le premier sa main fermée, et ordonna à ses Seigneurs d'en faire autant. Tous obéirent, et la chaîne d'or fut trouvée au fond du vase.

31. Deux Seigneurs Suedois voulant terminer un différend qu'ils avoient entre eux, crurent ne pouvoir mieux réussir qu'en se battant en duel; mais comme il étoit défendu sous peine de la vie d'en venir à cet excès, ils jugérent à propos l'un l'autre d'avoir recours au grand

Gustave leur Souverain, qui ayant apris leur dessein refusa d'abord d'y consentir; néanmoins après quelques instances il y donna son agrément, à condition toutefois qu'ils viendroient le lendemain se battre en sa présence. Le Roi accompagné des premiers Seigneurs de sa cour, et suivi du bourreau qu'il avoit mandé, se trouva le jour suivant au lieu marqué pour le combat. Après avoir témoigné combien la scène tragique qui s'alloit passer lui déplaisoit, il ajouta: Je ne saurois retracter la parole que j'ai donnée: soit, battez-vous, et faites en gens de coeur: Cependant toi, dit il en adressant la parole au bourreau, dès que l'un des deux sera tombé sous les coups de son ennemi, tu couperas la tête à l'autre, et tu me l'apporteras Après ces mots il se retira. Ces Seigneurs voyant qu'il s'agissoit de périr tous deux, n'eurent plus envie de se battre; mais ils se retirèrent aussi-tôt. Et le Roi aprit avec plaisir le succès de sa fermeté.

32. Un babillard, qui avoit l'honneur d'entretenir Aristote, voyant que ce philosophe ne répondoit rien; Je vous incommode peut être, lui dit-il: ces bagatelles vous détournent de quelques pensées plus sérieuses. Non, dit le philosophe, vous pouvez continuer, je ne vous écoute pas.

33. Un habile peintre, chargé de peindre deux plaideurs, dont l'un avoit perdu sa cause, et l'autre l'avoit gagnée; il s'avisa de peindre deux personnes, l'une tout nue, et l'autre nue en chemise.

34. Un Anglois fit la gageure, qu'il se promeneroit le long du pont neuf à Paris pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six livres, à vingt-quatre sols la pièce, et qu'il n'épuiseroit pas de cette manière un sac de douze cents francs, qu'il tiendroit sous son bras. Il se promena criant à haute voix: Qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt quatre sols? Je les donne à vingt quatre sols! Plusieurs passans touchèrent, palpèrent les écus, et continuant leur chemin, levèrent les épaules en disant: Ils sont faux, ils sont faux. Les autres souriant, comme supérieurs à la

 ruse,

ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter, ni de regarder; enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-tems, et dit aux spectateurs: Allons, je risque trois pièces de vingt quatre sols par curiosité. L'homme au sac n'en vendit pas davantage pendant une promenade de deux heures; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

35. Un banqueroutier à Paris, embarassé du desordre et de la confusion de ses affaires, s'avisa du stratagême suivant: Il fit acheter secrétement un cadavre de sa taille et de sa figure, et le fit porter à sa maison de campagne; il eut soin de le revêtir du même linge et des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de sa disparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le visage un coup de pistolet, de manière à le défigurer et le rendre méconnoissable, il prit la fuite sous un autre habillement. Tandis qu'on déploroit sa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainsi que ce filou sût payer ses créanciers avec un cadavre acheté, et un coup de pistolet, qui ne fit de mal à personne.

36. Monsieur la *Mothe* ayant faitun livre de dur débit, son libraire lui en fit des plaintes: Ne vous mettez point en peine, lui dit-il, je sais un secret pour le faire défendre. Dès qu'il fut défendu, chacun courut l'acheter. Le libraire fut obligé d'en faire une seconde édition, pour satisfaire l'avide curiosité du public.

37. Un jeune homme voulant se marier, alla à confesse, pour avoir son billet de confession. Le prêtre, après avoir entendu le récit de ses pêchés, ne fit aucune difficulté de lui délivrer le billet qu'il avoit demandé, et l'épouseur s'en alla; mais il revint sur ses pas, et dit au confesseur: Monsieur, vous avez oublié de me donner une pénitence. Le confesseur, homme d'eprit, repartit: Ne m'avez vous pas dit Monsieur, que vous alliez vous marier? —

38. Un borgne gageoit contre un homme qui avoit bonne vue, qu'il voyoit plus que lui. Le parti est

accepté. J'ai gagné, dit le borgne; car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un.

39. Le Chevalier *William Gools*, Gouverneur de la Virginie en Amérique, causant un jour avec un négociant dans la rue, vit passer un nègre, qui le salua, et à qui il rendit le salut. Comment dit le négociant, Votre Excellence s'abaisse jusqu'à saluer un esclave? Sans doute, répondit le Gouverneur; je serois fort fâché, qu'un esclave se montrât plus honnête que moi.

40. Un bon paysan, qui n'avoit jamais été à Paris, s'y rendit un jour. Le spectacle de cette grande ville le jetta d'abord dans l'admiration, et sa curiosité le porta jusqu'à vouloir savoir ce qui se vendoit dans chaque boutique. Il vit un homme tout seul dans le bureau de change, Monsieur, demanda-t-il, d'un air niais, dites moi, je vous prie, ce que vous vendez? Le changeur crût qu'il pouvoit se divertir de lui: je vends, lui repondit il, des têtes d'ânes. Ma foi, repliqua le paysan, il faut que vous en ayez un grand débit, puisqu'il n'en reste plus qu'une dans votre boutique.

41. Un petit-maître voulant jetter du ridicule sur l'ignorance d'un jeune Seigneur de la cour de Louis XIV, dit à ce Prince, qu'on pouvoit faire un gros livre de ce que ce Seigneur ne savoit pas. Le Roi prenant un air sévère répondit à ce railleur: Et l'on feroit un livre fort petit de ce que vous savez. —

42. En 1776, pendant le froid rigoureux du mois de Janvier, Mr. le Duc de la *Rochefaucault* allant à Versailles, et voyant ses deux laquais transis de froid, les fit entrer dans son carosse. On loua à la cour cet acte d'humanité. J'ai été bien fâché, répondit le Duc, de n'y pouvoir faire entrer aussi le cocher et les chevaux.

43. Le Marquis de *Crampon*, qui aimoit fort à se divertir aux dépens d'autrui, reçut un jour dans son château deux bons bourgeois, qui avoient entrepris de faire un petit voyage à pied. Après les avoir bien regalés, il les fit coucher dans une chambre, dont le lit, par le moyen de quatre poulies, pouvoit s'élever jusqu'au plafond. Nos deux voyageurs étant couchés,

couchés, on éleve le lit doucement à la hauteur d'un homme. L'un deux s'étant réveillé, voulut descendre du lit pour satisfaire un besoin naturel, tomba rudement sur le plancher: il cria comme un misérable. L'autre voulant aller à son secours, fit la même chûte. Ils se relevèrent, et cherchèrent vainement leur lit: Qu'est-il devenu? disoit l'un; est-ce que le diable l'a emporté? disoit l'autre. Enfin accablé de sommeil, ils s'étendirent tous deux sur le plancher, et s'endormirent. Avant que le jour parût, on descendit leur lit. A leur reveil ils furent bien étonnés, quand le jour leur montra le lit, qu'ils n'avoient pû trouver.

44. Un certain financier fit bâtir une superbe maison de campagne. Quand elle fut achevée, on lui dit qu'il y manquoit une bibliotèque. Il ordonna aussi-tôt à ses menuisiers de lui en faire une. Quand l'ouvrage fut fini, il leur demanda où étoient les livres. Ils lui répondirent: Nous avons fait des tablettes pour les mettre; c'est à présent au libraire à vous les fournir. Après avoir pris la mesure de la bibliotèque, il alla chez un fameux libraire, et lui dit en entrant: Combien me vendrez-vous la toise de livres? —

45. On parloit un jour dans un cercle d'un voyageur, qui étoit arrivé de Calais à Douvres *) dans deux heures, quoiqu'il y ait sept lieues de distance d'une de ces villes à l'autre. Un jeune homme entendant cela, et ne sachant pas qu'on ne peut faire ce voyage que par mer, il faut, dit-il aussi-tôt, que ce voyageur eût un bon cheval. Non sans doute, lui répondit-on, car il n'avoit qu'un cheval de bois. Comment, repliqua-t-il, avec un cheval de bois, faire sept lieues dans deux heures? cela ne se peut pas; cela est inconcevable. La chose est pourtant arrivée, répartit quelqu'un; mais il faut que vous sachiez que ce cheval avoit des ailes, et qu'il marchoit sur l'eau. Le jeune homme comprit alors que

*) Ces deux villes, dont la première appartient à la France, et la seconde à l'Angleterre, sont séparées par un bras de mer, appellé le pas de Calais.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0019
DFG

c'étoit un vaisseau : il rougit, et se retira, indigné contre lui-même, de ce qu'il s'étoit rendu la fable de toute l'assemblée par son ignorance.

Anecdotes de Frédéric II. Roi de Prusse.

1.

Frédéric sonna un jour, et personne ne vint. Il ouvrit sa porte, et trouva son page endormi dans un fauteuil. Il avança vers lui, et alloit le réveiller, lorsqu'il apperçut un bout de billet qui sortoit de sa poche. Il fut curieux de savoir ce que c'étoit, le prit et le lut. C'étoit une lettre de la mère de ce jeune homme, laquelle le remercioit de ce qu'il lui avoit envoyé une partie de ses gages, pour la soulager dans sa misère. Elle finissoit par lui dire, que Dieu l'en béniroit.

Le Roi après avoir lu cette lettre, rentra doucement dans sa chambre, prit un rouleau de ducats, et le glissa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans sa chambre, il sonna si fort que le page se réveilla et entra. Tu as bien dormi, lui dit le Roi. Le page voulut s'excuser. Dans son embarras, il mit par hazard la main dans sa poche, et sentit avec étonnement le rouleau. Il le tire, pâlit, et regarde le Roi en versant un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer une seule parole. Qu'as tu? lui demanda le Roi. Ah! Sire, dit le page en se jettant à ses pieds, on veut me perdre; je ne sais ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche. Mon ami, dit Frédéric, Dieu nous envoie souvent le bien en dormant. Envoie cela à ta mère, salue la de ma part, et assure-la que j'aurai soin d'elle et de toi.

2.

Ce Monarque aimoit beaucoup les enfans, et permettoit que les fils du Prince royal, actuellement régnant, entrassent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travailloit dans son cabinet, l'aîné de ces Princes jouoit au volant autour de lui. Le volant tomba sur

la table du Roi, qui le prit, le jetta à l'enfant, et continua d'écrire. Le petit Prince continue aussi son jeu, et le volant tombe encore sur la table: Le Roi le rejette, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin pour la troisième fois, le volant vient tomber jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivoit. Alors le Roi prit le volant, et le mit dans sa poche.

Le petit Prince demande humblement pardon, et prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le lui refuse: il redouble ses prières; on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit Prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés, et dit d'un air ménaçant: Je demande à Votre Majesté, si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non? Le Roi se mit à rire, tira le volant de sa poche, et le lui rendit en disant: Tu es un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie.

3.

Un caporal des gardes du corps, qui avoit beaucoup de vanité, mais aussi beaucoup de bravoure, portoit une chaine de montre, à laquelle étoit attaché une balle de mousquet, faute de pouvoir acheter une montre. Le Roi l'ayant appris, voulut un jour le plaisanter, et lui dit: „A propos, caporal, il faut que tu sois bien „économe pour avoir pu acheter une montre: il est six „heures à la mienne, dis-moi un peu, quelle heure est-il „à la tienne.“ Le caporal qui avoit deviné l'intention du Roi, tire aussi-tôt sa balle de son gousset en disant: *Sire*, ma montre ne marque ni cinq heures, ni six heures; mais elle m'avertit toutes les fois que je la regarde, qu'il faut que je meure pour Votre Majesté. Tiens, mon ami, lui dit le Roi attendri, prends celle-là, afin que tu puisses voir aussi l'heure où tu mourras pour moi, et il lui donna sa montre qui etoit garnie de brillants.

4.

Un Officier reformé, qui avoit servi en brave homme en qualité de Lieutenant-Colonel pendant la guerre

guerre de sept ans, se rendoit tous les jours dans l'antichambre du Roi, pour demander une pension: Le Roi lui avoit dit souvent: Ayez patience, je ne puis encore rien faire pour vous. L'Officier ne se rebutoit point, et partout où il pouvoit trouver le Roi, il l'assiégeoit de ses demandes. Frédéric, lassé de ses importunités, défendit qu'on ne le laissât entrer quand il se présenteroit. Sur ces entrefaites il parut une satyre violente contre le Roi. Frédéric, contre son ordinaire, promit 50 Louis à celui qui découvriroit l'auteur.

Le lendemain, le Lieutenant-Colonel se présente chez le Roi: on lui refuse l'entrée, il insiste, et dit qu'il a quelque chose d'importance à dire à Sa Majesté; on l'annonce, il entre. Ne vous ai-je pas déja dit, lui crie Frédéric en le voyant, que je ne puis rien faire maintenant pour vous? Je ne demande rien, répond l'Officier. Mais Votre Majesté a promis 50 Louis à celui qui découvriroit l'auteur de la nouvelle brochure, que l'on a fait contre vous; c'est moi qui suis cet auteur. Punissez le coupable, mais payez cet argent à ma femme, afin qu'elle puisse donner du pain à ses malheureux enfans. — Que le diable te confonde! dit le Roi, tu iras à Spandau. — Sire, je me soumets à tout ce que Votre Majesté voudra ordonner de moi; mais les cinquante Louis? — Dans une heure votre femme les aura. Attendez un moment. Le Roi se mit à une table, écrit une lettre, la donne à l'Officier: en disant: Vous donnerez cette lettre au Commandant de Spandau, et vous lui direz, que je lui défends de l'ouvrir avant le dîner. Après cela, il fit mener l'Officier à Spandau. Quand il y fut arrivé, il présenta sa lettre au Commandant, et lui dit l'ordre du Roi. On dîne: le pauvre homme étoit dans des transes mortelles. Enfin on ouvre la lettre, et on lit: „Le porteur de „cette lettre est nommé Commandant de la forteresse „de Spandau. Sa femme et ses enfans s'y rendront „dans quelques heures avec 50 Louis. L'ancien Com„mandant de Spandau se rendra à Potsdam, où on lui „destine une meilleure place, etc.“

Qu'on juge de la suprise de ces deux hommes! —

5.

Sur la fin de sa vie, il lui arrivoit quelquefois de dormir plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé; cela le fâchoit extrêmement, et il ordonna à ses valets de chambre de le réveiller à quatre heures, et même de le forcer à se lever, quelque chose qu'il pût leur dire. Un de ces valets étant entré un matin dans sa chambre pour remplir cet ordre, le Roi lui dit: Laisse-moi encore un peu dormir, je suis si las! — Votre Majesté m'a commandé de venir à quatre heures, et il faut qu'elle se leve. — Encore un quart-heure seulement, te dis-je. — Pas une minute, Sire, il vient de sonner quatre heures, et il faut absolument vous lever. — *Bon*, dit *le Roi* en se levant, tu es un brave garçon; voilà comme j'aime qu'on fasse son devoir.

Les quatre heureux.

Le Duc de Montmorenci se promenant un jour, s'entretenoit avec quelques-uns de ses amis sur ce qui fait le bonheur de la vie. L'un d'eux soutenoit avec raison, que l'homme, dans les conditions les plus bornées, étoit souvent plus heureux que les grands de la terre. Voilà qui resoudra la question, répondit le Duc en appercevant quatre laboureurs, qui dinoient à l'ombre d'un buisson. Il marche à eux, et leur dit: Mes amis, êtes-vous heureux? Trois de ces paysans lui répondirent, que bornant leur félicité à quelques arpens de terre, qu'ils avoient reçus de leurs pères, ils ne désiroient rien de plus. Le quatrième avoua, qu'il ne manquoit à ses désirs que la possession d'un champ, qui avoit appartenu à sa famille, et qui étoit passé en des mains étrangères. Mais si tu l'avois, continua le Duc, serois-tu heureux? — Autant, Monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. — Combien faut-il? — Deux mille francs. — Qu'on les lui donne! s'écria Montmorenci, et qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0023
DFG

Le tailleur et son ami.

Un tailleur de Londres, nommé *Swith*, très-pauvre et sans autre ressource qu'un ami aussi pauvre que lui, appellé *Thoms*, et tisserand de sa profession, partit pour les Indes occidentales, dans l'espérance d'y améliorer son sort. Il y fit fortune, et épousa une fille riche, qui avoit une soeur aussi opulente; l'une et l'autre suivirent *Swith* dans sa patrie. Arrivé à Londres, il se rapella sa première misère. Cette idée lui retrace l'image de *Thoms*; il vole chez son ami, dont il n'est pas reconnu, et s'informe s'il est à son aise, s'il a une maison, s'il est marié. Toutes ses réponses furent négatives, et à chacune *Swith* fit paroître une joie si vive, que le tisserand crut avoir affaire à un insensé, ou à un homme opulent qui insultoit à sa misère. Dans peu d'heures il fut detrompé; un carrosse s'arrête à sa porte, on lui dit d'y monter; il y monte ne sachant qu'en penser; on arrive dans une belle maison. *Thoms* y reconnoit *Swith*, qui avoit repris ses anciens habits, et qui lui dit: Mon ami, quand nous n'avions rien, nous nous consolions; quand l'un de nous deux avoit un schelling, il le partageoit avec l'autre. Cette maison est à toi, avec tout ce qu'elle contient: voilà la soeur de ma femme; elle veut un mari honnête homme; elle est riche, elle est bien jolie: je lui ai parlé de toi; elle consent à te donner la main. Je t'appellois autrefois mon frère; tu l'es actuellement. Oublions tout, excepté l'amitié, qui nous lie, et qui ne finira qu'avec nous. —

L'infidélité punie par elle-même.

Les trois faits suivans, auxquels on pourroit en joindre un grand nombre d'autres, suffiront sans doute pour justifier l'inscription qu'on leur a donnée.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0024
DFG

1.

Un négociant polonois devoit pour affaires entreprendre le voyage de Constantinople; il le fit avec ses propres chevaux, et accompagné seulement du cocher qui le conduisoit. Celui-ci n'ayant en chemin d'autre occupation que celle d'avoir soin des chevaux, se mit à discuter la question, s'il ne pourroit pas tout aussi bien être le négociant, et celui-ci le cocher? En poursuivant cette agréable pensée, il trouva, qu'il avoit dans ce moment l'occasion la plus favorable de réaliser son idée, et de se mettre en la place de son maître; et il résolut de l'éxécuter.

Dès qu'il se trouva sur le territoire turc, il descendit de cheval; et manaça de tuer son maitre, qu'il surpassoit en forces, s'il ne vouloit changer avec lui d'habillemens, et lui servir de valet. Le négociant ne fit pas grandes difficultés; mais à peine fut-il arrivé au premier endroit, qu'il alla chez le juge, porter sa plainte. Celui-ci fit venir le cocher, qui soutenoit effrontement qu'il étoit le maitre, et que l'autre étoit son valet, qui par ce mensonge vouloit s'emparer de son bien. Le juge ne sachant quel parti prendre, leur dit de se retirer un instant, pour lui laisser le tems de faire ses réflexions sur un cas si singulier. Comme ils sortoient, le juge se mit à crier: cocher! A ce cri le véritable cocher se retourna, mais le véritable maitre ne fit aucune attention à l'appel. Ha! dit le juge, à présent je te connois; tu es le valet, et l'autre le maître; tu n'échapperas pas à la juste punition, que tu mérites.

2.

Un négociant avoit perdu une bourse, contenant 1800 livres. Un charpentier la trouva, et l'emporta chez lui. Arrivé à la maison, il se mit à compter l'argent qui s'y trouvoit, et le ramassa avec grand soin, pour le rendre au véritable propriétaire, au cas qu'il pût le découvrir. Le dimanche après on annonça en chaire, que quelqu'un avoit perdu une bourse de cuir, remplie d'argent, et que celui qui l'auroit retrouvée, auroit

Landesbibliothek Schwerin

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0025
DFG

200 livres de récompense, au cas qu'il voulut la rendre. Le charpentier se rendit chez le prêtre, et lui dit, de lui envoyer dans sa maison le propriétaire de l'argent, qu'il vouloit le lui rendre. Le négociant aussi-tôt y court plein de joie, pour l'aller chercher. L'ayant compté, il jetta deux écus neufs sur la table et dit: Tenez, voilà 12 francs; car pour ce qui est des 200 livres que j'ai promises, vous vous êtes déja payé, vû qu'il y avoit deux mille francs dans la bourse. Le charpentier nia le fait, et accusa le négociant, en déposant la somme entière entre les mains de la justice. Après beaucoup de difficultés, la chose fut enfin terminée. Le juge exigea du négociant le serment, qu'il y avoit deux mille francs dans la bourse au moment où il l'avoit perdue. Il le fit. Mais le charpentier jura également, qu'il n'y avoit eu que 1800 livres. Là-dessus le juge décida l'affaire de cette manière: Comme l'un et l'autre a confirmé la vérité par un serment, l'argent en question n'appartient pas au négociant, parcequ'il a perdu 2000 livres, et que le charpentier n'en a trouvé que 1800. Ce dernier en conséquence gardera l'argent, si dans l'espace de quinze jours le véritable propriétaire ne se présente, et ne peut pas clairement prouver qu'il a perdu 1800 livres. Tout le monde loua cette sage sentence du juge, par laquelle le négociant devint lui-même la victime de sa mauvaise foi.

3.

Un Espagnol rencontra un jour un Indien dans un endroit assez retiré; l'un et l'autre étoient à cheval. L'Espagnol qui en avoit un fort mauvais, et qui craignoit ne pouvoir bientôt plus continuer son voyage, proposa un troc à l'Indien, dont le cheval étoit jeune et vigoureux. Celui-ci ne voulut pas; mais l'Espagnol qui étoit bien armé, lui enleva sa monture de force, et continua sa route. L'Américain le suivit de loin jusques dans la ville prochaine, et porta sa plainte au juge. L'Espagnol aussi-tôt fut sommé de comparoître en justice, et d'amener avec lui son cheval. Il paroit, mais il nie effrontément la chose, appelle l'Indien un coquin, assurant que le cheval lui appartenoit en propre.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0026
DFG

et que lui-même l'avoit élevé. Que faire? On n'avoit ni preuves ni témoins, et le juge étoit déja sur le point de les congédier l'un et l'autre sans sentence, lorsque l'Indien s'écria: le cheval m'appartient, et je vais le prouver. En disant ces mots, il ôte son manteau et le jette sur la tête du cheval. Ordonnez, dit-il alors au juge, ordonnez, s'il vous plait, à cet homme, qui prétend avoir lui-même élevé le cheval, de dire dans le moment de quel oeil il est aveugle? — L'Espagnol pour ne pas se trahir, répond sans hésiter: de l'oeil droit. — Attrapé, s'écria l'Indien en reprenant son manteau; il n'est aveugle ni de l'oeil droit ni du gauche. Là-dessus le juge, convaincu par cette preuve également ingénieuse et forte, adjugea le cheval à l'Indien, et punit rigoureusement l'Espagnol.

Présence d'esprit.

Apelles, peintre célèbre, s'étant embarqué pour aller en Grèce, fut jetté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le Roi *Ptoléomée*, qui connoissoit les rares talens de cet homme, ne lui fit aucun accueil, parcequ'il étoit irrité contre lui: outre cette mortification, il y trouva des envieux, qui cherchèrent à le faire tomber dans un piège. Dans cette vue ils engagèrent un des Officiers de la Cour, à l'inviter à souper avec le Roi, ne doutant point que cette liberté ne lui attirât quelque affront. *Apelles* s'y étant rendu, le Roi lui demanda brusquement, qui l'avoit appellé à sa table. Le peintre, sans s'émouvoir, prit d'un réchaud qui étoit là un charbon éteint, et traça aussi-tôt sur la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de *Ptoléomée*, qui reconnut dès les premiers traits le visage de l'imposteur. Cette avanture réconcilia l'artiste avec le Roi, qui le combla ensuite de biens et d'honneurs.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0027
DFG

Monsieur de R. Officier Prussien, après avoi séjourné quelque tems à Ulm en Suabe, pour y fair des recrues, devoit rejoindre son régiment. La veill de son départ, il se présenta encore un jeune homm bienfait, qui demandoit à s'enôler. Il avoit tout a d'un jeune homme bien élevé; mais il trembloit d tous ses membres en abordant l'Officier. Ce que celui-c regarda comme l'effet d'une timidité de jeune homm et lui demanda ce qu'il avoit à craindre? Que vous m réfusiez, répondit-il; et en disant ces paroles, le larmes lui couloient le long des joues. Non assurément dit l'Officier, je vous reçois de très bon coeur. Qu'est-c qui peut vous inspirer cette crainte? — Le prix que j vous demanderai pour mon engagement, qui vous paroîtra sans doute trop considérable. Et combien voulez-vous donc? demanda l'Officier. — Ce n'est pas une basse avidité, mais la plus pressante nécessité, qui m'oblige à vous demander cent florins; et je suis le plus malheureux des hommes, si vous me les refusiez. Cent florins! reprit l'Officier, c'est effectivement beaucoup; mais vous me plaisez; j'espère que vous ferez votre devoir, et je ne veux pas marchander avec vous. Les voilà. Nous partons demain.

Le jeune homme ne se sentoit pas de joie en recevant les cent florins. Il pria l'Officier de lui permettre de retourner chez lui, s'acquitter de quelques devoirs indispensables, promettant d'être de retour dans une heure. L'Officier se confiant à la candeur qui paroissoit sur son visage, le laissa aller: Mais comme il croyoit voir quelque chose d'extraordinaire et de mistérieux dans toute sa conduite, la curiosité le porta à le suivre de loin. Il le vit courir à la prison de la ville, où il frappa à la porte, et entra.

L'Officier doubla le pas, et arrivé à la porte de la prison, entendit le jeune homme qui disoit au geolier: Voilà l'argent pour lequel mon père est détenu prisonnier; je le dépose entre vos mains: Menez-moi vite

chez

chez lui, que je le délivre de ses liens. Le geolier fit ce qu'il lui demandoit.

L'Officier resta encore un peu, pour lui laisser le tems de paroître seul devant son père; puis il le suivit. — Quel spectacle! Il voit le jeune homme dans les bras de son père, vieillard respectable, qui le pressoit contre son coeur, et l'arrosoit de ses larmes, sans proférer une parole. Quelques minutes se passèrent, sans qu'il apperçut l'Officier. Le coeur pénétré, il approche d'eux, et dit au vieillard: Tranquillisez-vous, je ne vous priverai pas d'un si digne fils. Souffrez que je prenne part au mérite de son action. Il est libre, et je ne regrette pas la somme dont il a fait un si noble usage. Le père et le fils se jettèrent à ses pieds. Celui-ci refusa d'abord d'accepter la liberté qu'il lui offroit; mais le généreux Officier persista à vouloir qu'il restât auprès de son père, les emmena tous deux par la main hors de la prison, et emporta en partant la douce consolation, d'avoir fait le bonheur de deux malheureux, qui méritoient si peu de l'être.

L'ami sincère.

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, étoit si indigent qu'il ne subsistoit que des aumônes de la paroisse. On lui remettoit chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture. Il en fit demander davantage. Le Curé le fit venir, et s'informa s'il vivoit seul. Et avec qui, Monsieur, répondit-il, voudriez-vous que je vécusse? Je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'abandonne, tout le monde! Mais, Monsieur, continua le Curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire? Le pauvre homme paroit deconcerté. Il avoue avec peine, qu'il a un chien. Le Curé ne le laisse pas poursuivre. Il lui fait observer, qu'il n'est

que le distributeur du pain des pauvres, et que l'honnêteté exige absolument qu'il se défasse de son chien. Eh, Monsieur! s'écrie en pleurant l'infortuné, si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera? — Le Pasteur attendri jusqu'aux larmes, tire sa bourse, et la lui donne en disant: Prenez Monsieur, ceci m'appartient.

Esope et le voyageur.

Un jour Esope alloit dans une petite ville, il rencontra un voyageur, qui le salua, et lui demanda: En combien de tems pourrai-je arriver dans ce bourg qui est situé là-bas? Marche, lui répondit Esope. Je sais bien, lui replique le voyageur, qu'il faut que je marche pour y arriver; mais dis-moi en combien d'heures j'y arriverai? Marche, lui répète Esope. Je vois bien, dit l'étranger en murmurant, que ce drôle est fou; je ne lui demanderai plus rien; et en disant cela, il continue son chemin. Hé, ami! lui crie Esope, dans deux heures tu y arriveras. Le voyageur s'arrête tout étonné, et lui demande comment il sait à présent, qu'il y arrivera en deux heures? Eh, comment pouvois-je te le dire, reprit Esope, avant d'avoir vu comment tu marchois?

Rome sauvée par les oies.

Du tems que les Gaulois tenoient Rome assiégée, la citadelle courut un extrême danger. Cet édifice étoit bâti sur une montagne escarpée. Les Gaulois entreprirent d'y monter pour s'en rendre maîtres. Sur le minuit ils commencèrent à grimper à la file en s'accrochant aux herbes et aux brossailles qui étoient le long du rocher, s'entr'aidant les uns les autres en se donnant la main. Ils arrivèrent au pied de la muraille, avec un tel silence qu'ils n'éveillèrent ni les sentinelles ni

les

les chiens; mais ils ne purent tromper les oies. *Manlius*, qui commandoit dans la place, éveillé par le cri des oies et par le battement de leurs ailes, sonna l'allarme. Les Romains à coups de pierres et de traits précipitent les Gaulois du haut du rocher, et sauvent ainsi la citadelle et la ville. Les Romains ne manquèrent pas de témoigner leur reconnoissance envers les oies. On établit une espèce de procession, où chaque année on portoit en triomphe une oie sur un brancard fort orné. Dans la même cérémonie on portoit un chien attaché à une fourche.

Le palais de glace.

Pendant le rigoureux hiver de 1740, on construisit à Petersbourg, suivant les règles de la plus élégante architecture, un palais de glace de cinquante deux pieds et demi de longueur, sur seize et demi de largeur, et vingt de hauteur. La Neva, rivière voisine, où la glace avoit deux ou trois pieds d'épaisseur, en avoit fourni les matériaux. A mesure qu'on tiroit les blocs de glace de la rivière, on les tailloit, et on les embellissoit d'ornement: puis étant posés, on les arrosoit d'eaux colorées de diverses teintes. On plaça au devant du palais six canons de glace faits sur le tour, avec leurs affuts et leurs roues de la même matière. L'épreuve d'un de ces canons fut faite en présence de toute la cour, et le boulet de fonte dont il étoit chargé, perça, à soixante pas de distance, une planche de deux pouces d'épaisseur.

Autour de ce palais merveilleux il y avoit une balustrade élégante, dont les avenues étoient ornées de pots à fleurs, garnis de plusieurs sortes de végétaux, dont les branches et les feuilles étoient formées de glace et peintes d'après nature. En entrant dans l'édifice même, on voyoit à chaque côté du parvis une chambre qui avoit cinq croisées, dont les chassis et les vitres étoient de glace mince. Ces chambres étoient éclairées

de nuit par un grand nombre de lumières, dont les rayons perçoient les murailles et le toit, de manière que le bâtiment du haut en bas étoit transparent. Les meubles de ces chambres étoient tous de glace. Dans l'une il y avoit entre autres une toilette avec tout ce qu'il faut, un miroir, une montre, des chandeliers avec des bougies allumées, un lit, une armoire vitrée remplie de diverses figures, et une table couverte de plats avec toutes sortes de mets, le tout de glace, et peint au naturel.

A l'approche du printems, ce palais enchanté fut détruit par la chaleur du soleil, et s'écroula.

Caravannes des Arabes.

Il est assez curieux de voir une tribu d'Arabes en marche. Une multitude de troupeaux couvre le désert, et forme un coup d'oeil très-agréablement varié: Quelques chameaux sont chargés de tentes, de bagages, et de volailles, qui viennent s'y percher au premier mouvement du décampement; d'autres chameaux portent des animaux qui ne peuvent pas marcher, et qui par leurs cris marquent leur étonnement de cette nouvelle situation: Des femmes et des enfans sont entassés sur d'autres chameaux; on entend leurs cris confus et perçans, ainsi que ceux d'une infinité d'animaux de différentes espèces. L'embarras des femmes est bien grand au milieu de leurs petits enfans, dont les uns se battent, les autres sautent ou pleurent à leurs côtés. D'autres femmes s'occupent sur leurs chameaux à filer, ou à faire de la farine avec leurs moulins à bras. Toute cette confusion est dominée par des lances de huit à dix pieds, et l'on distingue de tous côtés la voix mâle des hommes, dont une partie tache de mettre de l'ordre, et l'autre entoure et forme le rempart de cette ville ambulante.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0032
DFG

L'Arabe affamé.

Un Arabe égaré dans le désert, n'avoit pas mangé depuis deux jours, et se voyoit menacé de mourir de faim. En passant près d'un de ces puits où les caravannes viennent abreuver leurs chameaux, il voit sur le sable un petit sac de cuir. Il le ramasse; il le tâte: Le grand prophête *Alla* soit béni! dit-il; ce sont, je crois, des dattes, ou des noisettes. Plein de cette douce espérance, il se hâta d'ouvrir le sac: mais à la vue de ce qu'il contenoit, *hélas!* s'écria-t-il douloureusement, ce ne sont que des perles! —

Effet de la musique sur quelques animaux.

Mr. de *Marville* fit un jour sonner de la trompette par la fenêtre en un endroit où se trouvoient diverses sortes d'animaux assemblés, pour voir l'impression que feroit sur eux cette musique. Voici ce qu'il a remarqué: Le chat n'y fit aucune attention; le chien se mit sur son séant, leva les yeux vers la fenêtre, et demeura plus d'une heure attentif dans cette posture. Un cheval qui mangeoit sous la fenêtre, leva la tête de tems en tems, quand il avoit la bouche pleine de fourage, dont il continua à tirer parti. L'âne continua à manger paisiblement ses chardons, sans faire paroître le moindre signe de sensibilité. Une biche qui étoit là dressa ses grandes et larges oreilles, et parut fort attentive. Les vaches qui passoient s'arrêtèrent un peu, regardant vers la fenêtre, et comme si elles eussent reconnu ce que c'étoit, elles continuèrent aussi-tôt leur chemin. De petits oiseaux en cage pensèrent se crever de chanter. Le coq ne pensa qu'à ses poules, et celles-ci ne pensèrent qu'à gratter.

Avanture tragique.

Un paysan qui n'avoit d'autre ressource que le produit de ses journées, pour fournir à sa subsistance et à celle de sa famille, se rendit dans une vigne qu'il s'étoit chargé de tailler. Sa femme malheureusement voulut l'accompagner pour alléger son travail: elle fut obligée de porter avec elle un jeune enfant qu'elle allaitoit. A leur arrivée, leur premier soin fut de placer cet enfant à l'abri du soleil, et dans un endroit commode d'où ils pussent le voir. A l'heure du déjeûner, ils vont s'assoir à côté de l'enfant, pour y prendre leur repas; mais quelle fut leur surprise en le voyant pâle, défiguré, et sans mouvement, ils s'apperçurent qu'il sortoit de sa bouche quelque chose qui ressembloit à la queue d'un serpent; aussi-tôt le père s'en saisit par le bout de ses doigts, et tirant avec précipitation, il arrache une vipère, qui attirée sans doute par l'odeur du lait, étoit entrée dans le corps de l'enfant et l'avoit étouffé. Ce père desolé devint injuste, il accuse sa femme d'être la cause de la mort de son fils: il jette des cris lamentables, et n'écoutant que son désespoir, après s'être saisi d'une sarpette, il lui coupe le cou. D'autres journaliers qui travailloient tout près de-là, accoururent au bruit, et furent témoins de ce désastre La nouvelle fut aussi-tôt repandue. Le meutrier fut décapité pour son crime.

La crédulité trompée.

Il y avoit dans la province d'York un Gentilhomme très-riche, qui avoit deux filles; l'ainée se nommoit *Émilie*, et la seconde *Betsi*. Ces deux soeurs étoient fort aimables, elles s'aimèrent beaucoup jusqu'à l'âge de quinze ans, et voici quelle fut l'occasion de leur désunion.

Elles avoient toutes deux beaucoup de goût pour le clavecin, et elles avoient fait de grands progrès dans la musique. On ne parloit que de leur habileté dans la

ville où elles demeuroient; mais c'étoit l'occasion d'une dispute perpétuelle; car les uns trouvoient que *Betsi* jouoit mieux qu'*Emilie*, et les autres décidoient en faveur de l'ainée. D'abord cela produisit une petite froideur entre les deux soeurs, et comme elles n'eurent pas soins de corriger ce premier mouvement, il dégénéra en jalousie, et bientôt après en haine.

Il arriva dans cette ville un Officier, qui devoit y demeurer quelque tems, et qui avoit passé toute sa vie à Londres, où il avoit acquis la réputation d'un homme qui touchoit parfaitement le clavecin. D'abord que les deux soeurs eurent apris cela, elles souhaitèrent avec passion de voir cet homme, chacune d'elles se flattant qu'il décideroit en sa faveur. Leur père, qui avoit beaucoup de complaisance pour elles, invita l'Officier à venir prendre le thé chez lui, et il fut établi juge entre les deux soeurs. D'abord il dit, qu'elles avoient toutes deux de grands talens; mais étant pressé de parler librement, il ajouta, qu'*Emilie* avoit la main plus légère que sa soeur. La joie d'*Emilie* ne put être comparée qu'au dépit de *Betsi*, qui dès ce moment trouva cet Officier fort desagréable; mais sa soeur pensa que c'étoit le plus aimable homme du monde, et comme il s'offrit de lui donner des leçons, elle eut toutes sortes de soins et d'attentions pour lui.

L'Officier, qui étoit un mal-honnête homme qui avoit beaucoup d'esprit, connut bientôt le foible d'*Emilie*, et comme il vouloit la séduire, il badinoit sans cesse *Betsi*, et parloit mal de son talent; ce qui lui gagna le coeur de sa jalouse soeur. Quand il connut qu'elle l'aimoit, il devint fort triste, et dit qu'il vouloit retourner à Londres. *Emilie* au désespoir, lui en demanda la raison avec beaucoup d'empressement; mais il n'eut garde de lui répondre d'abord; au contraire il se fit beaucoup prier pour augmenter son envie. Enfin un jour qu'il étoit seul avec elle, il se jetta à ses pieds et lui dit, qu'il étoit forcé de s'éloigner, pour tâcher de l'oublier, parcequ'elle faisoit tout le malheur de sa vie. Je vous aime, lui dit-il, et comme je suis un cadet sans fortune, je ne puis espérer de vous obtenir de votre

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0035
DFG

père. *Emilie* convint que ce mariage n'étoit pas possible. Il le seroit si vous m'aimiez, lui dit l'Officier. Je vous jure, que je vous épouserai en arrivant à Londres, si vous voulez y venir avec moi, et quand le mariage sera fait, il faudra bien que votre père y consente. D'abord *Emilie* se fâcha beaucoup d'une telle proposition; puis elle l'écoute avec moins de répugnance, et enfin la crainte de perdre son amant, la détermina. Cet homme étoit fort riche, et ce qu'il avoit dit de sa pauvreté, n'étoit qu'un prétexte pour ne pas épouser la pauvre *Emilie*. Quand elle fut à Londres, elle le fit souvenir de sa promesse, et tout le tems qu'il fut amoureux d'elle, il lui donna des raisons de différer le mariage; mais au bout de trois mois, l'Officier dégoûté d'elle, lui dit avec hauteur qu'il ne l'épouseroit jamais. Elle eut beau pleurer et gémir, elle ne gagna rien; et comme il s'ennuyoit de ses plaintes, il la planta là un beau matin sans lui laisser le sou.

La malheureuse *Emilie* tomba malade de désespoir, et on la fit porter à l'hôpital. Elle en sortit au bout de quelques mois si changée qu'elle n'étoit plus connoissable. Se trouvant sans argent, sans habits, elle fut contrainte de demander l'aumône. Un jour un Gentilhomme de sa province la regarda fixement, et disoit en lui même: Cette fille a le même son de voix qu'*Emilie*, elle a même un faux air de cette fille. Il l'interrogea, et ayant découvert qu'il ne se trompoit pas, il la mit dans une chambre, et écrivit à son père pour tâcher d'en obtenir quelque secours; mais il arriva trop tard. *Emilie* dévorée de chagrin et de honte, avoit péri en détestant son amant, et son amour.

La pitié filiale.

Un vieillard presque centenaire à Londres avoit douze fils, qui étoient tous soldats, et qui n'avoient que leur solde pour vivre. Ces douze frères obtinrent un

un congé, dont ils profitèrent pour aller voir leur père, qu'ils trouvèrent manquant de pain. Point de pain, s'écria l'un d'eux, et avoir donné douze défenseurs à la patrie! Il faut que notre bon père soit assisté! Mais comment? N'y a-t-il pas un lombard ici? dit le plus jeune après un moment de réflexion. — Un lombard? qu'en ferions-nous? Avons-nous quelque chose à y porter? On ne prête rien sans sûreté. — Nous n'avons rien! réprit le jeune homme: Vous allez voir. Notre père a été tailleur; il a exercé long tems ce métier; il meurt de faim; cela prouve sa probité: Nous sommes tous au service depuis quelques années; personne ne peut nous reprocher la moindre chose contre l'honneur. Mettons cet honneur en gage; on nous confiera bien 50 livres sur ce dépôt. Cette idée fut approuvée unanimement, et les frères écrivirent et signèrent tous ce billet:

„Douze Anglois, fils d'un tailleur, réduit à la „plus grande pauvreté à l'âge de près de cent ans, „servant tous douze le Roi et la patrie avec zèle, „demandent à la direction du lombard la somme de „50 livres, pour soulager leur infortuné père. Pour „sûreté de cette somme, ils engagent leur honneur, „et promettent le remboursement dans le terme d'une „année."

Ils firent porter ce billet à la direction du lombard, et allèrent eux-mêmes en chercher la réponse. Elle fut favorable: on leur donna les 50 livres; on déchira le billet, et on promit de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie. Cette anecdote n'a pas été plutôt rendue publique, que grands, petits, riches et pauvres, se transportèrent chez le tailleur pour le voir; personne ne venoit les mains vuides; et le vieillard est actuellement à son aise; il est même en état de laisser après lui un petit fonds, qui servira à récompenser la pitié filiale de son honnête famille.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0037
DFG

Le bon avis.

Il y a quelques années qu'un des fils de Jonathan, célèbre Juif à Londres, fut sur le point de se marier à une jeune Chrétienne; son père lui refusa son consentement. Le fils qui avoit grande envie de l'épouser, menaça le père de se passer de son aveu; celui ci le menaça à son tour, de ne pas lui donner un schelling; le jeune homme répondit, que s'il refusoit de lui faire part de son bien, il se feroit bâtiser pour jouir de la loi angloise, qui donne à un enfant Juif, qui se fait Chrétien, la moitié des biens de son père. Jonathan demeura confondu à cette réponse; il alla trouver un Jurisconsulte pour prendre son avis, et savoir s'il existoit réellement une loi pareille: L'Avocat le lui confirma; mais, ajouta-t-il, si vous voulez me faire présent de dix guinées, je vous donnerai un moyen de tromper l'espérance de votre fils, et l'ingrat n'aura pas le droit d'obtenir la moindre chose. Jonathan se console à ces mots, compte les dix guinées, et supplie l'Avocat de ne pas le faire languir Vous n'avez, reprit le Jurisconsulte, qu'à vous faire Chrétien aussi, et la loi ne donnera rien à votre fils.

Le voleur.

En 1662. il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir que Mr. de *Salo*, Conseiller au Parlement, venoit de se promener, suivi seulement d'un laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet, et lui demanda la bourse; mais en tremblant et en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit Vous vous adressez mal, lui dit Mr. de *Salo*; je ne vous ferai guères riche: je n'ai que trois pistoles, que je vous donne très volontiers. Il les prit, et s'en alla sans lui rien demander davantage. Suis adroitement cet homme-là, dit Mr. de *Salo* à son laquais, observe le mieux que tu pourras, où il se retirera, et ne manque pas de me le dire. Il fit ce que son maître lui commanda,

suivit

suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain de sept ou huit livres, et changea une des pistoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de là il entra dans une allée, monta à un quatrième étage, et en arrivant chez lui, il jetta son pain au milieu de la chambre, et dit en pleurant à sa femme, et à ses enfans: Mangez; voilà un pain qui me coûte cher: Rassasiez-vous en, et ne me tourmentez plus comme vous faites. Malheureux que je suis! hélas! un de ces jours je serai pendu, et vous en serez la cause. La femme qui pleuroit, l'ayant appaisé le mieux qu'elle put, ramassa le pain, et le distribua à quatre pauvres enfans qui mouroient de faim. Quand le laquais sut tout ce qu'il vouloit savoir, il descendit aussi doucement qu'il étoit monté, et rendit un compte fidelle à son maître de tout ce qu'il avoit vu et entendu. „As-tu bien remarqué où il demeure, et pourras-tu m'y conduire demain matin?“ Oui, Monsieur, fort aisément. — Le lendemain dès cinq heures du matin, le Conseiller alla où son laquais le conduisit, et trouva deux servantes qui balayoient la rue. Il demanda à l'une d'elles, qui étoit cet homme qui demeuroit dans la maison que le laquais lui montra, et qui occupoit une chambre au quatrième? C'est, Monsieur, lui répondit-elle, un cordonnier, bon homme et bien serviable; mais chargé d'une grosse famille, et si pauvre qu'on ne peut l'être davantage. Il monta chez l'homme qu'il cherchoit, et heurta à la porte. Ce malheureux là ouvrit lui-même, et le reconnut aussi-tôt pour celui qu'il avoit volé le soir précédent. On conçoit quelle fut sa surprise. Il se jetta à ses pieds, lui demanda pardon, et le supplia de ne le point perdre. Ne faites pas de bruit, lui dit Mr. de *Salo*; je ne viens point ici dans ce dessein-là. Vous faites, mon ami, un méchant métier. Je sais que vous êtes cordonnier, tenez, voilà trente pistoles que je vous donne. Achetez du cuir, et travaillez à gagner la vie à vos enfans.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0039
DFG

L'erreur.

Un Avocat, homme de beaucoup d'esprit, faisoit la cour à une Demoiselle qu'il se proposoit d'épouser, lorsqu'un Officier se déclara son rival; et croyant l'épouvanter, il lui dit qu'il falloit se battre en duel, ou lui laisser le champ libre. Mais l'Avocat accepta le défi, et promit de se trouver à l'heure et à l'endroit convenus. Il ne manqua pas de s'y rendre; mais il dit à son adversaire, qu'ignorant absolument l'art de l'escrime, il avoit apporté deux pistolets bien chargés, dont il lui donna le choix, et le pria de tirer le premier. L'Officier céde à ses instances, et voit tomber à ses pieds l'homme qui excitoit sa jalousie. Craignant les poursuites de la justice, il prit la poste et partit pour sa province. Au bout de quelque tems, il rencontre une personne de Paris, qui alloit souvent dans la maison de la Demoiselle, et qui lui demande la raison de son départ précipité? „Quoi, répond l'Officier, vous ne savez pas mon affaire? „C'est moi qui ai tué l'Avocat un tel. Que dites-vous? „s'écrie l'autre, votre heureux rival se porte à mer„veille; il vient d'épouser votre ancienne maîtresse. „C'est donc à vous qu'il a joué le singulier tour de „feindre être blessé à mort, afin de se délivrer d'un „concurrent trop dangereux?" — L'Officier fut d'abord furieux d'avoir été pris pour dupe, et finit par rire de la supercherie. — L'Avocat lui avoit présenté deux pistolets chargés seulement à poudre.

Le fils malheureux.

Un pauvre aubergiste de *Canne* en Provence, n'avoit pas eu depuis quinze ans des nouvelles d'un de ses fils, qui étoit allé chercher fortune en Amérique, où il avoit amassé de grandes richesses. Se rappellant l'indigence de ses parens, il revint en France avec le seul dessein de leur apporter des secours. L'Américain étant arrivé à *Canne*, il débarque à l'auberge de son père; mais étant déja bien tard dans la nuit, et sentant une grande

lendemain à la ville; elle pria *Perrin* de choisir cet instant, et de venir le soir au devant d'elle, pour lui apprendre comment il avoit été reçu.

Le jeune homme, au tems marqué, vola chez le père de *Lucette*, et lui déclara, avec franchise qu'il aimoit sa fille, et qu'il voudroit bien l'épouser. Tu aimes ma fille? l'interrompit brusquement le vieillard; tu voudrois l'épouser! Y songes-tu, *Perrin*? Comment feras-tu? As-tu des habits à lui donner, une maison pour la recevoir, et du bien pour la nourrir? Tu sers, tu n'as rien. *Lucette* n'est pas assez riche pour fournir à ton entretien et au sien. *Perrin*, ce n'est pas ainsi qu'on se met en ménage. — J'ai des bras, je suis fort, on ne manque jamais de travail quand on l'aime, et que ne ferai-je point quand il s'agira de soutenir *Lucette!* Jusqu'à présent j'ai gagné cinq écus tous les ans, j'en ai amassé vingt, ils feront les frais de la nôce; j'en travaillerai davantage, mes épargnes augmenteront, je pourrai prendre une petite ferme. Les plus riches habitans de notre village ont commencé comme moi; pourquoi ne réussirois-je pas comme eux? — Eh bien, tu es jeune, tu peux attendre encore; deviens riche, et ma fille est à toi; mais jusqu'à ce tems, ne m'en parle pas.

Perrin ne put obtenir d'autre réponse; il courut chercher *Lucette;* il la rencontra bientôt; il étoit triste. Elle lut sur son visage la nouvelle qu'il venoit lui annoncer. — Mon père t'a donc refusé? — Ah *Lucette*, que je suis malheureux d'être né si pauvre! Mais je n'ai pas perdu toute espérance. Ma situation peut changer. Nous serons unis un jour. Conserve-moi toujours ton coeur; souviens-toi que tu me l'as donné.

En parlant ainsi ils étoient toujours sur la route de Vitré. La nuit qui s'avançoit, les pressoit de regagner leurs maisons; ils allèrent fort vite. *Perrin* fait un faux pas, et tombe. En se relevant, ses mais cherchent ce qui a causé sa chûte; c'étoit un petit sac assez pesant. Il le ramasse; curieux de savoir ce qu'il contient, il entre avec *Lucette* dans un champ où brûloit encore

des racines, auxquelles les laboureurs avoient mis le feu pendant le jour. A la clarté qu'elles répandent, il ouvre le petit sac, et y trouve de l'or. Que vois-je! s'écria *Lucette:* Ah *Perrin*, tu es devenu riche! — Quoi *Lucette*, je pourrois te posséder! Le ciel favorable à nos désirs, m'auroit-il envoyé de quoi satisfaire ton père, et nous rendre heureux? Cette idée verse la joie dans leurs ames: ils contemplent avidement leur trésor, puis, après s'être regardés un moment avec tendresse, ils se mettent en chemin pour aller sur le champ le montrer au vieillard. Ils étoient près de sa maison, lorsque *Perrin* s'arrête. Nous n'attendons notre bonheur que de cet or, dit-il à *Lucette;* mais est-il à nous? Sans doute il appartient à quelque voyageur; la foire de Vitré vient de finir. Un Marchand en retournant chez lui, l'a vraisemblablement perdu; dans ce moment où nous nous livrons à la joie, il est peut-être en proie au désespoir le plus affreux. Ah *Perrin*, s'écria *Lucette*, ta réflexion est terrible! Le malheureux gémit sans doute. Pouvons-nous jouir de son bien? Le hazard nous l'a fait trouver; mais le retenir est un vol. Tu me fais frémir, disoit *Perrin.* Nous allions le porter à ton père; il nous auroit rendu heureux; mais peut-on l'être du malheur d'autrui? Allons voir Monsieur le Curé, il a toujours eu mille bontés pour moi; il m'a placé dans la ferme où je sers. Je ne dois rien faire sans le consulter.

Le Curé étoit chez lui. *Perrin* lui remit le petit sac qu'il avoit trouvé, et avoua qu'il l'avoit regardé d'abord comme un présent du ciel. Il ne cacha point son amitié pour *Lucette*, et l'obstacle que sa pauvreté mettoit à leur union. Le Pasteur l'écoute avec bonté. Il les regarde l'un et l'autre. Leur procédé l'attendrit. Il voit toute l'ardeur de leur tendresse, et admire la probité qui lui est encore supérieure. Il applaudit à leur action, et il dit à *Perrin:* Conserve toujours les mêmes sentimens: Le ciel te bénira; nous retrouverons le maître de cet or; il recompensera ta probité. J'y joindrai quelques unes de mes épargnes; tu posséderas *Lucette.* Je me charge d'obtenir l'aveu de son père.

Vous

Vous méritez d'être l'un à l'autre. Si l'argent que tu déposes entre mes mains, n'est point réclamé, c'est un bien qui appartient aux pauvres, tu l'es, je croirai suivre l'ordre du ciel en te le rendant.

Les deux jeunes gens se retièrent, satisfaits d'avoir fait leur devoir, et remplis des douces espérances qu'on leur donnoit. Le Curé fit crier dans sa paroisse le petit sac qu'on avoit perdu; il le fit afficher ensuite à Vitré et dans tous les villages voisins. Plusieurs hommes avides se présentèrent; mais aucun n'indiqua la somme, ni l'espèce de monnoie.

Pendant ce tems le Curé n'oublia pas qu'il avoit promis à *Perrin* de s'occuper de son bonheur. Il lui fit avoir une petite ferme, la monta des bestiaux et des instrumens nécessaires au labourage; et deux mois après il le maria avec *Lucette*. Les deux époux, au comble de leurs voeux, remercièrent avec ardeur le ciel et le Curé. *Perrin* étoit laborieux. *Lucette* s'occupoit de son ménage; ils étoient exacts à payer le propriétaire de leur ferme; ils vivoient du surplus, et se trouvoient heureux.

L'or perdu ne fut point réclamé pendant deux ans. Le Curé ne jugea pas qu'il fallût attendre davantage, il le porta au couple vertueux qu'il avoit uni. Mes enfans, leur dit-il, jouissez du bienfait de la providence, et n'en abusez pas. Ces douze mille livres sont actuellement sans produit, vous pouvez en faire usage. Mais si par hazard vous en découvriez le maître, vous les lui rendrez. La ferme que *Perrin* tenoit à bail, étoit à vendre. On l'estimoit un peu plus de douze mille livres; mais en payant comptant, on pouvoit espérer de l'avoir à ce prix. Cet argent, qu'il ne regardoit que comme un dépôt, ne pouvoit être mieux placé; et si le maître se retrouvoit un jour, il n'auroit pas à se plaindre.

Le Curé approuva ce projet. L'acquisition fut bientôt faite. Le fermier devenu propriétaire, donna une plus grande valeur à son terrein. Ses champs mieux cultivés, devinrent plus fertiles. Il vécut dans

cette douce aisance qu'il avoit eu l'ambition de procurer à *Lucette*. Deux enfans bénirent successivement leur union. Ils prenoient plaisir à se voir revivre dans ces tendres gages de leur amour. En revenant des champs, *Perrin* trouvoit sa femme, qui venoit au devant de lui, et lui présentoit ses enfans. Il les embrassoit l'un et l'autre, les quittoit pour serrer son épouse dans ses bras, puis revenoit encore à eux pour les accabler tour-à-tour de caresses. L'un essuyoit la sueur dont son front étoit couvert; l'autre essayoit de le soulager du poids du hoyau qu'il portoit. *Perrin* souriot de ses foibles efforts, le caressoit de nouveau, et rendoit graces au ciel, qu'il lui avoit donné une épouse tendre, et des enfans qui lui ressembloient.

Quelques années après le vieux Curé mourut. *Perrin* et *Lucette* le pleurèrent. Ils songeoient avec attendrissement à ce qu'ils lui devoient. Cet événement les fit réfléchir sur eux-mêmes. Nous mourrons aussi, disoient-ils, notre ferme restera à nos enfans. Elle n'est pas à nous. Si celui à qui elle appartient revenoit, il en seroit privé pour toujours; nous emporterions le bien d'autrui au tombeau. Ils ne pouvoient soutenir cette idée. Leur délicatesse leur fit écrire une déclaration, qu'ils déposèrent entre les mains du nouveau Curé, et qu'ils firent signer par les plus notables habitans du village. Cette précaution qu'ils jugeoient nécessaire, pour assurer une restitution à laquelle ils croyoient leurs enfans obligés, les tranquillisa.

Il y avoit dix ans qu'ils étoient établis. *Perrin*, après un travail pénible, revenoit un jour dîner avec son épouse; il vit passer sur la grande route deux hommes dans une voiture, qui versa à quelques pas de lui. Il courut porter du secours. Il offrit les chevaux de sa charrue pour transporter les malles. Il pria les voyageurs de venir se reposer chez lui. Ils n'étoient point blessés. Ce lieu-ci m'est bien funeste, s'écria l'un d'eux, je ne puis y passer sans éprouver des malheurs. J'y ai fait, il y a douze ans, une perte assez considérable. Je revenois de la foire de Vitré, j'emportois douze mille livres en or, que j'ai perdus.

Comment,

Comment, lui dit *Perrin*, qui l'écoutoit avec attention, avez-vous négligé de faire des recherches pour les retrouver? Cela ne me fut pas possible, lui répondit cet homme, je me rendois à l'Orient, où je devois m'embarquer pour les Indes. Le tems me pressoit; le vaisseau prêt à mettre à la voile, ne m'auroit point attendu; je ne pus faire des perquisitions, sans doute inutiles, qui, en retardant mon départ, m'auroient apporté un préjudice beaucoup plus grand que la perte que j'avois faite.

Ce discours fait tressaillir *Perrin*. Il s'empresse davantage auprès du voyageur Il le conjure d'accepter l'asyle qu'il lui offre. Sa maison étoit la plus prochaine et la plus propre habitation du lieu. On cède à ses instances. Il marche le premier pour montrer le chemin. Il rencontre bientôt sa femme, qui, selon son usage, venoit au devant de lui. Il lui dit d'aller promptement préparer un dîner pour ses hôtes. En attendant le repas, il leur présente des rafraichissemens, et fait tomber la conversation sur la perte dont l'un s'est plaint. Il ne doute plus que ce ne soit à lui qu'il doit une restitution. Il va chercher le nouveau Curé, l'informe de ce qu'il vient d'apprendre, l'invite à partager le dîner de ses hôtes, et à leur tenir compagnie. Celui-ci l'accompagne, et ne cesse d'admirer la joie que ce bon paysan a d'une decouverte qui doit le ruiner.

On dîne. Les voyageurs satisfaits ne savent comment reconnoître l'accueil que leur fait *Perrin*. Ils admirent son petit ménage, son bon coeur, sa franchise, l'air ouvert de *Lucette*, sa candeur, son activité; ils caressent les enfans. *Perrin*, après le repas, leur montre sa maison, son potager, sa bergerie, ses bestiaux, les entretient de ses champs et de leur produit. Tout cela vous appartient, dit-il ensuite au premier voyageur. L'or que vous avez perdu est tombé entre mes mains. Voyant qu'il n'étoit point réclamé, j'en ai acheté cette ferme, dans le dessein de la remettre un jour à celui qui y a de véritables droits. Elle est à vous. Si j'étois mort avant de vous trouver, Mr. le Curé a un écrit qui constate votre propriété.

L'étranger surpris, lit l'écrit qu'il lui remet. Il regarde *Perrin*, *Lucette* et ses enfans. Où suis-je! s'écrie-t-il enfin, et que viens-je d'entendre? Quel procédé! Quelle vertu! Et dans quel état les trouvé-je? Avez-vous quelque autre bien que cette ferme? ajouta-t-il. Non, lui répondit *Perrin*; mais si vous ne la vendez point, vous aurés besoin d'un fermier, et j'espère que vous me donnerez la préférence Votre probité mérite une autre récompense, repartit l'étranger: Il y a douze ans que j'ai perdu la somme que vous avez trouvée. Depuis ce tems Dieu a béni mon commerce, il s'est étendu, il a prospéré; je ne me suis pas ressenti long-tems de ma perte; cette restitution aujourd'hui ne me rendroit pas plus riche Vous méritez cette petite fortune. La providence vous en a fait présent; ce seroit l'offenser que de vous l'ôter. Conservez-la, elle vous appartient, et je vous la donne. Vous pouviez la garder, je ne la reclamois point. Quel homme eût agi comme vous!

Il déchira aussi-tôt l'écrit qu'il tenoit dans ses mains. Une si belle action, ajouta-t-il, ne doit point être ignorée. Il n'est pas besoin d'un nouvel acte pour assurer ma cession, votre propriété et celle de vos enfans; je le ferai cependant écrire, pour perpétuer le souvenir de vos sentimens et de votre honnêteté.

Perrin et *Lucette* tombèrent aux pieds du voyageur; il les releva et les embrassa. Un Notaire qui fut mandé, écrivit cet acte, le plus beau qu'il eût rédigé de sa vie. *Perrin* versoit des larmes de tendresse et de joie. Mes enfans! s'écrioit-il, baisez la main de votre bienfaiteur. *Lucette*, ce bien est à nous, et nous pouvons en jouir sans trouble et sans remords.

Le filou effronté.

Un Marchand étant au parterre de la comédie italienne, sentit un mouvement à ses côtés, qui lui fit craindre qu'on ne vint lui prendre sa tabatiere d'or; il

il chercha promptement à s'éclaircir de la vérité du fait, et connut qu'il ne s'étoit point trompé. La mauvaise mine de celui qu'il apperçut près de lui, fit tomber ses soupçons directement sur le voleur. Aussitôt il le saisit par le bras, et lui dit à l'oreille, dans la crainte de troubler le spectacle: „Vous venez de „m'escamoter ma tabatiere d'or; rendez-la moi, si non „je vous ferai arrêter par la garde. — Si vous faites „du bruit, vous me perdez, répond le voleur en trem„blant; il est vrai que je vous ai pris votre tabatiere; „mais faites-moi le plaisir de la reprendre vous même „dans ma poche, afin que les personnes qui nous entou„rent, ne s'apperçoivent de rien." — Le Marchand se prêta bonnement au désir du filou. Mais à peine se fut-il mis en devoir de le contenter, que celui-ci cria de toutes ses forces: *Au voleur!* On crut aisément qu'il avoit raison, en voyant que la main du Marchand s'étoit en effet introduite dans la poche de son voisin. La garde arriva sur le champ, se saisit du Marchand, très-confus de sa simplicité. Ce que l'aventure eut de plus desagréable pour lui c'est, que pendant qu'il protestoit de son innocence et découvroit toute la fourberie, le filou, avec la tabatiere, se glissa dans la foule; mais quelques jours après il fut pris et puni de son effronterie.

La Science et la Sagesse sont des trésors qu'on ne nous peut ravir.

Aristippe, fameux Philosophe de l'ancienne Grèce, s'étant embarqué pour aller dans l'île de Crête, eut le malheur de faire naufrage sur les côtes de l'île de Rhodes, où la tempête avoit jetté son vaisseau: Cependant il eut le bonheur de se sauver à terre avec ses compagnons de voyage. Etant arrivés sur le sable, ils y apperçurent des figures de géométrie qu'on y avoit tracées; ce qui obligea *Aristippe* à s'écrier: Courage, mes amis! les Dieux nous ont conduits dans un pays

où il y a des hommes. Après quoi ils prirent le chemin de la ville de Rhodes, où étant arrivés, ils reçurent mille politesses de la part des habitans, qui prièrent le Philosophe de rester chez eux, pour y enseigner la jeunesse dans les sciences. *Aristippe* accepta le parti, et gagna par ce moyen de quoi s'entretenir honnêtement avec tous ses compagnons de voyage, qu'il entretenoit du fruit de son travail. Dans la suite il amassa de grandes richesses, et ses amis l'ayant prié de les laisser retourner dans leur patrie, il fournit libéralement aux frais de leur voyage. Etant sur le point de partir, ils lui demandèrent s'il n'avoit rien à faire savoir à ses parens ou à ses amis de Grèce? A quoi le Philosophe répondit: Dites-leur, qu'ils emploient tous leurs soins et toutes leurs peines à faire bien instruire leurs enfans; car la science est un bien qui ne se peut perdre, au lieu que l'or et l'argent sont des biens périssables, comme vous l'avez pû remarquer par notre naufrage. Et si je n'avois eu les sciences en partage, nous fussions tous péris de faim et de misère.

Un père de famille vint un jour trouver *Aristippe*, pour le prier d'admettre son fils au nombre de ses disciples, et de lui apprendre la philosophie et les belles lettres. Le Philosophe lui promit de s'en charger, à condition qu'il lui donneroit cent talens pour prix de ses peines. Le père, trop avare pour vouloir payer aussi cher l'éducation de son fils, dit en entendant cette proposition: il m'en coûteroit moins pour acheter un eslave. Eh bien, achetez-le, reprit *Aristippe*, et vous en aurez deux.

Usages singuliers.

Les Chinois, ainsi que tous les autres peuples de l'Asie, ont plusieurs femmes; et ils observent des coutumes fort bizares en se mariant. Un homme qui a un fils, va trouver un autre homme qui a une fille; et s'il croit qu'elle soit convénable à son fils, il la demande pour

pour lui. Le père l'ayant accordée, va dire à sa fille qu'il vient de la marier. Alors on lui met ses plus beaux habits, on l'enferme dans une machine qui est fermée, et on la porte dans la maison de son mari. Le nouveau marié attend avec bien de l'impatience le moment de voir sa femme. Quelquefois il est content de son marrhé, d'autres fois sa femme n'est pas de son goût; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il ait de mauvaises façons pour elle; il a trop de respect pour son père qui l'a choisie. Il demeure avec elle pendant huit jours, et au bout de ce tems, il lui demande permission de choisir une autre femme parmi celles qu'on lui a données pour la servir. La femme ne lui refuse jamais cette permission; mais cette autre femme que le mari prend, reste toujours sa servante, et la femme que le père a choisie, reste toujours maîtresse de la maison; les enfans de la servante l'appellent leur mère, et lui sont soumis.

Les femmes dans la Chine ne sortent jamais à pied; mais on les porte dans des machines fermées chez les autres Dames pour faire des visites. C'est quelque chose de honteux pour une femme de paroître en public; il n'y a que les pauvres et les malhonnêtes femmes à qui cela soit permis. Et puis, quand les Dames aimeroient à courir, elles ne pourroient pas aller bien loin à cause de leurs pieds; car dès qu'elles viennent au monde, on leur plie les doigts des pieds en dedans, et les attache avec des bandes: Quand elles sont grandes, les doigts de leurs pieds semblent collés en dessous, comme sont nos doigts quand nous avons la main fermée. On ne sait pas qui a commencé à faire cela aux enfans; mais apparemment qu'on a voulu par-là apprendre aux Dames, qu'elles ne doivent pas aimer à courir, et que leur vraie place est leur maison, où elles doivent rester pour avoir soin de leurs enfans et de leur ménage.

Les habitans de l'Indoustan brûlent ordinairement leurs morts, et les femmes de qualité croient qu'il n'y a point d'honneur à survivre à leurs maris; c'est ce qui fait qu'elles se brûlent avec les corps de leurs chers époux.

Le blanc chez les Japonois est la marque du deuil, et le noir celle de la joie. Ils marchent la tête nue, et sont vêtus de leurs plus beaux habits dans la maison; ils les quittent quand ils sortent, et n'en portent que de mauvais.

Il y a dans la Guinée en Afrique un certain peuple, appellés *les Azanaghis*, qui portent autour de la tête une sorte de mouchoir, qui leur couvre le nez et la bouche; et la raison de cet usage est, que regardant le nez et la bouche comme des canaux fort sales, ils se croient obligés de les cacher aussi soigneusement que nous cachons certaines parties du corps. Aussi ne se decouvrent-ils la bouche que pour manger.

Les Esquimaux, peuple qu'on trouve sur la côte orientale de Labrador dans l'Amérique septentrionale, mangent la viande crue; et les habitans des montagnes de cette côte, tuent leurs vieux pères et mères; et dans un besoin urgent ils se blessent et se nourrissent de leur propre sang.

L'ignorance, pendant quelques siècles, étoit au point en Europe, que les plus grands Seigneurs ne savoient pas signer leur nom. En Angleterre, pour inspirer à la nation du goût pour l'étude, on accordoit la grace à un criminel qui savoit lire et écrire. Personne ne peut prévoir ce qui lui arrivera dans le cours de sa vie, disoient les pères à leurs enfans; peut-être vous trouverez-vous un jour dans le cas d'être condamnés à être pendus: ainsi il est bon d'apprendre à lire et à écrire.

Anciennement en Pologne on arrachoit les dents à quiconque étoit accusé et convaincu d'avoir mangé de la viande en carême. Un calomniateur étoit condamné à se mettre à quatre pattes, et à aboyer pendant un quart-d'heure comme un chien. On prétend que *Charles quint* avoit introduit cette punition à sa cour, et qu'il y avoit quelquefois des jours où l'on n'y entendoit qu'aboyement pendant toute la matinée.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0050
DFG

De Sardanapale.

Sardanapale, Roi d'Assyrie, surpasse tous ses prédécesseurs en luxe, en mollesse et lâcheté. Il ne sortoit point de son palais, et passoit sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé et fardé comme elles, et s'occupant comme elles à filer. Il faisoit consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à être toujours dans les festins, et à prendre sans cesse les divertissemens les plus honteux et les plus criminels. *Arbace*, Gouverneur des Mèdes, qui avoit trouvé le moyen de pénétrer dans le palais, et qui avoit vu *Sardanapale*, au milieu de son infame serrail, outré d'un tel spectacle, et ne pouvant soufrir que tant de gens de courage fussent soumis à un Prince mou et efféminé, forma contre lui une conspiration. Au premier bruit de cette révolte, le Roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne, avec quelques troupes qu'il avoit ramassées, il fut vaincu, et poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, se croyant en sureté. Mais après un long siège, voyant que le Tigre en se debordant avec violence, avoit abattu une grande partie du mur, et ouvert un passage aux ennemis, il se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort, qui, selon lui, couvriroit la honte de sa vie molle et efféminée. Il avoit fait préparer dans le palais un bucher; il y mit le feu, et s'y brula, lui, ses femmes et ses trésors.

Après sa mort on lui érigea une statue, dans l'attitude d'un homme qui danse, et on y mit une inscription, dans laquelle il apostrophe ainsi le passant: „Mange, bois, divertis-toi bien; tout le reste n'est „rien." Inscription bien digne de lui.

D'Alexandre le Grand.

Alexandre, Roi de Macédoine *), surnommé le Grand, étoit fils de *Philippe* de Macédoine. Il nâquit l'an du monde 3594. Son Père étant obligé d'aller à la guerre, le laissa Gouverneur de Macédoine à l'age de quinze ans, dont il s'acquita fort bien. Il suivit depuis le Roi dans ses expéditions; et lui ayant sauvé la vie dans une bataille, il devint l'admiration des Capitaines les plus expérimentés.

Après la mort de Philippe, Alexandre, âgé pour-lors de vingt-ans, monta sur le trône, et succéda au royaume de son père. Ce fut alors qu'étant Maître de son sort, et ne songeant plus qu'à augmenter sa gloire, il porta ses armes plus loin qu'aucun autre avant lui. Il conquit la Thrace et l'Illyrie, et fit trembler la Grèce par la ruïne de Thèbes; et après avoir déclaré la guerre aux Perses, il passa en Asie. Darius, Roi des Perses, lui ayant opposé une armée, Alexandre le défit au passage du fleuve Granique. De là ce jeune Prince côtoyant l'archipel, emporta les villes d'Ephèse, de Milet, d'Halicarnasse, de Sardes, et soumit avec une extrême rapidité toute la Lydie et l'Ionie, la Carie, etc. Il défit ensuite l'armée de Darius auprès d'Issus, s'empara de ses trésors, et fit quantité de prisonniers, parmi lesquels étoient la mère, la femme, le fils et les deux filles de ce Prince infortuné. On ne peut trop louër la manière respectueuse, avec laquelle Alexandre en usa à l'égard de ces Princesses; et cet endroit est peut-être le plus beau de sa vie. Alexandre passa ensuite en Egypte, qu'il rangea sous son obéissance. Puis il alla consulter l'oracle **) de Jupiter, qui le nomma son fils, et

*) Royaume en Grèce.

**) On donna le nom *d'Oracles* aux réponses que faisoient les prêtres et les prêtresses des faux Dieux, à ceux qui les venoient consulter sur ce qu'ils devoient faire ou sur ce qui devoit arriver. Ces réponses étoient ordinairement ambiguës, et presque toujours captieuses. On donnoit aussi le nom d'Oracles aux différens lieux où ils se rendoient, comme l'oracle de Delphes, etc.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0052
DFG

et bâtit la ville d'Alexandrie sur une des bouches du Nil. Ensuite il donna la bataille d'Arbelles, contre Darius, qu'il défit entièrement. Ayant appris que ce Prince fuyoit en Médie, il forma le dessein de le poursuivre; mais auparavant il prit Babylone, conquit la Susiane, passa dans la Perse, se rendit maître de Persépolis, et ajouta la Médie, l'Hircanie et les Provinces voisines à ses conquêtes. La mort funeste de Darius, massacré par le traître Bessus, lui fit verser des larmes: aussi en eut-il tant de ressentiment, qu'il punit sévèrement ses parricides. Enfin, il assujettit toute l'Asie jusques aux Indes, et les Indes mêmes, et prit l'océan pour bornes de son empire. A son retour il mourut à Babylone de poison ou de fièvre, à l'âge de trente-deux ans et huit mois, après en avoir régné douze. Il avoit reçu peu auparavant des Ambassadeurs de presque toutes les nations du monde, qui venoient, ou se soumettre à ses armes, ou prendre part au bonheur de ses victoires.

Alexandre étoit d'une taille médiocre, et plutôt petit que grand. Il étoit prompt, vigilant, généreux, libéral, aimant les lettres, mais superstitieux, et enflammé d'un désir insatiable de gloire; jusques-là qu'étant encore jeune, il versoit des larmes, lorsqu'il apprenoit les conquêtes de son père, et se plaignoit de lui, comme s'il ne lui eût rien laissé à conquérir. L'ambition ne fut pas son seul défaut; car sans parler du grand nombre de ses concubines, la colère et le vin le poussèrent souvent à des extrémités, dont il eut honte lui-même. Il vouloit passer pour le fils de Jupiter, et exigeoit des honneurs divins. Dans la colère il tua Clitus, un de ses Généraux, et on croit que c'est l'yvrognerie qui a contribué à sa mort.

Au reste il eut une vénération toute parculière pour les sciences et pour les savans. Il honora toujours Aristote son Précepteur, qu'il combla de biens; et au plus fort de ses conquêtes, il lui envoya huit-cents-mille écus, pour fournir aux dépenses qu'il faisoit dans les recherches physiques, pour son histoire des animaux.

La lecture des oeuvres d'Homère le charmoit si fort, qu'il les portoit toujours avec lui.

Dans le tems qu'*Alexandre* étoit dans les Indes, il rencontra des Philosophes qu'on nommoit *Bracmanes*. Un de ces Philosophes, appellé *Calanus*, lui demanda permission de le suivre, et l'ayant obtenue, il l'accompagna dans ses voyages. *Calanus* étoit fort vieux, et n'avoit jamais été malade. Etant pris d'une violente colique, il s'impatienta beaucoup; car il n'étoit pas accoutumé à souffrir. Quand sa colique fut passée, il fut trouver *Alexandre*, et lui demanda permission de se brûler. Le Roi crut qu'il étoit devenu fou, et lui refusa cette permission. *Calanus* ne se rébuta point et lui dit: Que vous ai-je fait, Seigneur, pour vous engager à me refuser la grace que je vous demande? Je suis vieux, et je sens que je n'ai plus à attendre que des douleurs et des incommodités. L'horrible colique dont j'ai ressenti les douleurs, est passée à la vérité, mais elle reviendra bientôt avec la toux, la gravelle, le degoût et les insomnies; laissez-moi donc la liberté de prévenir tous ces maux, et ne me condamnez pas à traîner une vie, qui ne peut plus être regardée que comme un long supplice. *Alexandre*, qui n'étoit guères plus raisonnable que le Philosophe, se rendit à ce beau raisonnement; il permit à *Calanus* de se brûler, et lui accorda même la grace qu'il lui demandoit, de faire un grand festin pour honorer ses funérailles. *Calanus* fort content, fit dresser un bucher, s'y coucha aussi tranquillement que s'il se fût mis dans un bon lit, et se laissa brûler sans faire aucun mouvement. Le festin qui suivit, fut digne de cette mort, plusieurs personnes y bûrent si excessivement qu'elles en moururent.

Alexandre demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croyoit avoir d'infecter ainsi les mers? Le même, répliqua le pirate, que tu as de piller l'univers; mais parce que je le fais avec un petit navire, on m'appelle brigand; et toi, qui le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant.

De

De Socrate.

Socrate nâquit à Athènes *), l'an du monde 3564. Son père étoit sculpteur, et lui-même en avoit exercé pendant quelque tems la profession. Il fut le prémier, dit Cicéron, qui s'avisa de faire descendre la philosophie du ciel, en la rendant plus familière, plus à la portée des hommes, et l'appliquant uniquement à ce qui pouvoit les rendre plus raisonnables, plus justes et plus vertueux.

Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plûpart des devoirs d'un bon citoyen. Il est difficile de porter plus loin qu'il fit le mépris des richesses, et l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, et il croyoit qu'on aprochoit d'autant plus près de la Devinité qu'on se passoit de moins de choses. Voyant la pompe et l'apareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, et la quantité infinie d'or et d'argent qu'on y portoit. „Que de choses, disoit-il „en se félicitant lui-même sur son état, que de choses „dont je n'ai pas besoin!"

Une des qualités les plus marquées de *Socrate*, étoit une tranquillité d'ame, que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Il avoit exigé de ses amis de l'avertir, quand ils le verroient près de se mettre en colère. Au prémier signal, au prémier mot d'avis, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant de l'émotion contre un esclave: Je te frapperois, dit-il, si je n'étois en colère.

Ses amis témoignant être irrités de ce que quelqu'un qu'il avoit salué, ne lui avoit pas rendu son salut: Pourquoi se fâcher, leur dit-il, de ce que cet homme n'est pas si honnête que moi.

Il

*) Ville en Grèce.

Il disoit qu'il avoit un génie, qui le détournoit des entreprises qu'il formoit, quand elles devoient lui être préjudiciables, sans jamais le porter à aucune action.

Le soin principal de *Socrate* étoit d'instruire les hommes, de les porter à la vertu, et surtout de former la jeunesse d'Athènes. Il sembloit qu'il fût le père commun de la république, tant il étoit attentif au bien et à l'utilité de tous les citoyens. Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour les leçons. Il ne faisoit point aprêter de bancs, et ne montoit point en chaire. C'étoit un Philosophe de tous les tems et de toutes les heures. Il enseignoit en tout lieu, et en toute occasion; dans les promenades, dans les conversations, dans les repas: à l'armée, et au milieu du camp, dans les assemblées publiques du peuple ou de Sénat.

Tel étoit *Socrate*. On ne peut exprimer les services qu'il rendit à l'état, par les instructions qu'il donna à la jeunesse, et par les disciples qu'il forma. L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre étoit incroyable. Ils quittoient père et mère, et renonçoient à toutes les parties de plaisir, pour s'attacher à *Socrate* et pour l'entendre.

Socrate avoit à prémunir les jeunes-gens contre les Sophistes. C'etoient des hommes fastueux, qui prenant la place des prémiers Sages de la Grèce, avoient une conduite entièrement oposée. Ils affectoient de tout savoir et de tout enseigner. Les jeunes-gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sotte estime d'eux-mêmes, et qu'un mépris général pour tous les autres; et il ne sortoit aucun disciple de ces écoles, qui ne fût plus impertinent que quand il y étoit entré *).

On juge aisément, que des hommes du caractère des Sophistes, qui étoient en crédit chez les Grands, qui depuis long-tems étoient en possession de la [illegible] de

*) Qui ne reconnoit à ce portrait celui de quantité de Philosophes modernes?

de bel-esprit et de la réputation de savant, ne pouvoient être attaqués impunément. Aussi *Socrate*, pour avoir osé entreprendre de démasquer leurs vices, et de décrier leur fausse éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes, également corrompus et orgueilleux, tout ce qu'on peut craindre et attendre de l'envie la plus maligne et de la haine la plus envénimée. Un certain, nommé Mélitus, se porta pour accusateur, et intenta un procès dans les formes à *Socrate*. Il formoit contre lui deux chefs d'accusation. Le prémier, qu'il n'admettoit point les Dieux qui étoient reconnus dans la république, et qu'il introduisoit de nouvelles Divinités: le second, qu'il corrompoit la jeunesse d'Athènes, et il concluoit à la mort. Jamais accusation n'eut moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'aparence et de prétexte.

Socrate y répondit avec autant de force que de clarté, mais avec beaucoup de simplicité et sans art, comme il avoit coutume de faire dans ses entretiens ordinaires. Après avoir exposé à ses juges sa manière d'enseigner et l'innocence de ses sentimens, il ajoute: Quand vous seriez disposés à me renvoyer absous, à condition que dorénavant je garderois le silence, je vous répondrois sans balancer: „Athéniens, je vous „honore et je vous aime, mais j'obéirai plutôt à Dieu „qu'à vous, et pendant qu'il me restera un souffle de „vie, je ne cesserai jamais de philosopher, en vous „exhortant toujours, et en vous disant à chacun quand „je vous rencontrerai: O mon cher concitoyen, n'avez-„vous point de honte, de ne penser qu'à amasser des „richesses, et qu'à acquérir de la gloire, du crédit, des „honneurs, et de négliger les trésors de la prudence, „de la vérité, de la sagesse, et ne pas travailler à rendre „votre ame aussi bonne et aussi parfaite qu'elle puisse „être? Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu que „mes accusateurs; et j'en suis tellement persuadé que je „m'abandonne à vous et à Dieu, afin que vous me jugiez „comme vous le trouvez le meilleur, et pour vous et „pour moi.“

Socrate prononça son discours d'un ton ferme et intrépide; et Mélitus n'auroit pas réussi à le faire

condamner, si Anitus et Lycon ne se fussent joints à lui, en se portant aussi pour accusateurs. Leur crédit entraina un grand nombre de voix, et on le condamna à boire de la ciguë *), qui étoit un suplice fort usité parmi eux.

Cette sentence n'ébranla en rien la constance de *Socrate*. Je vais, dit-il, en s'addressant à ses juges avec une noble tranquillité, être livré à la mort par votre ordre; la nature m'y avoit condamné dès le prémier moment de ma naissance: mais mes accusateurs vont être livrés à l'infamie et à l'injustice par l'ordre de la vérité.

Apollodore, l'un de ses disciples et de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent: Voudriez-vous, lui répliqua-t-il en souriant, que je mourusse coupable?

Après que la sentence de mort eut été prononcée, *Socrate* s'achemina vers la prison. Là il jouissoit de cette profonde tranquillité d'esprit, que ses amis avoient toujours admirée en lui. L'un d'eux, nommé Criton, vint lui annoncer qu'il ne tenoit qu'à lui de sortir de la prison; que le geolier étoit gagné, et qu'il trouveroit les portes ouvertes. *Socrate*, après l'avoir écouté attentivement, loua son zèle et lui en marqua sa reconnoissance; mais avant que de se rendre, il examine, s'il est juste qu'il sorte de la prison, sans le consentement des Athéniens. Il prouva ensuite par beaucoup de fortes raisons, qu'il ne pourroit faire une telle démarche avec justice, et sans se rendre coupable d'avoir enfreint les loix, qui l'accuseroient un jour devant le souverain Juge des morts. Il resta donc en prison.

Il s'entretint le dernier jour de sa vie sur un sujet des plus interessans, et des plus convenables au moment où il se trouvoit, je veux dire, l'immortalité de l'ame. Il dévelope à ses amis toutes les raisons qu'on a de croire

*) La ciguë est une herbe vénéneuse, dont on fit boire le jus à *Socrate*. On la nomme en allemand *Schierling*.

croire que l'ame est immortelle, et réfute toutes les objections qu'on lui fait.

Quand *Socrate* eut achevé de parler, le valet du Sénat entra en même tems, et lui déclara que le tems de la ciguë étoit venu. Sur cela on aporta la coupe. *Socrate* la prit sans aucune émotion, et sans changer ni de couleur, ni de visage, regardant cet homme d'un oeil ferme et assuré à son ordinaire, et but toute la coupe avec une tranquilité merveilleuse, et avec une douceur qu'on ne sauroit exprimer.

Jusques-là ses amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes; mais en le voyant boire, et après qu'il eut bû, ils n'en furent plus les maîtres, et elles coulèrent en abondance. *Socrate* seul ne fut point ému: il leur fit même quelques reproches, mais avec sa douceur ordinaire. „Que faites-vous? leur dit-il. Je vous admire. Eh, où est donc la vertu? J'ai toujours oui dire qu'il faut mourir tranquillement et en bénissant les Dieux. Demeurez donc en repos, et témoignez plus de fermeté et plus de force.“

Cependant il continuoit à se promener, et quand il sentit ses jambes apesanties, il se coucha sur le dos, comme on lui avoit recommandé. Le poison produisit alors son effet de plus en plus, et lui gagna bientôt le coeur, après quoi il rendit le dernier soupir. Criton son ami lui ferma la bouche et les yeux.

Telle fut la fin de *Socrate*, à la soixante et dixième année de son âge.

Après sa mort les Athéniens ouvrant les yeux, on demanda compte aux accusateurs du crime dont ils s'étoient rendus coupables. Mélitus fut condamné à mort, et les autres furent bannis.

De Xantippe.

Xantippe, femme du sage Philosophe *Socrate*, a toujours passé pour un modèle de méchante femme.

Elle mit son mari aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée et violente. Il paroit qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avoit pas ignoré son caractère; et il dit lui-même qu'il l'avoit choisie exprès, persuadé que s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueriers, il n'y auroit personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit épousée dans cette vue, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarrerie d'esprit et la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essuyer de sa part. Elle en venoit quelque fois jusqu'à cet excès de colère, que de lui arracher son manteau en pleine rue; et même un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, à la fin elle lui jetta un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant: Qu'il faloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.

Epicure.

Epicure, l'un des plus grands Philosophes de son siècle, nâquit dans une ville de l'Attique, l'an du monde 3692. A l'âge de trente-six ans, il vint s'établir à Athènes, où il érigea une école dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroyable d'auditeurs vint bientôt de toutes les villes de la Grèce, de l'Asie, et de l'Egypte même, pour recevoir ses leçons, et l'on suivoit sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit solennisé, et son portrait se trouvoit par-tout. En voici peut-être la raison, selon l'éloge que Lucrèce en fait. Il représente *Epicure* comme le prémier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, et de secouer le joug de la religion de son tems.

Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa secte et à la faire valoir.

Epicu-

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il suporta avec une patience et une constance extraordinaire, âgé de soixante et douze ans.

Le Philosophe singulier.

Diogène, Philosophe grec, vouloit se distinguer des autres hommes en parlant et en agissant d'une manière particulière. Il logeoit dans un tonneau en rase campagne: Il marchoit toujours pieds nuds; et un manteau, un bâton et une besace étoit tout ce qu'il avoit.

Alexandre le Grand voulant un jour voir cet homme extraordinaire, fut le trouver accompagné de toute sa cour. Diogène étoit assis contre terre et raccommodoit son tonneau. Je suis le grand Roi Alexandre, lui dit ce Prince. Et moi je suis ce chien de Diogène, répondit le Philosophe. Ne me crains-tu point? continua Alexandre. Es-tu bon, ou mauvais? reprit Diogène. Je suis bon, répondit Alexandre Hé, qui est-ce qui craint ce qui est bon? reprit Diogène. Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque tems avec lui, il lui dit: Je vois bien Diogène que tu manques de beaucoup de choses, je te secourirai: demande-moi tout ce que tu voudras. Ote-toi un peu de mon soleil, repartit Diogène, et ne me prive point de ce que tu ne peux me donner. Alexandre fut surpris de cette réponse. Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son tonneau, de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un grand royaume ne suffit pas, et qui s'expose tous les jours à mille dangers, afin d'en augmenter les limites? Les Courtisans d'Alexandre étoient fort indignés qu'un tel Roi fit tant d'honneur à un chien comme Diogène, qui ne se levoit pas même de sa place. Alexandre s'en apperçut; il se retourna et leur dit: Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogène. Quelque grand

et quelque puissant que se crût ce Prince, il dut ici se reconnoître inférieur à un homme, à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien oter.

Ce Philosophe singulier se rencontra un jour dans un palais magnifique, où l'or et le marbre étoit en grande abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser; il fit deux ou trois efforts, et cracha contre le visage de l'homme qui lui montroit ce palais. Mon ami, lui dit-il, je n'ai point vû d'endroit plus sale où je puisse cracher.

Diogène voyant des juges qui accompagnoient au suplice un Athénien, convaincu d'avoir volé un petit phiole dans le trésor public: voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit.

Quelqu'un ayant fait mettre sur la porte de sa maison cette inscription: Que rien de mauvais n'entre par ici; Diogène demanda: Par où donc entre le maître?

Alexandre le vit un jour dans un cimetiere: Que faites-vous là? lui cria-t-il. Je cherche, répondit Diogène, les os de votre père parmi ceux des mandians.

Un Grec disoit à ce Philosophe qu'il avoit beaucoup lû: Ce ne sont pas, répondit-il, ceux qui mangent davantage qui sont les plus sains, mais ceux qui digèrent le mieux.

Diogène avoit ordonné de ne le point enterrer après sa mort. Ne craignez-vous donc pas, lui dit quelqu'un, d'être mangé par les bêtes farouches? Il faudra mettre mon bâton auprès de moi, répondit Diogène, afin que je les puisse chasser quand elles viennent. Mais, lui dit-on, alors vous n'aurez plus de sentiment. Que m'importe-t-il donc, si elles me mangent ou non, répondit ce Philosophe, puisque je ne le sentirai point. — Il mourut pour avoir mangé d'un pied de boeuf avec trop d'avidité, âgé de près de quatre-vingts dix ans. Ses amis le firent magnifiquement enterrer.

De Lycurgue et de ses loix.

Lycurgue étoit frère d'un Roi de Sparte *), qui mourut sans enfans et laissa sa femme grosse. Les Spartiates offrirent la couronne à *Lycurgue*, qui leur dit: Je vous suis bien obligé de votre bonne volonté; mais si par hazard ma belle-soeur accouchoit d'un fils, vous sentez bien que la couronne appartiendroit à cet enfant, et non pas à moi. Cette belle soeur de *Lycurgue* étoit une bien méchante femme, qui auroit souhaité d'être toujours Reine; c'est pourquoi elle dit à son beau-frère: Si vous voulez m'épouser, je tuerai mon enfant; ainsi vous serez Roi. *Lycurgue* feignit d'être fort content de l'épouser, et lui dit qu'il savoit des moyens surs de faire périr son enfant aussi-tôt qu'il seroit au monde. Quand il fut né, *Lycurgue* l'ôta des mains de sa mère, et le fit reconnoître pour Roi, et jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner lui-même, il voulut bien être Régent du royaume, et prit ce tems pour changer les loix de Sparte.

Il y avoit dans ce pays-là, comme dans tous les pays du monde, un très-grand nombre de pauvres, et quelques personnes riches. *Lycurgue* pensa que cela n'étoit pas juste, et que tous les hommes d'un même pays devoient être égaux. Il prit un bon nombre de soldats, et dit à tous ceux qui avoient de grandes terres, qu'il falloit absolument qu'ils les partageassent avec ceux qui n'en avoient point, parcequ'il ne vouloit pas qu'il y eût à Sparte un seul homme qui eût plus de terre qu'un autre.

Cela fait, *Lycurgue* fit défendre aux marchands sous peine de la vie, de donner aucune chose pour de l'or ou de l'argent. Alors ceux qui en avoient beaucoup, ne savoient plus qu'en faire. *Lycurgue* à la place de la monnoie ordinaire, en fit faire une de fer, et on en donna à chaque famille la même quantité; ainsi ils

*) *Sparte*, ou *Lacédémone*, étoit un petit royaume en Grèce, dont la capitale portoit le même nom.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0063
DFG

firent tous exactement aussi riches les uns que les autres; car ils avoient la même quantité de monnoie et de terres. Et pour que l'un ne dépensât plus que l'autre, il ne leur permettoit pas de manger dans leurs maisons. Il avoit établi de grandes salles, où quinze familles se rassembloient pour manger ensemble. Chacun fournissoit sa part de vin, d'huile, de farine et de viande; ensorte qu'il n'étoit pas possible à un homme de dépenser plus que son voisin; et si quelqu'un ne mangeoit pas de bon appétit, on l'appelloit gourmand, et un l'accusoit d'avoir mangé chez lui avant de venir; ce qui étoit un grand affront.

Lycurgue voulant que Sparte ne pût jamais être vaincue, destina tous les Spartiates à être de parfaits soldats. Or pour être un bon soldat, il faut avoir un corps fort et robuste. Il établit donc que ces qualités du corps devoient être préférées à tout. Les parens pour entrer dans ses vues, tuoient leurs enfans qui naissoient foibles et difformes; car, disoient-ils, ces enfans ne pourront faire de bons soldats, par conséquent ils seront inutiles à la patrie, qui n'a besoin que de soldats.

Le grand principe de *Lycurgue* étoit, que comme les enfans sont à l'Etat, il falloit qu'ils fussent élevés en public et en commun, et non abandonnés au caprice des parens, qui pour l'ordinaire, par une indulgence molle et aveugle, et par une tendresse mal-entendue, énervent en même tems et le corps et l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail et à la fatigue par les exercices de la chasse et de la course: on les accoutumoit à supporter la faim et la soif, le chaud et le froid. Et ces exercices leur procuroient une forte et robuste santé, capable de soutenir les plus rudes fatigues.

Les Spartiates accoutumoient les enfans à ne point craindre la douleur; mais dans le même tems on leur apprenoit à craindre la honte plus que la mort. Or un homme qui auroit fui dans le combat, ou qui auroit rendu ses armes, auroit été méprisé de tout le monde. Il ne pouvoit plus être reçu dans les salles publiques où

où l'on mangeoit; chacun pouvoit l'insultet, lui cracher au visage, lui jetter de la boue. Ce qui fit que les Spartiates furent long-tems invincibles. Pour les empêcher de faire des conquêtes, *Lycurgue* leur avoit défendu de poursuivre leurs ennemis quand ils fuyoient; c'est par là qu'il les vouloit garantir d'être débauchés.

Les Lacédémoniens n'exerçoient aucune profession: Ils n'étoient ni bouchers, ni tailleurs, ni maçons: ils ne s'appliquoient qu'aux choses qui regardoient la guerre, et laissoient faire le reste à leurs esclaves, dont la plus part étoient des prisonniers de guerre: et comme il y en avoient un grand nombre d'une nation appellé *Ilotes*, on nommoit tous les esclaves de ce nom. Or il arriva une guerre, dans laquelle les Lacédémoniens avoient besoin de troupes, parceque le nombre de leurs ennemis étoit beaucoup plus considérable que le leur. Ils firent des soldats de leurs esclaves et promirent la liberté à ceux qui se destingueroient par quelque belle action. Comme les *Ilotes* étoient très-malheureux à Sparte, le désir de sortir d'un état si misérable, les engagea à faire les plus grands efforts. La guerre étant finie, on ordonna à tous les esclaves, qui avoient fait quelque action extraordinaire, de venir aux Magistrats, pour faire écrire leur nom et leur action, et être ensuite recompensés. Ils s'en trouva plusieurs mille qui avoient mérité la liberté, mais les Spartitates disoient entre eux: Ces gens-là qui ont fait de si belles actions, ont le coeur trop élevé, leur courage pourroit nous devenir funeste. Ils se souviendroient sans doute des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts parmi nous, et il pourroit fort bien leur prendre envie de se venger. L'intérêt de Sparte demande qu'ils soient sacrifiés. Effectivement on fit périr ces malheureux esclaves, dont l'unique crime étoit d'avoir trop de mérite pour des gens de leur condition.

Lycurgue ne permettoit pas à ses citoyens de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des moeurs étrangeres et des coutumes licentieuses, qui leur auroient bien-tôt inspiré du degout pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville

tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile, et que la curiosité seule y attiroit; craignant qu'ils n'y firent entrer avec eux les défauts et les vices de leur pays.

Lycurgue voulant faire entendre eux Lacédémoniens ce que l'éducation est capable de faire, prit chez lui deux jeunes chiens, nés d'un même père et d'une même mère, et les éleva d'une manière si différente, que l'un ne cherchoit sans cesse qu'à contenter sa gloutonnerie, et l'autre ne montroit du goût que pour la chasse. Quand il fut bien sûr de son fait, il parut un jour devant les Lacédémoniens assemblés sur la place pour tenir conseil, et il s'écria: o, Lacédémoniens! c'est une chose bien importante que d'inspirer de bonne heure aux enfans l'amour de la tempérance! Vous ne comprenez peut-être pas bien cette vérité; mais, toute à l'heure, je vais vous le faire toucher au doigt. Après avoir dit ces paroles, il fait amener ses deux chiens au milieu de l'assemblée, et met devant eux un plat de soupe et un lièvre vif. L'un des chiens se met aussitôt à courir après le lièvre, et l'autre se jette tout de suite sur le plat de soupe. Les Lacédémoniens tout surpris, ne voyoient point encore où il en vouloit venir; mais *Lycurgue* ayant repris la parole, leur dit: Ces deux chiens sont nés de même père et de même mère; mais ils ont été élevés diversement, l'un est devenu gourmand, et l'autre chasseur, etc.

Les loix de *Lycurgue* n'étoient pas du goût d'un jeune homme de qualité, qui, fort irrité, lui donna un jour un coup de bâton, et lui crêva l'oeil. Le peuple de la ville de *Sparte* dit à *Lycurgue*: Prenez ce méchant garçon pour le punir selon votre fantaisie. Je le veux bien, dit *Lycurgue*, et je le punirai d'une manière qui étonnera tout le monde. Il prit donc ce jeune homme, et le traita comme s'il eût été son fils. Ce jeune homme fut si touché de la la bonté de *Lycurgue*, qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si cela étoit possible. Tout le peuple fut étonné de la vengeance que *Lycurgue* en avoit pris. Mais le jeune homme dit au peuple: Il m'a puni plus sévérement que vous ne pensez; s'il m'avoit

n'avoit fait mourir, je n'aurois souffert qu'un moment, au lieu que je souffrirai toute ma vie du regret de lui avoir crêvé l'oeil.

Lycurgue après avoir donné ses loix aux Lacédémoniens, feignit d'avoir encore quelque chose à consulter avec *Apollon* touchant leur état; et partant de Lacédémone pour aller à Delphe, il fit jurer et promettre à ses citoyens, qu'ils garderoient inviolablement ses loix jusqu'à son retour. Puis il s'en alla en l'île de Crète, fermement resolu de ne plus retourner dans son pays, afin que les Lacédémoniens ne fussent jamais absous de leur serment. Il mourut dans cette île, (888 ans avant la naissance de Jesus-Christ), et on dit qu'il avoit avancé sa mort en ne prenant plus de nourriture.

Les loix de *Lycurgue* ont subsisté à peu-près cinq cents ans.

De Denys, Tyran de Syraguse *).

Ce Prince, qui avoit d'ailleurs de grandes qualités, pour ce qui regarde les talens de l'esprit, a trainé la vie la plus inquiète et la plus misérable, par sa défiance et ses cruautés. Il étoit toujours agité de troubles et de frayeurs, qui ne lui laissoient aucun repos, étant devenu l'horreur et l'éxécration du public. Pendant tout le tems de son règne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguoit son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis, ni de ses proches, il se faisoit garder par des étrangers et des esclaves, et sortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Pour ne point confier sa tête et sa vie à la main d'un barbier, il chargea

*) *Syraguse*, dans l'île de Sicile fut une ville superbe, une république florissante, etc. mais la guerre, la tyrannie, les tremblemens de terre, l'ont presque détruite.

chargea ses filles encore très-jeunes de ce ministère; et quand elles furent plus âgées, il leur ota des mains les ciseaux et le rasoir, et leur aprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des coquilles de noix; et enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus aparemment se fier à ses propres filles. Il n'alloit jamais dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller par-tout auparavant avec grand soin. Son lit étoit environné d'un fossé très-large et très-profond, avec un petit pont-levis, qui en ouvroit le passage. Après avoit bien fermé et bien verrouillé les portes de sa chambre, il levoit ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en sureté. Ni son frère, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, et sans avoir été visités par les gardes.

Ce Tyran marqua un jour avec beaucoup d'ingénuité ce qu'il pensoit de son état. Un de ses Courtisans, nommé *Damoclès*, vantoit tous les jours avec une espèce d'extase ses richesses, sa grandeur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domination, la magnificence de ses palais, et l'abondance universelle de toutes sortes de biens et de plaisirs où il vivoit; ne cessant de répéter, que jamais personne n'avoit été plus heureux. „Puisque „vous pensez ainsi, lui dit un jour le Tyran, voulez-„vous goûter vous-même de mon bonheur, et en faire „épreuve?“ L'offre en est acceptée avec joie. On place *Damoclès* sur un lit d'or, couvert de tapis les plus richement brodés. Les bufets étoient remplis de vases d'or et d'argent. Les esclaves d'une rare beauté, et vêtues magnifiquement l'environnoient, attentives pour le servir au moindre signal qu'il donnoit. On n'avoit point épargné les essences les plus exquises, ni les parfums les plus délicats. La table étoit servie à proportion. *Damoclès* nageoit dans la joie, et se regardoit comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureusement en levant les yeux la pointe d'une épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même une sueur froide le saisit: tout disparoit à ses yeux: il ne voit que l'épée, et ne sent que son danger. Pénétré de frayeur,

frayeur, il demande qu'on le laisse aller, et déclare qu'il ne peut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un Tyran!

Pithias et Damon

s'étoient juré l'un à l'autre une fidelité inviolable. Le premier, condamné à mort par *Denys*, demanda en grace au Tyran qu'il lui fut permis de faire un voyage dans sa patrie, pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain tems. Cette permission lui fut accordée, s'il trouvoit quelqu'un qui se rendit caution de son retour. Damon se présente, et *Denys* le fait mettre dans les fers, le menaçant de l'envoyer lui-même à la mort, en cas que l'accusé ne revînt pas au moment indiqué. L'heure du supplice approche; on accuse d'imprudence celui qui s'est rendu caution; il est conduit à l'échafaud; mais il marche d'un air tranquille et plein de confiance. Tout d'un coup on voit paroître Pithias, qui accourt hors d'haleine pour délivrer son ami. Une si rare amitié étonna le Tyran: il pardonna au prétendu coupable, et demanda d'être admis en tiers dans leur amitié, leur promettant de les combler de biens. Mais Damon lui répondit: Nous n'avons pas besoin de tes biens; et pour ton amitié, nous ne pouvons l'accepter que quand tu seras bon et juste.

De la fondation de Rome.

Enée, Prince Troyen, aborda en Italie dans le pays des Latins, et épousa *Lavinie*, fille de leur Roi. Il avoit un fils, nommé *Ascagne*, qui lui succéda, et il y eut plusieurs Rois de la même race. Un d'eux laissa deux fils, *Amulius* et *Numitor*. Le premier ayant détroné son frère, obligea sa fille *Rhéa-Silvie* à se

à se faire *Vestale* *), pour l'empêcher d'avoir des enfans. Mais malgré cette précaution la *Vestale* devint mère de deux jumaux. *Amulius* la fit mettre chargée de chaines dans une étroite prison, et commanda qu'on jettât ses deux enfans dans le Tibre. Ce fleuve étoit alors débordé, et ceux qui étoient chargés de noyer ces enfans, se contentèrent de les exposer dans leur berceau au premier endroit inondé. Les eaux en se retirant, le laissèrent à sec; Un berger accourut au cris de ces enfans, en eut pitié, et les éleva. Quand ils furent grands, ils tuèrent leur oncle *Amulius*, et retablirent *Numitor* leur ayeul sur le trône. Ensuite ces deux frères, qui se nommoient *Romulus* et *Rémus*, resolurent de bâtir une ville dans le lieu où le berger les avoit trouvés. Ils prirent querelle à l'occasion de cette ville. Comme *Romulus* faisoit creuser le fossé qui devoit environner les murailles de la nouvelle ville, *Rémus* critiqua d'un ton railleur la petitesse de l'ouvrage, et sauta le fossé par mépris pour se moquer de son frère. *Romulus*, outré de l'insulte, le frappa d'un coup mortel en disant: Ainsi périsse quiconque osera l'imiter.

Romulus nomma la ville qu'il venoit de bâtir *Rome* **), et fit publier, que tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, seroient en sureté dans cet endroit,

*) Les Vestales étoient des filles dévouées au culte qu'on rendoit à la Déesse *Vesta*. Elles faisoient voeu de chasteté pendant les trente ans qu'elles étoient attachées au service de la Déesse. Ce nombre d'années expiré, elles avoient la liberté de se marier. Une Vestale qui étoit convaincue d'avoir violé le voeu de chasteté, etoit enterrée toute vive. On la fit descendre dans un petit caveau, où il y avoit un lit, une lampe allumée, un pain, une cruche d'eau et un pot de lait Quand cette infortunée y fut descendue, on retira l'échelle, et l'on referma l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jetta jusqu'à ce qu'elle fût comblée et que le terrain fût uni.

**) *Romulus* commença à bâtir cette ville 753 ans avant la naissance de *Jesus-Christ*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0070
DFG

endroit, et que lui et ses bergers les défendroient. Aussi-tôt les voleurs, les meurtriers, ceux qui n'avoient pas de quoi vivre, accoururent en cet endroit de toutes sortes de pays; et *Rumulus* avoit en peu de tems plus de trois mille hommes.

Numitor donna à *Romulus* environ quatre mille et demi de terrein. Il le partagea en trois parts inégales, et la plus grande de ces trois, il la distribua en égales parts à chaque homme, qui prit le soin de la cultiver. Ainsi tout le monde eut de quoi vivre en travaillant.

Romulus voyant que la plus grande partie de ceux qui étoient venus se trouver chez lui n'avoient point de femmes, envoya des Ambassadeurs dans toutes les villes voisines, pour leur demander leurs filles en mariage. Ils furent rebutés de tous les côtés, et les Sabins ne se contentèrent point de leur refuser leur demande, ils les insultèrent même en disant, que si *Romulus* vouloit faire un asyle pour les femmes qui ne valoient rien, comme pour les méchans hommes, il en auroit une assez grande quantité. *Romulus* fut piqué de cette réponse, et ayant fait publier qu'il vouloit faire une fête en l'honneur de *Neptune*, qui devoit durer trois jours, tous les habitans des villes voisines de Rome y vinrent en foule, et sur-tout les Sabins. Après la première journée, les Romains prièrent fort honnêtement les étangers d'entrer dans leur ville. Ils les régalèrent et les logèrent dans leurs maisons, et ils profitèrent de l'occasion pour connoître leurs filles, dont le nombre montoit à sept cents. Le lendemain *Romulus* fit un signal, et alors chaque Romain s'étant saisi d'une fille, l'emporta dans sa maison, et les portes furent fermées aussi-tôt; et le même jour *Romulus* fit marier toutes ces filles selon les cérémonies de leur pays.

Quelque tems après, on donna permission à celles de ces femmes qui ne seroient pas contentes de leurs maris, de les quitter, et de s'en retourner dans leur pays: il n'y en eut que deux qui profitèrent de cette permission; et elles protestèrent toutes qu'elles étoient si contentes de la conduite de leurs maris, qu'elles aimeroient mieux mourir que de les quitter.

Les

Les Romains cessèrent d'être méchans dès le moment qu'ils s'assujettirent au travail et aux sages loix que leur donna *Romulus*. Pour donner une idée de son humanité, je n'en rapporterai qu'un seul trait. C'étoit assez la coutume parmi les Payens, de tuer les enfans qui naissoient foibles et difformes, comme chez les Lacédémoniens; mais *Romulus* plus sage et plus humain que *Lycurgue*, n'établit cette loi qu'avec une grande repugnance; et pour la rendre inutile, il ordonna que les pères et mères n'auroient permission de tuer ces malheureux enfans qu'au bout de trois ans; non seulement parcequ'il pouvoit fort bien arriver qu'ils se fortifiassent pendant ces trois années, mais aussi parce-qu'il pensoit, qu'il n'étoit pas possible qu'il y eût des parens assez barbares pour tuer un pauvre enfant qu'ils auroient élévé pendant trois ans, et dont ils auroient reçu les innocentes caresses. Cependant comme il se trouve de tems en tems des hommes cruëls et barbares, *Romulus* ordanna, qu'avant de tuer ces pauvres enfans, il falloit assembler les principaux parens paternels et maternels, pour prendre leur avis.

Romulus rassambla un jour tous les habitans de Rome, et leur demanda quel gouvernement ils souhaitoient d'avoir? Ils lui répondirent: Le monarchique; et le choisirent pour le premier Roi; cependant son autorité n'étoit pas absolue: Il avoit choisi cent hommes pour en faire un parlement, qu'on nommoit *Senat*, et *Romulus* étoit obligé de le consulter dans les affaires de conséquence.

Romulus qui avoit beaucoup de prudence, chercha dans sa tête les moyens de conserver et d'augmenter sa nouvelle ville. Il se doutoit bien que les villes voisines ne verroient pas Rome sans envie, et qu'elles chercheroient à la détruire: il lui falloit donc des soldats. Pour en avoir, il détermina que tout Romain seroit soldat, et obligé de porter les armes jusqu'à un certain âge. Ce fut à cette condition qu'il donna à chaque homme une certaine quantité de terre. Les Romains étoient donc laboureurs quand on les laissoit tranquilles, et lorsqu'on les attaquoit, ils quittoient la charrue pour pendre l'épée.

Ils

Ils le firent plusieurs fois du vivant de *Romulus*, et ils remportèrent toujours la victoire. Les peuples qui les avoient attaqués se voyant battus, demandoient la paix; et *Romulus* ne la leur accordoit qu'à condition qu'ils lui céderoient une certaine quantité de terre. Alors il disoit aux hommes qu'il avoit fait prisonniers dans la guerre: Si vous voulez demeurer avec nous, vous deviendrez citoyens de Rome, et je vous donnerai un morceau de terre qui vous appartiendra. La plus grande partie de ces prisonniers, qui n'avoient aucune fortune dans leur pays, acceptoient ses propositions; ensorte que toutes les fois qu'on l'attaquoit, il gagnoit de la terre et des hommes; aussi Rome étoit-elle considérablement augmentée avant la mort de *Romulus*.

Les Sabins se préparèrent pendant deux ans à se venger des Romains; car le plus grand nombre des filles qui avoient été enlevées étoient Sabines. Ils s'approchèrent donc de Rome pour en faire le siège. La citadelle de cette ville étoit sur un grand rocher: Elle avoit pour Gouverneur *Tarpeïus*, dont la fille se nommoit *Tarpeïa*. Cette malheureuse créature aimoit beaucoup l'or; et comme les soldats Sabins avoient au bras des bracelets de quelque chose qui ressembloit à ce riche métal, elle souhaitoit beaucoup de les avoir. Elle fit donc dire à *Tatius*, Roi des Sabins, qu'elle lui ouvriroit la porte de la citadelle, s'il vouloit lui donner les choses que ses soldats portoient au bras; car elle ne savoit pas que cela étoit nommé des barcelets. *Tatius* le lui promit; mais quand elle leur eut ouvert la porte, les soldats jettèrent sur elle leurs boucliers, et elle fut étouffée sous leur poid. Cependant les Romains s'étant éveillés, coururent aux armes, et il y eut un combat furieux.

Les Sabines ne purent voir leurs maris égorger par leurs frères: elles prirent leurs petits enfants entre leurs bras, et se jettèrent entre les deux armées; ce qui obligea les deux partis, auxquels elles étoient également chères, de mettre bas leurs armes. Alors elles dirent à leurs parens, qu'elles étoient si contentes de leurs maris, qu'il faudroit les tuer avant d'attenter

à leur vie: et elles les firent consentir à faire la paix. Il fut résolu que les Romains et les Sabins ne feroient plus qu'un peuple, et que *Tatius* seroit Roi avec *Romulus*.

Tatius fut assassiné au bout de trois ans, et *Romulus* voyant son autorité bien établie, commença à regler les affaires à sa fantaisie, sans se donner la peine de consulter le Sénat. Les Sénateurs enragés contre lui, cherchèrent à le faire périr; ce qui étoit fort difficile, car *Romulus* étoit adoré du peuple. On prétend qu'ils firent tous ensemble un complot, et qu'ils tuèrent *Romulus* dans le Sénat; et que pour empêcher que leur crime ne fût découvert, ils coupèrent son corps par petits morceaux, et que chaque Sénateur en emporta un sous sa robe.

Cependant le peuple étoit bien inquiet de ne point voir *Romulus;* on le cherchoit de tous les côtés; ce qui effraya les Sénateurs. Un d'eux trouva le moyen de faire cesser cette recherche. Il assembla le peuple et dit: Romains, ne cherchez plus *Romulus* sur la terre: Je l'ai vu tout brillant de gloire, et il m'a dit que *Jupiter* l'avoit enlevé pour le placer parmi les Dieux. Le peuple ajouta foi à cette fable, et justement il parut une comète, qui aida aux Sénateurs à le tromper; car ils assurèrent, que c'étoit *Romulus* qui paroissoit sous cette nouvelle forme.

Après la mort de *Romulus*, il y eut de grandes disputes à Rome; les Romains et les Sabins voulant avoir un Roi de leur nation. A la fin les Romains choisirent *Numa Pompilius*. C'étoit un Sabin qui demeuroit à la campagne, et qui n'accepta la royauté, que parcequ'on lui représenta qu'il pouvoit faire de grands biens dans ce rang élevé. Il s'appliqua à adoucir les moeurs des Romains, en leur inspirant du respect pour la religion. Il fit bâtir un temple en l'honneur de *Janus*. Ce *Janus* avoit autrefois regné en italie; et ses peuples étoient si heureux, que les Poëtes disoient que *Saturne*, chassé du Ciel par son fils *Jupiter*, s'étoit retiré chez ce Prince, où il avoit porté

porté l'âge d'or *). Comme ce Prince avoit été fort prudent, on le représentoit avec deux visages, pour montrer qu'il ne perdoit pas de vue le passé, et qu'il prévoyoit l'avenir. C'étoit par la même raison qu'on avoit donné son nom au premier mois de l'année; car *Janvier*, vient du mot *Janus*, parcequ'on disoit que le mois de Janvier regarde l'année qui vient de finir, et celle qui commence. Ce temple de *Janus* devoit être fermé en tems de paix, et il le fut toujours sous le règne de *Numa*, qui dura quarante-trois ans.

La ville de Rome étant devenue puissante, prétendit l'emporter sur celle d'Albe, qui lui avoit donné naissance. Cette prétension occasionna la guerre. Comme les deux armées étoient en présence l'une de l'autre, et qu'elles alloient combattre, quelques personnes des deux nations, qui vouloient épargner le sang, proposèrent de choisir de chaque côté trois hommes, qui combattroient l'un contre l'autre, et qui représenteroient toute la nation; ensorte que la ville dont les champions seroient victorieux, seroit regardée comme la maîtresse de l'autre.

Le parti fut accepté. On choisit un champ entre les deux armées, et on le ferma de barrières. Les Romains choisirent pour défendre leur querelle trois frères, nommés *Horaces*, et les Latins remirent leurs intérêts entre les mains de trois frères, nommes *Curiaces*.

*) Les Poëtes ont divisé le tems en quatre âges, qu'ils ont nommé l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer. Ils ont placé l'âge d'or sous le règne de Saturne, pendant lequel on vit regner sur la terre l'innocence et la justice. Alors, disent-ils, la terre, sans avoir besoin d'être cultivée, produisoit d'elle-même tout ce qui étoit nécessaire et utile à la vie: Des fleuves de lait et de miel couloient de toutes parts. Dans le siècle d'argent les hommes commencèrent à être moins heureux et moins justes. Dans l'âge d'airain ils devinrent méchans: Mais leur malice ne se déclara ouvertement que dans l'âge de fer. Tout cela ne veut dire autre chose, si non que les hommes dégénerèrent de leur première innocence, et se pervertirent par degrés.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0075
DFG

D'abord il y eut deux des *Horaces* de tués; mais les trois *Curiaces* étoient blessés, et le seul des *Horaces* qui restoit, ne l'étoit pas. Malgré cet avantage, il pensa qu'il ne pouvoit seul entreprendre de tuer trois hommes qui combattoient en desespérés, ainsi il eut recours à la ruse, et feignit de prendre la fuite. A cette vue les Latins poussèrent de grands cris de joie, pendant que la consternation se répandoit dans le camp des Romains. Cependant les *Curiaces* poursuivirent leur ennemi, et comme ils n'étoient pas également blessés, leur course fut inégale, et ils se trouvèrent bientôt séparés. C'est ce qu'*Horace* avoit espéré. Alors il tourna visage, et les tua l'un après l'autre. Aussi-tôt après il les dépouilla pour se parer de leurs armes, selon la coutume de ce tems-là. Il prit parmi leurs dépouilles une riche écharpe, que sa soeur avoit brodée pour un des *Curiaces*, avec lequel elle étoit fiancée. Lorsqu'*Horace* vainqueur entra dans la ville de Rome, paré de cette écharpe, sa soeur, à qui cette vue rappelloit douloureusement la perte de son amant, se laissa emporter à sa douleur, et accabla son frère de reproches. *Horace*, piqué de la voir insensible à la gloire de sa patrie, lui passa son épée au travers du corps en lui disant: Puisque tu préfères ton amant à tes frères et à ton pays, va le rejoindre. Tout le monde eut horreur d'une action si barbare. *Horace* fut arrêté et conduit devant le Roi, qui, désirant de le sauver, renvoya l'affaire devant le peuple. Le père d'*Horace* plaida pour son fils, et obtint sa grace.

La ville d'Albe fut obligée par la victoire d'*Horace*, de céder la supériorité à celle de Rome, et *Tullus* prétendit que vingt-cinq colonies Latines, qui dépendoient de cette ville, suivissent l'exemple de cette capitale: Cela donna lieu à de nouvelles guerres, dans lesquelles Rome fut toujours victorieuse. Quelque tems après Albe prit des mesures pour n'être plus soumise, et *Tullus* l'ayant appris, la détruisit, et en transporta les habitans à Rome. On dit que ce Roi a été tué d'un coup de tonnerre.

De

De Jule-César, et d'Auguste son successeur.

Jule-César, premier Empereur Romain, et l'un des plus grands Capitaines du monde, naquit à Rome quatre-vingt dix-huit ans avant *Jesus-Christ*.

Il porta d'abord les armes en Asie sous le Préteur Thermus *). A son retour il s'embarqua pour aller étudier à Rhodes, sous Molon, et fut pris par des pirates. Dès qu'il se vit délivré, il attaqua ces écumeurs de mer, et les fit tous pendre. César parvint aussi-tôt après aux charges de Tribun-militaire, de Questeur, de Souverain Pontife, de Préteur, et de Gouverneur d'Espagne. On dit, qu'alors ayant vu le portrait d'Alexandre dans le temple de Cadix, il versa des larmes en disant, qu'il n'avoit encore rien fait de remarquable, tandis qu'à son âge Alexandre avoit subjugué presque tout le monde. A son retour il fut fait Consul. Pendant son consulat, appuyé de Pison, son beau-père, et de Pompée, son gendre, il obtint le gouvernement des Gaules. Il subjugua les Gaulois, défit les Germains, et soumit les peuples de la Grande-Brétagne.

Durant ses conquêtes, Julie, sa fille, et femme de Pompée étant morte, l'intelligence entre lui et Pompée fut entièrement détruite; l'un ne pouvant souffrir de maître, ni l'autre d'égal. Pour punir le Sénat, qui pendant son abscence s'étoit opposé à toutes ses demandes, à la sollicitation de Pompée, il entra en Italie avec son armée victorieuse. Ses ennemis prirent la fuite. César s'empara de quelques places, alla en Espagne combattre l'armée de Pompée, commandée par Petreius, Afranius et Varon, qu'il défit en peu de tems. De retour à Rome, il assembla son armée, et passa en Macédoine pour attaquer Pompée. La célèbre bataille

*) Les *Préteurs* chez les Romains, étoient les Juges des villes et des provinces: Les *Consuls* étoient les chefs du Sénat et du peuple, et *Questeurs* furent nommé les trésoriers.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0077
DFG

de Pharsale décida le différend, et donna à César victorieux l'empire du monde. Il poursuivit Pompée jusqu'à Alexandrie, où ayant appris, que ce grand homme avoit été tué, il en versa des larmes. Il défit ensuite Ptolomée, et se rendit maître de l'Egypte; défit Pharnace, fils de Mithridate, dans le Pont; vainquit Scipion et Juba dans l'Afrique, et les fils de Pompée en Espagne.

Tant de victoires l'ayant affermi sur le trône, il triompha quatre jours de suite *), il fut élu Dictateur **) perpétuel et déclaré Empereur, dignité, qui avoit fait jusques-là l'objet de son ambition. Il donna ensuite tous ses soins au réglement de la république, réforma le calendrier, en fixant l'année à 365 jours; fit le dénombrement des citoyens, réforma le luxe, et régla toutes choses avec une prudence admirable.

Il avoit dessein d'élever un temple magnifique à Mars, de remplir et d'applanir un lac, de réduire le droit en abrégé, de faire des bibliothéques publiques, de dessécher les marais du Pont, etc. mais la mort arrêta tous ses projets. Il fut assassiné en plein Sénat de 23 coups de poignards, à l'âge de 56 ans.

César étoit doué des plus grands talens. Il avoit l'esprit grand, vif et pénétrant. Il étoit intrépide dans les dangers, libéral et généreux ami; doux, agréable, facile, éloquent, et si prompt à oublier les injures, qu'après la mort de Caton il soupira, de ce qu'il lui avoit envié la gloire de lui pardonner. Mais tant de belles qualités étoient obscurcies par ses débauches, et par une ambition démesurée, qui mit toute sa patrie dans le trouble, et fut cause de la mort d'un grand nombre de citoyens et de grands hommes.

César

*) Voyez page 76.

**) *Le Dictateur* étoit à Rome un Magistrat que l'on substituoit aux Consuls, dans les tems de trouble de la république. La puissance de ce Magistrat étoit souveraine et sans bornes, pour décider de la guerre ou de la paix, et pour prononcer sans appel sur toutes les autres affaires. Il étoit choisi par le Sénat et confirmé par la voix du peuple.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0078
DFG

César avoit la taille haute, le teint blanc, les yeux vifs, la tête bien formée. Il étoit chauve sur le devant de la tête, ce qui l'obligeoit de porter toujours une couronne de laurier. Il nous reste de lui des commentaires sur les guerres des Gaules, et sur les guerres civiles, ouvrages admirables, qui prouvent les grandes dispositions qu'il avoit pour les sciences, et que, s'il eût été moins occupé, il seroit peut-être devenu le plus éloquent et le plus savant homme de son siècle.

On ne peut assez admirer la modération de César envers un mutin, qui l'avoit appellé Tyran. Je ne puis, lui répondit César, te mieux témoigner le contraire, qu'en te pardonnant cette injure.

Voici encore un autre trait de Jules-César, qui prouve la force de l'imagination: Il assiégeoit un jour une ville, dans laquelle il y avoit deux hommes qui étoient ses ennemis, et qui avoient essayé de lui faire beaucoup de mal. Un de ces hommes, qui craignoit la colère du vainqueur, résolut de s'empoisonner: l'autre pensa qu'il valoit mieux aller trouver *César*; car, disoit-il en lui-même, peut-être qu'il me pardonnera: Il ne peut rien m'arriver de pis que la mort; je la souffrirai avec courage quand elle se présentera, mais je veux faire tout ce que l'honneur me permet pour l'éviter. Ces deux hommes ayant pris une résolution si différente, le premier demanda à son Médecin un poison assez doux pour le faire mourir sans souffrir beaucoup; et le second sortit de la ville pour aller trouver *César*, et lui dire qu'il venoit remettre sa vie entre ses mains. *César*, qui avoit l'ame grande et généreuse, fut touché de la confiance de cet homme, et lui dit: Je vous suis bien obligé d'avoir eu assez bonne opinion de moi, pour me croire capable de vous pardonner. Vous m'avez en cela rendu un très-grand service; car il n'y a rien au monde qui me fasse tant de plaisir que de pardonner à un ennemi: Vous pouvez compter sur mon estime et sur mes bienfaits. Cet homme agréablement surpris de ce discours, se hâta de quitter *César*, et courut à la ville pour tâcher de sauver son ami, s'il n'étoit encore tems. Il le trouva sur son

lit pâle et comme un homme prêt à rendre le dernier soupir. Il fut bien étonné quand il apprit la générosité de *César*, et eut regret de s'être empoisonné. Son ami lui dit d'envoyer chercher son Médecin, pour lui demander du contrepoison; mais le malade ne vouloit pas le faire: Je suis trop mal, disoit-il à son ami, et je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre. Cependant, par complaisance pour son ami, il consentit à faire appeller le Médecin qui lui avoit donné le poison, et lui demanda s'il y avoit quelque rémède pour lui sauver la vie. Le Médecin se mit à rire, et dit aux deux amis: Admirez la force de l'imagination; l'idée d'une mort prochaine a réduit cet homme à l'agonie. Comme je connoissois la bonté du coeur de *Jules-César*, j'aurois gagé tout mon bien qu'il vous pardonneroit à tous deux, et que vous auriez beaucoup de regret de vous être empoisonné; c'est pourquoi au lieu de vous donner du poison, je vous ai fait prendre une pilule propre à vous fortifier contre la peur. Levez-vous donc, car vous n'êtes malade que d'ésprit. Effectivement cet homme apprenant qu'il n'avoit pas pris de poison, et que par conséquent sa vie ne couroit aucun danger, se trouva guéri, et se leva sur le champ. *César* ayant appris cette histoire, ne put s'empêcher d'en rire; et il récompensa le Médecin qui avoit si bien jugé de lui.

Après la mort de *Jules-César* il y eut à Rome des grosses querelles, qui finirent par une ligue entre les trois Consuls Auguste, Marc Antoine, et Lepidus. Auguste, que son oncle *Jules-César* avoit adopté, fit autoriser son adoptation par un édit public; et en vertu d'une loi expresse, il fit condanner Brutus, Cassius, et les autres assassins de *Jules-Cesar*. Puis s'étant abouché avec Antoine et Lépidus, il fut arrêté, que tous les trois prendroient pour cinq ans le gouvernement de la république, sous le nom de *Triumvirs*, et qu'ils nommeroient les Magistrats. La même année Auguste et Antoine s'embarquèrent avec leurs troupes, et passèrent en Macédoine, où ils vainquirent Cassius et Brutus, qui après leur défaite se donnèrent la mort.

L'année

L'année suivante Auguste et Antoine étant entrés ensemble en triomphe à Rome, divisèrent entr'eux les provinces de l'empire; l'Orient échut en partage à Antoine, et l'Occident à Auguste; car ce dernier avoit abandonné l'Afrique à Lépidus, qui s'étant voulu attribuer le profit de la victoire qu'Auguste avoit remportée en Sicile, fut contraint par celui-ci à déposer le nom et l'autorité de Triumvir et envoyé en éxil. Antoine ayant épousé Octavie soeur d'Auguste, partit pour aller faire la guerre aux Parthes, qu'il vainquint. Après son retour à Rome, il repassa en Orient, où il exerçoit une tyrannie insupportable. L'attachement honteux qu'il avoit pour Cléopatre, Reine d'Egypte, fit qu'il répudia Octavie, quoiqu'aussi belle et plus jeune que cette Egyptienne.

Auguste de son côté fit ouvrir publiquement le testament d'Antoine, qui avoit été déposé entre les mains des vestales. La lecture qu'on y fit des legs qu'il faisoit à Cléopatre et à leurs enfans communs, qu'il instituoit ses héritiers, et les nouvelles qu'on y répandit de son attachement servile pour cette Reine, irritèrent tellement les Romains, qu'Auguste n'eut pas de peine à les faire résoudre à la guerre l'un contre l'autre. Enfin au mois de Septembre de l'an 31 avant Jesus-Christ, après quelques légers combats, la fameuse bataille d'Actium décida du sort de ces deux Princes. Antoine vaincu prit la fuite avec Cléopatre, et se retira à Alexandrie, où il recommença de se plonger dans de nouvelles débauches. Auguste s'étant avancé jusqu'à Péluse, défit encore Antoine, qui fut enfin réduit à se percer lui-même de son épée.

Après sa mort, qui rendit Auguste Souverain de l'Orient, et lui assura l'empire de tout le monde, il retourna à Rome, où il remporta l'honneur de trois triomphes différens. Pour affermir son autorité, il s'appliqua à gagner les armées par ses libéralités, le peuple par l'abondance des vivres, et tout le monde par la douceur de la paix. Ce fut alors qu'il prit le titre d'Empereur, non comme les Généraux d'armées avoient

coutume de prendre, mais comme une marque de la puissance souveraine. Il y joignit ensuite la charge de Censeur; et en cette qualité il fit le dénombrement des citoyens Romains, qui se trouvèrent monter à quatre millions soixante et trois mille. Dès le commencement de cette année, le Sénat avoit fait fermer le temple de Janus à Rome: ce qui ne se faisoit que lorsque les guerre étoient cessées dans tout l'empire Romain.

Ce fut la 39 année du règne d'Auguste, à compter depuis la mort de *Jules-César*, que *Jesus-Christ* vint au monde. Environ trois ans après, Auguste adopta Tibère, qu'il abligea en même tems d'adopter Germanicus son neveu. Depuis la 35 année du règne d'Auguste, ce Prince parut avoir beaucoup plus de douceur qu'il n'en avoit eu auparavant. Dans la conjuration que Cinna forma contre Auguste, l'Empereur, par le conseil de Livie sa femme, pardonna à tous les complices, et fit même déclarer Cinna Consul pour l'année suivante. C'est aussi à ce Prince qu'on est redevable de la réforme du calendrier, qu'il mit dans l'état où il est resté jusqu'au Pape Grégoire XIII. En cette occasion Auguste fit donner son nom au mois d'Août, qui jusqu'alors s'appelloit *Sextiles*.

Il fit de grands exploits en Espagne, dans les Gaules, et dans l'Asie, soumettant tout à son obéissance. Le temple de Janus, qui n'avoit été fermé que deux fois depuis Romulus jusqu'à Auguste, fut fermé trois fois sous cet Empereur.

La quarante troisième année du règne d'Auguste, les Consuls firent publier par son ordre, avec l'agrément du peuple et du Sénat une loi, par laquelle il fut ordonné que Tibère gouverneroit avec Auguste, et qu'il auroit la même autorité que cet Empereur, qui s'occupa les dernières années de sa vie à faire plusieurs règlemens utiles à la république. Il partit de Rome pour assister aux jeux que l'on faisoit à Naples en son honneur, et pour conduire Tibère, qu'il envoyoit en Illirie, jusqu'à Bénevent. En revenant, une indisposition subite l'obligea de s'arrêter à Nole, où il mourut le 19. Aout, âgé

âgé de 75 ans, dont il avoit rêgné 44 ans, depuis la bataille d'Actium, et 57 ans, depuis la mort de César. On lui fit des obsèques magnifiques. Le Sénat lui décerna même des honneurs divins, un temple, des prêtres, et une prêtresse, qui fut Livie, femme de l'Empereur.

Auguste étoit d'une taille avantageuse et bien proportionnée. Il avoit l'air doux, et le regard modeste. Il étoit affable, libéral, bienfaisant, juste, moderé, peu vindicatif, peu chaste, et trop soumis aux caprices de sa femme Livie, qui le tournoit comme il lui plaisoit.

De Cléopatre.

Cléopatre, Reine d'Egypte, fameuse par sa beauté et par ses débauches, étoit fille de Ptolémée Aulères. Elle se fit aimer de *Jules-César*, et en eut un fils nommé Césarion. Après la mort de *César*, Marc Antoine allant faire la guerre aux Parthes, 40 ans avant *Jesus-Christ*, ordonna à Cléopatre de le venir trouver en Cilicie, pour répondre sur l'accusation formée contre elle, d'avoir donné du secours à Brutus. Cette Princesse, qui joignoit à une extrême beauté beaucoup d'esprit et de délicatesse, et qui parloit plusieurs langues, résolut d'inspirer de la passion à Antoine. Elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus dans un bâtiment dont la poupe étoit d'or, les voiles de pourpre et les rames d'argent, et aborda au son des instrumens, couchée sous un pavillon tissu d'or, et ornée d'habits magnifiques. Le soir même de son arrivée elle donna un repas splendide à Antoine, qui en devint si éperdument amoureux, qu'il l'épousa au préjudice de sa femme Octavie, soeur d'Auguste. Après la défaite et la mort d'Antoine, Cléopatre n'ayant pu se faire aimer d'Auguste, et craignant de servir à son triomphe, se fit piquer par un aspic, et mourut de cette morsure à 39 ans.

Les historiens qui parlent de cette Princesse l'accusent d'avoir été si voluptueuse et si prodigue, que, pour fournir

fournir aux dépenses extraordinaires qu'elle faisoit, elle obligea Antoine de porter la guerre dans les royaumes les plus riches, afin d'avoir les dépouilles des Rois qu'il ruïneroit.

Du triomphe chez les Romains.

La plus glorieuse récompense qu'on accordât aux Généraux d'armée, après qu'ils avoient remporté quelque victoire signalée, étoit le triomphe.

Le Général victorieux qui demandoit le triomphe, étoit obligé de quitter le commandement de l'armée, et de demeurer hors de la ville, jusqu'à ce que cet honneur lui eût été décerné par le Sénat, et que le jour marqué pour le triomphe fût venu. Alors on faisoit assembler le peuple, qui lui rendoit le commandement de l'armée, et aprouvoit son triomphe. Cela fait, il distribuoit aux soldats une partie des dépouilles qu'il avoit remportées, et faisoit au peuple des présens de diverses sortes. Après quoi il faisoit un sacrifice, et montant sur le char de triomphe, prenoit le chemin de la porte triomphale, par laquelle tous ceux qui triomphoient entroient dans Rome. Les trompettes marchoient à la tête, ensuite les taureaux qui devoient être immolés, ornés de rubans et de fleurs, et dont les cornes étoient quelquefois dorées. Après cela on voyoit les dépouilles des ennemis, arrangées avec tout l'art possible, et portées en partie sur des chariots, et en partie par de jeunes-gens magnifiquement habillés. On y portoit aussi les noms et les images des villes et des nations subjuguées, et parmi toutes ces choses on mettoit quelquefois des animaux et des plantes des pays vaincus, lorsque ces choses-là pouvoient passer pour de grandes raretés. Ensuite marchoient les prisonniers qu'on avoit faits sur les ennemis, les Rois, et les Capitaines captifs chargés de chaines. Après eux, immédiatement devant le char du Général, on portoit les couronnes d'or qu'il avoit reçues, comme autant de marques d'honneur, des villes

et

et des provinces. Enfin le Général triomphant paroissoit sur un char d'yvoire à deux roues. Ce char étoit rond comme une tour, enrichi d'or, et tiré par quatre chevaux blancs, attelés de front. Les Empereurs, au lieu de chevaux, se sont quelquefois servis d'éléphans, de tigres, de lions, de chiens et de cerfs. La robe dont le triomphateur étoit couvert étoit de pourpre et brodée d'or. Il tenoit à la main droite une branche de laurier, et à la gauche un sceptre d'yvoire, surmonté d'un petit aigle d'or. Sa couronne étoit si pésante, qu'il avoit derrière lui, dans le même char, un esclave pour la soutenir; et de peur que la gloire de son triomphe ne l'enflât d'orgueil, ce même esclave l'avertissoit par ces paroles qu'il prononçoit à haute voix: „Regardez derrière vous, souvenez-vous que vous êtes homme.“ L'armée victorieuse suivoit le char, et on alloit dans cet ordre au Capitole, parmi les chants, les acclamations du peuple et des soldats; mais on laissoit en passant dans cette partie de la prison publique, qui s'appelloit Tullianum, ceux des captifs qui étoient destinés à la mort; et dès que la nouvelle de leur exécution étoit venue au triumphateur, il faisoit un sacrifice à Jupiter, et ensuite un festin magnifique.

De Néron.

Néron, Empereur Romain, qui monta sur le trône 54 ans après la maissance de Jesus-Christ, étoit fils de *Caïus Domitius*, et d'*Agrippine*, fille de *Germanicus*. Pendant les cinq prémières années de son règne, il gouverna en très-bon Prince, et ne laissa passer aucune occasion de témoigner sa libéralité et sa clémence. Un jour qu'on lui présenta à signer la sentence d'un homme condamné à mort, il dit: Je voudrois ne savoir pas écrire. Mais au bout de ces cinq années, il s'abandonna à des crimes horribles. Il fit empoisonner son ami *Britanicus*, il fit mourir sa mère, puis sa femme *Octavie*, et quelques années après il tua d'un coup de pied *Poppée* sa seconde femme, qui étoit enceinte. *Sénèque*, qui avoit

avoit été son précepteur, ne put échaper à sa cruauté, il fut obligé de se faire ouvrir les veines.

Néron souhaitoit que tout le genre humain n'eut qu'une tête, afin d'avoir le plaisir de la couper. Il mit le feu à la ville de Rome, pour repaître ses yeux du spectacle d'une ville en proie aux flammes. L'incendie dura six jours; et de quatorze quartiers de la ville, quatre seulement demeurèrent entiers. Pour se decharger de la haine que lui attiroit une si épouvantable action, il la rejetta sur les Chrétiens, et commença la prémière persécution contre eux. Il les fit empâler, égorger et bruler. Un soir il en fit attacher plusieurs tout nuds à des poteaux dans son jardin, et ayant fait enduire de poix ces malheureux, il les fit mettre en flammes, et trouvoit beaucoup de plaisir à entendre leurs cris et leurs gemissemens.

Le monde entier détestoit ce monstre. Dans les Gaules l'Armée Romaine quitta son service; et en Espagne Galba, un de ses Généraux, se révolta contre lui. Ces dernières nouvelles le mirent au désespoir. Tout le monde l'abandonna; il fut obligé de se déguiser, et de prendre la fuite. Pendant qu'on le poursuivoit de tous côtés, pour le sacrifier à la vengeance publique, et qu'il se vit sur le point d'être pris, il se donna lui-même la mort. Il étoit alors en la trente-deuxième année de son âge, et avoit gouverné l'empire 13 ans, 7 mois et 18 jours.

De Sixte Quint.

Cet homme extraordinaire nâquit dans un village de la Marche d'Ancone. A son batême on lui donna le nom de *Félix*. Son père étoit un pauvre journalier, et sa mère étoit servante. *Félix* avoit déja neuf ans qu'il ne savoit ni lire ni écrire; mais il souhaitoit passionnement de s'instruire. Un jour qu'il gardoit les cochons de son village, il apperçut un Franciscain, nommé *Sellery*, qui cherchoit à regagner le chemin qu'il avoit perdu.

perdu. *Félix* accourut, et lui offrit ses services, que le moine accepta de bon coeur. Il abandonna aussi-tôt ses cochons, et accompagna le Père, qui admira beaucoup l'esprit de ce jeune garçon, auquel il demanda, s'il avoit envie de se faire Franciscain. De tout mon coeur, lui répondit *Félix* transporté de joie. Etant arrivé au couvent, il gagna aussi-tôt l'affection du gardien par ses réponses aux questions qu'on lui fit. Le Père Sellery le prit dans sa cellule, et lui enseigna à lire et à écrire; ce qu'il apris en très-peu de tems. Dans sa quinzième année il devint Religieux de l'ordre de St. François, dans sa quarante quatrième année Général de cet ordre, quelques années après Cardinal, et enfin dans sa soixante quatrième année, Pape.

Etant encore Religieux, ses talens et son orgueil le rendirent odieux à la plûpart de ses confrères, qui, pour se moquer de lui, se mettoient à grogner comme les cochons dès qu'ils le voyoient venir. Comme ce jeu ne finissoit pas, il se saisit d'un gros bâton, et déclara publiquement qu'il en casseroit la tête au premier grogneur. Un jeune moine se moqua de cette menace, et en eut un si terrible coup qui lui cassa presque le crane. Il est vrai, dit *Félix*. que j'ai gardé les cochons, mais moi je n'ai jamais été porc; et si vous vouliez imiter les cochons, mon bâton vous fera désapprendre leur langage. — Le Provincial pour finir leur querelle, envoya *Félix* dans un autre couvent.

Le grand dessein qu'il conçut dès qu'il fut Religieux, fut de parvenir à la Papauté; il ne la perdoit jamais de vue.

Les Papes Jule III. et Marcel II. ayant occupé pendant fort peu de tems le Siège de St. Pierre, *Félix* dit: puisque les Papes meurent si promptement, j'espére qu'à la fin je le serai à mon tour.

Etant Inquisiteur à Venise, il exerça cet office avec une grande hauteur: il s'avisa de faire attacher un placard à la porte de l'eglise de St. Marcel contre le Sénat; il prit ensuite la fuite. Comme on lui dit, en parlant des Sénateurs, que s'il n'avoit eu de bonnes jambes,

jambes, ces pantalons l'auroient fait pendre; il répondit, qu'ayant fait voeu d'être Pape, il n'avoit pas jugé à propos de se faire pendre à Venise.

Mais la comédie qu'il joua dès qu'il fut Cardinal, montre bien le pouvoir que l'ambition avoit sur lui? Quoiqu'il fut naturellement inquiet, hautain, il changea tout d'un coup de caractere, ou du moins il contint si bien son esprit, qu'il parut doux, tranquile, pacifique, il sut si bien jouer le rôle d'un homme usé et cassé, qu'il persuada à tout le monde qu'il étoit sur le bord de sa fosse. C'est ce qu'il fit, pour que le Cardinaux l'élussent Pape, quand l'occasion s'en présenteroit; car dans ce tems-là, ils choisissoient ordinairement un homme âgé, pour que leur tour pût aussi venir. Il s'appuyoit sur un bâton, et en pliant son corps, qu'il tenoit courbé, il montroit, qu'il l'avoit aussi souple que l'esprit; il toussoit continuellement, et se plaignoit de la foiblesse de sa poitrine; tous ses dis ours rouloient sur son grand âge, sur sa mort prochaine; toutes ses vues, ce semble, n'avoient que ce dernier instant de sa vie pour objet, auquel il vouloit persuader qu'il étoit sur le point d'arriver. Ce qui est d'admirable, c'est qu'il joua sans se démentir ce rôle de vieillard, d'homme décrépit, d'homme paisible, modéré, pendant plus de quinze années, sans que ni ses domestiques, ni les gens les plus fins, les plus pénétrans, soupçonnassent, qu'il jouât la comédie; quel prodige n'opére pas l'ambition! Dans le conclave, où il fut élu, il se surpassa dans son rôle, qu'il joua si naturellement qu'il imposa parfaitement à tous les Cardinaux. C'est dans ce dernier acte de sa vie privée, qu'il crut, qu'il devoit faire les derniers efforts, et représenter si bien le personnage d'un homme usé, d'un esprit qui se laisseroit gouverner par les Cardinaux, que l'imitation fut aussi parfaite que la nature qu'elle copioit. A peine se vit-il élu par les suffrages des Cardinaux, qui allèrent à l'adoration, qu'il cessa de feindre; il se redressa, jetta son bâton, et fit paroître un corps droit et ferme, et commença à donner des marques qu'il gouverneroit par lui-même, et ne confieroit son pouvoir souverain

à per-

à personne. L'empressement qu'il eut de quitter le personnage qu'il jouoit, montra combien ce rôle lui étoit à charge; et combien il souffroit en le jouant; il sembloit qu'il n'avoit de patience précisément que jusqu'à ce moment de son élection. Un Cardinal dit aussi en parlant de ce Pape: il nous a fait l'honneur de nous prendre les premiers pour dupes. Quelques Cardinaux dirent même, qu'il falloit revoir le scrutin, qu'il pouvoit y avoir quelque erreur: il est fort bon, dit le nouveau Pape; il ne donna pas le tems de faire cette révision, et il commença à jouer le grand rôle de souverain Pontife: il auroit été bien étonné, si son impatience eût tout gâté, et qu'on eût réformé le scrutin.

Le Cardinal de Médicis le voyant debout et appuyé tout droit contre le dos de son fauteuil, lui dit: votre Sainteté a bien une autre mine, que lorsque vous étiez Cardinal, à quoi Sixte V. répondit: je cherchois alors les clefs du paradis; et pour les mieux trouver, je me courbois et je baissois la tête; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le ciel, je n'ai plus besoin des choses de la terre.

Camille, sa soeur, se mit en chemin pour aller à Rome. Comme elle étoit prête d'entrer dans la ville, les Cardinaux de Médicis, d'Este et d'Alexandrin, furent au devant d'elle, et la conduisirent dans un palais voisin, où ils la firent habiller en Princesse, croyant par ce moyen faire leur cour au Pape, qui aimoit cette soeur avec beaucoup de tendresse. Dès qu'elle parut devant lui, il fit semblant de ne la pas connoitre, en demandant où elle étoit, le Cardinal Alexandrin, qui lui donnoit la main, lui dit en la présentant: la voici, Très-Saint Père. Mais Sixte V. lui répondit avec dédain: ma soeur est une pauvre villageoise, que je ne vois point sous les habits d'une Princesse; et il se retira dans une autre chambre. Camille retourna le lendemain chez le Pape avec ses habits ordinaires; dès qu'il l'apperçut, il alla à elle, et l'embrassa tendrement: vous êtes à présent, lui dit-il, véritablement ma soeur, et je ne veux pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de Princesse.

Jamais Souverain n'a poussé la sévérité plus loin que Sixte V. pour l'observation de la justice. Il étoit ravi d'être redouté par son équité inflexible; il ne vouloit point, quand il alloit dans les rues, qu'on fit des acclamations, des cris de: vive le Pape! pour mieux espionner le peuple Les mères, pour faire peur à leurs enfans qui crioient, leur disoient: tais-toi, voilà le Pape Sixte qui passe.

Il faisoit mettre les têtes des brigands sur les portes de la ville; comme on le supplioit, de les faire mettre dans un autre endroit, où leur puanteur pourroit moins incommoder: Vraiment, Messieurs, dit-il, vous êtes bien délicats, de ne pouvoir souffrir la mauvaise odeur de ces têtes, qui ne sont plus en état de faire mal à personne; pour moi je trouve, que celles de ceux qui tourmentent le public, sont d'une odeur bien plus insupportable.

Un voleur convaincu, étant trop jeune pour subir le dernier supplice, le Gouverneur de Rome hésitoit de l'y condamner; Sixte V. lui envoya dire, qu'il ne balançât point, qu'il donnoit dix de ses années à ce criminel.

Etant Réligieux il marchanda à Mourata chez un cordonnier une paire de souliers; cet artisan en vouloit avoir sept jules, il ne voulut lui en donner que six: je vous donnerai, dit-il, le septième quand je serai Pape. Le cordonnier y consentit en riant. Sixte V étant sur le trône, fit venir ce cordonnier, qui étoit bien curieux de savoir ce que le Pape lui vouloit; dès qu'il parut devant le Pape, il lui rappella le marché qu'il avoit fait autrefois, et il lui dit: je veux vous tenir ma parole; il donna ordre à son Majordome de lui payer son jule avec les intérêts Le cordonnier, à qui on compta trois jules, parossoit fort mécontent d'une si petite somme, qu'il avoit dépensée au-delà pour les frais de son voyage. Quand il ne fut plus en présence du Pape, il se plaignit hautement de son injustice. Sixte V. apprit par ses espions les plaintes de ce cordonnier; il en éclata de rire, il le fit venir avant qu'il sortit de Rome, et lui demanda, s'il n'avoit pas un fils. Le

cordon-

cordonnier lui répondit, qu'il en avoit un, qui étoit Réligieux. Hé bien, lui dit le Pape, je vous ordonne de le faire venir avant que de partir de Rome. Le Réligieux parut, le Pape lui donna un évêché, et il dit à son père: Ne vous payai-je pas bien les intérêts de votre jule?

Un jour qu'il se promenoit dans Rome, ce qui lui étoit fort ordinaire, il fit arrêter son carosse devant un monastère, où trouvant la porte ouverte, il entra brusquement et surprit le portier, qui mangeoit une écuellée de fèves. Il se souvint de la vie, qu'il avoit menée dans sa jeunesse; il s'assit, et mangea la portion du portier, qui lui en donna une nouvelle, qu'il mangea encore avec beaucoup d'appétit, avec une cuillier de bois: Il se leva ensuite, remercia son hôte, et se tournant vers sa cour: je suis sûr, leur dit-il, que ces fèves me donneront deux ans de vie: car je les ai mangées avec plaisir et sans être troublé d'aucune crainte. Puis levant les mains au ciel, il lui rendit graces, de ce qu'il avoit permis à un Pape de manger une fois en repos.

Etant un jour fort malade, il tomba dans une défaillance, qui étoit si forte, qu'il parut que tous ses esprits vitaux l'avoient quitté, de sorte que tous les assistans le crurent mort. Le Médecin toucha un peu le nez du Pape, pour savoir s'il étoit veritablement mort, et il rappella par là le malade à la vie. Il disoit au Médecin en le regardant avec des yeux pleines de colère: Vous êtes bien téméraire, de prendre le Pape par le nez! — Peu de jours après il fut entièrement rétabli, et se présenta au peuple.

On vit un matin *Pasquin* *); avec une chemise

*) Le *Pasquin* est une statue mutilée, à laquelle on attache des satyres et des railleries en vers et en prose, qui se nomment pasquinades. On prétend que cet usage vient d'un cordonnier, nommé Pasquin; grand railleur, et et auprès duquel le peuple se rassembloit, pour entendre ses discours satyriques.

Vis-à-vis du Pasquin il y a une autre vieille statue, nommée Morforio, qui répond par ses affiches aux demandes que Pasquin lui fait.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0091
DFG

sale et crasseuse, répondant à Morforio, qui lui demandoit la cause d'une si grande malpropreté: C'est que ma blanchisseuse est devenue Princesse. C'est un reproche que Pasquin faisoit à la Signora Camilla, qui se louoit dans sa première condition pour laver la lessive. Sixte V. s'engagea, foi de Pape, de faire grace de la vie, et de donner deux mille pistoles à l'auteur de la pasquinade, s'il venoit se découvrir à lui; mais s'il étoit déféré par un autre, il promettoit les deux mille pistoles au délateur. L'auteur fut assez sot pour donner dans le piège. Il alla ingénûment se déclarer. Sixte V. surpris d'un aveu si téméraire, lui dit: je vous tiendrai ma parole, je vous donne la vie, et vous allez toucher tout à l'heure la somme que je vous ai promise: il lui fit compter deux mille pistoles, et il lui demanda ensuite, s'il étoit content de lui. L'auteur répondit: oui, Très Saint Père. Hé bien, dit le Pape, me voilà quitte envers vous; mais je me suis réservé le pouvoir, de vous faire couper les mains, et vous faire percer la langue, afin de vous empêcher d'écrire et de proférer de semblables impertinences. Ce jugement fut exécuté sur le champ.

Comme il établit plusieurs impôts, on fit paroître, un dimanche Pasquin tenant une chemise mouillée, qu'il étendoit au soleil; Morforio lui demandant, pourquoi il n'attendoit pas jusqu'au lendemain pour la faire sécher? Pasquin répondit, qu'il n'avoit pas de tems à perdre, craintè de payer le lendemain un impôt, pour jouir des rayons du soleil.

Sixte V. estimoit beaucoup Henri IV. Il disoit, que c'étoit un grand Prince, dont la tête étoit faite exprès pour la couronne de France; et qu'il n'y avoit dans le monde que trois Monarques, Lui, Henri IV. et Elisabeth.

L'Ambassadeur d'Espagne lui présentant une mule blanche, pour l'hommage du royaume de Naples, ce Pape lui dit tout net: Voilà un beau compliment que vous me faites, de m'obliger à accepter une bête pour un royaume. — Il mourut en 1590, âgé des 69 ans, après en avoir regné 5.

De

De Charles-Quint.

Charles-Quint, Empereur, Roi d'Espagne, et l'un des plus grands Princes que la maison d'Autriche ait produits, naquit à Gand le 24 Février 1500, et succéda aux Etats de Bourgogne et à la couronne d'Espagne en 1517: deux ans après il fut élu Empereur après la mort de Maximilien I. son grand-père. Il eut pour concurrent à l'Empire, François I. Roi de France. Ces deux Princes se firent une guerre ouverte. Charles-Quint entra en France; il prit Ardes et Tournay, et s'empara en Italie du Milanez. Il se ligua avec le Pape Leon X, et avec Henri VIII, Roi d'Angleterre, et trouva le moyen de corrompre Charles de Bourbon, Connétable de France. Les François furent défaits à Biagras, et perdirent en 1525 la fameuse bataille de Pavie, où François I fut fait prisonnier, et mené en Espagne. Il en revint l'année suivante, et fit une ligue avec le Pape Clément VII, avec les Princes d'Italie et avec le Roi d'Angleterre. Le Connétable de Bourbon, Général des armées de l'Empereur, marcha vers Rome, et fut tué devant cette ville en 1527, ce qui n'empêcha point la prise et le pillage de Rome, où les Impériaux commirent des cruautés inouïes. Charles-Quint feignant de désapprouver ce procédé, prit le deuil et fit faire des processions publiques pour la délivrance du Pape; celui-ci acheta chèrement sa liberté en 1529.

L'Empereur conclut le 5 Août de la même année le traité de Cambrai avec François I; il fit lever à Solinam le siège de Vienne, et porta en 1536 la guerre en Provence, d'où il fut contraint de se retirer, avec perte de presque toute son armée, après avoir formé en vain le siège de Marseille. La trêve se fit à Nice en 1538. L'année suivante Charles-Quint demanda au Roi passage par la France, pour aller châtier les Gantois révoltés; en lui faisant promettre l'investiture du Milanez, pour celui de ses enfans qu'il voudroit. Charles-Quint fut reçu en France avec les plus grands honneurs, et l'on mit en question, lequel des deux on devoit le plus admirer: de l'Empereur, qui entra dans

Paris avec confiance, et se mit entre les mains d'un Prince, qu'il avoit si souvent irrité, et traité durement pendant sa prison; ou de François I, qui préféra en cette occasion son honneur à ses intérêts et à son ressentiment. Charles-Quint après avoir châtié les Gantois, ne voulut point tenir sa parole; ce qui ralluma la guerre en 1542. Les Impériaux furent défaits à Cerizoles 1544, et la paix fut conclue à Crépi en 1545.

Les Protestans d'Allemagne, ainsi appellés, pour avoir protesté en 1529 contre un décret de la diète de Spire, qui obligeoit de se conformer à la réligion de l'Eglise Romaine, dressèrent en 1530 la confession d'Augsbourg, et firent une ligue offensive et défensive à Smalcalde, par laquelle ils forcèrent Charles-Quint à leur accorder la liberté de conscience, jusqu'à la convocation d'un concile général. Ce Prince gagna contre eux en 1647 la bataille de Mühlberg, où Jean Frédéric, Electeur de Saxe, et le Landgrave de Hesse furent faits prisonniers. L'année suivante il publia l'interim, réglement provisionnel en faveur des Luthériens, touchant les articles de foi, qu'il falloit croire, jusqu'à ce qu'un concile général les eût décidés; mais en 1551, Maurice, Electeur de Saxe, et Joachim, Electeur de Brandenbourg, ayant fait une ligue avec Henri II, Roi de France contre l'Empereur; ils le contraignirent en 1552, de consentir à la paix, par le traité de Passau, et d'accorder aux Luthériens la liberté évangélique, outre l'élargissement des prisonniers. Charles-Quint marcha ensuite vers Metz, avec une puissante armée; mais il fut contraint d'en lever le siège en 1552, cette ville étant vaillamment défendue par François, Duc de Guise. L'année suivante il prit et détruisit entièrement Therouëne, et ne fit plus rien de considérable.

Ce Monarque, qui presque pendant un demi siècle avoit inquiété et ébranlé l'Europe, se sentant affoibli par les douleurs de la goute, prit la resolution d'abdiquer la couronne, et de passer le reste de ses jours dans le couvent de St. Just en Espagne. Il donna l'empire à son frère Ferdinand, et toute l'Espagne avec ses autres pays

Pays à son fils Philippe. Puis il s'embarqua à Zuitbourg en Zelande, et après onze jours de navigation, il arriva à Loredo en Biscaye. Dès qu'il eut mis le pied sur la terre ferme, il se prosterna, baisa la terre, et se regardant comme un être déja mort au monde, il prononça ces paroles: „Je suis sorti nud du sein de ma mère, „et nud je reviens à toi, mère commune de tous les „hommes" Ensuite il se rendit dans le couvent qu'il avoit choisi pour y terminer ses jours dans l'éloignement de toute grandeur et pompe humaine. Ses seuls amusemens dans ce couvent étoient la culture de son petit jardin, et quelques ouvrages méchaniques; il ne se promenoit que rarement. Il employoit la plus grande partie de son tems à des excercices de religion; assistoit à toutes les heures, qui se recitoient dans la chapelle du couvent, et trouvoit tant de goût dans la lecture des ouvrages de St. Augustin et de St Bernard, qu'il s'en entretenoit presque continuellement avec son confesseur et le prieur du couvent. Charles passa un an de la sorte. Une superstition servile et craintive abattoit tellement son ame, qu'il ne goûtoit plus aucun plaisir; son unique voeu étoit d'être tout à fait moine: il n'y avoit que des personnes de l'ordre qui osassent l'approcher. Pour obtenir la rémission de ses péchés, il se donnoit secretement la discipline, avec tant de force, qu'après sa mort on trouva dans sa cellule la corde, dont il se servoit à cet effet, toute teinte de sang. Toutes ces oeuvres de pénitence ne suffisoient point à Charles, il lui falloit des choses tout à fait extraordinaires. Une idée qu'il exécuta est unique dans son espèce. Il prit la résolution de faire célébrer ses propres funerailles, même avant sa mort. On dressa à cet effet un catafalque dans la chapelle du couvent. Ses domestiques, au nombre de douze, tenant chacun un flambeau noir à la main, s'avançoient deux à deux, et Charles lui-même les suivoit dans son linceuil. On le mit dans le cerceuil en présence de tous les membres de la communauté, et avec beaucoup de cérémonies: on chanta sur lui une messe de requiem, pendant laquelle il pria et pleura, de même que tous les assistans. La cérémonie se termina selon l'usage par une aspersion d'eau bénite qu'on fit

sur le cercueil, après quoi les assistans se retirèrent, et les portes de la chapelle furent fermées. Charles sortit alors de son cercueil, et se retira dans sa chambre, où l'affoiblissement qu'il avoit enduré pendant cette singulière cérémonie, ou peut-être les sombres pensées qu'il nourrissoit, l'attaquèrent avec tant de violence, qu'il fut saisi d'une fièvre ardente, qui mina entierement le peu de forces que lui avoient laissé ses douleurs, et avança le moment de sa mort, arrivée le 21 Septembre 1558, la cinquante huitième année de son âge.

Des croisades.

On appelle croisades les expéditions que divers Princes de l'Europe entreprirent en 1096. pour delivrer les Chrétiens, établis dans la Terre-sainte ou la Palestine, de la persécution des Sarrazins; et aussi sous le prétexte de secourir les Empereurs d'orient, prêts de succomber sous la puissance des Sarrazins et des Turcs. On nomme ces expéditions croisades, à cause des croix que portèrent tous ceux qui s'enrollèrent. Les enrollés se nommoient croisés. La résolution de faire les croisades fut prise au concile de Clermont en 1092, à la sollicitation d'un certain Pierre l'Hermite solitaire, qui en visitant la Terre sainte, fut touché de la manière cruëlle dont on traitoit les Chrétiens dans ces lieux. Ce fut Godefroi de Bouillon, Duc de la basse Lorraine, qui fut fait Chef de la prémière croisade, et qui, à la tête de dix mille chevaux, et de soixante et dix mille hommes de pied, se rendit maître de Jérusalem, en 1099.

Les Princes croisés le choisirent alors Roi de Jérusalem; mais il ne voulut point souffrir, qu'on lui mît une couronne d'or sur la tête dans un lieu où notre Sauveur avoit été couronné d'épines, et prit une couronne semblable à celle de Notre Seigneur. Peu de tems après le Sultan d'Egypte envoya contre lui une puissante armée; mais elle fut entièrement défaite, et Godefroi se rendit maître de toute la Terre Sainte, à la réserve

réserve de deux ou trois places. On attendoit de lui de plus grands succès, lorsqu'il mourut au mois de Juillet en 1100, après un an de régne. Boudouin son frère lui succéda.

La Terre-sainte, après avoir été environ deux cents ans entre les mains des Chrétiens, fut reprise par Saladin, Soudan d'Epypte. On attribue cette perte à la mésintelligence des Princes Chrétiens, et à la jalousie des Empereurs de Constantinopole.

Toutes les croisades, au nombre de huit, ont fait périr plus de deux millions d'Européens.

Des Vêpres Siciliennes.

C'est ainsi qu'on appelle le massacre des François dans la Sicile, arrivé en 1282, à l'occasion que je vais dire.

Un certain Gentilhomme, nommé Jean de Prochita, avoit eu beaucoup d'autorité dans la Sicile sous le règne de Mainfroi, et fut dépouillé de ses biens et de ses charges par Charles d'Anjou, Roi de Naples et de Sicile. Résolu de s'en venger, il entreprit de faire révolter la Sicile contre le Roi Charles, et de la réduire sous la puissance de Pierre, Roi d'Arragon, qui prétendoit que ce royaume lui apartenoit, à cause de sa femme Constance, fille de Mainfroi. Pour diposer ce projet plus sécrettement, il se déguisa sous un habit de Cordelier, l'an 1280, et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, pour pratiquer les esprits, il alla à Constantinople, traiter avec Michel Paléologue, et en obtint un secours d'argent. De là il se rendit à Rome, où il engagea le Pape à favoriser cette entreprise. Mais la mort du Pape Nicolas, et l'exaltation du Cardinal de Sainte Cécile, que le Roi Charles fit élire Pape, firent changer la face des affaires.

Cependant Prochita ne renonça point à son entreprise, et employa deux ans à tramer sous son habit de

cordelier, l'horrible conspiration, qui fut exécutée en 1282. Il convint avec les chefs des conjurés, que le jour de Pâques, qui tomboit sur le 30. de Mars, aussi tôt que l'on entendroit sonner le prémier coup de Vêpres, on feroit main basse sur tous les François, qui ne songeoient à rien moins ce jour là qu'à une si effroyable trahison. Elle fut exécutée avec tant de rage et de cruauté, qu'en peu de tems tout ce qu'il y avoit de François dans la Sicile, dont le nombre étoit d'environ huit mille, furent tués sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de condition. Ils y périrent tous, à la réserve d'un seul homme, qui fut Guillaume de Porcelets, Gentilhomme provençal, que les Siciliens renvoyèrent en son pays, pour récompenser sa bonne foi et la probité avec laquelle il s'étoit comporté dans le gouvernement d'une place.

De la Saint-Barthelémi.

On appelle ainsi le massacre des réformés en France, parce qu'il se fit le jour de la Saint-Barthelémi de l'an 1572. Voici ce qu'en dit Mr. Mézerai dans son Abrégé de l'Histoire de France.

Cet horrible massacre dura sept jours entiers. Durant ce tems il fut tué à Paris près de cinq mille personnes, et dans toute la France près de soixante mille. On n'épargna ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes grosses: Les uns furent poingardés, les autres tués à coups de halebarde, d'arquebuse ou de pistolet; quelques-uns précipités pas les fenêtres, plusieurs trainés dans l'eau, ou assommés à coups de maillet. Il s'en étoit sauvé sept ou huit cents dans les prisons, croyant trouver un azyle sous les ailes de la justice: mais les Capitaines destinés pour cela, se les faisoient amener sur une planche, où ils les assommoient à coups de maillet, et puis les jettoient dans la rivière. Un boucher étant allé le mardi au Louvre, dit au Roi, qu'il

en

en avoit tué cent cinquante la nuit précédente ; et un tireur d'or se vanta souvent, montrant son bras, qu'il en avoit expédié quatre cents pour sa part.

De Mahomet et de sa religion.

Mahomet, faux Prophète, législateur et conquérant, naquit à la Mecque en Arabie, l'an 569 de Jesus-Christ. Son père qui étoit Payen, s'appelloit *Abdala*, et sa mère Juive, s'appelloit *Emine*. Il les perdit étant fort jeune, et fut élevé par son oncle *Abutaleb*. Ce fut lui qui le mit au service de *Cadige*, qui étoit veuve d'un riche Marchand, qu'il épousa, et fut enfin son héritier. Il avoit beaucoup d'esprit, de courage, et une ambition démesurée. Comme sa naissance le réduisoit à mener une vie obscure, il resolut de se distinguer en inventant une nouvelle religion. La chose étoit d'autant plus facile, que les Chrétiens qui vivoient dans ces quartiers, étoient fort ignorans, et qu'il y avoit aussi un grand nombre de Juifs et d'idolâtres qui n'étoient pas plus éclairés. Il s'associa un hérétique, un moine et quelques Juifs, et avec leur secours il composa le *Coran* (l'*Alcoran*), qui signifie *Recueil* en Arabe, et qui est le livre de la loi des Mahométans ou des Turcs. Il contient un mélange de plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, avec un grand nombre d'absurdités.

Mahomet parla de *Jesus-Christ* honorablement, comme d'un grand Prophète, pour attirer les Chrétiens. Il en dit autant de *Moïse*, pour attirer les Juifs ; et pour ne point effaroucher les Payens, il conserva plusieurs de leurs cérémonies. Il disoit, que Dieu ayant donné une loi par *Moïse* avec des tonneres et des éclairs, il avoit voulu se faire obéir par la crainte : que ce moyen n'ayant point réussi, il leur avoit envoyé *Jesus-Christ*, pour les engager à lui obéir par la douceur ; et que ce moyen ayant encore été inutile, Dieu l'avoit envoyé pour forcer les hommes par l'épée à lui être fideles. Selon ce principe, il dit que sa secte devoit s'établir par

par les armes. En peu de tems sa religion fut embrassée par une troupe de voleurs, qui ne connoissoient ni Dieu, ni justice. Avec eux Mahomet prit les armes, se soumit grand nombre de peuples, et surtout l'Arabie. Il faisoit passer par le fil de l'épée ceux qui refusoient de reconnoître son Empire et de professer sa loi. Il étoit sujet à tomber du mal caduc, et un pigeon familier qu'il avoit, vint dans ce tems là lui becqueter l'oreille; et le faux Prophète faisoit accroire à ses Disciples, que c'étoit l'Ange *Gabriel*, envoyé de Dieu, qui lui donnoit les ordres qu'il devoit suivre. Ayant fait cacher un de ses compagnons dans un puits sec, il lui commanda de crier tout haut quand il passeroit, que *Mahomet* étoit le véritable *Prophète*. Il le fit, et tout le monde admira cette merveille; mais Mahomet, qui craignoit que son imposture ne fut découverte, ordonna dans le même tems à ceux qui le suivoient de combler ce puits, de peur qu'il ne fut profané à l'avenir. On le remplit à l'instant de pierres, et celui qui y étoit périt misérablement.

Les Magistrats de la Mecque, où il demeuroit, craignant que ces nouveautés n'excitassent quelque sédition, résolurent de se défaire de Mahomet. Il en fut averti, et prit la fuite. Il se retira à Médine, où plusieurs de ses disciples vinrent le trouver. Ce fut là, où il commença à établir sa domination et sa religion. Après plusieurs combats, il se rendit maître de la Mecque. Enfin il mourut à l'âge de soixante deux ans. Son tombeau est à Médine, et il est révéré de la plus grande partie des peuples de l'Asie, qui sont Mahométans.

Il y a certains points dans la religion de Mahomet bien propres à séduire les hommes. Par exemple, il leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir: il leur promet pour l'autre vie un Paradis où l'on fera bonne chère, et où il y aura tous les divertissemens possibles. Le *Coran* dit, que les femmes n'entreront point en Paradis; mais qu'elles regarderont seulement de loin les plaisirs de leurs maris, qui épouseront des filles du Paradis, qui ne changeront jamais.

Pour

Pour les Mahometanes qui meurent filles, elles seront damnées éternellément, selon la doctrine de Mahomet. Le but de la création de la femme, dit-il, est de croître et de multiplier.

Ce qui a encore beaucoup augmenté la religion de Mahomet, c'est qu'il defend à ses sectateurs l'étude des sciences et de la religion; car il sentoit que sa secte ne pouvoit subsister qu'à l'aide de l'ignorance.

La religion Mahometane se reduit à cinq préceptes. Le premier c'est la prière, que chaque Musulman est obligé de dire cinq fois par jour, le visage tourné vers la Mecque. L'abstinence du vin en est le second. Il n'est pas permis aux Mahometans de boire ni vin, ni liqueurs fortes. Le troisième est le jeûne, que les Mahometans observent fort rigoureusement: Ils sont obligés de jeûner un mois entier par an, c'est à dire d'une nouvelle lune à l'autre, où il ne leur est pas permis ni de boire, ni manger, ni d'user du tabac, etc. Mais pendant les nuits ils font ordinairement bonne chère. Le quatrième c'est l'aumône, qu'ils sont obligés de faire à leurs pauvres parens, aux Ecclesiastiques, aux mendians, etc. Et le pélerinage à la Mecque en est le cinquième. Chaque Musulman est obligé d'aller une fois en sa vie visiter la principale mosquée de cette ville, ou d'y envoyer un autre en sa place.

Les Mahometans croient la prédestination; ce qui fait qu'ils ne craignent pas le péril. Ils croient aussi, qu'après que les méchans auront été tourmentés pendant un certain tems dans l'enfer, ils en seront délivrés. La vengeance, si expressément défendue aux Chrétiens, ne l'est point aux Mahometans, à qui il est permis de haïr, même de tuer leurs ennemis quand ils le peuvent.

Les Turcs célèbrent le vendredi, en commémoration de la fuite de *Mahomet*, qui se fit ce jour-là. C'est aussi de sa fuite que l'on commence à compter les années en Turquie.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0101
DFG

Du Moufti.

Le *Moufti* est le Chef, ou Grand-Prêtre, le premier des Ecclésiastiques de la loi Mahometane, et il est en si grande considération dans l'Etat, qu'il faut s'addresser à lui lorsqu'il s'agit de la déposition du Sultan *); mais néanmoins il est sujet lui-même à être déposé, lorsqu'il n'est pas agréable au Grand-Seigneur *).

L'élection du *Moufti* dépend uniquement du Grand-Seigneur, qui choisit presque toujours une personne d'une vie irréprochable. Son autorité est si grande, que quand il juge ou qu'il décide quoi que ce soit, le Grand-Seigneur même ne le contredit jamais.

Autrefois cet Ecclesiastique étoit plus estimé et plus ménagé qu'il ne l'est aujourd'hui. On fait rarement mourir un *Moufti* avant que de le dégrader de son emploi. Mais quand il s'agit de crimes énormes et de trahison, on le met dans un grand mortier, où il est pilé jusqu'à ce que ses os et sa chair soient réduits en bouillie.

Terrible exécution.

Le supplice qu'on fait souffrir ordinairement aux criminels en Turquie, c'est celui de l'empalement. Voici comment se fait cette terrible exécution. Le coupable arrive au lieu du supplice, chargé du bois qui doit l'empaler. Ce bois a environ huit pieds de long; il est rond, gros comme la jambe, et pointu par un bout. On dépouille le criminel, on le couche tout nud sur le ventre par terre, et quatre hommes vigoureux lui saisissent les mains et les pieds, et le tiennent bien étendu. L'exécuteur lui fend d'un coup de rafoir le fondement, et il jette aussi-tôt une poignée d'une composition si astringente, qu'elle arrête sur le champ tout le sang qui couleroit de cette playe. Il lui met ensuite le

*) C'est ainsi qu'on appelle l'Empereur des Turcs.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0102
DFG

le bout pointu du pal dans le fondement, et frappant sur l'autre bout avec une masse de fer, il le lui enfonce dans le corps, et le fait sortir par la poitrine ou par le dos. Les exécuteurs sont si habiles, qu'ils savent empaler un homme sans toucher aux parties nobles, et le font souffrir fort long-tems. Après que l'execution est faite, ils attachent les jambes du patient contre le pal, l'élevent, et le plantent dans un trou qu'ils ont creusé, et le laissent là pour servir d'exemple aux passans. On a vu de ces misérables demeurer trois jours entiers dans cette douloureuse situation, demandant continuellemen à boire aux spectateurs, ou les priant le leur donner quelques coups pour achever de les faire mourir.

Chiens de Chrétiens, et chiens des Chrétiens.

Les Turcs appellent ordinairement les Chrétiens des chiens; ce nom sauva autrefois tous ceux qui étoient dans cet Empire, en voici l'histoire. Mahomet III. Empereur des Turcs, étant irrité contre les Chrétiens, jura avec serment, qu'il feroit mourir tous les chiens de Chrétiens, tant Ambassadeurs qu'autres, de haute et de basse qualité, qui se trouveroient dans son Empire. Son Grand-Visir prévoyant les conséquences d'une cruauté si barbare et si peu politique, s'opposa par ses remontrances et par ses prières à une telle résolution: mais voyant que l'Empereur ne vouloit point changer de dessein, il eut recours au Moufti, qui, pour satisfaire à la conscience de sa Hautesse, engagée par un serment, lui conseilla de faire mourir tous les chiens des Chrétiens, puisqu'il avoit juré la mort de tous les chiens de Chrétiens. L'exécution s'en fit avec pompe sur ces bêtes, que les Chrétiens apportèrent de toutes parts. Peut-être les accompagnèrent-ils de quelque somme d'argent pour le Moufti, le Visir et l'Empereur même; car l'argent est un grand mobile dans ce pays-là.

Des Bramins.

Les *Bramins* sont une secte de Payens dans les Indes, qui se vouent au culte de leurs idoles et au ministère de leurs temples. Ils croient l'immortalité de l'ame; mais ils ajoutent, à cette croyance la métempsycose, ou transmigration de l'ame d'un corps dans un autre, et ils disent, que l'ame d'un homme doux passe dans celui d'un pigeon ou d'une poule, celle d'un homme cruel dans le corps d'un tigre, celle d'un gourmand dans celui d'un pourceau, celle d'un traître dans celui d'un serpent, et ainsi dans d'autres animaux, selon les différentes qualités des défunts. C'est pourquoi ils ont un extrême respect pour les bêtes et pour les insectes. Ils établissent des hôpitaux pour les animaux blessés ou malades, et ils rachetent souvent les oiseaux que les Mahometans ont pris, s'imaginant qu'ils rendent peut-être ce service à quelques-uns de leurs parens, et se flattent que lorsqu'ils seront en cet état après leur mort, on aura le même soin de leurs ames. Quelques-uns prétendent que les ames de ceux qui ont fait de bonnes actions, passent dans le corps d'un Roi, d'un Prince, ou d'un Grand-Seigneur.

Les Bramins ayant un si grand respect pour les bêtes, ils ne mangent point de viande, et on dit, qu'ils se portent à merveille.

Du Grœnland.

Le Grœnland, ou Pays-verd, ainsi nommé à cause de la mousse dont ses côtes sont couvertes, est situé entre l'Europe et l'Amérique. Tout le continent est hérissé de montagnes fort élevées, et toujours couvertes de neiges et de glaçons. Entre ces montagnes il se trouve des vallées, dont le sol produit de l'herbe fort longue et plusieurs plantes.

Depuis

Depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mai, toutes les côtes du Grœnland sont environnées de glaces fort épaisses, qui ne se fondent pas même tout à fait en été, qui y est assez doux.

Le soleil y paroît continuellement sur l'horizon depuis le mois de Mai jusqu'à celui de Juillet. Pendant les mois de Novembre, Decembre et Janvier, il ne se montre point. Une crépuscule de plusieurs heures donne une clarté qui dédommage de l'absence du soleil. Outre que les nuits y sont éclairées par la lune, elles reçoivent encore une lumière considérable des neiges et des glaces, dont tout le continent est couvert. Au défaut de la lune, l'aurore boréale prend sa place. Elle paroît aussi-tôt que les jours commencent à diminuer; et son éclat augmente à mesure que les nuits sont longues et obscures; elle brille pendant tout l'hiver, diminue quand les jours allongent, et disparoit tout-à-fait au commencement de l'été.

Des Grœnlandois.

Les Grœnlandois sont généralement petits et ramassés. Leur taille n'excéde pas quatre pieds. Ils ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, les levres grosses, les cheveux noirs, et la peau de couleur d'olive foncée. Les femmes sont aussi laides que les hommes, et leur ressemblent si fort qu'on a peine à les distinguer. On dit qu'ils viennent tous fort blancs au monde, et que la couleur olivâtre est la suite de leur malpropreté: car ils ne se lavent jamais; leurs habitations sont toujours remplies de fumée, et ils se barbouillent fort souvent le corps et le visage de graisse et d'huile.

L'habillement des Grœnlandois est un surtout étroit fait de peau de chien marin; il a des manches et un capuchon comme l'habit des moines, et descend jusqu'aux genoux. En été ils portent le poil en dehors, et l'hiver

ils le mettent en dedans. Leurs culottes et leurs bas sont de la même peau que leur habit. Ils n'ont point de linge, et si on leur donne une chemise, ils la mettent par dessus leur habit, et ne la quittent pas qu'elle ne tombe par morceaux.

Les habitations de ces peuples n'ont ni goût ni élégance. Elles les mettent à l'abri des injures du tems, et rien de plus. Il y en a de deux sortes: maisons d'hiver; et maisons d'été. Les premières sont les plus grandes; elles ont environ vingt pieds en quarré. Ces maisons sont construites de cailloux ou de morceaux de roc, si bien liés avec de la terre et de la mousse, que le vent ne peut y pénétrer. L'entrée de ces cabanes est creusée sous terre, comme le terrier des lapins, et n'a pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Une habitation renferme quelquefois sept ou huit familles, c'est-à-dire toute la parenté; et cependant tout le monde y vit en bonne intelligence. Les maisons ne renferment aucuns meubles inutiles. Quelques plats, une lampe, un chaudron, voilà tous les meubles. Le garde-manger, où ils conservent leurs provisions pour l'hiver, est un trou fait en terre à la porte de leurs maisons, et recouvert de pierres. On entretient perpetuellement pendant l'hiver une flamme claire dans une lampe. Un chaudron est suspendu à une des lattes du toit au-dessus de cette lampe, qui sert à échauffer la maison, à éclairer, et à faire la cuisine. Les Grœnlandois habitent leurs maisons d'hiver depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai. Alors ils les abandonnent pour quelque tems s'ils restent dans le voisinage, et pour toujours s'ils trouvent un endroit plus avantageux pour la chasse ou pour la pêche.

Leurs habitations d'été sont des tentes faites des peaux de chiens marins, et chaque famille a la sienne en particulier.

Ces peuples sont d'une bonne complexion, et ne connoissoient aucune maladie contagieuse avant l'arrivée des Européens. Ils n'ont ni Médecins ni Chirurgiens; ils sont rarement malades, et parviennent à un âge assez avancé.

avancé. Les Grœnlandois ne vivent que de viande et de poisson, et ils supportent la faim avec une fermeté incroyable, mais aussi ils dévorent quand ils ont dequoi manger. Le tems de leurs repas n'est pas marqué: ils mangent quand le besoin le demande. S'ils sentent de l'appetit pendant la nuit, ils se levent pour le satisfaire. Les daims, les chiens de mer et de terre, les oiseaux, les poissons, sont leur principale nourriture. Ils mangent leur viande tantôt cuite, tantôt crue, seche, ou demi-pourrie, suivant que la faim les presse. Dans un besoin urgent ils coupent un morceau de leurs habits ou de leurs souliers, le font bouillir dans de l'eau, et l'avalent ensuite après l'avoir mâché quelque tems. Ceux qui ont des plats s'en servent; mais jamais on ne les lave, quand même les chiens y auroient mangé. Les hommes mangent seuls, et se font servir par leurs femmes, qui n'osent toucher à rien que leurs maris ne soient levés. Ils n'ont pour toute boisson que de l'eau pure et de l'huile de baleine.

Les Grœnlandois n'ont point d'autres occupations que la pêche et la chasse. Les femmes font les maisons, les habits et la cuisine; et quand elles n'ont rien à faire dans leurs maisons, elles vont avec leurs maris à la chasse ou à la pêche.

En général les Grœnlandois sont simples, sans être stupides. Quoiqu'ils n'ayent ni loix ni règles de bienséance et de politesse, ils sont sociables, paisibles et secourables entr'eux. L'union et l'égalité dans laquelle ils vivent, méritent les plus grands éloges. Leur amitié ne se produit ni par des complimens ni par des révérences. Quand quelqu'un arrive chez un autre pour lui faire visite, il ne salue point en entrant, et celui-ci ne se leve pas: Il montre seulement du doigt une place pour s'asseoir à celui qui fait visite, et il s'y place aussi-tôt. Lorsque le visitant veut se retirer, il se leve et s'en va, sans que ni l'un ni l'autre perde une seule parole à assurer son ami d'une amitié qu'il n'a pas dessein de rompre. L'envie, la haine, la trahison sont des choses inconnues parmi eux. Ils n'ont jamais de guerre avec leurs voisins: leurs armes mêmes ne sont bonnes que pour la chasse.

Les Grœnlandois croient que leur pays est un des meilleurs de la terre, et ils s'estiment plus heureux que toutes les autres nations qui n'ont point de chiens marins. Le Roi de Danemarc fit un jour venir à sa cour un Grœnlandois, auquel il fit donner de beaux habits, de bons mets à manger, et tout ce qu'il faut pour la commodité de la vie: Mais rien n'étoit capable de lui faire oublier son pays. Il tomba malade de chagrin de ne s'y plus trouver; et il est à croire qu'il ne seroit pas échappé à cette maladie, si on ne l'avoit renvoyé dans sa patrie.

Les Grœulandois nous prouvent, qu'un peuple peut vivre sans agriculture, sans pain, sans vin, sans argent, sans linge, etc.

Des Samojédes.

Les Somojédes, peuples de la Sibérie septentrionale en Asie, ressemblent beaucoup aux Grœnlandois en taille et en couleur; mais ils les surpassent en laideur: ils ont les jambes plus courtes, la tête plus grosse; de plus ils ont une physionomie fort platte et desagréable, de petits yeux longs, de grandes oreilles, le nez épaté, avec de larges narines et de longues membranes, de très-grandes bouches avec de petites et vilaines dents, de gros ventres informes; mais les cuisses et les bras maigres. Leurs cheveux noirs sont rudes et leur pendent comme des ficelles sur les épaules. Les hommes n'ont que peu ou point de barbe. Il est difficile de distinguer les hommes des femmes, parcequ'ils se ressemblent beaucoup, soit de figure, soit d'habits. Leurs vêtemens d'hiver consistent en peaux de rennes, qu'ils savent coudre avec les tendons de cet animal. Ceux d'été sont faits de peaux de penquin *) auxquelles on a laissé les plumes.

*) Le penquin est un oiseau aquatique de la hauteur d'un cigne.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0108
DFG

plumes. Les deux sexes ne se lavent ni ne se baignent jamais: aussi sont-ils crasseux et puants. Dans leurs cabanes, faites d'écorces d'arbres et de peaux, règne aussi la plus grande malpropreté, et une puanteur insupportable. La charogne de cheval et d'autres animaux, qu'ils trouvent par les chemins ou qu'on leur donne, y pend partout, et ils la mangent crue. Ils boivent aussi le sang des rennes tuées aussi chaud qu'il sort des veines.

Leurs richesses consistent en rennes, qui avec la pêche en été et la chasse en hiver, font leur subsistance. Ils mangent les poissons également crus. Il est d'usage chez eux qu'un homme prenne autant de femmes qu'il veut; mais il y a peu d'hommes qui en ayent plus de cinq, et la plûpart n'en ont que deux. Ils les achetent de leurs pères pour des rennes, dont on donne quelquefois cent et davantage pour une fille. Ils sont tous égaux, et ils honorent seulement les vieillards plus que les autres. Par conséquent ils n'ont ni Souverains, ni loix: excepté qu'ils payent un tribut en pelleterie au gouvernement Russe. Ils croient à un Etre suprême, et à un diable fort puissant; mais sans adorer ni l'un ni l'autre. Ils regardent aussi le soleil et la lune comme des divinités inférieures. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'ame; mais ils croient que l'ame passe dans d'autres corps après cette vie.

De la renne.

La renne, qui est un des animaux les plus utiles de la terre, ne se trouve que dans les régions froides et stériles du septentrion. Il ressemble beaucoup au cerf, mais il est un peu plus petit et a les jambes plus courtes. La tête de la femelle est ornée d'un bois comme celle du mâle. Il forme presque toute la subsistance des Lappons, peuples qui habitent les parties les plus septentrionales de la Norvège, de la Suède et de la Russie, et qui ressemblent aux Samojédes. Le lait et

la chair de la renne sert aux Lappons de nourriture. Ils en emploient la peau, soit pour s'en vêtir, soit pour en couvrir leurs cabanes et se garantir du vent, du froid et de la pluye: elle est leur bête de somme, et lorsqu'ils l'attellent devant leurs traineaux, elle leur rend le service des meilleurs chevaux. Ils font toutes sortes d'utensiles des cornes et des os de cet animal; du fil à coudre de ses nerfs; et des bourses et des outres de sa vessie. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cet animal si utile, est de tous le plus sobre, le plus aisé à nourrir. Il ne lui faut pour son entretien que de la mousse et des feuilles séches. Son maître n'a pas besoin d'en faire provision pour l'hiver; car cette bête sait trouver l'un et l'autre sans son secours, et même lorsque la terre est couverte de neige à une grande hauteur. Elle écarte la neige avec ses pieds, pour se procurer cette modique nourriture.

Description du Spitzberg.

Le Spitzberg, situé au milieu de la mer glaciale, au-dessus de la Norvège, vers le pole arctique, est une des régions les plus désertes et les plus froides du monde. Ce sont proprement deux îles, une grande, et une petite; toutes deux couvertes de montagnes pointues, qui sont formées en partie de glaces et de neige, et en partie de sable et de pierres. On ne trouve aucun arbre, ni aucun arbrisseau dans ces îles; on n'y voit que quelques herbes et quelques mousses, qui germent ça et là. Ce n'est qu'aux mois de Juillet et d'Août qu'il y a une espèce d'été, qui est souvent interrompu par des scènes d'hiver. Le ciel y est presque toujours couvert. La longue nuit d'hiver, qui y dure près de quatre mois, est rendue en quelque manière supportable par des aurores boréales fréquentes et d'un grand éclat. Depuis le 18 Octobre jusqu'au 4 Février le soleil ne se leve point dans ce pays; et depuis le 4 Mai jusqu'au 2 d'Août il ne se couche pas. Il n'y a pas d'autres animaux que quelques

quelques oiseaux aquatiques, des ours blancs, des rennes et des renards blancs et bleus, et pour des hommes, il n'y en a point du tout. Les ours sont plus grands que nos boeufs; car il y en a qui ont douze pieds de longueur. Ils sont fort voraces, et attaquent les hommes et les animaux pour les dévorer.

Aventures suprenantes de quatre matelots Russes.

Un marchand de la ville de Mezzen en Russie, sur la mer blanche, équippa en 1743 un vaisseau, pour l'envoyer au Spitzberg à la pêche de la baleine. Ce navire eut un vent si favorable, que le huitième jour de son départ, il se trouva dans les environs du Spizberg. Le maître avoit dessein de se mettre à l'ancre à la côte occidentale, où les vaisseaux abordent ordinairement; mais tout-à-coup le vent changea, et jetta le bâtiment sur la côte du Spizberg oriental, qui est séparé par un canal assez large de la grande île du Spizberg, située à l'occident de la petite. On fut fort fâché de cet accident, parcequ'on savoit par des expériences fréquentes qu'il y a toujours plus de glaces de ce côté que de l'autre. A peine y fut-on arrivé, qu'on se vit entouré de grands bancs de glace, de sorte qu'on ne pouvoit ni avancer ni reculer. On mésura un banc de glace, et on trouva qu'il avoit cinquante deux toises d'épaisseur. Ils virent aussi des montagnes de glace, qui s'élevoient à cent toises et plus au-dessus de la mer. Le vaisseau de ces pauvres Russes se trouvoit dans une position très dangereuse, et il y avoit peu d'espérance de le sauver. Le pilote se rappella, que plusieurs années auparavant quelques personnes avoient passé l'hiver dans cette île, et qu'elles y avoient bâti une hutte. On espera de la trouver encore, et on resolut de la chercher, et d'en prendre possession. Dans ce dessein le pilote commanda à trois matelots de l'accompagner, et de prendre avec eux un fusil, douze charges de poudre, autant de balles, une hache, un petit chaudron, un sac

de vingt livres de farine, un briquet, un morceau de mêche, un couteau, du tabac, et quelques pipes de bois. Ainsi chargés, ils descendirent du vaisseau, qui étoit à une lieue de la côte. Le chemin étoit fort dangereux: il falloit passer sur des glaçons qui ne s'étoient point encore liés les uns aux autres, et que les vagues balancoient çà et là. Ils étoient donc obligés de sauter d'un glaçon à l'autre. Après bien de fatigues, ils gagnèrent enfin le rivage, et se virent dans un pays assez triste, couvert de neige, de glaces, de rochers et de montagnes escarpées.

Ils trouvèrent la hutte qu'ils cherchoient: Elle étoit environ à un quart de lieue du rivage; et ils virent avec joie, que les dommages qu'elle avoit soufferts pouvoient facilement se réparer. Elle avoit près de six toises de long, et trois de haut et de large.

Nos quatre Russes furent charmés d'avoir trouvé cette hutte, et ils y passèrent la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, ils se mirent en chemin pour porter cette nouvelle à leurs camarades. Etant arrivés au rivage, ils furent extrêmement surpris de ne voir plus le vaisseau. La tempête violente qu'il avoit fait dans la nuit, l'avoit vraisemblablement emporté. Tout désolés, ils se regardoient l'un l'autre, et ne savoient que dire de ce triste accident. Enfin ils reprirent courage, espérant que le vaisseau se trouveroit peut-être, et qu'il n'avoit été qu'écarté par la tempête. Espérance vaine! ils ne le revirent plus. Il fut sans doute abymé, car jamais on n'en entendit parler.

Nos pauvres Russes étoient alors dans une situation désesperée. Ils se trouvèrent dans une île déserte, dont le climat est extrêmement rude, avec une petite portion de farine, et avec si peu de moyens, soit pour se défendre contre les bêtes féroces, soit pour se procurer quelque nourriture convénable, et presque sans espérance de se voir délivrés. — Etant revenus de l'étourdissement dont ils avoient été saisis, ils tinrent conseil sur ce qu'il y avoit à faire. Après quelques momens de délibrations, ils résolurent de reparer la hutte qu'ils avoient trouvée; c'est

c'est ce qu'ils firent aussi-tôt, autant qu'il étoit possible. Ils virent avec joie qu'il y avoit beaucoup de rennes dans cette île. Ils employèrent d'abord une des douze charges de poudre qu'ils avoient à tuer un de ces animaux; ce qui leur fournit de la nourriture pour plusieurs jours.

Ils apperçurent sur le rivage des débris de vaisseaux brisés, et du bois flotté, qui consistoit en partie en grands arbres avec toutes leurs racines. Ils en firent la provision nécessaire, pour se garantir dans leur demeure du froid terrible qu'il alloit faire. Ayant tué de tems en tems quelques rennes, leur poudre et leur plomb tiroient à leur fin, et cependant ils n'avoient pas d'autres armes ni pour tuer les rennes, ni pour se défendre contre les attaques des ours blancs, dont ils se virent ménacés. Ils trouvèrent par bonheur sur le rivage une planche, où il y avoit un grand croc de fer, plusieurs gros clous, et une racine de sapin forte et flexible. Pleins de joie, ils retournèrent en diligence à leur cabane, et trouvèrent encore dans leur chemin une pierre assez dure et platte, qu'ils emportèrent également pour s'en servir au lieu d'enclume. On alluma aussi-tôt du feu, et on y mit le grand croc, qui etoit rond, pour le faire rougir. On fit une espèce de pinces de bois de rennes, pour pouvoir le saisir. Cela fait, on mit le croc rougi sur l'enclume, et on passa le plus gros des clous à travers le trou qui s'y trouvoit déja pour l'élargir; on coupa ensuite avec la hache le bout recourbé et mince du croc; puis on fit entrer un morceau de bois dans le trou élargi, et — voilà un marteau. Ils firent alors une pointe droite du bout recourbé et mince du croc, et après l'avoir aiguisée sur une pierre, ils l'attachèrent avec des courroyes de peaux de renne à un bâton long et gros, et — voilà une lance. On fit ensuite un second instrument de ce genre d'un des plus gros clous qu'ils avoient.

L'occasion se présenta bientôt de pouvoir essayer leurs armes. Un grand ours blanc s'approcha de leur cabane. Dès qu'on l'apperçut, on resolut d'aller courageusement à sa rencontre. C'est ce qu'ils firent. Deux

des matelots, qui avoient pris les lances pour armes lui en plongèrent les pointes de fers dans la gueule ouverte, et le tuèrent; mais avec beaucoup de peine; car le monstre faisoit son possible pour se dégager. La chair de cet ours leur servit pendant quelque tems de nourriture, et ils la trouvèrent aussi bonne que du boeuf. Sa grande peau velue leur donna un moyen de plus de se garantir contre le froid dans leur cabane. Ils prirent les nerfs ou tendons de cet animal, et en firent, moyennant la racine de sapin qu'ils avoient, une espèce d'arc. Pour avoir des flèches, on forgea quatre clous bien pointus, qu'on aiguisa ensuite, et les attacha avec des fils de nerfs d'ours à de petits bâtons de sapin, dont on garnit l'autre bout de plumes d'oiseaux. Ils étoient alors en état de pouvoir se défendre contre les ours blancs, et de tuer des rennes et des renards pour satisfaire leur faim. Pour l'eau, ou ils la puisoient dans des sources, qui jaillissoient ça et là des rochers, ou, lorsque le froid avoit changé toute l'eau en glace, ils fondoient la neige dans leur chaudron, pour se procurer de quoi boire.

Ils furent un jour fort surpris de voir trois soleils à la fois au ciel; et ce qui rendit ce spectacle encore plus merveilleux, c'étoient trois arcs-en-ciels qui se croisoient dans les régions de ces soleils. Ils ne savoient que dire de ce phénomène, qui n'étoit causé que par des vapeurs épaisses et gélées dans l'atmosphère, que les rayons du soleil ne pouvoient percer, étant reflechis par ces vapeurs, dans lesquelles l'image du soleil se présentoit comme dans un miroir *).

Nos pauvres infortunés commencèrent à gagner le scorbut, qui est plus terrible dans les zones glaciales, que par tout ailleurs. Cette maladie consiste dans une corruption du sang, qui s'étend par tout le corps, qui se communique surtout aux gencives, et qui rend celui qui

*) Il arrive aussi quelquefois chez nous que l'on voit deux à trois soleils, ou autant de lunes la nuit: On nomme cela des parcélies.

qui en est attaqué, extrêmement malade. Le plus jeune des quatre matelots, se rappella par bonheur quelques rémèdes contre le scorbut. Il conseilla à ses camarades de se donner beaucoup d'exercice, quelque rude que fut le tems, quelque rigoureux que fut le froid: avec cela, dit-il, il faut que nous mangions crue beaucoup d'une certaine herbe, qui se nomme cuillerée, que nous trouverons sous la neige et la glace, et toutes les fois que nous tuerons une renne, il en faut boire le sang chaud, etc. Deux de ses compagnons suivirent son conseil, et s'en trouvèrent bien; mais le troisième, qui étoit gros et paresseux, ne pût gagner sur lui d'en faire autant; car il aimoit trop le repos, et le sang de renne n'étoit pas de son goût. Ses camarades furent en peu de tems retablis, et pour lui, il se trouvoit tous les jours plus mal, de sorte qu'il ne pouvoit plus sortir de la cabane: Sa maladie parvint à un tel point, qu'il ne pouvoit plus se remuer, et qu'il lui étoit impossible de porter la main à la bouche. Ses camarades se virent obligés de le nourrir comme un petit enfant, qui ne sait encore faire aucun usage de ses mains. Il passa six ans dans ce triste état, au bout desquels il mourut.

Cependant nos pauvres matelots étoient fort en peine lorsque la longue nuit d'hiver approcha. Ils songeoient au moyen de se procurer une lampe, pour être un peu mieux à leur aise. Ils trouvèrent sur le rivage une espèce de terre glaise, dont ils firent une. Quant à la mêche, ils en firent de leurs chemises, et au lieu d'huile, ils y mirent de la graisse de renne. Pour se garantir autant que possible contre le froid terrible qu'il alloit faire, ils se firent des bottes et des habits de peaux d'ours et de renards. Ils s'en servirent d'une aiguille qu'ils avoient faite d'un clou, et leur fil consistoit en nerfs des rennes.

Ce fut le 4 Novembre, où la nuit de quatre mois commença: elle fut éclairée en quelque maniere par la lune, qui ne se coucha point pendant deux mois, et aussi par l'aurore boréale. Nos pauvres matelots ne pouvoient plus distinguer le tems du jour de celui de la nuit. Pour surcroit de malheur le froid monta peu

à peu à un tel excès, qu'il n'étoit presque plus possible de se rechauffer. Le plus grand feu, qu'on entretenoit continuellement dans la hutte, paroissoit avoir perdu sa chaleur. Les objets qui en étoient les plus voisins en ressentoient à peine l'effet; car lorsqu'on y approcha les pieds tout près, on ne sentoit un peu de chaleur, que quand les bottes étoient brulées. Les pauvres matelots étoient couchés autour du feu dans le silence du désespoir, et s'entrejettoient des regards de douleur et de compassion.

Le froid terrible fut interrompu à la mi-Novembre par une pluye qui continua pendant quelques mois, au bout desquels il commença à neiger, de sorte que la hutte se trouvoit enfin toute enterrée dans la neige, et qu'on ne pouvoit sortir qu'au moyen d'une ouverture pratiquée au haut du toit.

Enfin la longue nuit d'hiver fit place au jour de quatre mois. Le soleil, qui se leva au mois de Mai, ne se coucha qu'au mois d'Août; ce qui fit infiniment de plaisir aux pauvres matelots, qui cependant souhaitèrent passionnement pouvoir quitter cette île, et retourner dans leur patrie; mais leur souhait ne fut accompli qu'au bout de six ans; et voici de quelle maniere. Le pilote et les deux matelots (le troisième étoit mort) étant un jour allé au rivage pour chercher du bois flotté, ils decouvrirent inopinément à l'extrêmité de l'horizon un grand vaisseau qui s'approcha peu-à-peu. Ils coururent vite à leur cabane, en apportèrent du bois, et firent un fort grand feu, dont la fumée et la flamme montoit jusqu'au ciel. L'un d'eux courut chercher une peau de renne, la lia comme un drapeau à une longue perche, et en fit signe aux gens du vaisseau, de venir les délivrer. Par bonheur on apperçut le feu et le drapeau du vaisseau, et le Maître cingla vers cette côte. Le navire se mit à l'ancre à peu de distance du rivage, et un canot vint à terre pour prendre nos pauvres insulaires. Ce vaisseau, qui étoit d'Archangel, avoit dû aller à la côte occidentale du Spizberg à la pêche de la baleine; mais il avoit été jetté par les vents contraires à cette côte orientale.

Ou

On prit nos trois Robinsons, avec tout ce qu'ils possedoient à bord, pour les conduire dans leur patrie. Ces gens là étoient maintenant passablement riches; car ils avoient amassé, pendant leur sejour dans l'île, 2000 livres de graisse de renne, plus de 200 peaux de cet animal, plusieurs peaux d'ours, et une grande quantité de peaux de renards blancs et bleus. On estima tout cela 2000 rubels, ce qui fait en notre monnoie autant d'écus.

Après un trajet de cinq semaines, ils arrivèrent heureusement à Archangel. La femme du pilote qui avoit pleuré depuis long-tems son mari, le croyant mort, se trouva par hazard sur le pont, auprès duquel le vaisseau jetta l'ancre. Elle apperçut son cher mari sur le tillac, et le reconnoissant, elle jetta un grand cri, et sauta du pont en bas, pour voler aussi-tôt dans ses bras: Mais le saut fut trop court, et elle tomba dans l'eau; et les matelots eurent beaucoup de peine à la sauver.

Nos héros descendirent à terre dans leur uniforme de Spizberg. Le peuplé rassemblé les reçut avec des cris de joie et de surprise.

De Christoph Colomb, et de la découverte du nouveau monde.

Christophe Colomb, pilote célèbre, nâquit l'an 1442 dans un village auprès de Gènes *). Après avoir fait quelques voyages sur mer, il goûta la marine et étudia la géographie. Persuadé que la terre étoit ronde, il croyoit aussi fermement qu'il y avoit des pays habitables dans l'autre hémisphère; et plusieurs observations le fortifioient dans ce sentiment: Le maître d'un navire Portugais ayant un jour couru fort loin dans la mer atlanti-

*) Ville et republique d'Italie.

atlantique, avoit pêché une pièce de bois artistement travaillée; et cette pièce avoit été amenée par les vents d'ouest, et probablement d'une terre habitée. On avoit aussi trouvé de tems en tems sur les côtes occidentales des îles Açores, des arbres d'une espèce jusqu'alors inconnue, et qui y avoient été poussés par les mêmes vents. Un jour la mer avoit jetté sur ces côtes les cadavres de deux hommes, qui ne ressembloient ni aux Européens, ni aux habitans d'Asie, ou d'Afrique.

Colomb resolut donc d'aller découvrir cette terre inconnue. Pour cela il s'adressa à divers Princes, qui traitèrent son entreprise de vision. Ferdinand et Isabelle, qui regnoient pour-lors en Espagne, l'écoutèrent, après cinq années de réflexions, plus favorablement. Il en obtint trois misérables vaisseaux, qui furent pourvus de vivres pour douze mois, et l'équipage qui devoit accompagner Colomb dans cette course périlleuse, n'excédoit pas le nombre de quatre-vingts-dix hommes. Ce fut le 3me d'Août 1492, qu'il partit du port de Palos en Andalousie. Il dirigea sa course vers les îles Canaries; d'où il passa dans l'océan occidental, où aucun navire n'avoit encore fait voile. L'équipage ayant perdu les Canaries de vue, perdit aussi courage. Les matelots étoient tout désolés, et ils commencèrent à murmurer. Colomb leur fit honte de leur pusillanimité, et leur parla des richesses qu'ils alloient recueillir; et vint à-bout de les appaiser.

Le 12 Septembre, sixième jour de leur navigation, ils se trouvèrent à 150 lieues des îles Canaries. Les compagnons de Colomb étoient dans la plus grande perplexité; car l'espace qu'ils avoient déja parcouru, leur parut immense, quoique leur Commandant, dans le calcul qu'il mit sous leurs yeux, en eût supprimé un bon tiers.

Les matelots eurent une extrême joie voyant quelques jours après le tronc d'un grand arbre, qui paroissoit avoir flotté depuis long-tems sur ces eaux; car ils le prirent pour l'indice d'une terre voisine, erreur qui servit à les tranquilliser un peu. Les vents qui favorisoient

soient leur dessein et poussoient continuellement les vaisseaux vers l'ouest, commençoient peu-à-peu à les effrayer; car, disoient-ils, ces vents nous empêcheront de retourner. Leur frayeur augmenta lorsqu'ils apperçurent tout-à-coup la mer couverte, à perte de vue, d'herbes, qui étoient en quelques endroits si épaisses, qu'elles génoient la course des vaisseaux. Ils croyoient être arrivés au terme des mers navigables. Colomb leur disoit, qu'ils étoient de grands imbécilles, et qu'il étoit probable qu'ils étoient peu éloignés d'un continent, sur le rivage duquel ces herbes étoient venues. En même tems on apperçut différents oiseaux, qui prenoient leur vol du côté de l'ouest. On continua donc gaiement la route: Mais comme on avoit parcouru un espace de sept cents soixante dix lieues marines, et qu'aucune terre ne paroissoit encore, on se livra aux lamentations et aux murmures. Infortunés que nous sommes! s'écrioient les matelots; quel étoit donc notre délire en nous laissant persuader de suivre un téméraire! — Tous s'accordèrent à soutenir, qu'il étoit tems de penser au retour, et qu'il falloit forcer l'Amiral à renoncer à ses vains projets. Il y en avoit même quelques uns qui furent d'avis de le jetter dans la mer, pour être debarassé de lui. Colomb eut beaucoup de peine à les appaiser. Mais peu de jours après on récommença à murmurer, et on n'écouta plus ses représentations: tout l'equipage le ménaça de la mort, si à l'instant-même il ne viroit de bord, pour reprendre le chemin de leur patrie. Dans cette situation désespérée, il se vit forcé de promettre aux mutins, qu'il se rendroit à leurs desirs, à condition qu'ils s'engageroient à lui obéir encore pendant trois jours seulement. On y consentit.

Le lendemain on voyoit de pitits oiseaux, qui dirigoient leur vol du côté de l'ouest; et vers deux heures avant minuit, Colomb crut appercevoir à une certaine distance une lumière. Il appella quelques uns de ses gens, qui la remarquèrent aussi. Environ sur les deux heures après minuit, on poussa les cris joyeux de *Terre! Terre!* et comme l'aurore commençoit

mençoit à paroître, on vit distinctement ce que Colomb avoit cherché si passionnément et aux depens de sa vie. Ses compagnons de voyage se jettèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon de leur conduite criminelle. Ce grand homme leur pardonna avec beaucoup de douçeur, et leur promit d'oublier leurs écarts. Colomb donna ordre de mettre les chaloupes en mer. Il en monta une lui-même, et vogua vers le rivage, accompagné des principaux de ses compagnons et de quelques gens armés. Les naturels du pays accouroient en foule, pour regarder les vaisseaux européens, qui étoint un spectacle tout à fait nouveau pour eux. Colomb, son épée nue en main, fut le premier à sauter du bord, et à mettre le pied dans ce nouveau monde, qu'il avoit découvert. Tous se mirent à genoux, et baisèrent la terre dans un ravissement muet. Ils plantèrent aussitôt une croix sur le rivage, et prirent solemnellement possession de ce pays au nom du Roi et de la Reine d'Espagne.

Durant ces céremonies les Indiens s'assemblèrent en foule autour des Espagnols, regardant avec surprise, tantôt les maisons flottantes, tantôt les êtres extraordinaires qu'elles venoient d'amener à travers les flots. La couleur blanche des Européens, leur visage barbu, leurs habits, leurs armes, tout étoit pour eux nouveau et merveilleux. Mais lorsqu'ils entendirent aussi le bruit de la mousqueterie et des canons, ils furent comme frappés de la foudre, croyant fermement, que ces étrangers, armés du feu du ciel et du tonnerre, n'étoient pas des mortels; mais des enfans du soleil, leur Divinité, qui s'étoient abaissés à les venir voir.

Ce fut à *Guanahani*, une des îles Lucayes, que Colomb aborda trente trois jours après son départ des îles Canaries. Il donna à cette île qu'il venoit de découvrir, le nom de *San-Salvador*, parceque sa découverte l'avoit sauvé. Les Espagnols étoient fort surpris de voir tant d'objets nouveaux et singuliers. Ils voyoient des herbes, des plantes, des arbres et des animaux d'espèces bien différentes de celles que nous avons en Europe. La peau des hommes étoit couleur de cuivre, leur

leur menton sans barbe, leur visage, ainsi que d'autres parties de leur corps étoient marqués et peints d'une manière bizarre. Les uns étoient tout-à-fait nuds, les autres l'étoient à peu de chose près. Ils furent d'abord timides et réservés; mais comme on leur avoit donné des grains de verre, des rubans, des grélots, de petits miroirs, ils prirent confiance en leurs hôtes célestes. Voyant leur portrait dans des petits miroirs, ils les tournèrent croyant qu'il y avoit quelqu'un de caché, et n'y voyant personne, ils se pâmoient de rire. Colomb s'informa soigneusement par signes, d'où ils tiroient ces feuilles d'or, dont leurs narines étoient parées. Ils lui firent comprendre qu'on ne les trouvoit pas dans leur île, mais dans une autre située vers le sud, qui produisoit de l'or en quantité. Colomb résolut de suivre leurs indications, et de se mettre à la recherche de ce riche pays.

Il s'embarqua donc, se fit accompagner de sept Indiens pour lui servir de guides, et fit voile au sud. Il rencontra plusieurs îles, dont il ne visita que les trois plus grandes, qu'il nomma *Sainte-Marie-de-la-Conception*, *Ferdinande*, *et Isabelle*. Mais n'y trouvant point d'or, il poursuivit sa route. Il découvrit l'île de Cuba; et peu après il arriva à une autre île, qu'il nomma *Hispaniola*, où, comme on lui avoit fait entendre, il trouveroit de l'or. Les habitans de cette île ayant entendu quelques coups de canon, prirent ces hommes blancs pour des êtres célestes, puisqu'ils disposoient de la foudre et du tonnerre. Leur vénération étoit si grande qu'ils baisèrent les traces que les Espagnols imprimoient sur la terre en marchant.

Colomb fit connoissance avec un des Caciques, ou Rois de cette île, lequel lui fit présent de quelques plaques d'or. Plusieurs de ses sujets en apportèrent aussi, charmés de pouvoir échanger leur or contre toute sorte de bagatelles Européennes. Un deux, qui tenoit dans l'une de ses mains un assez gros morceau de ce métal, étendit l'autre vers un Espagnol, qui y mit une sonnette. L'Indien aussi-tôt laissa tomber l'or, et s'enfuit à toutes jambes comme un voleur, croyant fermement avoir attrappé cet Européen.

Cependant l'un des trois vaisseaux de Colomb avoit échoué, et l'autre l'avoit abandonné. Ainsi il prit la résolution de retourner en Europe avec le troisième, qui lui restoit encore, et qui étoit assez chétif, pour faire à sa cour un rapport détaillé des découvertes qu'il avoit faites. Avant son départ d'*Hispaniola*, il fit construire un fort, ou une petite forteresse, où il laissa trente-huit Espagnols, et avec les autres il partit pour l'Espagne.

Quand ils furent en pleine mer, il s'éleva une furieuse tempête, et le pauvre vaisseau fut ballotté d'une manière terrible. Colomb craignant de périr avec le vaisseau, prit un parchemin, où il avoit écrit les avis les plus importantes sur ses découvertes, l'enveloppa d'un linge trempé dans l'huile, couvrit ce linge d'une toile cirée, enferma le paquet dans un baril bien bouché, et le jetta dans la mer, pensant qu'il seroit poussé par les vagues quelque part sur le rivage. Enfin le tems se calma un peu; et ils abordèrent à une des îles Açores. Après y avoir pris des rafraichissements, ils poursuivirent gaïement leur route.

Colomb esperoit se voir bientôt à la fin de toutes ses peines; mais une tempête des plus terribles éclata de nouveau, et endommagea fort son misérable vaisseau. Après bien des fatigues, il aborda sur la côte de Portugal, près de l'embouchure du Tage. Il remonta jusqu'à la ville de Lisbonne, où il fit réparer son vaisseau. Le Roi de Portugal ayant appris son arrivée, donna ordre qu'on lui fit tous les honneurs imaginables et lui fit, mais en vain, les offres les plus flatteuses, pour l'engager à rentrer à son service. Les réparations les plus nécessaires de son bâtiment étant achevées, il remit à la voile; et le 15 de Mars 1493, il arriva au même port d'où il étoit parti. A peine eut-on appris à Palos la nouvelle de l'approche de son vaisseau, que tous les habitans coururent au port, pour se convaincre par leurs propres yeux de la vérité de cette agréable nouvelle, et pour voir cet homme extraordinaire qui étoit venu à bout d'une entreprise si périlleuse.

Colomb

Colomb mit pied à terre au bruit de l'artillerie de la place, et au carillon de toutes les cloches. Etant arrivé à Barcelone, où le Roi et la Reine l'attendoient avec impatience, toute la cour alla respectueusement au devant de lui, et les rues étoient tellement remplies de monde, qu'il restoit à peine assez de place pour y passer. Voici l'ordre et la marche de son entrée: a la tête étoient les Indiens amenés des îles découvertes; derrière eux on portoit tout ce que l'on avoit embarqué d'or; et ceux qui suivoient portoient les autres productions naturelles et artificielles du nouveau monde, savoir des balles de coton, des caisses de poivre, des peroquets, des quadrupèdes, et quantité d'autres choses que l'on n'avoit jamais vues en Europe. Enfin paroissoit Colomb lui-même, fixant les regard des spectateurs extasiés. Le Roi lui fit l'accueil le plus honorable, et l'anoblit lui et toute sa postérité, ensuite il donna ordre d'équiper sur le champ une flotte entière pour un second voyage. L'équipement de la flotte fut poussé avec tant d'ardeur qu'en peu de tems dix-sept vaisseaux se trouvèrent prêts à mettre à la voile dans le port de Cadix. L'envie d'acquérir des richesses, attiroit un nombre incroyable d'hommes, qui désiroient être de ce voyage. Colomb ne pouvant les emmener tous, en choisit quinze cents, et eut soin que les vaisseaux fussent pourvus de toutes les choses nécessaires, tant au voyage, qu'à la fondation de plusieurs colonies. Il falloit pour cela quantité d'outils et d'instrumens de toute espèce; plusieurs quadrupèdes inconnus dans le nouveau monde, tels que chevaux, ânes, taureaux, vaches, cochons, etc.

La flotte appareilla du port de Cadix le 25 Septembre, et le vingt sixième jour après son départ d'Espagne, elle arriva heureusement à une île, à laquelle Colomb donna le nom de *Saint Dominique*: Puis il découvrit l'île de *Guadaloupe*, celle de *Porto-rico*, et plusieurs autres. Etant arrivé à Hispaniola il n'y trouva ni les Espagnols qu'il y avoit laissés, ni le fort qui y avoit été construit; mais seulement quelqnes ruïnes, des haillons et des armes mises en pièces. Le frère du Cacique, qui s'étoit déclaré ami de Colomb, lui apprit que ses

gens avoient commis, après son départ, tant d'injustices et de cruautés, et principalement dans le district du Cacique de Cibao, qui, irrité de leur conduite effrénée, avoit enfin pris les armes; qu'il les avoit surpris dans un moment, où, ne craignant rien, ils s'étoient dispersés: que la plus grande partie en avoit été tuée, et que les autres étoient morts de maladies, de misère et de faim.

Colomb extrêment fâché de cet accident, fit bâtir une ville bien fortifiée près de l'embouchure d'une rivière. Il donna le nom d'*Isabelle* à cette ville, en l'honneur de la Reine d'Espagne. Pendant que l'on étoit occupé à bâtir cette ville, Colomb se mit en marche avec un bon nombre de ses gens, dans le dessein de pénétrer dans l'intérieur du pays: Mais avant son départ, il vouloit faire voir aux Indiens la supériorité d'une armée européenne. Il fit avancer ses troupes, les rangs serrés, et au son d'une musique guerrière: il leur fit faire en même-tems, surtout à sa cavallerie, des évolutions, qui remplirent les Indiens d'étonnement. Ils n'avoient jamais vu de chevaux, et ils crurent d'abord que le cheval et son cavalier ne faisoient qu'un seul individu. La plupart se sauvèrent dans leurs cabanes à la vue de ces monstres à deux têtes et à quatre pieds.

L'Amiral dirigea sa marche vers le riche pays de Cibao, où, comme on lui avoit fait entendre, il trouveroit beaucoup d'or. Mais ayant appris que quelques envieux l'avoient mis mal auprès de Ferdinand et Isabelle, il retourna en Europe pour se justifier. Ensuite il s'embarqua aussi-tôt, pour retourner dans les pays qu'il avoit découverts. Quelque tems après, plusieurs mécontens, qui, au lieu des richesses qu'ils croyoient moissonner dans le nouveau monde, n'y avoient trouvé que des peines et de la misère, étoient retournés dans leur patrie pleins de désespoir. Ils regardèrent Colomb comme l'unique cause de leurs disgraces, et vomissoient contre lui des injures et des malédictions. Encouragés par les ennemis puissants de Colomb, ils poursuivoient par-tout

par-tout le Roi et la Reine, leur demandant le dédommagement des pertes qu'ils avoient faites, et se plaignant d'injustices et d'oppressions, qu'ils prétendoient avoir éprouvées de la part de l'Amiral. Le Roi, qui étoit naturellement porté au soupçon, ajouta foi à leurs imputations, et envoya à Hispaniola un Commissaire, nommé *Bovadilla*, chargé d'examiner la conduite de Colomb.

Bovadilla étant arrivé à Hispaniola, fit mettre Colomb aux fers, et enchaîné comme un criminel, il le fit transporter en Espagne. Le Roi et la Reine ayant appris son arrivée, donnèrent ordre de le mettre en liberté, et furent fort étonnés de ce que Bovadilla avoit abusé de ses pouvoirs. En même tems Colomb fut invité très-obligeamment à venir à la cour. En entrant dans l'appartement où le Roi et la Reine l'attendoient, il se jette aux pieds de leurs Majestés sans pouvoir parler, le sentiment profond de l'injustice qui lui avoit été faite, le privant pendant quelques minutes de l'usage de la parole. Ferdinand et Isabelle furent convaincus de son innocence, qu'il leur prouva d'une manière évidente. Ils déstituèrent aussi-tôt Bovadilla de tous ses emplois.

Cependant on ne jugea pas à propos de renvoyer Colomb dans le nouveau monde en qualité de Vice-Roi, comme on le lui avoit promis; car on croyoit qu'il se vengeroit des mauvais traitements qu'il avoit reçus. On envoya donc un autre en sa place dans les pays qu'il avoit découverts. Colomb en ressentit la plus juste indignation. Par tout où il alloit, il avoit avec lui les fers qu'on lui avoit fait porter, comme une preuve de la noire ingratitude dont on avoit payé ses grands services; et il ordonna d'enterrer avec lui ces fers après sa mort. A force de sollicitations, Colomb obtint enfin quelques vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes. Ce voyage fut aussi accompagné de peines infinies et de grands dangers.

Colomb découvrit encore quelques îles, et la Terre ferme du nouveau monde. Ayant fait un jour une

descente à la Jamaïque, il voulut y former un établissement. Les Insulaires s'éloignèrent du rivage, et laissèrent manquer les Espagnols de vivres. Colomb employa un stratagème singulier dans cette pressante occasion. Comme il devoit y avoir bientôt une éclipse de lune, il fit avertir les chefs des peuplades voisines, qu'il avoit des choses très-importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très-vifs sur leur dureté, il ajouta d'un ton assuré: Vous en serez bientôt rudement punis par le Dieu puissant des Espagnols que j'adore. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir dès ce soir, la lune rougir, puis s'obscurcir, et vous refuser sa lumière: ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne.

L'éclipse commença en effet quelques heures après. La désolation fut extrême parmi les sauvages; ils se prosternèrent aux pieds de Colomb, et jurèrent qu'ils ne le laisseroient plus manquer de rien. Cet homme habile se laissa toucher, s'enferma comme pour appaiser la colère celeste, se montra quelques instans après, annonçant que Dieu étoit appaisé, et que la lune alloit reparoître. Les Insulaires demeurèrent persuadés, que cet étranger disposoit à son gré de toute la nature, et ne lui laissèrent pas dans la suite le tems même de désirer.

Colomb étant arrivé à St. Dominique, ne pouvoit supporter les insultes qui lui venoient de la part du Gouverneur Espagnol; et il retourna en Espagne. Le Roi le reçut avec la froideur la plus marquée: On n'écouta aucune de ses justes plaintes contre les offenses multipliées de ses ennemis. Epuisé par toutes les peines et les mortifications qu'il avoit essuyées, il mourut enfin à Valladolid, l'an 1506, dans la soixante cinquième année de son âge.

Colomb étoit d'une taille haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne avoit quelque chose de noble et d'imposant. Il avoit le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le teint blond.

Le

Le nom d'Amérique, qu'on donna ensuite à ce vaste pays, vient d'un Amiral, nommé *Americ-Vespuce*, qui pénétra plus avant dans le nouveau-monde, et qui donna son nom à tout le pays.

Les Gouverneurs de Cuba et d'Hispaniola, qui succedèrent à *Colomb*, persuadés que ces provinces fournissoient de l'or, en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola et Cuba: La première de ces îles contenoit trois millions d'habitans, et la seconde plus de six cents mille. On alloit à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages, presque nuds et sans armes, étoient poursuivis comme des daims dans les forêts, devorés par des dogues, et tués à coups de fusils, ou brûlés dans leurs habitations. Pour les enfans de ces pauvres insulaires, les Espagnols les donnoient à dévorer à leurs chiens de chasse.

Un Cacique de l'Ile de Cuba, nommé Hatucu, condamné par les Espagnols à périr par le feu, pour n'avoir pas donné assez d'or, fut remis, avant qu'on allumât le bucher, entre les mains d'un Franciscain, qui l'exhortoit à mourir Chrétien, et qui lui promettoit le ciel. Quoi! les Espagnols iront donc aussi au ciel? demandoit le Cacique. Oui, sans doute disoit le moine. Ah! s'il en est ainsi, repliqua ce Prince, que je n'aille point au ciel, j'aime mieux aller dans l'enfer.

Des milliers d'Américains servoient aux Espagnols de bêtes de somme, et on les tuoit quand leur laissitude les empêchoit de marcher.

Esclaves Nègres.

Le commerce des Nègres étoit déja connu en Afrique, avant même que les Européens commençassent à voguer sur les côtes de cette partie du monde. Ils ne furent que les imitateurs des marchands mahométans.

Les Chrétiens donnoient alors aux Nègres, qu'ils recevoient par les Arabes, le nom de noirs à cheveux crépus. Les Portugais furent les premiers Chrétiens, qui en 1443 allèrent eux-mêmes chercher des esclaves Nègres sur les côtes d'Afrique. Deux-cents ans après ils furent obligés de partager ce commerce avec d'autres nations de l'Europe, et entr'autres avec l'Espagne en 1678. Ce fut l'Angleterre, qui jusqu'ici fit la traite la plus considérable des Nègres. La ville de Liverpol, qui en 1701 envoya en Afrique un vaisseau pour y chercher des Nègres, y en envoya cent en 1771.

On fait ordinairement monter le nombre des esclaves, qu'on tire annuellement d'Afrique, à 100 mille. Les guerres et les violences qu'employent la plûpart des vendeurs pour se rendre maîtres de ces infortunés, coute certainement la vie à un nombre d'hommes égal à celui auquel ils ravissent la liberté. Un calcul rigoureux démontre, que depuis qu'on fait cultiver les colonies en Amérique par des esclaves Nègres, on a sacrifié pour le moins 55 millions d'hommes.

Avant de les vendre, on les nettoye, on les orne, et on les enduit d'huile de palmier; on lie tous les esclaves mâles, les mains derrière le dos, parcequ'un esclave mordit un jour cruellement un Européen qui vouloit l'examiner. On prend aux femmes esclaves leurs enfans encore à la mamelle, et lorsque celles-ci sont vendues, on donne ces enfans aux acheteurs, qui souvent les jettent à la mer ou sur le rivage. Les marchandises contre lesquelles on échange des esclaves sont: des armes à feu, de la poudre à canon, de l'eau de vie, (on a un esclave pour une mesure d'eau de vie nommé anner), du cuivre, du fer, du plomb, des corraux, du drap, de la fayance, etc. etc. Les Européens se permettent dans ces sortes d'échanges quantité de fraudes; par exemple, les fusils sont si mauvais, qu'ils crèvent au 6 ou 7ème coup; les barils de poudre ont de doubles fonds, on met du savon d'Espagne dans l'eau de vie pour la faire écumer, etc. Mais souvent les Nègres se vengent cruellement de ces tromperies, même plusieurs années après.

Le soi-disant prix des esclaves est : pour un homme fait 640 livres, pour une fille 512 livres. Sur les vaisseaux on enferme les esclaves garottés dans des endroits étroits, de sorte qu'on a vû 70 Nègres obligés de passer 9 ou 10 mois dans un endroit long de 31 pieds, sur 5 à 10 de l'argeur, et à peine 4 de hauteur ; souvent même on pousse l'inhumanité au point, que pour loger sur un vaisseau autant d'esclaves qu'il est possible, on restreint la place de chacun d'eux à 12 ou même à 9 pouces. Le balancement du vaisseau, la mauvaise odeur, et la chaleur de ces prisons, puis la pesanteur de leurs chaines, les playes ulcérées qui proviennent de leurs colliers de fer et de ce qu'ils sont pour la plûpart du tems couchés, les font souvent périr fort promptement. Les Nègres, ceux mêmes qui sont malades, sont couchés nuds sur des planches, le mouvement du vaisseau leur écorche la peau, et leur déchire même de telle sorte la chair des reins et des épaules, qu'on voit les os à nud. Ceux qui sont couchés dans le sang de leurs camarades, sont les premiers qui éprouvent ce sort. Les emplâtres ne servent à rien, parceque le mouvement du vaisseau les détache, ou que les Nègres les arrachent eux-mêmes. Pour leur procurer de l'exercice, on les contraint souvent à coup de fouet, à danser, à sauter ou à chanter sur le tillac. Leurs chants sont pour l'ordinaire mélancoliques, ou des plaintes sur leur éloignement de leur patrie.

Quelquefois ils se révoltent et cherchent à massacrer l'équipage ; on tire alors sur eux, et on en fait mourir quelques-uns de la manière la plus cruelle, pour intimider les autres. Il n'est pas rare de voir un Capitaine du vaisseau jetter à la mer ceux qui sont le plus dangereusement malades, parceque les assécurations ne veulent pas payer pour ceux qui meurent. On les y jette aussi quand on craint la disette d'eau. On reconnut en public, par un procès qui eut lieu à Londres en 1783 au sujet de l'assécuration, qu'un de ces maîtres de vaisseau avoit, dans l'espace de quelques jours, jetté à bord 132 Nègres bien portans, les mains liées derrière le dos, parcequ'il avoit manqué le port, et qu'il craignoit

de manquer d'eau. On compte ordinairement que le quart des esclaves achetés périt dans le transport, soit de maladie, soit des cruautés qu'on leur fait essuyer, ou d'autres accidens. Delà vient qu'un esclave rendu en place, coute ordinairement en Amérique dans les îles appartenantes aux Anglois, 50, 60, et même 120 livres sterling et plus. Ils se vendent très-cher quand ils ont appris un métier. A Surinam, par exemple, on donne 2500 florins pour un charron, et 800 pour un cuisinier. Quand le voyage est heureux, et que la traite va bien, on y gagne 65 et même 100 pour cent, souvent aussi le gain monte à peine à 9 pour 100.

Le traitement des esclaves, il est vrai, a été fort adouci par des codes particuliers; mais comme les maîtres peuvent facilement transgresser ces loix impunement, leur sort est encore très-dur. Les amis de l'humanité souhaitent de voir aboli, le plutôt possible, un trafic qui avilit les hommes.

Commerce des femmes en Angleterre.

Ce commerce n'a jamais été poussé plus loin qu'en 1792. L'artisan Howkins à Oxford vendit sa femme à un maçon pour 5 schellings. Il l'attacha, suivant l'usage, à une corde, qu'il garda à la main jusqu'à ce qu'il eut empoché l'argent, après quoi il la remit à l'acheteur, ou nouveau mari, qu'il félicita et s'en alla.

La même chose arriva à Essex, où un homme vendit sa femme et ses deux enfans pour un petit écu. On fit à cette occasion une fort belle musique; et la mère, la corde au cou, fut obligée de faire trois fois le tour du maché.

Deux garçons charpentiers conclurent un semblable marché entr'eux, et le nouvel acheteur eut l'avantage de voir sa nouvelle moitié faire un héritage de 1500 livres sterlings.

Un

Un homme de Nottingham, vendit sa femme trois semaines après l'avoir épousée. Un cloutier l'acheta à l'enchère, et en donna trois schellings.

Un paysan de la province d'Oxfort avoit vendu sa femme depuis plusieurs années; ses voisins lui ayant fait remarquer qu'il n'avoit pas observé toutes les formalités requises, et que le marché pourroit être révoqué et annullé, il prit gaïement son parti, alla chercher son ancienne femme, la conduisit 7 milles de chemin, la corde au cou, jusqu'au lieu où la vente s'étoit faite autrefois, et l'y vendit de nouveau à raison de 6 livres, selon toutes les règles et formalités usitées. Ce qu'il y eut de plus remarquable en cela, c'est qu'il paya pour elle 4 pennis d'accise, comme pour une pièce de bétail qu'il auroit menée au marché.

Un homme, nommé Ryland, vendit sa femme avec son âne, et en reçut 13 schellings et deux pots de bière d'un autre anier; ils burent tous trois ensemble cet argent dans la première taverne. Cette scène si peu digne d'une nation cultivée, est aussi frappante que l'action des marguilliers de Swadlincola, qui eut lieu le 12 Février 1790. Un homme ayant quitté sa femme, et la paroisse étant obligée de l'entretenir comme une pauvre délaissée, les marguilliers, pour se décharger de ce fardeau, envoyèrent cette femme à l'ardon pour l'y vendre, un homme l'y acheta 2 schellings, le marché fut couché au long dans le livre des accises, et on n'oublia pas même d'y insérer la valeur de la corde.

Le rubis.

Il y avoit autrefois à *Péruse* un jeune homme, nommé *André*, qui s'etoit proposé de faire commerce de chevaux. Ayant appris qu'ils étoient à bon marché dans la ville de Naples, il mit cinq cents écus d'or dans sa bourse, dans l'intention de s'y rendre pour en acheter. Il se mit en chemin; mais comme il n'avoit jamais

perdu

perdu de vue le clocher de sa parroisse, il s'égara plusieurs fois.

Il rencontra près de Naples deux filoux, avec lesquels il entra dans la ville en s'entretenant avec eux de différentes choses. Ils lui demandèrent entr'autres, s'il vouloit faire quelques emplettes à Naples. Oui, leur répondit-il naïvement, j'ai cinq cents écus sur moi pour en acheter des chevaux. Où logerez-vous? lui demandèrent-ils charmés de cette rencontre. — Chez ma tante: Ayez la bonté de m'indiquer sa maison; car n'ayant jamais été à Naples, je ne sais pas où elle demeure: Cette bonne femme, qui ne m'a vu de sa vie, aura bien de la joie de ma visite. Comment s'appelle-t-elle? lui demanda un de ces filoux. — Vous la connoissez peut-être, la veuve *Bognole*? c'est le nom de ma chère tante. O! s'écria l'un de ces Messieurs, c'est ma voisine et bonne amie; mais comme nous sommes encore bien éloignés de sa maison, et qu'il fait fort chaud, nous entrerons ici dans ce cabaret que voilà, pour nous rafraichir auparavant, et après cela je vous accompagnerai chez elle. Il en étoit fort content, et ils entrèrent dans la ville. L'un de ces filoux s'étant informé exactement de tous les parens d'*André*, s'absenta sous quelque prétexte, et se rendit sur le champ chez une femme de sa connoissance, l'instruisit de tout ce qu'il avoit appris touchant la famille du jeune imbécille, et la pria de se bien acquitter de son personnage, en se disant sa tante.

Peu après l'autre filou arriva avec Mr. *André*, qui demanda à parler à Madame sa tante. La fripponne, bien expérimentée dans son métier, parut au haut de l'escalier pour le recevoir: elle courut à lui les bras ouverts, l'embrassa, et demeura quelques momens sans lui rien dire, comme si l'excès de sa tendresse l'eut empêchée de proférer une seule parole; puis fondant en larmes, elle couvrit son front de baisers, et lui dit d'une voix entrecoupée: O mon neveu, mon cher *André!* soyez le bien venu! Et vous ma chère tante, lui répondit *André* tout étourdi de ses embrassades, soyez la bien trouvée. Elle le prit par la main, et le

fit

fit entrer dans une chambre joliment meublée. Quand ils furent assis, elle lui demanda des nouvelles de tous ses parens, qu'elle désigna par leur nom les uns après les autres. *André* satisfit à toutes ses questions. Pendant cet entretien on servit le soupé, et on se mit aussi-tôt à table: Les viandes étoient délicates, et la chère abondante.

Lorsqu'on eut desservi, *André*, qui avoit un peu trop bû, sentit une grande envie de se coucher; et la tante prétendue, qui l'avoit remarqué, le mena dans une chambre contiguë à la sienne, et se retira. Mais à peine se fut il couché et endormi, qu'on lui prit sa bourse avec les cinq cents écus, qu'il avoit dans la poche de sa culotte. Sur le minuit il se sentit pressé par un besoin naturel, causé par la poudre qu'on avoit mise dans la soupe qu'il avoit mangée. Il demanda à la tante, où étoient les commodités. Elle se leva, lui montra une porte qui étoit dans le coin de la chambre, et lui dit d'y entrer. Il le fit; mais ayant mis le pied sur une planche, dont l'un des bouts étoit décloué du soliveau sur lequel elle portoit, il tomba dans les commodités, suivi de la planche; cependant il ne se fit aucun mal, quoi qu'il tombât d'assez haut. Le siége de ces commodités étoit au haut d'un petit cul-de-sac, dans lequel le pauvre diable étoit fort mal à son aise. Il appella à plusieurs reprises sa tante, sa chère tante; et voyant qu'elle ne lui répondoit point, il cria plus fort, mais tout aussi inutilement. Il commença à soupçonner qu'il étoit dupé. Mais comment sortir de ce cloaque infect! Il cherche, il tâtonne, pour trouver une issue: Il s'apperçoit que les latrines ne sont séparées de la rue que par une cloison. Il monte, non sans peine, sur ce petit mur, et lorsqu'il est descendu dans la rue, il va droit à la porte de la maison, qu'il reconnut très-bien. Heurter, appeller, frapper de toutes ses forces, fut l'affaire d'un instant; mais tout fut innutile. Ne doutant plus alors qu'il n'eut été joué: hélas! dit-il les larmes aux yeux, comment est-il possible qu'en si peu de tems j'aye perdu cinq cents écus et une tante! Après plusieurs autres doléances, il frappe encore et se met

met à crier à pleine tête. Il fit un si grand bruit qu'il reveilla les voisins, dont quelques uns s'élevèrent pour savoir ce qui l'occasionnoit. Une des servantes de la friponne se mit à la fenêtre, et feignant de sortir du lit et de sommeiller encore, elle crie d'un ton rauque et de mauvaise humeur: Qui heurte en bas? — C'est moi, ne me connoissez-vous point? Je suis *André*, neveu de Madame *Begnole*. Bon homme, repliqua la servante, si tu as trop bû, va-t-en dormir: tu reviendras demain; car je ne connois point *André*, et je ne comprends rien aux extravagances que tu dis. Retire-toi, et laisse-nous dormir. Quoi! s'ecrie *André*, tu ne sais pas ce que je dis! certes, je suis bien sûr du contraire. Rends-moi mon argent et mes habits que j'ai laissés en haut, car je suis nud en chemise et en caleçon, et je m'en irai volontiers. Tu rêves, sans doute, bon homme, répondit la fille en éclatant de rire, et elle referma aussi-tôt la fenêtre.

André pensa se désespérer: il resolut enfin d'obtenir à forces d'injures, ce qu'il n'avoit pas pu gagner à forces de prières. Il jure, il peste, il crie de toutes ses forces, et, armé d'une grosse pierre, il frappe contre la porte à coups redoublés, et menace de l'enfoncer. Plusieurs des voisins qu'il avoit éveillés, lassés d'entendre tout ce bruit, se mirent aux fenêtres, et semblables à une troupe de chiens qui aboient dans la rue après un chien étranger, s'ecrient tous d'une voix: C'est bien infame de venir à l'heure qu'il est, dire et faire de pareilles impertinences à la porte d'une femme d'honneur. Retirez-vous de bonne grace, et laissez-nous en repos. Si vous avez quelque chose à démêler avec cette Dame, revenez demain, et ne nous rompez plus la tête de tout ce vilain tintamare: si vous ne vous retirez pas dans l'instant, on vous rossera comme un ivrogne impertinent le mérite.

Le pauvre *André* resolut de profiter de cet avis charitable, et de chercher gîte ailleurs: mais comme il pouvoit à peine résister à la puanteur qu'il exhaloit, il alla du côté du port pour se laver. Chemin faisant, il apperçut

apperçut de loin deux hommes, qui venoient vers lui, munis d'une lanterne sourde. Craignant que ce ne fût la patrouille, il voulut les éviter, et se cacha dans une masure qu'il découvrit à ses côtés. Les deux hommes y entrèrent aussi un moment après. Ils s'arrêtent tout proche de lui, posent à terre plusieurs instrumens de fer, et les examinent au claire de leur lanterne. Pendant qu'ils causoient sur ces divers instrumens, l'un d'eux dit à son compagnon, en flairant à droite et à gauche: Que veut dire ceci: je sens une puanteur si forte, que de ma vie je ne crois en avoir senti une pareille. Il tourne en même-tems la lanterne de côté et d'autre, et apperçoit le malheureux *André*. Qui est là? — Point de réponse. — Ils s'approchent avec la lanterne, et le voyant tout barbouillé, lui demandent qui l'avoit mis dans cet état. Le pauvre hère, un peu rassuré, leur conta sa triste aventure. Les deux inconnus cherchant dans leur esprit où l'on pouvoit lui avoir joué ce tour, imaginèrent que ce devoit être dans la maison de *Scarabon*. Bon homme, lui dit alors l'un d'eux, tu dois, malgré la perte de ton argent, remercier le ciel de ce que tu es tombé dans les commodités, et qu'on ne t'ait pas égorgé pendant ton sommeil. Mais à quoi bon les pleurs? Il faut te consoler et prendre ton parti. Tu arracherois plutôt les étoiles du ciel, qu'un seul des écus qu'on t'a pris. Puis, après s'être parlé à l'oreille: Ecoute, lui dirent-ils, nous avons compassion de toi; et si tu veux nous aider dans l'exécution d'une entreprise que nous avons projettée, nous te dédommagerons en quelque manière de la perte que tu as faite. *André* au désespoir, et ne sachant où donner de la tête, répondit sans balancer, qu'il feroit tout ce qu'ils voudroient.

On avoit enterré à Naples, le jour précédent, l'Archevêque de cette ville, avec de très riches vêtemens et un rubis à son doigt, qui valoit plus de cinq cents ducats. Leur dessein étoit de voler ce tombeau. Ils le déclarèrent à *André*, qui prit avec eux le chemin de la cathédrale. Comme l'odeur qu'il exhaloit étoit toujours très-incommode, un des compagnons disoit: Ne saurions-nous trouver un moyen de le laver, afin qu'il

qu'il ne nous infecte plus? Rien n'est plus aisé, répondit l'autre; nous voici tout proche d'un puits. Allons y, et nous le laverons.

Arrivés à ce puits, ils trouvèrent la corde sans sceau. Après quelques momens de réflexion, il fut résolu, d'attacher le maquignon au bout de la corde, et de le descendre lui-même dans le puits, où il pourroit se baigner de pied en cap. On convint qu'il secoueroit la corde, quand, après s'être lavé, il voudroit qu'on le remontât. A peine l'y avoient-ils descendu, qu'un détachement de la patrouille, excédé de fatigue et brûlant de soif, marche vers ce puits, dans l'intention de s'y désaltérer. Les compagnons d'*André* les ayant entendu venir, et craignant d'être arrêtés, prirent aussi-tôt la fuite, et n'en furent point apperçus. Quand les soldats arrivèrent, *André* étoit parfaitement débarbouillé. Ayant mis bas leurs armes et leurs casaques, les voilà à tirer la corde. Ils jugèrent par sa résistance, que le sceau étoit tout plein. Arrivé au haut du puits, *André* lâche la corde et s'élance sur le bord. Les soldats saisis de frayeur, et croyant avoir puisé le diable, s'enfuirent à toutes jambes. Frappé de crainte et ne sachant ce que cela signifioit, il prit le parti de descendre de ce puits, et de s'en aller. A quelques pas de là, il rencontra les deux inconnus, qui revenoient pour le retirer du puits. Etonnés de le voir, ils lui demandent qui l'en avoit retiré, et il leur raconta comment la chose s'étoit passée.

Comme la nuit étoit déja bien avancée, nos trois associés marchent en diligence vers l'église. Ils s'y introduisent, et vont droit au tombeau de l'Archevêque. Il étoit couvert d'une grande pierre de marbre, qu'ils soulevèrent par le moyen de leurs instrumens, et qu'ils étayèrent ensuite de manière qu'un homme pouvoit y passer. Quand cela fut fait, ils commandèrent au pauvre maquignon d'y entrer. Je n'en ferai rien assûrément, dit *André*. Il faut que tu y entres, repliquèrent ses deux compagnons, sans quoi nous allons t'assommer. Le maquignon les jugea très-capables d'ef-

d'effectuer leur menace, ne se le fit pas dire davantage, et y entra. Ces coquins-là, dit-il en lui-même, m'ont bien la mine de vouloir me filouter. Si je suis assez fou pour leur donner tout, ils décamperont pendant que je serai occupé à sortir du caveau, et je n'aurai rien pour mes peines. Quand il fut tout-à-fait descendu, il se souvint de l'anneau précieux dont il leur avoit entendu parler, et il resolut de le garder pour lui: il le tira aussi-tôt du doigt de l'Archevêque, et le mit en lieu de sureté, avec une croix d'or qu'il trouva par hazard en tâtonnant. Il prit ensuite la crosse, la mitre, les gans, les habits pontificaux; en un mot, il dépouilla le Prélat jusqu'à la chemise, et donna tout cela à ses camarades, disant qu'il n'y avoit plus rien de bon à prendre. Ceux-ci se tuoient de dire que l'anneau devoit y être, et qu'il n'avoit qu'à bien chercher. Le bon *André* leur protestoit qu'il ne le trouvoit point. Entendant parler quelques personnes dans la rue, ils ôtèrent l'appui qui soutenoit la pierre, prirent la fuite, et le laissèrent ainsi enfermé dans le tombeau. Le pauvre *André* essaya plusieurs fois de soulever le marbre avec la tête et avec les épaules; mais ses efforts furent inutiles. Accablé de douleur et de fatigue, il tombe évanoui sur le corps de l'Archevêque. Ayant repris ses sens, il pleure, il gémit, il se désespère se voyant dans la cruelle alternative, ou de mourir de faim et de misère dans ce tombeau, ou d'être pendu comme un voleur, si on venoit à le découvrir dans ce lieu.

Tandis qu'il étoit en proie à ces tristes réflexions, il entendit marcher dans l'église. Il se figura, avec raison, que c'étoit d'autres voleurs, qui venoient chercher l'anneau précieux de l'Archevêque. Ils avoient aussi des instrumens de fer, avec lesquels ils ouvrirent le tombeau, et appuyèrent la pierre qui le couvroit. Le plus courageux se mit à terre sur le bord du caveau, et tournant le dos à l'ouverture, il y introduisit d'abord ses jambes l'une après l'autre, pour passer ensuite plus sûrement le reste du corps. *André* le saisissant aussi-tôt par une jambe, le tira à lui de toute sa force. Celui-ci,

en jettant de grands cris, fit des efforts pour s'échapper. Il faillit à s'évanouir de peur; mais rassemblant le peu de forces qui lui restoient, il sortit du trou, et sans songer à refermer le tombeau, il suivit de près ses camarades, qui s'étoient enfuis aussi vite que s'ils eussent eu l'Archevêque à leurs trousses. *André*, tout joyeux de cet évènement inattendu, ne perd pas un instant pour sortir du tombeau, et, muni du rubis et de la croix d'or, se sauve promptement de l'église. Il courut long-tems les rues sans savoir où il alloit. A la pointe du jour, il se trouva devant la maison d'un fripier, qui venoit d'ouvrir sa boutique. Il lui présenta sa croix d'or, et le pria de lui en donner quelques habits, disant que des voleurs l'avoient mis dans l'état où il le voyoit, et qu'il avoit trouvé cette croix d'or, qu'ils avoient apparemment perdue. Le fripier accepta de bon coeur ses propositions, et lui donna de fort beaux habits pour sa croix d'or. S'étant habillé, il retourna aussi-tôt à Pèrouse avec son rubis, qui le dédommagea de la perte de ses écus.

Moyen de ressusciter les morts. Conte Persan.

Féridoun, Roi de Perse, avoit vu mourir entre ses bras la belle *Irandocte*, et vouloit suivre au tombeau cette épouse tendre et vertueuse. Déja il avoit passé trois jours et trois nuits sans nourriture, sans sommeil, sans autre compagnie que son désespoir. Déja la mort se préparoit à frapper cette nouvelle victime, lorsqu'un Philosophe Indien, que le Monarque honoroit de sa confiance, entra tout à-coup dans le reduit lugubre où il s'étoit confiné. Roi des Rois, lui dit ce sage ami, daignez m'écouter un moment. Je ne viens point irriter votre douleur par des consolations frivoles: je viens vous annoncer le retour prochain du bien que vous n'espérez plus. Bientôt, n'en doutez point, bientôt la Reine elle-même essuiera les pleurs qu'elle fait couler. Elle vivra, elle fera encore votre bonheur et le nôtre. ...

Je

Je vois l'étonnement où ce discours vous jette; mais sachez, Seigneur, que je viens de découvrir dans les écrits d'un ancien sage, un moyen de rappeller à la vie l'aimable *Irandocte*, un moyen sûr, et qui paroît aussi simple que facile. Il ne sagit que de trouver trois personnes vraiment heureuses, et de graver leurs noms sur son tombeau. La vertu seule de ces trois noms vous rendra votre auguste épouse, et à vos sujets leur Reine et leur mère. Je veux vivre, s'écria le Roi; oui je vivrai encore pour tenter cette expérience merveilleuse. Cherchez, choisissez vous-même, sage *Koulai*, ces heureux mortels dont vous avez besoin. S'ils me rendent ma chère *Irandocte*, je serai plus heureux moi seul, qu'ils ne peuvent l'être tous trois ensemble. Il fit publier aussi-tôt, que tous ceux qui jouissoient d'un vrai bonheur eussent à se présenter devant le Philosophe *Koulai*; qu'ils répondissent sincérement à ses questions, et lui laissassent leurs noms correctement écrits; qu'à leur prompte obéissance en tous ces points, le ciel avoit attaché la vie de *Féridoun*, et la résurrection d'*Irandocte*.

A peine eut-on fait cette proclamation, qu'un jeune homme arriva presque essoufflé chez le Philosophe Indien, et lui dit brusquement: Je m'appelle *Kobad*,... voilà mon nom bien écrit, ... ressuscitez la Reine. Il reprit haleine, et il ajouta: Mais dès aujourd'hui, s'il se peut; je vous avertis, Seigneur *Koulai*, qu'il n'y a point de tems à perdre. Pourquoi cette précipitation? demanda le Philosophe. Seigneur, reprit *Kobad*, j'adore la charmante, la divine *Ménoulon*, la plus parfaite créature que le ciel se soit plu à former! Mais, oserai-je proférer cette espèce de blasphême? La divine *Ménoulon* n'est pas exempte des caprices qu'on reproche à son sexe. Hier elle me bannit inhumainement de sa présence; elle me rappelle aujourd'hui; je suis aujoud'hui le plus heureux des hommes. Que sais-je, si demain. . . . J'entends, interrompit *Koulai*, vous êtes le plus heureux des hommes, tant que vous êtes aimé de la divine *Ménoulon*; et elle vous aime, ou vous chasse, selon le tems qu'il fait: voilà une étrange félicité: j'aimerois

mieux, pour moi, une fièvre intermittente; les accès sont réglés, et l'on sait à quoi s'en tenir. Franchement, Seigneur *Kobad*, remportez votre nom; il ne peut rien pour la résurrection de la Reine.

Deux amans respectables se présentèrent quelques jours après, et furent beaucoup mieux reçus. Depuis plus de quatre ans, *Zalzer* et *Balkis* avoient conçu l'un pour l'autre l'estime la mieux fondée, l'amour le plus raisonnable et le plus tendre. Cet amour, toujours traversé, avoit enfin vaincu tous les obstacles. Ils s'étoient épousés ce jour-là même; et ce fut du pied de l'autel, où ils avoient assuré leur bonheur, qu'ils vinrent en faire une peinture aussi vive que touchante. Le Philosophe en parut enchanté; mais il fit comprendre aux nouveaux mariés, qu'il convenoit de soumettre à quelque espèce d'épreuve une félicité dont la date étoit si récente. L'épreuve, ajouta-t-il, ne sera ni longue, ni pénible. Jouissez pendant huit jours le plaisir de vous voir et de vous posséder; mais jouissez-en sans interruption, sans distraction, dans une solitude parfaite. Vous vous suffisez l'un à l'autre: pour deux coeurs bien épris, le monde n'est plus rien. Charmés de ce conseil, les deux époux coururent goûter toutes les délices d'une tête-à-tête de huit jours. Qu'elles furent douces, qu'elles furent vives pendant la première journée! Le lendemain elles le furent moins; le lendemain on s'ennuya; le lendemain on se querella, et le cinquième jour on se quitta.

Après les deux époux, deux hommes de peu d'apparence, qui avoient l'air assez triste, vinrent demander à *Kouiai* un moment d'audience. Ils étoient frères, et ce fut l'aîné qui porta la parole. Nous sommes, dit-il, sans naissance, sans amis; et dans la petite ville où nous vivons, à peine sommes-nous connus de nos voisins: en un mot, Seigneur Philosophe, nous ne sommes pas heureux, il s'en faut de beaucoup; mais s'il plaisoit au Roi, nous le serions bientôt, et plus qu'il ne faudroit pour ressusciter la Reine. Il ne s'agiroit que de donner à mon frère le gouvernement de notre petite ville, et à moi

à moi, dont les inclinations sont moins nobles et plus sensées, il suffiroit de me faire compter vingt mille pièces d'or. Ce que vous demandez l'un et l'autre est très-faisable, répondit *Koulai*; j'en parlerai volontiers au Roi, qui ne vous refusera pas si peu de choses; mais souffrez que j'y mette une condition. Il faut que vous m'ameniez, vous, un homme riche de vingt mille pièces d'or, de cent mille, si vous voulez; vous, le Gouverneur d'une ville, petite ou grande, et que ces deux personnes soient vraiment contentes de leur état. Je ferai alors votre affaire, et la résurrection d'*Irandocte* est immanquable; au lieu de trois heureux que nous cherchons, nous en aurons quatre. Les deux frères se chargèrent gaïement de la commission, et promirent de revenir bientôt, chacun avec un camarade: mais ils ne revinrent point; ils ne trouvèrent, dit on, que des riches qui vouloient s'enrichir, et des Gouverneurs de villes qui demandoient des gouvernemens de provinces.

Ce fut par de pareils expédiens, que *Koulai* se débarrassa d'une foule de visionnaires, qui promettoient tous d'être heureux, s'ils pouvoient avoir une terre, une charge, un titre honorifique, etc. Mais parmi tant d'ames vaines ou intéressées, il lui vint enfin des frontières de la Perse, un galant homme, qui ne demandoit rien, qui ne désiroit rien. Seigneur, lui dit ce fortuné mortel, j'aime uniquement le plaisir, mais je l'aime sagement, et pour le mieux goûter, je le varie, je le modère, je m'en prive même quelquefois. Je suis jeune encore, je jouis d'une santé excellente et d'un bien considérable. Ajoutez une humeur douce et gaie, des amis qui ne me gênent point, une maîtresse charmante que je n'aime ni trop, ni trop peu; et jugez d'après tout cela, si j'ai raison de me croire heureux. — Vous avez raison, sans doute; et j'avoue qu'à votre place, j'aurois grand'peur de mourir. — Eh! mais... j'en ai bien aussi quelque peur. Les biens de la vie seroient trop de chose, si on ne craignoit pas de les perdre. — Fort bien..., mais quand j'y pense, les biens de la vie sont-ils fort purs, sont-ce de vrais biens, dès que cette crainte les empoisonne? — Je ne songe à la mort,

que le moins que je peux. — Faites mieux encore, n'y songez point du tout; ou, ce qui n'est guère plus difficile, trouvez un secret pour ne point mourir. Je pourrai alors vous faire inscrire sur le tombeau d'*Irandocte*, . . . encore ne sais-je.

L'homme de plaisir s'en retourna, en tâchant de ne plus penser à la mort; mais cela même c'étoit y penser; et *Koulai* songea tout de bon à finir cette espèce de tragi-comédie, où il avoit joué depuis trois mois un rôle assez fatigant. Il alla trouver le Roi, dont la douleur étoit devenue beaucoup plus traitable; et il ne craignit point de lui avouer le peu de fruit de ses recherches. Mais après tout, lui dit ce Prince, qu'avons-nous besoin de tant de perquisitions et d'interrogatoires? Que ne mettez-vous tout d'un coup sur le tombeau de la Reine les noms de deux de vos confrères . . . et le vôtre tout le premier? Où est donc ce bonheur si pur, que les Philosophes se vantent de goûter dans la possession de la sagesse? — Hélas! Seigneur, les Philosophes sont hommes; ils se trompent souvent, et ils mentent quelquefois. Pour ce qui me regarde, j'ai travaillé trente ans à acquérir la sagesse et le bonheur; et il est trop vrai que je ne possède ni l'un ni l'autre. — Mais, mon cher *Koulai*, personne n'est donc heureux? — Non, Seigneur, puisqu'il faut enfin vous l'avouer; personne n'est parfaitement heureux, et personne ne peut l'être sur une terre que le ciel a maudite. L'héroïne que vous pleurez, comprit de bonne heure cette vérité triste et salutaire. Elle se soumit courageusement à l'arrêt du ciel, et en usant bien d'une vie malheureuse, elle en a mérité, sans doute, une meilleure. O Roi des Rois! imitez votre auguste épouse; et cessez enfin de vous affliger de son bonheur.

Le Roi, toute réflexion faite, sut bon gré au Philosophe du stratagême et de l'intention. Il ne songea plus à ressusciter la Reine, et il se consola, comme on se console ordinairement: le tems, la dissipation, et de nouvelles peines, lui firent oublier les peines passées.

Robin-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0142
DFG

Robinson Crusoë.

Il y avoit dans la ville de Hambourg un homme qui s'appelloit *Robinson*. Il avoit trois fils: l'aîné eut envie d'être soldat; il se fit enrôler, et fut tué dans une bataille contre les François. Le second, qui vouloit étudier en médecine, ayant bû un jour qu'il étoit fort échauffé, fut pris d'une maladie de poitrine, et mourut. Il ne restoit donc plus que le cadet, nommé *Crusoë*. Son père et sa mère mirent dès lors toutes leurs espérances en ce fils unique. Ils l'aimoient fort; mais leur amour envers lui n'étoit pas raisonnable. Ils laissoient leur enfant faire toutes ses volontés; et comme ce cher fils aimoit mieux jouer que travailler et apprendre quelque chose, ils lui permettoient de jouer presque tout le long du jour; et il n'apprenoit rien. Il grandissoit, et on ne savoit pas ce qu'on feroit de lui. Son père souhaitoit qu'il apprit le commerce; mais le fils n'en avoit pas la moindre envie. Il étoit déja dans sa dix-septième année, et avoit perdu la plus grande partie de son tems à courir les rues.

Un jour, où, suivant sa coutume, il étoit allé battre le pavé du côté du port, il rencontre un de ses camarades, qui étoit fils d'un maître de navire, et sur le point de partir pour Londres avec son père. Il lui demanda, s'il ne vouloit pas être du voyage. Volontiers, répondit *Crusoë*; mais mes parens ne le voudront pas. Eh! reprit l'autre, partez avec moi comme vous voilà: Dans trois semaines nous sommes de retour; et pour ce qui est de votre père et de votre mère, vous n'avez qu'à leur faire dire ce que vous êtes devenu. Mais je n'ai point d'argent sur moi, disoit *Crusoë*. Qu'importe? repliqua l'autre, je payerai pour vous pendant la route.

Après quelques momens de réflexions, le jeune *Robinson* dit à son ami: Eh bien, je serai de la partie: Nous verrons bien des choses que je n'ai pas encore vues; et c'est ce que j'aime. Il y a déja long-tems que je voulois faire un petit voyage; mais mon père ne vouloit jamais le permettre. Là-dessus il chargea quel-

qu'un d'aller trouver son père, et de lui dire de sa part, qu'il étoit parti pour voir l'Angleterre, et qu'il seroit de retour en peu de jours. Ensuite les deux amis se rendirent à bord.

Les matelots levèrent les ancres, et déployèrent les voiles: le vent commença à pousser le navire, et le maître dit adieu à la ville en la saluant de six coups de canon. Le jeune *Robinson* étoit sur le tillac avec son ami, et ne se possédoit pas de joie de ce qu'enfin il alloit voyager. La journée étoit agréable, et le vent si favorable qu'ils perdirent bientôt de vue la ville de Hambourg, et le jour suivant, ils se trouvèrent déjà en pleine mer. *Robinson* ouvrit de grandes yeux, lorsqu'il ne vit plus devant soi que le ciel et de l'eau.

Les deux premiers jours de leur navigation, il fit le plus beau tems du monde; mais le troisième le ciel se couvrit tout d'un coup de gros nuages: l'air devint à chaque moment plus obscur, et le vent se mit à souffler de toutes ses forces. Les éclairs fendoient les ténèbres épaisses, et les éclats de tonnerre grondoient d'une manière effroyable. La pluye tomboit comme par torrens, et la tempête tourmentoit la mer avec tant de violence, que les flots s'enfloient et s'élevoient comme des maisons. Le navire étoit horriblement agité, tantôt une vague élevée le portoit jusqu'aux nues, tantôt il le précipitoit jusques dans le fond de l'abyme; tantôt il étoit couché d'un côté, tantôt de l'autre. C'étoit un bruit et un fracas effroyable dans les cordages et dans le vaisseau! on étoit obligé de se tenir à quelque chose, pour n'être pas renversé à chaque instant. *Robinson*, qui n'étoit point encore fait à tout cela, prit des vertiges, des maux de coeur, et en fut si malade, qu'il crut qu'il alloit rendre l'ame. Ah! mes parens! mes pauvres parens! s'écria-t-il: ils ne me reverront plus jamais!

Crac! crac! — Ah ciel! ayez pitié de nous! s'écria l'équipage. Qu'y a-t-il? demanda *Robinson*, qui étoit à moitié mort de frayeur. Ah! répondit-on, nous sommes perdus! un coup de foudre a brisé le mât de

de missaine. Nous sommes perdus! crioit une autre voix du fond de cale: le vaisseau fait eau, et il y en a déja quatre pieds! — A ces mots *Robinson*, qui étoit assis sur le plancher de la cabine, tomba à la renverse et perdit entièrement connoissance. Tous les autres coururent aux pompes, pour conserver, s'il étoit possible, le vaisseau à flot, c'est à dire sur l'eau. A la fin il vint un matelot, qui secoua *Robinson*, et lui demanda, s'il vouloit être le seul qui demeurât là couché sans rien faire, tandis que tous les autres gens du vaisseau travailloient à n'en pouvoir plus.

Il essaya donc de se lever, quelque foible qu'il fut, et alla se mettre à une des pompes. Cependant le maître fit tirer quelques coups de canon, pour donner à d'autres navires, au cas qu'il s'en trouvât par hazard qui ne fussent pas éloignés, le signal du danger où il étoit. *Robinson*, qui ne savoit ce que signifioit ce bruit, crut que le vaisseau s'étoit fendu, et s'évanouit de nouveau. Un matelot, qui prit sa place, le poussa à côté avec le pied.

On pompoit à force; mais l'eau s'élevoit toujours davantage dans le fond de cale, et l'on n'attendoit plus que le moment où le vaisseau alloit couler à fond. Pour l'alléger, on jetta à la mer tout ce dont on pouvoit à la rigueur se passer, comme canons, ballots, tonneaux, etc. Mais tout cela ne servit de rien.

Cependant un autre vaisseau avoit entendu le signal de détresse, et envoyoit une chaloupe pour sauver l'équipage. Mais cette chaloupe ne pouvoit approcher, parceque les vagues montoient trop haut. Enfin elle s'approcha assez près de la pouppe, pour pouvoir jetter un cable aux gens qui y étoient. Par ce moyen ils tirèrent la chaloupe; et dès lors tout ce qui avoit des jambes y sauta pour se sauver. *Robinson*, qui ne pouvoit se tenir sur les siennes, y fut aussi jetté par quelques matelots compatissans.

A peine furent-ils un peu éloignés de leur vaisseau, qu'il coula à fond. Heureusement la tempête commença

à diminuer, sans quoi les vagues auroient infailliblement englouti la chaloupe, qui arriva enfin, après bien des dangers, au vaisseau auquel elle appartenoit, et où tous furent reçus. Ce vaisseau fit voile pour Londres, où il arriva en peu de jours. On descendit à terre, et chacun se réjouit d'avoir ainsi échappé à la mort.

Le premier soin de *Robinson* fut de regarder la grande ville de Londres, au point qu'il en oublia le passé, et ne songea plus à l'avenir. A la fin pourtant son estomac l'avertit qu'il falloit avoir de quoi manger, si l'on vouloit vivre dans cette grande ville. Il alla donc trouver le maître avec lequel il étoit arrivé, et le pria de permettre qu'il se mit à table avec lui. Celui-ci se fit un plaisir de le recevoir amicalement. Pendant le repas, il demanda à ce jeune homme, quel motif l'avoit engagé à venir à Londres, et ce qu'il se proposoit d'y faire. *Robinson* lui raconta alors avec franchise, qu'il n'avoit fait ce voyage que pour s'amuser, qu'il l'avoit même fait à l'insû de ses parens, et que présentement il ne savoit que devenir. A l'insû de vos parens! s'écria le maître: Croyez-moi, jeune imprudent, si je l'avois sû à Hambourg, je ne vous aurois pas pris sur mon bord pour toutes choses au monde.

Robinson baissoit les yeux, et la honte coloroit son visage. Mais que dois-je faire maintenant? demanda-t-il en sanglottant. Ce que vous devez faire? répondit l'autre, vous en retourner chez vos parens, embrasser leurs genoux, et leur demander pardon de votre imprudence; voilà ce que vous devez faire. Voulez-vous me ramener à Hamburg? lui demanda *Robinson*. Moi, répondit le maître; avez-vous donc oublié que mon vaisseau a péri? Je ne m'en retournerai que lorsque j'aurai trouvé occasion d'acheter un autre navire; et cela pourroit tarder plus long-tems qu'il ne vous est permis de vous arrêter ici. C'est sur le premier vaisseau qui partira pour Hambourg que vous devez vous mettre, et cela plutôt aujourd'hui que demain. Mais je n'ai point d'argent, disoit *Robinson*. Voici quelques guinées, répondit le maître: allez au port, et arrêtez une place

sur

sur quelque navire. Et là dessus, il lui souhaita un bon voyage.

Robinson étant arrivé au port, apprit qu'il n'y avoit point de navire prêt à faire voile pour Hambourg. L'homme, qui lui donna cette nouvelle, étoit de ces Capitaines qui font le voyage de Guinée. Cet homme trouva du plaisir à continuer la conversation avec *Robinson*, et l'invita à venir à son bord prendre une tasse de thé dans sa cabine. *Robinson* y consentit, et se rendit à bord avec lui.

Le Capitaine ayant appris le grand désir qu'avoit *Robinson* de voyager, lui proposa de faire le voyage de Guinée; il ne vous en coûtera rien, ajouta-t-il; vous ne serez pas obligé de faire la moindre dépense, et ce voyage peut vous procurer un gain considérable. Mais, dit *Robinson*, je n'ai que trois Guinées: A quoi puis-je employer un si petite somme, pour être en état de faire quelque commerce dans l'endroit où vous voulez aller? Je vous en prêterai encore six, répondit le Capitaine de vaisseau: Il ne vous en faut pas davantage, pour acheter suffisamment de quoi vous enrichir en Guinée, si la fortune nous est un peu favorable. Et que faudroit-il donc acheter pour cela? demanda *Robinson*. De pures babioles, répondit le Capitaine, toutes sortes de jouets, des perles de verres, des couteaux, des ciseaux, des rubans, des fusils, etc. Qui font tant de plaisir aux Négres d'Afrique, qu'ils vous en donneront cent fois la valeur en or, yvoire, et en autres choses.

Robinson, transporté de joie, oublia père et mère, et dit au Capitaine qu'il feroit ce voyage avec lui. Il alla aussi-tôt avec un matelot en ville, et employa ses neuf Guinées à l'achat des marchandises que le Capitaine lui avoit conseillé d'acheter, et il les fit porter à bord.

Le lendemain, le vent étant favorable, on leva l'ancre, et ils mirent à la voile. Ils passèrent sans le moindre accident le pas de Calais et le Canal, et se trouvèrent en peu de tems au milieu de l'océan Atlantique, où ils eurent plusieurs jours un vent si contrai-

contraire, qu'ils furent poussés toujours plus du côté de l'Amérique.

Un soir le pilote annonça, qu'il appercevoit du feu dans un grand éloignement, et que de plus il avoit entendu quelques coups de canon, qui étoient partis du même endroit. Tous se hâtèrent de courir sur le tillac, virent le feu, et entendirent distinctement plusieurs coups. Le Capitaine consulta exactement sa carte marine, et trouva qu'il n'y avoit de ce côté là aucune terre dans l'espace de plus de cent lieues; et tous ensemble conclurent, que ce feu ne pouvoit être autre chose que celui d'un vaisseau qui brûloit. On résolut dans le moment de porter du secours aux malheureux, et l'on tourna de ce côté. Bientôt après leur conjecture se vérifia, et ils apperçurent effectivement un grand vaisseau, qui étoit dévoré par les flammes.

Le Capitaine commanda aussi-tôt qu'on fit feu de cinq canons, afin de donner le signal aux pauvres infortunés, qu'il y avoit près de là un navire qui se hâtoit d'aller à leur secours. A peine ceci fut-il exécuté, qu'on vit avec effroi le vaisseau qui étoit en feu, sauter tout à coup en l'air avec un grand fracas; et bientôt après tout alla à fond, et le feu fut éteint. La flamme avoit gagné apparemment la sainte-barbe; ce qui cause cet accident fâcheux.

On ne pouvoit pas encore savoir ce que tous ces pauvres gens étoient devenus. Il étoit possible, qu'avant que le vaisseau eut sauté en l'air, ils se fussent sauvés dans leurs chaloupes; par cette raison le Capitaine continua de faire tirer le canon pendant toute la nuit, afin d'apprendre à ceux qui étoient en danger, de quel côté se trouvoit le vaisseau qui souhaitoit de les secourir. Il fit aussi suspendre toutes les lanternes, afin qu'ils pussent appercevoir le vaisseau.

A la pointe du jour on découvrit effectivement, par le moyen des lunettes d'approche, deux chaloupes remplies de monde, et qui étoient portées en haut et en bas au milieu des vagues élevées. On remarqua que le vent

Vent leur étant contraire, ils faisoient force de rames vers le vaisseau. Tout de suite le Capitaine fit mettre le pavillon, pour signal qu'on les avoit apperçus, et qu'on étoit prêt à les recevoir. En même tems le vaisseau alla à toutes voiles de leur côté, et dans une demi heure on les joignit heureusement.

Ils étoient soixante, tant hommes que femmes et enfans, qui furent tous reçus à bord. Quelle scène touchante formèrent ces pauvres gens, lorsqu'ils se virent si heureusement délivrés! Les uns crioient de joie, les autres transportés d'allegresse sautoient çà et là sur le vaisseau: D'autres étoient pâles et se tordoient les mains, etc. On fit prendre des rafraichissemens à ces pauvres gens, qui étoient épuisés de fatigue. Après quoi il fut question de savoir, dans quel endroit on les mettroit à terre. De les emmener en Guinée, cela n'étoit pas faisable pour deux raisons: Car premièrement, pourquoi ces pauvres gens devoient-ils faire un si long voyage dans un pays où aucun intérêt ne les appelloient? Et ensuite, il n'y avoit pas assez de provisions sur le vaisseau pour suffire à tant de monde pendant cette route. A la fin le Capitaine prit la résolution de les conduire à *Terre-Neuve*, où ils auroient occasion de retourner en France avec des François qui font la pêche de la morue.

On se rendit donc à Terre-Neuve, où des vaisseaux François reçurent à bord ces infortunés.

Le Capitaine s'en retourna aussi-tôt avec un vent favorable, afin de continuer son voyage pour la côte de Guinée; et en peu de tems ils eurent fait de nouveau quelques centaines de lieues.

Un matin ils apperçurent un grand vaisseau qui venoit à eux. Ils entendirent qu'il tiroit quelques coups de détresse, et remarquèrent qu'il avoit perdu les mâts. Ils dirigèrent leur course vers ce vaisseau endommagé, et lorsqu'ils en furent assez près pour pouvoir parler avec ceux qui étoient dessus; ces infortunés levant les mains et leur crièrent: Sauvez, o sauvez un

vaiseau

vaisseau rempli de malheureux, qui tous périssent, si vous n'avez pitié d'eux! On leur demanda, en quoi consistoit donc proprement leur malheur? Alors l'un d'entre eux parla de la sorte:

„Nous sommes des Anglois, qui étions partis pour „l'île françoise de la Martinique. Nous allions chercher „une cargaison de caffé Comme nous étions là à „l'ancre et sur le point de repartir, notre Capitaine et „le Contre-maître, allèrent à terre, pour faire encore „quelques emplettes. Pendant ce tems, il s'éleva une „tempête, avec un tourbillon si violent que le cable de „notre ancre en fut rompû, et que nous fumes chassés „du port dans la haute mer. L'ouragan régna avec „fureur pendant trois jours et trois nuits; nous perdîmes „nos mats, et dérivâmes quelques centaines de lieues. „Malheureusement, personne de nous ne s'entend à „conduire un vaisseau: Il y a déja plus de huit semaines „que nous sommes ainsi jetté de côté et d'autre; toutes „nos provisions sont consumées, et plusieurs d'entre „nous sont à demi morts de faim.“

Le Capitaine fit aussi-tôt mettre la chaloupe en mer, prit avec lui quelques provisions, et se rendit lui-même au vaisseau avec *Robinson*. Ils trouvèrent l'équipage dans la situation la plus déplorable; tous avoient un air affamé, et plusieurs d'entre eux pouvoient à peine se tenir sur leurs pieds. En entrant dans la cabine, le spectacle le plus effrayant s'offrit à leurs yeux. Une mère avec son fils et une jeune servante étoient là étendus, et déja morts de faim selon toutes les apparences. Le jeune homme étoit couché sur un lit, et avoit encore dans la bouche un morceau d'un gant de peau, qu'il avoit déja rongé à moitié. On les crut morts tous les trois: mais on découvrit bientôt qu'ils avoient encore un reste de vie; car après qu'on leur eut fait couler quelques gouttes de bouillon dans la bouche, ils commencèrent peu à-peu à rouvrir les yeux. Mais la mère étoit déja trop foible pour avaler quelque chose, et elle fit entendre par signes qu'on se bornât à secourir son fils. Effectivement elle expira bientôt après. On

fit

fit revenir les deux autres par le moyen de quelques remèdes, et le Capitaine reussit par ses soins à leur conserver la vie. Mais lorsque le jeune-homme porta ses regards sur la mère, et qu'il remarqua qu'elle étoit morte, l'effroi le fit retomber dans un évanouissement, dont il fût très-difficile de le tirer. Cependant on parvint à lui faire reprendre connoissance, et il en réchappa, ainsi que la servante.

Alors le Capitaine pourvût le vaisseau de tous les vivres, dont il pouvoit se passer lui-même; il fit réparer, autant qu'il fut possible, par ses charpentiers, les mâts qui avoient été rompus; et donna à l'équipage les instructions nécessaires pour arriver à la Terre la plus voisine; c'étoient les îls Canaries. Il y fit voile également, afin de prendre d'abord de nouvelles provisions.

A leur arrivée, *Robinson* descendit à terre avec le Capitaine, et ne pouvoit se rassassier du superbe coup d'oeil qu'offre le fertilité de cette île.

Comme le Capitaine fut obligé de s'y arrêter quelque tems, pour faire reparer son navire, qui avoit été un peu endommagé, *Robinson* commença à s'ennuyer au bout de quelques jours. Son esprit inquiet étoit avide de changement, et il souhaitoit d'avoir des ailes, afin de pouvoir voler par tout l'univers, aussi vite que possible.

Dans cette intervalle arriva un vaisseau portugais venant de Lisbonne, et qui vouloit aller en Brésil en Amérique. *Robinson* fit connoissance avec le Capitaine de ce vaisseau, et entendant parler de la poudre d'or et des pierres précieuses, il souhaita passionnement d'aller dans ce riche pays, pour y amasser des richesses. Trouvant que le Capitaine portugais étoit disposé à l'emmener avec lui sans payer, et apprenant que le vaisseau anglois seroit obligé de s'arrêter au moins quinze jours encore, il ne put resister plus long-tems à l'envie d'aller plus loin. Il declara donc tout net à son ami le Capitaine anglois, qu'il alloit le quitter pour faire le voyage du Brésil. Celui-ci, qui peu auparavant avoit appris de *Robinson* même, qu'il couroit le monde à l'insû de ses parens;

parens, fut charmé d'être débarrassé de lui, et lui fit présent de l'argent qu'il lui avoit prêté en Angleterre.

Robinson se rendit donc à bord du vaisseau portugais, et le voilà en chemin pour le Brésil. En passant près de l'île de Ténériffe, il regarda avec étonnement la haute montagne, nommée le *Pic*, qui se trouve dans cette île, et qui est une des plus hautes de la terre. Une sombre obscurité couvroit déja la mer, et le sommet de cette montagne étincelloit encore de rayons du soleil, comme s'il avoit été tout en feu.

Plusieurs jours de suite le voyage fut fort heureux. Mais tout à coup il s'éleva un violent ouragan, qui souffla du sud-est. Les vagues écumoient et s'ammonceloient aussi haut que des maisons, lançant le vaisseau ça et là. Cette tempête épouvantable dura six jours consécutifs, et jetta le navire si loin, que le pilote et le Capitaine ne savoient plus où ils étoient. Ils crurent cependant qu'ils ne devoient pas être éloignés des îles Caraïbes. Comme le septième jour commençoit à poindre, un matelot causa à tout l'équipage la joie la plus vive, en s'écriant tout-à-coup: Terre! Tous se rendirent en hâte sur le tillac, pour voir quelle étoit la terre à laquelle ils alloient arriver. Mais dans ce moment même leur joie fut changée en la frayeur la plus mortelle. Le vaisseau toucha, et tous ceux qui étoient sur le tillac reçurent une secousse si violente, qu'ils en tombèrent à la renverse. Le vaisseau avoit donné sur un banc de sable, et s'étoit arrêté au même moment, comme s'il y avoit été cloué. D'abord après, les vagues écumantes firent jaillir tant d'eau sur le tillac, que tous furent obligés de se réfugier dans les chambres et l'entrepont, pour n'être pas emportés par les lames.

Alors on entendit parmi l'équipage des cris lamentables, des gémissemens et des sanglots, qui auroient fendu un cœur de roche. Les uns prioient Dieu, d'autres crioient; quelques uns s'arrachoient les cheveux de désespoir; d'autres étoient sans mouvement, comme des cadavres. Parmi ces derniers se trouvoit *Robinson*, qui étoit plus mort que vif.

Tout

Tout d'un coup l'on cria que le vaisseau s'étoit fendu. Cette effroyable nouvelle leur rendit à tous une nouvelle vie. On courut promptement sur le tillac; on descendit la chaloupe avec la plus grande vitesse, et tous sautèrent dedans. Mais il y avoit tant de monde, que la chaloupe surnageoit à peine au dessus de l'eau de la largeur d'une main. La terre étoit encore si éloignée et la tempête si violente, que chacun regarda comme une chose impossible d'atteindre la côte. Cependant ils firent ce qu'ils pûrent à force de rames, et le vent les poussa heureusement vers la terre. Tout-à-coup ils virent une vague, haute comme une montagne, qui rouloit vers la chaloupe. A cet aspect terrible ils demeurèrent tous sans mouvement, et laissèrent tomber les rames. La vague monstrueuse atteint la chaloupe; elle est renversée, et — tous ensemble sont engloutis par la mer en fureur! —

Cependant la vague qui avoit enseveli *Robinson*, l'entraina avec elle, et le lança du côté du rivage. Il fut jetté si rudement contre un morceau de rocher, que la douleur le tira de l'assoupissement l'étargique dans le quel il étoit déja plongé. Il ouvrit les yeux, et voyant, contre toute attente, qu'il se trouvoit sur le sec, il employa ses derniers efforts, pour gagner le haut du rivage. Il y parvint; et à peine y fut-il, qu'il retomba en foiblesse, et demeura assez long-tems sans connoissance. Lorsqu'enfin ses yeux se rouvrirent, il se leva et se mit à regarder de tous côtés. Dieu quel coup d'oeil! Le vaisseau, la chaloupe, ses compagnons, tout avoit disparu; il ne voyoit rien, que quelques planches arrachées, que les flots poussoient vers le rivage. Lui seul, lui tout seul avoit échapé à la mort. Tremblant de joie et de frayeur, il se jetta à genoux, leva ses mains vers le ciel, et remercia à haute voix, et en versant un torrent de larmes, le Seigneur des cieux et de la terre, qui l'avoit sauvé si miraculeusement.

Lorsque la joie qu'il avoit de son heureuse délivrance fut passée, il se mit à refléchir sur sa situation. Il regarda tout autour de lui: mais partout ce n'étoient

que des arbres, des buissons, des ronces et des pierres. D'aucun côté il n'appercevoit rien qui put lui faire présumer, que ce pays fut habité par des hommes. Les cheveux lui dressèrent à la tête, lorsqu'il se dit à lui-même: Quoi! s'il y avoit ici des bêtes féroces, ou des hommes sauvages!

La frayeur le rendit d'abord comme immobile. Il n'osoit bouger de sa place; le moindre bruit l'intimidoit; mais une soif brûlante le tira bientôt de cette langueur affreuse; et ne pouvant plus y résister, il s'étoit forcé d'aller ça et là, pour chercher quelque source ou quelque ruisseau. Heureusement il trouva une eau pure et limpide, où il pouvoit se rafraichir à souhait. Il en rendit graces à Dieu, espérant qu'il lui accorderoit aussi la nourriture. Celui qui nourrit les oiseaux, disoit-il, ne me laissera pas mourir de faim!

A la vérité ce n'étoit pas la faim qui le pressoit, parceque l'angoisse et la frayeur lui avoient ôté l'appétit; mais il soupiroit d'autant plus après le repos. Ses souffrances, ses anxiétés l'avoient tellement épuisé, qu'il pouvoit à peine se tenir sur ses pieds.

Cependant il s'agissoit de savoir où il pourroit passer la nuit. Par terre, et à la belle étoile? Mais il pouvoit venir des hommes, ou des bêtes sauvages, qui le dévoreroient. De maison, ou de cabane, ou de caverne il n'en appercevoit nulle part aucune trace; il pleuroit; il étoit incosolable; il ne savoit quel parti il devoit prendre. A la fin, il se détermina à imiter les oiseaux, et à chercher comme eux un asyle sur quelque arbre. Bientôt il s'en offrit à sa vue un, dont les branches étoient si épaisses, si touffues, qu'il pouvoit s'y asseoir et s'adosser commodément. Il grimpa sur cet arbre, prioit Dieu de tout son coeur, s'arrangea ensuite, et s'endormit à l'instant.

Pendant le sommeil son imagination échauffée lui retraça tous les événemens de la veille. Il croyoit voir encore les flots mugissans, le navire s'enfoncer; il croyoit entendre les cris de l'équipage. Après cela il crut

crut voir ses parens; il lui parut qu'ils étoient accablés de chagrin et de tristesse, qu'ils s'affligeoient sur son sort, qu'ils soupiroient, pleuroient, levoient les mains au ciel, et ne vouloient pas recevoir de consolation. Une sueur froide sortit de tout son corps. Il cria tout haut: me voici, me voici, mes chers parens! et en s'écriant de la sorte, il voulut se jetter dans leurs bras; il fit quelque mouvement tout en dormant, et tomba de l'arbre. Heureusement il n'avoit pas été assis fort haut, et la terre étoit si couverte d'herbe, qu'il ne tomba pas trop rudement. Il ne sentit des douleurs qu'au côté sur lequel il étoit tombé; mais ayant souffert beaucoup plus en songe, il les compta pour rien. Il grimpa de nouveau sur l'arbre, et y demeura assis jusqu'au lever du soleil. Alors il se mit à réfléchir sur les moyens de se procurer quelque nourriture. Tout ce que nous avons en Europe, lui manquoit. Il n'avoit ni pain, ni viande, ni légumes, ni lait: et quand même il auroit eu de quoi mettre au pot ou à la broche, il n'avoit ni feu, ni broche, ni pot. Tous les arbres qu'il avoit vûs jusqu'ici, ne portoient aucun fruit, et n'avoient que des feuilles.

Toujours incertain sur ce qu'il devoit faire, il descendit de l'arbre. Comme il n'avoit pris aucune nourriture tout le jour précédent, la faim commença à le tourmenter horriblement. Il se promena en long et en large; mais il ne trouva rien que des arbres stériles et de l'herbe. Ce fut le comble de son angoisse. Je serai donc réduit à mourir de faim! s'écria-t-il en sanglottant. — Cependant la nécessité ranima son courage, et lui rendit assez de forces pour courir le long du rivage, et chercher avec soin s'il ne trouveroit nulle part quelque chose qu'il pût manger. Mais en vain! Rien que des arbres stériles, rien que de l'herbe et du sable! — Foible, extenué et n'en pouvant plus, il se jetta le visage contre terre, fondit en larmes, et souhaita d'avoir péri dans les eaux, plutôt que d'être réduit à mourir si misérablement de faim. — Il avoit déja formé le dessein d'attendre la mort dans cette situation désespérée, lorsque se tournant par hazard,

il apperçut un faucon de mer, qui dévoroit un poisson qu'il avoit pris. Dieu qui nourrit les oiseaux, dit-il alors, me fera aussi trouver de quoi manger. Il se fit des reproches d'avoir eu si peu de confiance en la divine providence; et, se levant aussi-tôt avec précipitation, il résolut de marcher aussi loin que ses forces le lui permettroient. Il continua donc d'aller le long de la cote, et de regarder par-tout, s'il ne découvriroit point quelque nourriture. A la fin il apperçut des écailles d'huitre sur le sable. Il courut avec avidité vers cet endroit, et examina soigneusement si par hazard il ne trouveroit pas quelques huitres. Il en trouva, et sa joie fut inexprimable.

Sa plus grande inquiétude fut alors de savoir où il demeureroit dans la suite, afin de n'avoir rien à craindre des sauvages, ni des bêtes féroces. Son premier gîte avoit été si incommode, qu'il ne pouvoit penser sans frissonner aux nuits suivantes, s'il étoit obligé de les passer toutes de la même manière. — En réflechissant sur sa situation, il retomba tout-à-coup dans sa première tristesse. A quoi me sert-il, disoit-il en lui-même, d'avoir échappé jusqu'ici à la mort de la faim, puisque cette nuit peut-être, les bêtes féroces me déchireront! Tout désolé il chercha une caverne, qui put lui servir de retraite assurée, mais il n'en trouva point. Il grimpa enfin avec beaucoup de peine au haut d'une petite montague, d'où il pouvoit voir tout autour de lui à la distance de plusieurs lieues. Il vit donc avec effroi qu'il étoit dans une île, et qu'aussi loin que portoit sa vue, il ne paroissoit aucune terre, excepté deux ou trois petites îles, qui à quelques lieues de là sortoient de la mer. Pauvre malheureux que je suis! s'écria-t-il en levant ses mains tremblantes vers le ciel. Il est donc vrai que je suis séparé, abandonné de tous les hommes! Oh mes pauvres parens affligés! je ne vous reverrai jamais plus! — Que devier drai-je! — Il se mit à genoux, et prioit Dieu de tout son coeur d'avoir pitié de lui, et de le garantir du désespoir.

Il se sentit alors fortifié, et se mit à grimper autour de la montagne. Long-tems ses peines furent inuti-

inutiles pour découvrir un endroit où il put se procurer un asyle sûr. A la fin il arriva à une petite montagne, qui, sur le devant, étoit escarpée comme une muraille. En examinant ce côté avec plus d'attention, il trouva une place, qui étoit un peu creusée, et dont l'entrée étoit passablement étroite. S'il avoit eu un pic, un ciseau de tailleur de pierre, et d'autres outils, rien n'eut été plus facile que de travailler ce creux, qui étoit en partie dans le rocher, et de le rendre propre à servir de demeure. Mais il n'avoit aucune de ces choses. La question étoit donc de savoir, comment il y suppléeroit. Après s'être long-tems cassé la tête là-dessus, il raisonna de la sorte: Les arbres que je vois ici paroissent être comme les saules de ma patrie, qui se transplantent aisément. Je déchausserai et tirerai de terre avec mes mains une quantité de ces jeunes arbres, et ici devant ce trou je les planterai serrés sur une petite place, en sorte que cela sera une espèce de mur. Lorsqu'ensuite ils auront repoussé et crû, je pourrai dormir dans cet enclos aussi sûrement, que si j'étois dans une maison; car par derriere, la muraille escarpée de ce rocher me garantira; par devant et des côtés je le serai par les arbres, qui seront serrés les uns contre les autres.

Il se rejouit de cette heureuse idée, et se mit aussitôt en devoir de l'exécuter. Sa joie fut encore plus grande, lorsqu'il vit tout près de cet endroit une source belle et claire, qui jaillissoit de la montagne. Il y alla, afin de se désaltérer, parce qu'il avoit extrêmement soif, puis il se mit au travail: Il tira de terre quelques jeunes arbres, et les porta vers l'endroit qu'il avoit destiné pour lui servir de demeure: Il y creusa des troux, et y planta quelques uns de ces arbres.

La faim le fit retourner à la côte, pour y chercher des huitres, mais par malheur c'étoit précisement le tems du flux. Ainsi il ne trouva rien et fut forcé pour cette fois-ci de se coucher sans souper. Et où? — Il avoit résolu de passer toutes les nuits sur son arbre, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de se faire une demeure sûre. Il y alla donc. Mais afin de n'avoir pas cette nuit-là le même sort qu'il avoit eu la précédente, il

prit ses jarretieres, en entortilla son corps, et s'attacha fortement à la branche qui lui servoit de dossier. Après quoi, s'étant recommandé à son Créateur, il s'endormit tranquillement.

Pour cette nuit là tout alla au mieux; il ne tomba pas, et dormit très-bien jusqu'au matin. A la pointe du jour, il courut d'abord au rivage, afin de chercher quelques huitres, et de retourner ensuite à son ouvrage. Il prit cette fois-ci un autre chemin, et sur la route il eut la joie de trouver un arbre (un cocotier), qui portoit de gros fruits, dont il abattit un. C'étoit une noix triangulaire, grosse comme la tête d'un petit enfant. L'écorce extérieure étoit composée de filamens; la seconde écorce étoit presque aussi dure qu'une écaille de tortue, et *Robinson* vit bientôt qu'il pouvoit s'en servir en guise d'écuelle. Le noyau étoit une espèce de moëlle succulente, qui avoit le gout d'amande douce; et dans le milieu, qui étoit creux, il trouva un lait doux et de très-bon gout. Quel délicieux repas pour notre pauvre *Robinson!* — Son estomac vuide ne se contenta pas d'une seule noix; il en abattit une seconde, qu'il mangea avec la même avidité. Plein de joie de cette trouvaille, il se mit à genoux, et en rendit grace au ciel.

Quoique *Robinson* fut alors rassasié, il ne laissa pas de se rendre au rivage, pour voir ce que faisoient les huitres ce jour-là. Il en trouva bien encore quelques unes; mais pas assez pour pouvoir en faire un repas. Il avoit donc grande raison de remercier Dieu, de lui avoir fait trouver aujourd'hui une autre nourriture, et il se remit gaiement à son ouvrage de la veille.

Il avoit ramassé sur le bord de la mer un grand coquillage, dont il se servit en guise de bêche; ce qui facilita beaucoup son travail. Peu après il decouvrit une plante, dont la tige étoit remplie de filamens, comme le sont chez nous le lin et le chanvre. Dans un autre tems il n'auroit fait aucune attention à de pareilles choses; mais alors rien ne lui étoit indifférent. Il examinoit tout, et réfléchissoit sur tout, afin de mettre tout à profit, s'il étoit possible.

Dans

Dans l'espérance qu'on pourroit faire de cette plante le même usage que du lin ou du chanvre, il en arracha une quantité, la lia par petits paquets, et les mit rouir, c'est-à-dire, qu'il les laissa tremper dans l'eau. Ayant remarqué au bout de quelques jours, que la grosse écorce extérieure étoit assez amollie par l'eau, il en retira les paquets, et éparpilla au soleil les tiges qui étoient devenues molles. A peine furent-elles suffisamment séchées, qu'il fit un essai, pour voir s'il ne pourroit pas, par le moyen d'un grand bâton, les tiller et les broyer comme du lin, ce qui réussit. Tout de suite, employant la filasse qu'il en avoit tirée, il essaya d'en faire de petites cordes. Elles n'étoient pas aussi serrées que le sont celles que les cordiers filent chez nous; car il n'avoit ni rouêt, ni aide. Malgré cela elles étoient assez fortes pour qu'il pût attacher son grand coquillage au bout d'un bâton: par là il eut un instrument, qui avoit quelque ressemblance avec une bêche de jardinier.

Alors il continua son ouvrage avec assiduité, et il planta arbre contre arbre, jusqu'à ce qu'il eût entièrement palissadé la petite place devant sa future demeure. Mais comme une seule rangée d'arbres flexibles ne lui parût pas une muraille suffisante pour le garantir, il planta encore une seconde rangée autour de la première. Ensuite il entrelaça de brancages les deux rangées, et enfin il en vint même jusqu'à l'idée de remplir avec de terre l'intervalle qui étoit entre elles. Cela fit une muraille si solide, qu'il auroit fallu une très-grande force pour l'enfoncer.

Chaque soir et chaque matin il arrosoit sa petite plantation avec l'eau de la source voisine. Pour y puiser, il se servoit de son écuelle de coco. Bientôt il eut la joie de voir que ses jeunes arbres poussoient et verdissoient, au point qu'ils offroient un coup d'oeil charmant. Après qu'il eût presqu'entièrement achevé sa haye, il employa une journée à faire beaucoup de grosses cordes, dont il se forma une échelle du mieux qu'il pût, car son dessein étoit de ne point faire de porte

à son habitation, mais de planter encore des arbres, qui boucheroient même la seule ouverture qui restoit. Au haut de son rocher il y avoit un arbre, où il attacha son échelle de corde, et il la fit descendre jusqu'en bas.

Tout ceci étant achevé, il songea comment il pourroit donner au petit creux qui étoit dans la montagne une assez grande étendue pour qu'il lui servit de logement. Il vit bien, qu'avec ses mains seules, il n'y auroit pas moyen de l'entreprendre. Que faire par conséquent? Il falut chercher à découvrir quelque outil, dont il pût se servir. Dans ce dessein il se rendit à un endroit, où il avoit vû beaucoup de pierres vertes, qu'on appelle pierres de talc, et qui sont fort dures. Ayant cherché avec soin, il en trouva une, qui avoit à peu près la forme d'une hache; elle avoit un tranchant, et même un trou propre à y faire entrer un manche. *Robinson* vit au premier coup d'oeil, qu'il pourroit s'en faire une véritable hache, pour peu qu'il parvint à aggrandir le trou. Après bien des peines, il en vint heureusement à bout, par le moyen d'une autre pierre. Ensuite il y fit entrer un gros bâton pour servir de manche, et avec les ficelles qu'il avoit faites lui même, il l'attacha aussi ferme, que s'il y avoit été cloué. Il essaya aussi-tôt s'il ne pourroit pas abattre un jeune tronc; cette tentative, qui ne fut pas moins heureuse, le remplit d'une joie inexprimable.

En continuant de chercher parmi les pierres, il en trouva encore deux, qui lui parûrent également très-propres à être employées. L'une avoit à-peu-près la forme d'un de ces maillets, dont se servent les tailleurs de pierre. L'autre ressembloit à un bâton court et gros, et étoit pointuë du bas, comme un coin. *Robinson* les emporta l'une et l'autre, et s'en retourna très-content à sa demeure, pour se mettre tout de suite à l'ouvrage. Il réussit parfaitement. En mettant la pierre pointuë, qui avoit la forme d'un coin, contre la terre et contre les morceaux de rocher, et en frappant dessus avec le maillet, il en détacha successivement plusieurs. Quelques jours après il avoit tellement avancé, que la place lui

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0160
DFG

lui parut assez grande, pour lui servir de logement et de gîte.

Il avoit déja auparavant arraché avec les mains une quantité d'herbe, qu'il avoit exposée au soleil pour faire du foin. Elle étoit alors suffisamment séchée. Il la porta donc dans sa grotte, pour s'en faire un bon lit; et alors rien ne l'empêcha plus de dormir à la façon des hommes, c'est-à-dire couché; et non pas sur un arbre, comme les oiseaux.

Le jour suivant étoit un dimanche. *Robinson* le consacra au repos, à la prière, et à la méditation. Il passa quelques heures à genoux, les yeux humides tournés vers le Ciel, et suppliant Dieu de lui pardonner ses péchés, de bénir et de consoler ses pauvres parens.

Pour ne pas oublier l'ordre des jours, et afin de savoir régulièrement quel jour seroit un dimanche, *Robinson* eut l'idée de se faire un almanac. Mais n'ayant ni papier, ni rien de ce qu'il faut pour écrire, il choisit quatre arbres l'un à côté de l'autre, dont l'écorce étoit unie. Sur le plus grand des quatre il traçoit tous les soirs, avec une pierre tranchante, une petite raye, qui signifioit qu'il y avoit un jour d'écoulé. Or toutes les fois qu'il avoit fait sept rayes, la semaine étoit finie; et alors il tailloit dans l'arbre à côté une autre raye, qui signifioit une semaine. Toutes les fois qu'il avoit fait dans ce second arbre quatre rayes il désignoit dans le troisième arbre par une raye semblable la revolution d'un mois entier. Et quand à la fin ces signes des mois étoient au nombre de douze, il marquoit sur le quatrieme arbre que l'anné étoit finie.

Cependant il avoit déja consumé la plus grande partie des cocos du seul arbre qu'il eût découvert jusqu'ici, et le rivage fournissoit si peu d'huitres, qu'elles ne suffisoient pas pour le nourrir. Il commença donc à être inquiet sur sa subsistance. Timide et circonspect, il n'avoit osé s'éloigner beaucoup de sa demeure: La crainte des animaux féroces le retenoit; mais la

nécessité l'obligea de vaincre sa repugnance, et de se promener un peu plus loin dans l'île, pour aller à la découverte de nouvelles provisions. Il remit au lendemain l'exécution de ce dessein, et pour se garantir de l'ardeur du soleil, il employa la soirée à fabriquer un parasol. Voici de quelle manière il s'y prit; Il dressa avec des jets de saule un petit dôme, au milieu duquel il enfonça un bâton, qu'il affermit avec de la ficelle, et ensuite il alla prendre à son cocotier de larges feuilles, qu'il attacha avec des arrêtes de poissons au dôme qu'il avoit tressé; et voilà un parasol. Ensuite l'idée lui vint d'essayer, s'il ne pourroit pas construire un sac pour y mettre quelques vivres, et dans lequel il rapporteroit de nouvelles provisions, au cas qu'il fût assez heureux pour en découvrir. Il y réfléchit quelque tems, et à la fin il réussit aussi à trouver un moyen pour cela. Il avoit fait une assez bonne provision de ficelle: il en fit une espèce de rézeau ou de filet, dont il fit une sorte de gibecière.

Robinson se leva le lendemain avant le soleil, et se prépara pour son voyage. Il passa sa gibecière, se ceignit le corps d'une corde, mit sa hache, au lieu d'épée, dans ce ceinturon, prit son parosol sur l'épaule, et commença sa marche. Il fit d'abord visite à son cocotier, afin de garnir son sac d'une ou de deux noix; muni de cette excellente provision, il se rendit tout de suite au rivage, pour chercher quelques huitres. S'étant pourvu de ces deux choses, et ayant bû un bon coup d'eau fraiche de sa source, il se mit en chemin.

La matinée étoit ravissante. Le soleil se levoit précisément alors dans tout son éclat, comme s'il sortoit de la mer, et doroit les cimes des arbres. Mille oiseaux de différente grandeur et du plumage le plus varié et le plus admirable chantoient leur premier cantique du matin, et se réjouissoient du retour de la lumière. L'air étoit aussi pur et aussi frais que si Dieu n'avoit fait que de le créer dans le moment même, et les plantes et les fleurs exhaloient le parfum le plus exquis.

Chemin faisant il apperçut un amas de plantes, qu'il crut devoir examiner de plus près. Il trouva que c'étoient des pommes de terre *). J'aurois maintenant une espèce de pain, dit-il en lui-même, si j'avois du feu pour les faire cuire; mais n'en ayant point, je ne saurois faire aucun usage de ces fruits. Il continua son chemin, et arriva enfin près d'un ruisseau, où il résolut de faire son dîner. Mais à peine se fut-il placé au pied d'un gros arbre touffu, qu'il entendit tout-à-coup un bruit éloigné. Il regarda avec effroi de tous côtés, et apperçut enfin une troupe d'animaux sauvages, appellés *Lamas*, qui ont quelque ressemblance avec nos brébis, excepté qu'ils ont sur le dos une petite bosse. *Robinson* voyant approcher ces animaux, éprouva un violent appétit de manger du rôti, dont il n'avoit pas tâté depuis long-tems. Il chercha donc à tuer un de ces lamas, et pour cet effet il se mit tout proche de l'arbre espérant que peut-être il en passeroit un si près de lui, qu'il pourroit le frapper de sa hache. Cela arriva. Ces animaux, qui marchoient sans méfiance, et qui vraisemblablement n'avoient jamais été inquiétés par personne, passèrent sans la moindre crainte pour aller au ruisseau devant l'arbre, où *Robinson* étoit en embuscade; l'un des plus petits s'approcha d'assez près pour pouvoir être atteint, et *Robinson* lui donna avec sa hache un coup si bien appliqué sur la nuque, qu'il tomba mort par terre. Il l'emporta sur ses épaules, et se mit en chemin pour retourner à sa demeure.

Sur la route il fit encore une découverte, qui lui causa beaucoup de joie. C'étoient sept ou huit citronniers qu'il rencontra, aux piés desquels il y avoit déja plusieurs citrons murs de tombés. Il les ramassa soigneusement, observa la place où se trouvoient les arbres, et très-content, il se dépêcha d'arriver à son habitation. Y étant arrivé, son premier ouvrage fût d'écorcher le jeune lama. Il en vint à bout, au moyen d'un

*) C'est l'Amérique qui est proprement le pays natal des pommes de terre.

d'un caillou tranchant, qui lui servit de couteau. Il étendit la peau au soleil, afin de la sécher, parcequ'il prévit qu'elle pourroit lui être fort utile. Après avoir coupé du lama un quartier de derrière pour le rôtir, son premier soin fut de se procurer une broche. Pour cet effet il abattit un jeune arbre menu, en détacha l'écorce, et le rendit pointu par un des bouts. Après quoi il choisit une couple de branches fourchues, qui devoit servir à soutenir la broche. Les ayant également taillées en pointes par le bas, il les enfonça en terre, l'une vis-à-vis de l'autre, mit le rôti à la broche, qu'il plaça ensuite entre les deux fourches, et fut enchanté en voyant comme cette broche tournoit bien. Il ne lui manquoit rien alors que le plus nécessaire, le feu.

Triste et rêveur, il s'appuya la tête sur sa main, donna en soupirant profondément plus d'un coup d'oeil au beau morceau de viande, qui devoit demeurer là, sans pouvoir être mangé; et pensant tout-à-coup à l'hiver qui alloit venir, et à ce qu'il deviendroit alors s'il n'avoit point de feu, il sentit une telle angoisse, qu'il fut obligé de se lever précipitamment et de marcher un peu, pour respirer plus à son aise.

Comme cela lui avoit beaucoup agité le sang, il alla à la source chercher dans une écorce de coco un coup d'eau fraiche. Avec cette eau il mêla le jus de quelques citrons; ce qui lui fit une boisson rafraichissante, dont il avoit grand besoin.

Cependant la vue du morceau de lama dont il auroit mangé si volontiers une petite tranche, continuoit à lui faire venir l'eau à la bouche. Enfin il se rappella d'avoir ouï-dire, que les Tartares mettent sous la selle de leurs chevaux la viande qu'ils veulent manger, et la cuisent au galop. Ceci, dit-il en lui-même, doit également pouvoir se faire par un autre moyen; et il résolut de l'essayer. Il alla chercher deux pierres assez larges et unies, de l'espèce de celles dont il avoit fait sa hache. Entre ces deux pierres il mit une portion de viande, qui étoit sans os, et commença tout de suite à frapper sans interruption avec son maillet sur la pierre

pierre supérieure. A peine eût il fait ceci pendant dix minutes, que la pierre commença à s'échauffer. Il redoubla les coups, et en moins d'une demi-heure, la viande, tant par la chaleur de la pierre, que par les coups, étoit devenue si tendre, qu'elle étoit tout-à-fait mangeable; et pour relever encore davantage la saveur de ce mets, il y pressa du jus de citron; et alors il fit un repas comme il n'en avoit pas fait depuis long-tems.

Après avoir mangé son soul, il tint conseil avec lui-même sur l'ouvrage qu'il seroit le plus nécessaire d'entreprendre: La crainte de l'hiver, fit qu'il se proposa d'en employer quelques jours à prendre ou à tuer grand nombre de lamas, afin de se pourvoir de peaux. Comme ces animaux paroissoient être extrêmement privés, il espéra de pouvoir obtenir, sans beaucoup de peine, l'accomplissement de ses souhaits. Il se mit au lit avec cette espérance, et un sommeil doux et tranquille le paya richement de toutes les fatigues de la journée.

Le lendemain matin *Robinson* vouloit faire une sortie contre les lamas; mais le ciel l'en empêcha, car il pleuvoit à verse. Il resolut donc d'attendre jusqu'à ce que la bourrasque fût passée. Cependant il faisoit des éclairs si épouvantables, que sa caverne, qui d'ailleurs étoit obscure, sembloit être tout en feu; et puis suivoient des coups de tonnerre tels qu'il n'en avoit jamais entendu. La terre trembloit à cet épouvantable fracas, et le tonnerre grondoit sans discontinuer.

Lorsqu'enfin l'orage parut se ralentir un peu, *Robinson* alla prendre sa gibecière et sa hache, et vouloit se mettre en chemin, quand tout-à-coup il tomba à la renverse, tout étourdi et sans connoissance. Le tonnerre étoit tombé sur l'arbre qui étoit au dessus de sa caverne, et l'avoit mis en pièces avec un fracas si épouvantable, que le pauvre *Robinson* en perdit l'usage de ses sens. Ayant repris ses esprits, il se releva; et la première chose qu'il découvrit devant la porte de sa caverne, fut une partie de l'arbre que la foudre avoit mis en pièces et jetté à bas. Nouveau malheur pour *Robinson*!

Com-

Comment attacher à l'avenir son échelle de corde, si tout l'arbre, ainsi qu'il le croyoit, étoit brisé.

Comme la pluye avoit tout-à-fait cessé, et qu'on n'entendoit plus de tonnerre, il se hasarda enfin de sortir. Il vit avec étonnement que le tronc de l'arbre qui avoit été frappé de la foudre, étoit tout en feu. Par là, *Robinson* se trouvoit donc tout-à-coup pourvu de ce qui lui avoit le plus manqué. Il eut soin d'entretenir ce feu, et il commença alors à être moins inquiet sur sa subsistance dans cette île déserte. La chasse de ce jour là fut remise, parce que *Robinson* voulut tout de suite tirer parti du feu, et préparer son rôti, qui étoit encore là embroché de la veille. Comme la flamme n'avoit pas encore gagné la partie inférieure du tronc, où pendoit son échelle de corde, il pouvoit monter en toute sureté. Il le fit; il prit un tison, descendit dans l'enclos qui étoit à l'entrée de sa demeure, y alluma un beau feu devant son rôti, et regrimpa ensuite vers le tronc qui bruloit, pour éteindre le feu. Il en vint à bout en peu de tems.

Robinson n'ayant pas de sel, alla au rivage, chercher dans une noix de coco de l'eau de mer. Il en arrosa son rôti à différentes reprises, et l'ayant gouté, il le trouva excellent. Ce qui l'embarrassoit alors, étoit de trouver un moyen pour empêcher que son feu ne s'éteignit. Tantôt il se frottoit le front, comme s'il eût voulu tirer de force quelque bonne idée de sa tête; tantôt laissant tomber ses mains, il alloit à pas précipités ça et là dans son enclos, ne sachant pendant long-tems ce qu'il falloit entreprendre. A la fin ses yeux se portèrent par hazard sur le rocher qui bordoit la colline, et il y apperçut un creux au dessous d'une pierre. Il resolut de faire dans cette place une cuisine avec foyer et cheminée, et d'y entretenir son feu. Comme le jour commençoit à baisser, il remit cet ouvrage au lendemain.

Ah! dit *Robinson*, que je serois actuellement heureux, si j'avois un seul ami, seulement un homme, fut-ce le plus misérable mandiant, pour me tenir compagnie; un seul homme, à qui je pûsse dire que je

l'aime,

l'aime, et qui me répondit à son tour, qu'il m'aime aussi! Que n'ai-je du moins le bonheur de posséder quelqu'animal privé! — un chien, ou un chat, à qui je puisse faire du bien, afin de gagner son affection! — Là-dessus ayant tourné ses regards vers l'entrée de sa loge, il apperçut une araignée, qui avoit tendu sa toile dans un coin. L'idée, de coucher sous un même toit avec un être vivant, le remplit de tant de joie, qu'il ne s'embarassa pas du tout de l'espèce de l'animal.

Le lendemain il prit sa bêche, et commença à creuser la terre de sa cuisine. Tout-à-coup il donna sur quelque chose de dur qui étoit dans la terre. Il crut que c'étoit une pierre: mais quel fut son étonnement, lorsqu'il eut tiré cette masse, et qu'il eut découvert que c'étoit de l'or tout pur! Au lieu de se réjouir du trésor qu'il avoit trouvé, il le poussa du pied avec mépris et dit: Demeure-là par terre, misérable métal, dont les hommes sont pour l'ordinaire si avides et qu'ils achetent par tant de bassesses! Que je te donnerois volontiers pour une poignée de clous de fer, ou pour quelqu'instrument utile! — Il laissa à terre avec mépris ce précieux trésor, et dans la suite il daigna à peine le regarder en passant. Sa cuisine étant achevée, il alla au rivage à la découverte de quelques huitres; mais au lieu d'huitres, il y découvrit avec bien de la joie une grande tortue. Il la chargea sur ses épaules, et la traina à sa caverne, où il la tua, et en coupa une bonne portion pour la rôtir. Il la mit à la broche, et comme le travail lui avoit donné de l'appétit, il attendit avec impatience qu'elle fut cuite.

En songeant au moyen de préserver le reste de sa tortue de la corruption, il lui vint une idée. L'écaille supérieure de la tortue étoit formée comme une jatte. Je m'en servirai, dit-il en lui-même, en guise de cuve. J'arroserai cette viande avec de l'eau de mer, et cela fera le même effet que si elle étoit dans de la saumure. Oh à merveille! s'écria-t-il; et la joie lui fit tourner la broche avec plus de vitesse qu'auparavant.

Le rôti étant cuit, *Robinson* se mit à en manger. Ah! dit-il en soupirant, après en avoir gouté un bon petit morceau fort appétissant, qui auroit avec cela un petit morceau de pain! — Tout d'un coup il se ressouvint des pommes de terre qu'il avoit vues dans son île. Il en alla chercher, et en ayant rempli sa gibecière, il retourna aussi-tôt, et en mit quelques-unes dans la cendre chaude pour les faire cuire. Elles me serviront de pain, dit-il alors, en sautant de joie.

Après le repas *Robinson* alla à la chasse, et tua quelques lamas. Mais que faire maintenant de toute cette viande? dit-il en lui-même. Si j'arrangeois ma cuisine de manière à pouvoir y fumer quelques morceaux? — A merveille! s'écria-t-il. Il se rendit aussi-tôt dans sa cuisine, afin de délibrer sur ce qu'il y auroit à faire pour parvenir à son but. Il vit bientôt que la chose pourroit fort bien réussir. Il n'avoit qu'à faire deux trous aux deux pans de la muraille qu'il vouloit élever, et y passer un gros bâton. Il lui étoit facile alors d'y pendre ses jambons, et la chambre à fumer étoit faite.

Etant un jour assis sur son lit, il lui vint la pensée de prendre quelques lamas tout vivans. Pour cette fin, il se proposoit d'arranger une corde de façon à pouvoir en faire un lacet. Après cela il vouloit se cacher derrière un arbre, et jetter le lacet sur la tête du premier lama qui s'approcheroit de lui. Dans ce dessein il fila une corde passablement forte, et en fit un lacet. Comme l'endroit, où les lames avoient coutume de se rendre à l'eau, étoit un peu éloigné, il remit jusqu'au lendemain à faire ce coup.

Robinson se promenant sur le rivage, il lui vint dans l'esprit de se baigner. Il se deshabilla aussi-tôt; et ne fut pas peu effrayé en voyant dans quel état étoit sa chemise, la seule qu'il avoit. Comme il l'avoit portée sans la quitter depuis si long-tems, dans un climat si chaud, on ne pouvoit presque plus appercevoir, que la toile en eût été blanche autrefois. Avant donc

que

que de se baigner, il lava sa chemise, du mieux qu'il put; après cela il l'étendit à un arbre, et sauta dans l'eau. Il nagea vers une langue de terre *), qui s'avançoit dans la mer, et sur laquelle il n'avoit pas encore été jusqu'alors. Il y trouva une grande quantité de tortues et d'huitres. Il s'en réjouit beaucoup, quoiqu'il n'en eût pas besoin pour lors, parceque sa cuisine étoit suffissamment fournie. A son retour il trouva que la chaleur de l'air avoit déja entiérement séché sa chemise, et il eut alors le plaisir de se mettre en linge blanc.

Le lendemain au matin *Robinson* se leva de bonne heure, et se prépara pour la chasse. Il garnit sa gibecière de pommes de terre cuites et d'un bon morceau de rôti de tortue; il mit sa hache au côté, se ceignit le corps de la corde qu'il avoit faite la veille pour prendre des lamas, prit son parosol à la main, et commença sa marche. Comme c'étoit encore de très-grand matin, il résolut de faire un petit détour, afin d'apprendre à connoître quelques autres environs de son île. Etant monté sur une colline proche de la mer, et regardant de là en bas entre des creux de rocher, il y vit quelque chose par terre qui exita sa coriosité. Il y descendit, et trouva à sa grande satisfaction que c'étoit du sel. Il avoit supplée jusqu'alors en quelque sorte au manque de sel par l'eau de mer: mais ce n'étoit pourtant pas du sel. L'eau de mer a un goût amer fort désagréable; et puis c'étoit une erreur de croire, que la viande salée de cette sorte se conserveroit, parceque l'eau de mer, comme l'eau de fontaine ou de rivière, se corrompt aussi-tôt qu'elle croupit. Il remplit de ce sel les deux poches de son habit, pour en emporter tout de suite une provision.

Robinson se rendit alors gaiement à l'endroit où il espéroit happer un lama. En arrivant, il n'en rencontra aucun. Il s'assied au pied d'un arbre, pour manger quel-

*) On appelle ainsi un espace de terre étroit, qui ne tient que par un bout à une île ou à une autre terre, et qui s'étend dans la mer.

quelques pommes de terre, qu'il trouva d'un goût bien plus piquant en les mangeant avec un peu de sel. Ayant dîné, il vit venir plusieurs lamas. *Robinson* se mit aussi-tôt en posture, et les attendoit le lacet levé. Il en prit un, qui étoit fémelle et mère de deux petits. Ceux-ci la suivirent pas à pas, au grand contentement de *Robinson*, et parûrent n'avoir aucune peur de lui. A son arrivée chez lui, il étoit fort embarrassé, ne sachant comment faire entrer le lama dans sa cour, qu'il avoit bien fermée de tous les côtés. Il résolut enfin d'arranger en attendant une petite étable, tout proche de son enclos, et d'y tenir le lama avec ses petits, jusqu'à ce qu'il pût prendre quelques mesures plus convenables. En attendant que cette étable fut achevée, il attacha l'animal à un arbre, et se mit tout de suite à l'ouvrage: C'est-à-dire qu'il abattit avec sa hache nombre de jeunes arbres, et les planta si serrés les uns à côté des autres, qu'ils formèrent une muraille passablement forte. Pendant ce tems, le lama s'étoit couché de lassitude, et les petits, qui ne se doutoient pas qu'ils fussent prisonniers, tétoient sans inquiétude. *Robinson* regarda ces chères petites bêtes, et s'estimoit heureux, de ce qu'il avoit à présent quelques êtres vivants qui lui tenoient compagnie. De ce moment il lui sembla qu'il ne menoit plus une vie tout-à-fait solitaire, et la joie qu'il en ressentit lui donna tant de force et d'activité, que l'étable fut construite en peu de tems. Alors il y fit entrer le lama et ses petits, et ferma la dernière ouverture avec des branches bien jointes.

Cependant *Robinson* n'avoit pas oublié le plaisir que lui avoit causé sa première compagne, l'araignée: Il la pourvut journellement de mouches. L'araignée qui s'apperçut bientôt qu'il la traitoit en amie, s'apprivoisa au point de venir, toutes les fois qu'il touchoit à la toile, prendre dans sa main la mouche qu'il lui présentoit. Le lama et ses petits ne tardèrent pas non plus à s'accoutumer à sa société. Toutes les fois qu'il revenoit au logis, ils sautoient à sa rencontre; ils le flairoient, pour sentir s'il ne leur avoit rien apporté, et ils lui léchoient la main par reconnoissance quand il leur

leur donnoit de l'herbe fraiche, ou de jeunes branches. Il sevra les petits, et commença à traire régulièrement leur mère, matin et soir. Les coques de ses noix de coco lui servoient de vases; et la jouissance de ce lait, qu'il prenoit en partie doux et en partie caillé, contribuoit beaucoup à l'agrement de sa vie solitaire.

Robinson étant une nuit couché et dormant fort tranquillement, il fut tout d'un coup éveillé par un fracas épouvantable. La terre trembla. — Il se leva en frémissant, sans savoir ni ce qu'il lui arrivoit, ni ce qu'il devoit faire. Dans le même moment des secousses effroyables se succédoient les unes aux autres: il s'éleva en même tems un ouragan furieux, qui renversoit les arbres, et qui portoit l'agitation jusques dans les abimes les plus profonds de la mer mugissante. Tous les élémens paroissoient se combattre, et toute la nature sembloit s'approcher de sa fin.

Avec une angoisse véritablement mortelle, *Robinson* sauta hors de sa caverne dans la cour, et les lamas effrayés en firent de même. A peine furent-ils dehors, que les morceaux de rocher qui reposoient sur la caverne, s'abattirent sur la place où étoit le lit. *Robinson*, à qui la frayeur avoit donné des ailes, s'enfuit par l'ouverture de sa cour, et les lames coururent après lui. Sa première pensée fut de monter sur une montagne voisine, au haut duquel il y avoit une plaine entièrement nue, afin de n'être pas tué par les arbres qui seroient renversés. Il voulut courir; mais tout-à-coup il vit avec étonnement et avec effroi, s'ouvrir à la même place de la montagne une large bouche, qui vomissoit de la fumée, des flammes, des cendres, des pierres, et une matière liquide et ardente, qu'on appelle lave. A peine lui fut-il possible de prendre la fuite pour s'arracher à ce danger, parce que la lave brûlante se précipitoit comme un torrent. Il courut vers la côte. Mais une nouvelle scéne, non moins terrible, l'y attendoit. Un tourbillon impétueux, qui soufflioit de tous les côtés, avoit rassemblé une quantité de nuages, et les avoit comme entassés l'un sur l'autre. Leur poids enorme

les fit tomber, et il en résulta un tel déluge, qu'en un moment tout le pays ne fut plus qu'un lac. On donne le nom de lavasse à ces pluyes subites et impétueuses.

Robinson se sauva à grand peine sur un arbre; ses pauvres lamas furent entrainés par la violence de l'eau. Leurs bêlemens plaintifs déchirèrent son coeur, et il auroit volontiers, au péril de sa propre vie, cherché à les sauver, si la rapidité du courant ne les eut pas déja emportés trop loin.

Le tremblement de terre continua encore quelques minutes; après quoi tout se calma tout d'un coup. Les vents s'appaisèrent; la bouche de la montagne cessa peu-à-peu de vomir du feu; le ciel redevint serein, et toutes les eaux s'écoulèrent en moins d'un quart d'heure.

Pendant que *Robinson* descendoit de l'arbre, sur lequel il s'étoit sauvé, son ame étoit si abbattue de tout le malheur qui venoit de tomber sur lui, que l'idée ne lui vint pas, de remercier celui qui l'avoit préservé du danger le plus évident de perdre la vie. En effet, sa situation étoit alors aussi déplorable qu'elle l'eut jamais été. Sa caverne étoit comblée et perdue selon toutes les apparences; et pour ses chers et fidéles lamas il les avoit vus entrainés par les eaux; et sans doute ils avoient péri: tous ses ouvrages étoient détruits; tous ses beaux projets pour l'avenir confondus. Epuisé d'inquiétude et d'angoisse, il s'appuya contre l'arbre, d'où il étoit descendu, et de son coeur serré il s'échappa des soupirs, ou pour mieux dire des cris de détresse. Il demeura inconsolable dans cette position, jusqu'à ce que le jour parût.

Robinson, plus mort que vif, se rendit en trébuchant à sa demeure ruinée. Mais quel doux frémissement n'éprouva-t-il point, lorsque tout-à-coup ses lamas vinrent sauter à sa rencontre! Il regarda ses chers lamas, ensuite le ciel, et des larmes de joie coulèrent le long de ses joues. L'inondation avoit sans doute entrainé les lamas vers un petit côteau, où les eaux étoient

étoient moins profondes, et comme elles s'étoient ensuite écoulées aussi rapidément qu'elles étoient tombées du ciel, ils s'en retournèrent apparemment vers leur demeure. *Robinson* regardant sa caverne, trouva que le dommage n'étoit pas aussi considérable qu'il l'avoit crû. Le plafond, qui consistoit en un morceau de rocher, s'étoit à la vérité écroulé, et avoit entrainé dans sa chûte la terre la plus voisine; cependant il ne paroissoit pas impossible, de retirer toutes ces ruines de la caverne, et alors sa demeure devenoit beaucoup plus spacieuse et plus commode qu'elle ne l'avoit été auparavant. Il se jetta à genoux, pour remercier Dieu de l'avoir sauvé de ce grand péril; après cela il mit gaïement la main à l'ouvrage. Il ota avec peu de peine la terre et le gravier qui étoient dans sa demeure; mais pour le morceau de rocher, il ne pouvoit pas le remuer de sa place. Il essaya de le rouer; mais ce fut en vain. Après bien des délibérations, il se rappella d'avoir vu dans sa jeunesse, que les ouvriers se servoient des leviers, pour mouvoir de pesans fardeaux. Aussi-tôt il en fit deux; et en moins d'une demi-heure, il avoit roulé cette grosse pierre hors de sa caverne.

Sa cuisine étant arrangée comme il faut, il songea à faire sa provision de vivres pour l'hiver. Dans ce dessein il prit successivement jusqu'à huit lamas, de la même manière qu'il avoit pris les premiers. Il les tua tous, à l'exception d'un bélier, qu'il laissa vivre pour tenir compagnie à ses trois lamas apprivoisés. Il suspendit la plus grande partie des viandes dans sa cuisine, pour les fumer. Mais auparavant il les avoit laissées pendant quelques jours dans le sel, parcequ'il se souvint d'avoir vu qu'au logis sa mère avoit coutume d'en faire de même.

Robinson s'étant pourvû pour l'hiver, qu'il croyoit approcher, de viande, de bois, de pommes de terre, et de foin pour ses lamas, fut fort étonné de ce que cette saison ne se fit point sentir vers la fin du mois d'Octobre. Il ne savoit que penser de cette grosse

pluye qui continuoit depuis quinze jours sans interruption. Pendant ce tems il n'étoit sorti de sa caverne, que pour aller chercher des vivres dans sa cave, et de l'eau à la fontaine pour lui et ses lamas. Il s'ennuyoit donc fort étant seul et n'ayant rien à faire. Durant ce tems d'ennui, il songea aux moyens de fabriquer un pot et une lampe, choses qui auroient rendu sa condition beaucoup plus supportable. Il courut donc, au beau milieu de la pluye, chercher de la terre glaise, qu'il avoit remarquée un jour dans un certain endroit de son île; et puis il mit la main à l'oeuvre. Il n'y réussit que peu à peu; mais n'ayant à faire autre chose, il ne se rebuta point de ses essais inutiles. Il passa de cette manière quelques jours dans un travail amusant, jusqu'à ce qu'enfin le pot et la lampe furent achevés. Il les plaça dans sa cuisine, pas loin du feu, afin qu'ils séchassent peu-à-peu. Après quoi il continua de façonner encore d'autres pots, des léchefrites et des poëlons, de différentes formes et grandeurs; et plus il s'occupoit à cela, plus y devenoit habile.

La pluye continuoit cependant sans relâche. *Robinson* se vit donc contraint d'imaginer encore d'autres travaux domestiques, pour s'épargner les affreux tourmens de l'ennui. Son prémier ouvrage fut la construction d'un filet de pêcheur. Il avoit déja fait une assez bonne provision de ficelle, qui lui venoit alors fort à propos. Il lui vint dans l'esprit d'essayer, s'il ne pourroit pas faire aussi un arc et des flèches. Sa tête s'échauffa en continuant de réfléchir sur cette idée, et de considérer les grands avantages que l'arc lui procureroit. Avec lui il pouvoit tuer des lamas, il pouvoit tirer des oiseaux, il pouvoit se défendre dans sa demeure, si les sauvages venoient un jour l'attaquer. Il brûla d'impatience de voir l'arc achevé, et courut, malgré la pluye et le vent, chercher le bois nécessaire. A son retour, il se mit aussi-tôt à l'ouvrage, qu'il trouva fort pénible, faute d'un couteau d'acier. Il employa huit jours à faire cet arc; et alors il ne lui manqua plus qu'une corde et des flèches. Il fila un cordon, qu'il fit aussi fort qu'il lui fût possible. Après quoi il fabri-

fabriqua des flèches et une pique. Il avoit armé les prémières de fortes arrêtes piquantes, et la pique d'une pierre pointue. Cela fait, il essaya son arc, et le trouva assez propre à tirer des oiseaux, ou d'autres bêtes.

Pendant deux mois il avoit plû sans interruption; mais ensuite le ciel recommença à s'éclaircir. Alors *Robinson* pensa que l'hiver alloit commencer: et voilà qu'il étoit déja passé. Il en crût à peine ses propres yeux, lorsqu'il vit que le printems faisoit de nouveau pousser de nouvelle herbe, de nouvelles fleurs, et de nouvelles branches; ce qui le surprit beaucoup, et il ne savoit qu'en penser.

Robinson sentoit souvent un ardent désir de revoir ses parens et d'autres hommes. Il soupiroit toutes les fois qu'il se tenoit sur le rivage, regardant avec des yeux mouillés et languissans l'immense océan. Son coeur se dilatoit souvent par une vaine espérance, lorsque dans l'éloignement de l'orizon il voyoit monter un petit nuage, dont son imagination faisoit un vaisseau allant à pleines voiles; et quand il s'appercevoit de son erreur, les larmes ruisseloient de ses yeux, et il s'en retournoit à sa demeure le coeur serré. De crainte qu'un vaisseau ne passât un jour, ou ne jettât l'ancre près de l'île, dans un tems où il ne seroit pas au rivage, il forma le dessein de dresser sur la langue de terre un signal, auquel tous ceux qui passeroient par-là, pourroient reconnoître sa détresse. Ce signal consisoit en un poteau, auquel il attacha le plus grand lambeau de sa chemise, pour servir de pavillon. Cela fait, il mit cette inscription sur le poteau: Sécourez le pauvre *Robinson*!

Après le tems de pluye, il se trouva dans l'île un grand nombre de mousquites *). *Robinson*, qui n'avoit plus ni souliers ni bas, — car ils étoient tombés par morceaux — étoit terriblement tourmenté de ces insectes, et il ne savoit comment se garantir de leur

 piqûres.

*) Une certaine espèce de grosses mouches.

piqûres. Après bien des réflexions là-dessus, il prit des peaux de lamas, en tailla avec son couteau une paire de souliers, et puis une paire de bas. N'ayant ni fil, ni aiguille pour coudre, il y fit des oeillets pour les pouvoir lacer par le moyen d'un cordon. De cette manière il se fit aussi, avec bien de la peine, une camisole, des culottes, et un masque, pour mettre son visage à l'abri des mousquites. Ayant mis ces habits, il les trouva fort incommodes; car le cuir, qui étoit roide et dur, lui écorchoit la peau: Néanmoins il aima mieux endurer ces douleurs, que celles des piqûres des mousquites.

Son équipage étoit alors le plus singulier du monde. De pieds en cap enveloppé dans des peaux velues: une grande hache de caillou au côté; sur le dos une gibecière, un arc et un paquet de flèches; dans la main droite une pique, qui étoit encore une fois plus longue que lui, et dans la gauche un parasol d'osier, garni de feuilles de cocotier; enfin sur la tête, au lieu de chapeau, une corbeille allant en pointe, et recouverte de peaux velues. Il ne pouvoit s'empêcher de rire quelquefois lui-même de son habillement singulier.

Robinson sentit un matin des maux de coeur et de tête, et une grande lassitude dans tous ses membres: il fut menacé de la situation la plus terrible, dans laquelle un homme puisse jamais se trouver. „Grand Dieu, dit-il „en lui-même, que deviendrai-je, si je ne puis plus me „lever de mon lit? S'il n'y a point d'Etre compatissant, „qui me soigne et qui vienne à mon secours dans ma „foiblesse? Point d'ami qui me présente quelque rafraî„chissement? — Bon Dieu! que deviendrai-je?" En disant ces mots, il tomba d'épuisement, et luttoit contre une angoisse mortelle. — Il ramassa ce qu'il avoit encore de forces, pour porter proche de son lit ce dont il avoit le plus besoin pour son entretien, afin de n'être pas tout-à-fait sans soulagement, au cas que la maladie ne lui permit pas de se lever. A peine pût-il y porter une couple d'écailles de noix de coco remplies d'eau, qu'il posa auprès de son lit. Après quoi il y mit

mit aussi quelques pommes de terre rôties et quatre citrons, qui lui restoient encore, et à côté de tout cela il tomba sur son triste grabat, n'en pouvant plus. — En même tems il fut attaqué d'une fièvre violente. Quoiqu'il se couvrit entièrement avec des peaux séchées, il ne pût se réchauffer. Ce froid dura bien deux heures. Après cela il fut suivi d'une chaleur, qui, comme un feu ardent, se répandit dans toutes ses veines. Dans cette terrible situation il lui resta à peine assez de force pour porter à la bouche l'écaille de coco où il y avoit de l'eau, afin de rafraichir sa langue brulante. Enfin la sueur perça à grosses gouttes, et cela lui procura quelque soulagement. Lorsque cette crise se rallentit au bout d'une heure, il reprit un peu ses esprits. Et alors il fut accablé de l'idée que son feu s'éteindroit, si l'on n'y mettoit de nouveau du bois. Il se traina donc, quelque foible qu'il fut, à quatre pattes, et jetta autant de bois sur le foyer qu'il en faloit pour brûler jusqu'au lendemain; car la nuit venoit de commencer.

Ce fut la plus triste nuit de sa vie. Le froid et le chaud de la fièvre se succédèrent sans interruption: il eut un mal de tête violent et continuel; et il ne pût fermer l'oeil. Cela l'affoiblit au point, qu'il fut à peine en état le lendemain matin de se trainer encore vers le bois, pour entretenir son feu.

Sur le soir la maladie augmenta de nouveau; il essaya encore d'aller jusqu'à son foyer: mais cette fois-ci la chose fut impossible. Il falut donc renoncer à l'entretenir, et cela lui devint indifférent, parce qu'il s'attendoit à une mort prochaine. Pendant la nuit le feu s'étoit éteint, et le reste de l'eau, qui étoit dans les écailles de coco, commençoit à se corrompre. *Robinson* n'étoit plus en état de se tourner dans son lit. Il crut sentir les approches de la mort. Il demanda pardon à Dieu de ses péchés, et le remercia de tous les biens qu'il lui avoit accordés durant sa vie. Une angoisse, comme il n'en avoit jamais éprouvé, saisit alors son coeur, et il tomba enfin dans une espèce de létargie.

Il passa peut-être quelques jours dans cet état, au bout desquels il recouvra le sentiment. Ouvrant les yeux, il porta ses regards autour de lui, et fut fort étonné de se voir dans le lieu où il étoit. Il se sentit très-foible, et avoit une soif ardente. L'eau qui lui restoit n'étoit plus bûvable: heureusement il se rappelle ses citrons. Il en porta un à la bouche, et après en avoir sucé le jus, il se sentit rafraichi et désaltéré. La violence du mal étoit entièrement calmée: il ne lui restoit de sa maladie qu'une grande foiblesse. Il sentit déja revenir son appétit: Il prit une pomme de terre rôtie, arrosée de jus de citron, et la mangea. Ses lamas étoient couchés à ses pieds; quelques uns d'entr'eux le regardoient, et sembloient s'informer s'il n'étoit pas encore rétabli. La plus âgée s'étant approchée de lui, il employa son peu de forces à la traire. Après avoir bû de ce lait, il se rendormit; et à son réveil, il étoit presque entièrement rétabli. Il vit avec douleur que son feu étoit éteint. Cependant il se consola en songeant qu'il pourroit vivre de fruits et du lait de ses lamas.

Robinson étant entièrement retabli, méditoit jour et nuit pour savoir, s'il ne lui seroit pas possible de construire un petit bateau. Il avoit des raisons pour conjecturer que le continent de l'Amérique n'étoit pas éloigné; et il étoit décidé, pourvu qu'il eût un canot d'affronter tout péril, pour aborder s'il étoit possible à ce continent. Tout occupé de cette idée, il sortit, pour chercher et choisir un arbre, dont, en le creusant, il pût faire l'esquif si désiré. Parcourant dans ce dessein quelques endroits de l'île où il n'avoit point encore été, il observa plusieurs plantes qui lui étoient inconnues, et dont il résolut de faire des épreuves, pour savoir si elles ne pourroient pas lui servir d'alimens. Il trouva entr'autres quelques tiges de bled d'Inde, qu'on nomme en Europe blé de Turquie. Il admira la grandeur des têtes, ou pour mieux dire des épis, sur chacun desquels il compta plus de deux cents gros grains, serrés les uns contre les autres. Il ne douta point qu'on n'en pût faire quelque mêts, et même du pain. Mais comment moudre ce grain? Comment séparer la farine du son?

Com-

Comment en faire du pain ou un mêts quelconque sans le secours du feu? Nonobstant toutes ces considérations, il en emporta quelques épis, dans le dessein d'en semer les grains. Que sais-je, disoit-il en lui-même, si dans la suite je n'en retirerai pas quelque utilité?

Un peu plus loin il découvrit un arbre fruitier, d'une espèce toute nouvelle pour lui. A cet arbre pendoient de grosses gousses: il en ouvrit une, et y trouva une soixantaine d'amandes d'une espèce singulière. Quoiqu'elles ne lui parussent pas fort agréables au goût, il mit cependant dans sa gibecière une d'entre celles de ces gousses qui lui semblèrent les plus mûres. Enfin il arriva près d'un grand arbre, qu'il ne connoissoit pas mieux que le précédent. Le fruit en étoit aussi gros que celui du cocotier; mais il n'avoit ni coquilles ni enveloppes; tout en étoit mangeable et d'un goût exquis. Cet arbre avoit une tout autre forme que le cocotier. Il ne consistoit pas comme celui-ci, en une tige qui se termine par une couronne de feuilles épaisses; mais il avoit des branches et des feuilles pareilles à celles de nos arbres fruitiers. Il apprit dans la suite que c'étoit l'arbre à pain, ainsi nommé, parce que son fruit tient lieu de pain aux sauvages. Il remarqua que la tige de cet arbre, étoit un peu creusée d'un côté; il le jugea d'abord convenable pour l'esquif qu'il méditoit, si seulement il pouvoit parvenir à l'abattre et à le creuser suffisamment. Mais couper un arbre de cette utilité, dans l'incertitude s'il réussiroit jamais à en faire un canot! — Cette pensée l'effraya. Après avoir balancé long-tems le pour et le contre, il observa soigneusement l'endroit, pour le retrouver, et se retira sans avoir rien décidé à cet égard.

Il trouva, chemin faisant, ce qu'il désiroit depuis long-tems: c'étoit un nid de peroquets. Cette trouvaille lui fit beaucoup de plaisir: il s'en approche sans bruit; il tend le bras pour mettre la main sur le nid; mais les jeunes perroquets, déjà forts et couverts de plumes, prennent leur vol et lui échappent; un seul plus lent que les autres, reste entre ses mains: il se hâte de regagner sa demeure, plus content que s'il eût trouvé

un trésor. Arrivé chez lui, il fabriqua une espèce de cage pour loger son nouvel hôte, la posa à côté de son grabat, et se coucha fort content.

Après avoir passé la nuit à réflechir aux moyens de se faire un canot de ce vieil arbre qu'il avoit remarqué la veille, il se leva de grand matin, prit sa hache, courut à l'arbre, et l'entama.

Si jamais il entreprit un ouvrage long et pénible, ce fut sans doute celui-ci. Mille autres auroient été découragés; la hache leur seroit tombée des mains dès le premier coup; ils auroient jugé l'entreprise, si non extravagante, du moins impossible. Mais *Robinson* s'étoit fait une loi inviolable, de ne se laisser rebuter par aucun obstacle dans l'exécution d'un dessein réfléchi; aussi fut-il inébranlable dans cette dernière entreprise. Quoique depuis le lever du soleil jusqu'à environ midi, il n'eût point discontinué son travail, il eût cependant pu couvrir et remplir de sa main l'entamure qu'il venoit de faire au tronc par mille coups redoublés. Convaincu que ce seroit un ouvrage de plusieurs années, il jugea nécessaire de n'y travailler que quelques heures par jour, pour ne pas négliger ses autres occupations.

Trois années consécutives s'écoulèrent, et il en étoit à peine à la moitié de la coupe du tronc. Cependant il ne se rebuta point, et continua son travail.

Un jour il vint à penser, que depuis si long-tems qu'il habitoit cette île, il n'en avoit encore vu qu'une très-petite partie. Il se reprocha comme une foiblesse, la crainte qui l'avoit empêché de la parcourir d'un bout à l'autre. Il résolut donc de ne point différer son départ. Il chargea un de ses lamas de provisions pour quatre jours, et s'étant équipé, armé, et recommandé à la protection divine, il se mit en route. Son dessein étoit de suivre le bord de la mer autant qu'il lui seroit possible, et d'éviter les forêts, pour être moins exposé à rencontrer des bêtes féroces.

Le premier jour de son voyage ne fut remarquable par aucun événement extraordinaire. Il fit environ six lieues;

lieues; plus il avançoit, plus il s'appercevoit que l'emplacement de sa demeure étoit dans le canton le moins fertile de l'île. En plusieurs endroits il trouva des arbres, qui, quoiqu'ils lui fussent inconnus, lui parurent porter des fruits, lesquels auroient pu lui fournir une nourriture aussi saine qu'agréable. Ce ne fut que dans la suite qu'il en connut l'usage, et en apprit les noms. Il passa la première nuit sur un arbre, pour y être en sûreté contre les bêtes féroces; et à la pointe du jour il se remit en route. Il arriva en peu d'heures à l'extrémité méridionale de l'île. En quelques endroits le sol étoit fort sabloneux. Comme il vouloit se porter sur une langue de terre, qui avançoit plus que les autres dans la mer, tout-à-coup il recule, il pâlit, il tremble, il regarde autour de lui, puis il reste immobile, comme frappé d'un coup de foudre. Il remarqua des pas d'hommes imprimés sur le sable. Au premier coup d'oeil sur ces pas, il ne se représenta point les hommes qui en avoient laissé l'empreinte, comme appartenant à la classe de ceux qui sont civilisés, humains, compatissans; mais il se les figura barbares, cruels, atroces, prêts à fondre sur lui, à l'égorger et à le dévorer. Il porta de toutes parts des regards effrayés: à chaque nouveau bruit de quelques feuilles agitées, il éprouva une nouvelle et vive émotion. Dans son trouble, il ne sait à quoi se résoudre; enfin rassemblant ses forces, il s'enfuit à toutes jambes, comme un homme que l'on poursuit: il est trop effrayé pour tourner la tête, et regarder une seule fois derrière lui. Mais tout-à-coup il s'arrête; sa crainte est changée en horreur. Il voit une fosse ronde, et au milieu de cette fosse un certain espace qui avoit été le foyer d'un feu alors éteint. Tout autour de cette fosse il apperçoit des mains et des pieds, des crânes et d'autres os de corps humains, qui lui offroient l'horrible spectacle des restes d'un repas contre nature.

Robinson détourna les yeux de cet affreux spectacle, et s'enfuit avec tant de vitesse qu'à peine son lama pouvoit-il le suivre: ce fidèle animal ne cessoit de courir après lui. La frayeur avoit tellement troublé l'esprit de *Robinson*, qu'il en avoit oublié son lama.

En

En entendant le pas de cet animal, il ne doutoit pas qu'il n'y eût derrière lui un Canibale à sa poursuite. Il précipitoit de plus en plus sa course, pour échapper au prétendu anthropophage, et pour être moins gêné et plus léger dans sa course, il jette sa pique, son arc, ses flèches et sa hache. Il ne cherche point à reconnoître sa route; le chemin le plus aisé à parcourir, est toujours celui qu'il préfére; il ne sait plus où il en est. Pendant près d'une heure de tours et de détours, il se trouva qu'il avoit fait un circuit qui le remettoit au même endroit d'où il avoit pris la fuite.

Nouvel effroi! nouvelle perplexité! il ne reconnoît pas le lieu; il n'imagine pas que ce soit celui qu'il a déja vu; il croit avoir rencontré un second indice de l'horrible cruauté, à laquelle il cherche à se soustraire; il se détourne, continue sa fuite, qui ne finit qu'avec ses forces; épuisé, il tombe enfin sans connoissance. Son lama, l'ayant rejoint, se couche auprès de lui, excédé de lassitude. Le hazard voulut que ce fut le même endroit où *Robinson* avoit jetté ses armes. Ce furent aussi les premiers objets qui s'offrirent à sa vue au moment qu'il rouvrit les yeux. En voyant ses armes éparses sur le gazon, il croit que c'est un rêve, de même que tout ce qui venoit de se passer; il ne comprenoit ni comment ses armes se trouvoient là, ni comment il s'y trouvoit lui-même, tant la frayeur avoit troublé toutes les facultés de son ame.

Il se leva pour quitter au plutôt ce lieu: mais moins saisi, moins troublé, il n'eut pas l'imprudence d'oublier ses armes; il les releva, bien résulu de ne plus quitter ces uniques instrumens de défense. Il étoit si affoibli, qu'il lui fut impossible de hâter ses pas avec la même vitesse qu'auparavant, quoique pressé par la crainte. L'appétit ne lui revint point pendant tout le reste de la journée, et il ne s'arrêta qu'une seule fois, et un instant, pour se désaltérer à une source.

Il espéroit pouvoir regagner sa demeure le même jour; mais cela lui fut impossible. A l'entrée de la nuit

nuit il étoit à environ une demi lieue de son habitation, dans un endroit qu'il appelloit sa campagne. C'étoit un enclos assez spacieux, qu'il avoit choisi pour servir de parc à une partie de son troupeau, parceque l'herbe y étoit meilleure qu'aux environs de son habitation ordinaire. L'année précédente il y avoit passé plusieurs nuits d'été, parce qu'il étoit incommodé de mousquites qui le tourmentoient chez lui. Voilà pourquoi il appelloit ce lieu sa campagne. Ses forces étoient épuisées; il ne lui étoit pas possible d'aller plus loin. Quelque danger qu'il trouvât à passer la nuit dans un bosquet si mal défendu, il fallut pourtant se resoudre à s'y arrêter.

Robinson toujours inquiet et sur ses gardes, ne ferma presque pas l'oeil pendant cette nuit: il avoit sans cesse, comme sous ses yeux, le théatre d'horreur qui l'avoit effrayé; en vain cherchoit-il à le bannir de son imagination. Pour se mettre en sureté à l'avenir, il imagina mille projets plus insensés les uns que les autres. Il avoit résolu entr'autres, de détruire, dès qu'il seroit jour, tous ses ouvrages, et de ne laisser aucune trace de ce qu'il lui avoit coûté tant de travail; afin que, si les sauvages venoient par hazard visiter ce côté de l'île, ils ne pussent ni appercevoir, ni même soupçonner qu'il s'y trouvât un homme. Mais à peine la douce lumière du matin avoit-elle dissipé les ombres de la nuit, qu'il vit les choses sous une face toute différente. Ce qu'il avoit jugé la veille prudent et nécessaire, lui parut alors inutile et insensé, et il reconnut que sa frayeur avoit été outrée. Je suis ici depuis bien du tems, se dit-il à lui-même, et cependant aucun sauvage ne s'est encore approché des environs de ma demeure; ce qui prouve assez que leur séjour n'est point fixé dans cette île. Il est vraisemblable qu'ils en habitent une autre, d'où quelques-uns d'entr'eux viennent ici de tems en tems, célébrer leurs victoires par un horrible festin; et probablement n'abordent-ils jamais qu'à la pointe méridionale de l'île, et retournent chez eux sans pénétrer plus avant.

Cepen-

Cependant il prit des mesures pour se mettre en sureté contre ces sauvages; et la première chose qu'il fit à son arrivée dans sa demeure, ce fut de planter à une petite distance de la palissade d'arbres qui formoit l'enceinte devant sa demeure, une forêt épaisse, qui la couvrit de loin, et empêchât qu'elle ne fût apperçue. Dans cette vue, il planta successivement près de deux mille boutures de cette espèce de saule, qu'il avoit déja vu reprendre et croître facilement et en peu de tems. Il se garda bien de les aligner; il eut au contraire l'attention d'éviter toute symétrie, pour donner à l'ensemble l'apparence d'une futaie naturelle, plutôt que d'un plan artificiel. Il résolut ensuite de creuser un chemin souterrain, qui du fond de sa grotte aboutît à l'autre côté de la montagne, afin qu'au besoin, quand par exemple l'ennemi auroit escaladé sa cloison, il eût une issue pour s'échapper. Pour s'ouvrir ce passage souterrain, il s'y prit précisément comme les mineurs, qui d'abord creusent des puits, ensuite une galerie. Toute la terre qu'il en tiroit, il la portoit près de la cloison, et avoit soin de la fouler: il éleva ainsi peu-à peu une terrasse d'environ dix pieds de hauteur, sur huit d'épaisseur. De distance en distance il avoit laissé des ouvertures, ou des embrasures, pour se ménager la vue du-dehors. Il avoit encore pratiqué quelques escaliers, pour monter et descendre commodément, en cas qu'il fût obligé de défendre un jour son fortin du haut de son espèce de rempart.

Comme *Robinson* travailloit un jour à son canot, il apperçut qu'il s'élevoit dans l'éloignement une fumée fort épaisse. A la frayeur dont il fut d'abord saisi, succéda bientôt la curiosité. Poussé par l'un et l'autre de ces mouvemens, il se hâta de gagner le sommet de la colline au pied de laquelle étoit sa grotte, pour découvrir la vraie cause de cette fumée. A peine y étoit il arrivé, qu'il fut consterné à la vue de cinq ou six canots amarés au rivage, et d'une trentaine de sauvages, qui, avec des attitudes aussi grotesques que leurs cris étoient féroces, dansoient en rond autour d'un grand feu. Il descendit la colline avec précipitation pour se

mettre

mettre en état de défense, s'arma, implora le secours du ciel, et prit la ferme résolution de défendre sa vie jusqu'à la dernière extrêmité. Il se transporta de nouveau au sommet de la colline, d'où il vouloit observer tous les mouvemens des ennemis. Y étant arrivé, il vit distinctement deux infortunés que l'on trainoit des canots vers le lieu où étoit le feu. Il soupçonna d'abord qu'on avoit le dessein de les égorger, et à l'instant il fut convaincu qu'il ne se trompoit point. Quelques-uns de ces monstres, assomment un de ces captifs, deux autres se jettent aussi-tôt sur lui, sans doute pour le mettre en pièces, et préparer leur abominable festin. Pendant cette affreuse exécution, l'autre prisonnier en étoit le triste spectateur, dans l'attente de recevoir bientôt à son tour le même traitement; mais au moment où ces barbares étoient le plus empressés, et tout occupés de la boucherie de son compagnon, il observe l'instant où personne n'avoit les yeux sur lui, prend subitement la fuite, et court avec une rapidité étonnante directement du côté où *Robinson* avoit sa demeure.

La joie et l'espérance, la crainte et l'horreur s'emparent tour à tour de l'ame de notre *Robinson*. Il ressentoit une joie mêlée d'espérance, en observant que le prisonnier gagnoit les devans sur ceux qui le poursuivoient: il étoit agité de crainte et d'horreur, voyant les uns et les autres venir en droite ligne du côté de son habitation. Ce qui les en séparoit encore, étoit une petite baie, que le malheureux qui fuyoit devoit traverser à la nage, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Dès qu'il fut au bord, il se jette à l'eau sans hésiter, et la traverse avec une vitesse étonnante. Deux de ceux qui le poursuivoient de plus près, se jettèrent à la nage comme lui; tous les autres sauvages retournèrent à leur abominable festin. Avec quelle satisfaction *Robinson* observa-t-il que ces deux derniers n'étoient pas à beaucoup près aussi habiles nageurs que celui qu'ils vouloient atteindre: le premier étoit déja en course, que les deux autres n'étoient pas encore au milieu de la baie. A l'instant *Robinson* fut animé d'un

courage et d'un zèle tels qu'il ne s'en étoit jamais senti de sembable. Son coeur le sollicitoit d'aller au secours du malheureux: il prend sa lance, et sans balancer, se précipite de la colline: dans un clin d'oeil, il sort de la forêt, se trouve entre les deux partis, et crie au fuyard: Arrête! arrête! Celui-ci se retourne, s'effraye à la vue de *Robinson* couvert de peaux, hésite s'il se jettera à ses pieds, ou s'il prendra la fuite. *Robinson* étendant le bras, lui fit comprendre par des signes, qu'il étoit là pour le défendre; il se tourne à l'instant et marche à l'ennemi. A portée du premier, il ranime son courage, frappe de sa lance le sauvage nud et le renverse sur la place. Celui qui restoit étant encore à environ cent pas, s'arrête de surprise et prit la fuite.

Robinson se tourna du côté de celui dont il étoit le libérateur: il le voit encore immobile à la même place, entre l'espérance et la crainte: incertain si ce qui venoit de se passer sous ses yeux contribueroit à sa conservation, ou s'il devoit succomber à son tour sous les coups redoutables de cet être inconnu. Le vainqueur l'appelle, lui fait comprendre par des signes de se rendre auprès de lui. Il s'avança à pas lents avec une frayeur marquée, et dans l'attitude d'un suppliant. *Robinson* ôte son masque, le regarde d'un air doux et amical. A cet aspect le sauvage ne balance plus, il se précipite vers son libérateur, se prosterne, baise la terre, prend un pied de *Robinson*, se le pose sur la nuque du cou, pour l'assurer apparemment qu'il vouloit être son esclave. Mais notre héros, qui sentoit plus le besoin d'avoir un ami qu'un esclave, lui tendit promptement la main avec amitié, le releva, et chercha par tous les moyens qu'il put imaginer à le convaincre, qu'il devoit s'attendre à toute l'amitié qu'il pouvoit désirer.

Le sauvage qui avoit été terrassé, n'étoit pas mort de sa blessure: revenu à lui, il se mit à arracher quelques herbes, et à les appliquer sur sa playe, pour en étancher le sang. *Robinson* fit remarquer ce mouvement à celui qui étoit auprès de lui, qui lui adressa quel-

quelques paroles, et quoiqu'il ne les comprit pas, elles eurent pour lui les charmes de la nouveauté, aucun son de voix humaine n'ayant depuis plusieurs années frappé ses oreilles. L'indien fixant les yeux sur la hache et la montrant du doigt, il faisoit entendre qu'il désiroit cette arme, pour achever son ennemi. Notre héros qui ne répandoit le sang humain que malgré lui, mais qui sentoit la nécessité d'achever le mourant, donne sa hache, et détourne les yeux de dessus l'usage sanglant qu'on en va faire. L'indien court au blessé, le décolle d'un seul coup, revient avec le ris cruel de la vengeance satisfaite: puis en faisant mille grimaces et mille contorsions singulieres; il dépose aux pieds de *Robinson*, comme un trophée, la hache et la tête pâle et sanglante du vaincu. *Robinson* lui fit entendre par signes, qu'il s'emparât des arcs et des flèches de celui qu'il venoit de tuer, et qu'il le suivit. L'indien à son tour lui fit aussi comprendre, qu'avant de se retirer, il convenoit d'enterrer dans le sable l'homme tué, afin que si ses compagnons venoient dans la suite le chercher, ils n'en découvrissent aucun vestige. *Robinson* ayant témoigné qu'il approuvoit cette précaution, l'indien se mit à l'ouvrage, et en moins d'un quart d'heure le cadavre fut enfouis. Ils prirent ensuite l'un et l'autre le chemin de la demeure de *Robinson*.

Le sauvage, à l'aspect de l'arrangement commode de cette demeure, fut saisi de surprise. *Robinson* chercha à lui faire entendre par signes tout ce qu'ils avoient à redouter de ces sauvages attroupés; et que s'ils venoient l'attaquer, il étoit résolu de se défendre jusqu'à la mort. Celui-ci le comprit; et aussi-tôt il fait passer à plusieurs reprises par dessus sa tête la hâche qu'il avoit encore en main, lance des regards menaçans du côté où étoient ses ennemis, comme pour les provoquer au combat, et cherche ainsi à témoigner à son libérateur qu'il étoit tout prêt à le défendre courageusement. *Robinson* applaudit à ces intentions d'intrépidité, arma l'indien d'une lance, d'un arc et de flèches, et le mit en sentinelle à une espèce d'embrasure, qu'il avoit pratiquée à sa pallissade; afin de pouvoir découvrir ce qui se passoit

dans l'espace vuide qui étoit entr'elle et le bosquet qu'il avoit planté.

Environ une heure après ils entendirent tout-à-coup dans l'éloignement les cris étranges et effrayans que poussoient ensemble plusieurs sauvages réunis. Tous deux se préparent au combat, s'entreregardent, et par différens gestes s'encouragent mutuellement à la défense la plus vigoureuse; mais tout d'un coup les cris cessèrent.

Robinson et son allié furent attentifs à découvrir tout ce qui pourroit se passer autour d'eux. Ils ne discontinuèrent pas d'être sur leurs gardes jusques vers le soir: mais n'ayant apperçu aucun ennemi, ni entendu le moindre cri depuis quelques heures, il leur parut très-vraisemblable, que les sauvages, rebutés de leurs recherches inutiles, avoient regagné leurs canots, et s'étoient retirés chez eux. Ils quittèrent donc leurs armes, et *Robinson* apporta de quoi souper.

Comme ce jour étoit un vendredi, il voulut en quelque sorte en perpétuer le souvenir, en donnant à l'indien le nom de ce jour-là.

Vendredi étant tout nud, *Robinson* lui donna une espèce de vêtement. Ensuite il lui fit signe de s'asseoir à son côté, pour souper avec lui. *Robinson* ignorant le caractère de son nouvel hôte, crut qu'il étoit de la prudence pour sa sûreté, de le tenir dans un état de sujétion respectueuse. Il lui fit donc entendre par signes, qu'il vouloit bien le prendre sous sa protection; mais sous la condition d'une obéissance parfaite, et qu'il exécutât tout ce qu'il lui ordonneroit. En lui donnant cette instruction, il prononça le mot Cacique; il se souvint heureusement d'avoir entendu une fois, que les sauvages de l'Amérique s'en servoient pour désigner leurs chefs. Par ce mot, bien plus que par les signes qui l'accompagnoient, *Vendredi* comprit ce que son maître vouloit lui faire entendre; et pour témoigner qu'il acceptoit la condition de l'obéissance, il répéta plusieurs fois le mot Cacique, et se jetta de nouveau à

ses

ses pieds. *Robinson*, avec la dignité d'un Monarque, lui tendit la main d'un air de protection, et lui ordonna de nouveau de prendre place pour souper avec lui. *Vendredi*, par respect, s'assit à terre pendant que *Robinson* étoit placé sur un banc de gazon.

Après le repas, il plut à Sa Majesté de lui ordonner très-gracieusement de se coucher. Il n'étoit pas prudent que *Vendredi*, qui étoit parvenu en si peu de tems, à être tout à la fois son sujet et son premier Ministre, son Général en chef et toute son armée, son Chambellan et son valet de chambre, il n'étoit, dis-je, pas prudent que cet homme nouveau reposât dans la même chambre que Sa Majesté; elle jugea convénable de l'envoyer passer la nuit dans sa cave, où elle lui ordonna par signes, de se préparer un lit de foin.

Ensuite *Robinson*, Monarque de toute l'île, Maître absolu de la vie et de la mort de tous ses sujets, ne rougit nullement de s'abaisser en présence de *Vendredi* à une fonction servile. Il s'approcha des lamas renfermés dans l'enceinte, et de ses mains royales il se mit à les traire. C'étoit une instruction qu'il donnoit à son premier Ministre, sur lequel il vouloit désormais se reposer de ce soin. *Vendredi* attentif ne comprenoit pas le but de ce qu'il voyoit faire à son maître; car ni lui, ni ses stupides compatriotes, n'avoient encore soupçonné que le lait des animaux pouvoit être un aliment aussi sain que nourrissant; jamais il n'en avoit goûté; et ce fut pour lui une agréable surprise quand *Robinson* l'eut engagé à en faire l'épreuve. Après cela l'un et l'autre se couchèrent.

La première chose que *Robinson* entreprit le lendemain, fut d'aller avec *Vendredi* reconnoître l'endroit où les sauvages avoient fait le jour précédent leur abominable festin. Chemin faisant ils retrouvèrent la place où étoient enterré le sauvage tombé sous les coups de *Robinson*. *Vendredi* la fit remarquer à son Maître, et temoigna distinctement qu'il désiroit déterrer ce cadavre, pour satisfaire son goût dépravé. *Robinson* d'un regard lui témoigna toute l'indignation et l'horreur

que lui inspiroit une telle envie; et levant sa lance d'un air menaçant, il lui fit entendre qu'il l'en perceroit, si jamais il touchoit à un mets semblable. *Vendredi* comprit cette menace, se soumit sans balancer à la volonté de son Maître: mais il ne pouvoit concevoir pourquoi il lui interdisoit un mets, pour lequel il ne se sentoit rien moins que de l'aversion. Ils arrivèrent bientôt à l'endroit du festin. Quel spectacle! la terre teinte de sang! des os épars! — *Robinson* détourne ses regards; ordonne à *Vendredi* de creuser promptément une fosse, et d'y enterrer ces restes révoltans d'une barbare voracité.

Pendant que *Vendredi* exécutoit cet ordre, *Robinson* remuoit attentivement les cendres, dans l'espérance d'y trouver encore du feu. Ce fut inutilement; tout étoit éteint, et il regardoit tristement ces cendres. *Vendredi* le voyant si rêveur, lui fit plusieurs signes, auxquels *Robinson* ne comprit rien: celui-là s'empare de la hache, part comme un trait, s'enfonce dans la forêt, et laisse *Robinson*, qui ne concevoit pas son dessein, dans le plus grand étonnement. Consterné, et le suivant des yeux, il disoit en lui-même: Quest-ce que ceci? l'ingrat m'abandonneroit-il? M'emporteroit-il encore ma hache? Seroit-il assez perfide pour s'emparer de mon habitation, pour m'en chasser de force? Ou bien auroit-il la barbarie de me livrer par trahison à ses féroces compatriotes? — Transporté de colère, il saisit sa lance, se met aussi-tôt à la poursuite de l'ingrat et du traitre, pour punir et prévenir tout à la fois ses noirs attentats. Mais tout-à-coup il apperçoit *Vendredi*, qui revenoit de la forêt. *Robinson* s'arrête; voit avec étonnement que le prétendu traitre tenoit en l'air une petite botte d'herbes séches, d'où partoit de la fumée; bientôt elle s'enflamme *). *Vendredi* la laisse tomber, entasse promptement d'autres herbes

*) Les sauvages pour faire du feu, coupent deux branches de bois sec, et les frottent l'un contre l'autre, avec tant d'adresse et de célérité qu'elles prennent feu. Alors ils les enveloppent d'herbes séches, et courrent de toute leurs forces; et c'est ce qui enflamme les herbes.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0190
DFG

herbes et des branches séches, et allume un feu clair et ardent, qui réjouit *Robinson* autant qu'il lui causa de surprise. Tout transporté de joie, il embrassa *Vendredi* avec ardeur, et le serre avec tendresse contre son coeur; après cela il saisit un tison ardent, et court avec *Vendredi* à sa demeure, où il fait aussi-tôt un grand feu, il pose autour de ce feu des pommes de terre: il vole à son troupeau, choisit, tue, écorche et dépèce un jeune lama, en met un quartier à la broche, et la fait tourner par *Vendredi*. Pendant que celui-ci s'acquitte de sa fonction, *Robinson* coupe un morceau de poitrine de lama. Il pèle quelques pommes de terre; il écrase et broie du bled d'inde entre deux pierres pour le réduire en farine; il met le tout dans un de ses pots, y verse de l'eau en quantité suffisante, et met enfin le pot au feu.

Vendredi voyoit tous ces préparatifs sans y rien comprendre. Il connoissoit l'usage de rôtir la viande; mais sur tout le reste il n'avoit aucune expérience. Il ignoroit même l'effet que le feu devoit produire sur l'eau qui étoit dans le pot: elle commença à bouillir au moment où *Robinson* sortoit pour aller un instant dans sa grotte. *Vendredi* surpris de cette singularité, ne concevoit pas ce qui pouvoit mettre ainsi l'eau en mouvement; mais quand il la vit rapidement s'élever à gros bouillons, et se répandre de tous côtés, il imagina qu'il devoit y avoir au fond du vase quelque animal qui causoit ce desordre, et pour empêcher que l'eau ne se répandit entièrement, il y plongea promptement la main pour saisir cet animal: il poussa alors un cri si effroyable que toute l'habitation en tetentit. *Robinson* l'entendant fut saisi d'effroi: il ne put d'abord s'imaginer autre chose, sinon que les sauvages les avoient surpris, et que *Vendredi* étoit déja entre leurs mains. La frayeur et l'amour naturel de sa propre conservation, le sollicitoient à s'échapper par le chemin secret et souterrain, pour sauver sa vie. Mais bientôt il rejetta cette idée, pensant à la lâcheté qu'il y auroit d'abandonner de la sorte son sujet, ou plutôt son ami. Sans délibérer plus long-tems, il se hâta de sortir de la grotte avec ses

armes, bien résolu de périr, s'il le falloit, ou d'arracher une seconde fois *Vendredi* des mains de ces barbares ennemis. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva *Vendredi* tout seul, qui faisoit les grimaces d'un forcené. Tout interdit, *Robinson* reste immobile ne sachant que penser, enfin il apprend après quelques explications, que tout ce grand vacarme ne venoit que de ce que *Vendredi* s'étoit échaudé la main.

Robinson avoit beaucoup de peine à engager *Vendredi* à reprendre sa place, pour continuer de tourner la broche. Il s'y détermina enfin, en regardant toujours le pot avec une curiosité mêlée d'horreur. Comme la soupe étoit prête, *Robinson* la versa dans deux écuelles, pour qu'ils pussent la prendre comme un bouillon; car il n'avoit point de cuillères. Rien ne put engager *Vendredi* à en goûter; il ne doutoit point que ce ne fût un breuvage enchanté. Mais il mangea avec beaucoup de plaisir du rôti et des pommes de terre.

Le repas fini, *Robinson* se retira pour méditer à part très-sérieusement sur l'heureux changement survenu à sa situation. Tout ce qui l'environnoit avoit pris une face plus riante. Il n'étoit plus solitaire; il avoit un compagnon, avec qui, à la vérité, il ne pouvoit pas avoir encore de conversation; mais la société seule de cet homme le consoloit en partie, et il pouvoit s'en promettre les plus grands secours. N'étant maintenant plus privé du feu, il pouvoit jouir d'alimens sains et aussi agréables qu'il les désiroit. Il ne s'étoit pas encore trouvé dans une si heureuse situation depuis son arrivée dans l'île. Le seul sujet d'inquiétude qui lui restoit, étoit la crainte que les sauvages ne revinssent un jour pour chercher leur camarade; ce qui le fit songer aux moyens de se mettre en sûreté et en état de défense. Il désiroit déja depuis long-tems, de fortifier davantage son habitation; mais tant qu'il avoit été seul, l'exécution de ce dessein lui avoit paru impossible; mais ayant un compagnon, il se crut en état d'entreprendre cet ouvrage. Il résolut donc d'ouvrir autour de sa demeure, en dehors de la cloison d'arbres, un fossé large et profond, dont

dont le bord intérieur seroit garni d'une forte palissade. Il n'étoit pas aisé de faire comprendre par signes ce dessein à *Vendredi;* mais dès qu'il en eut quelque idée, il courut au rivage, et en revint chargé de grandes coquilles et de pierres plattes et tranchantes, propres à servir d'instrumens pour fouir la terre.

Robinson et *Vendredi* travailloient tous les jours à ce fossé, et malgré des instrumens peu convénables à cet ouvrage, ils l'avançoient chaque jour d'une manière étonnante. C'est en travaillant que *Robinson* enseignoit peu à peu sa langue à *Vendredi*, qui en peu de tems y fit de grands progrès. Il étoit fort attaché à son maître, qui le prit de jour en jour plus en affection, et bientôt il se fit un plaisir de partager avec lui la grotte, pour y passer ensemble la nuit.

En moins de deux mois ils eurent fini le fossé, et ils se virent en état de ne plus redouter les sauvages, et de les repousser même s'ils en étoient attaqués. Car avant que quelqu'un d'entr'eux put franchir le fossé et la palissade, il étoit facile aux deux assiégés de le percer, soit à coups de flèches, soit de leurs lances. Ils crurent donc avoir suffisamment pourvu à leur sûreté.

Robinson et *Vendredi* se trouvant un jour près du rivage sur une hauteur, d'où leur vue pouvoit s'étendre au loin sur la mer, ils apperçurent quelques îles, qui paroissoient comme un nuage dans l'éloignement. *Vendredi* fixa attentivement les yeux de ce côté, et tout d'un coup il s'écria: ah! voilà mon pays! voilà où demeure ma nation! Son air, ses yeux, ses gestes, tout en lui exprimoit l'amour de la patrie et le désir de la revoir. *Robinson* remarquant ce désir, lui parla d'un canot, lui fit là dessus différentes questions: Satisfait de ses réponses, il le prend par la main, et le conduit pour lui faire voir celui qu'il avoit déja commencé depuis nombre d'années. *Vendredi* en l'examinant sourit de trouver, vû le tems, l'ouvrage si peu avancé; à peine l'arbre étoit-il creusé jusqu'au tiers. *Robinson* lui ayant demandé ce qu'il désaprouvoit dans ce travail, *Vendredi*

lui répondit, qu'il y remarquoit bien du tems perdu, et beaucoup de peines inutiles, qu'on pouvoit creuser un arbre, tel que celui-là, en peu de jours, et beaucoup mieux, à l'aide du feu. A ces mots *Robinson* fut transporté de joie, et il fut résolu que l'ouvrage seroit commencé dès le lendemain à la pointe du jour. Mais ce jour-là même survinrent les grandes pluyes. *Robinson* depuis son séjour dans l'île, avoit eu le tems d'observer qu'elles avoient lieu régulièrement deux fois l'année, et toujours vers le tems des équinoxes. Pendant cette saison pluvieuse, qui pour l'ordinaire duroit un ou deux mois, il étoit impossible de faire aucun ouvrage en plein air, tant il pleuvoit avec force et sans interruption. Il avoit aussi éprouvé, que rien ne nuisoit plus à la santé que de se hazarder à sortir et à se mouillier durant cette saison. Que faire! il fallut bien suspendre la construction du bateau, et chercher à s'occuper sans sortir de l'habitation.

Quelle heureuse ressource pour *Robinson* durant ces jours pluvieux et les soirées longues et obscures de cette saison, d'avoir du feu et de la lumière, de posséder un ami, avec qui, pendant un travail commun, il pouvoit s'entretenir familiérement et charmer ses ennuis! Auparavant il passoit ces tristes soirées seul, desoeuvré et dans les ténèbres. Il apprit de *Vendredi* tous les moyens, par lesquels les sauvages se procurent quelque commodité; et *Robinson* à son tour, lui enseigna mille choses que les sauvages sont bien loin d'imaginer.

Le tems de pluyes étant passé, ils se rendirent auprès de leur arbre pour en faire un canot. *Vendredi* creusa le tronc en se servant du feu. Ce moyen étoit si efficace, que le canot fut fini en peu de tems: il ne manquoit plus qu'une voile et des rames. *Vendredi* faisoit avec des écorces d'arbres des nattes, qui devoient servir de voile; et pour les rames, ce fut *Robinson* qui en fabriqua. Puis ils transportèrent le canot à la mer sur des rouleaux, et l'attachèrent à un pieu fixe en terre.

Etant retourné dans leur demeure, ils firent rôtir des pommes de terre, et préparèrent d'autres provisions de

de bouche pour leur voyage. Cela fait, ils se couchèrent, fermement resolus de faire voile au premier vent favorable.

A minuit ils furent éveillés par un violent orage. Les mugissemens des vents étoient effrayans, et la terre étoit ébranlée par les éclats redoublés du tonnerre. Que serions-nous devenus, disoit *Robinson* à *Vendredi*, si ce tems nous eut surpris en mer? Au même instant ils entendirent un coup de canon. *Robinson* se leva promptement, et se hâta d'allumer un grand feu sur le sommet de la colline, pour signifier à ceux qui étoient sur mer en détresse, qu'ils trouveroient auprès de lui dans cette île un asyle assuré. Mais à peine la flamme s'élevoit-elle, qu'il survint une telle averse qua tout le feu en fut éteint.

Ce ne fut qu'à la pointe du jour que l'orage cessa. Aussi-tôt *Robinson*, accompagné de *Vendredi*, se rendit sur le rivage, pour tâcher de découvrir s'il avoit bien ou mal entendu. Mais quel fut leur désespoir voyant que la tempête avoit emporté leur canot en pleine mer. Ils furent inconsolables quand ils le virent disparoître tout à fait. *Robinson* parcourut des yeux mouillés la vaste surface de la mer, pour découvrir quelque navire; mais il n'en apperçut aucun. Triste et inquiet il se rendit au pied d'une montagne très-élevée, du haut de laquelle il pouvoit observer la côte orientale; il monte en deligence, et parvenu au sommet, il jette un coup d'oeil sur la mer. — Ciel quel saisissement de joie! Il voit un vaisseau; et malgré la distance, il le voit si distinctement, qu'il ne peut douter que ce n'en soit un, et même des plus grands. Il descend avec précipitation, et arrive hors d'haleine à son habitation: il se saisit de ses armes, et ne put dire à *Vendredi* que ces mots: *ils sont là! vite! vite!* Cela dit, il part comme un éclair.

Au trouble et à l'empressement de son maître, *Vendredi* jugea que les sauvages venoient d'aborder dans leur île: Il prit aussi ses armes, et le suivit en toute

toute diligence. Ils firent au moins quatre lieues de chemin, avant que d'arriver à l'endroit du rivage le plus voisin de celui où le vaisseau paroissoit à l'ancre; et ce ne fut qu'ici que *Vendredi* apprit le sujet de tout cet empressement. *Robinson* exprimoit sa joie de mille manières; tantôt en sautant, tantôt en poussant des cris d'allégresse, tantôt en embrassant *Vendredi*, et en le conjurant les larmes aux yeux de partager ses transports. Il le pria d'allumer bien vite un feu, qui pût être vu des gens du navire. Cela fut bientôt fait, et la flamme s'élevoit à la hauteur des arbres. Il avoit les yeux continuellement fixés sur le navire, s'attendant à voir à tout moment, mettre en mer une chaloupe qui viendroit à terre; mais son attente fut inutile.

Après avoir attendu pendant quelques heures, sans qu'il parût aucune chaloupe, *Vendredi* offrit de se rendre au vaisseau à la nage, quelque éloigné qu'il fût, et d'inviter les gens de l'équipage à venir à terre. *Robinson* l'embrassa et y consentit, à condition qu'il auroit soin de ne pas s'exposer témérairement, et qu'il ne négligeroit rien pour conserver sa vie. Aussi-tôt *Vendredi* quitte son habit, coupe un rameau, le tient à la bouche *), et s'élance sur les flots. *Robinson* l'accompagnoit des yeux et des voeux les plus ardens.

Vendredi arriva heureusement près du navire, en fit plus d'une fois le tour à la nage, en appellant quelqu'un; mais personne ne lui répondit. En appercevant l'échelle qui pendoit d'un côté, il la monta son rameau à la main. Arrivé sur le tillac, il fut effrayé à la vue d'un animal qui lui étoit tout à fait inconnu; il étoit couvert d'un poil noir et frisé **), et à l'instant même qu'il apperçut *Vendredi*, il poussa des cris, tels que celui-ci n'en avoit jamais entendus de pareils; bientôt il

*) Une branche d'arbre verte est chez les sauvages un signe de paix: celui qui s'approche d'eux, un rameau à la main, n'a rien à craindre de leur part.

**) C'etoit un barbet.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0196
DFG

il se tut: et se montra si doux, si caressant, que *Vendredi* cessa de le craindre. Cet animal s'approcha d'une manière si humble, en poussant des hurlemens si plaintifs, que *Vendredi* comprit qu'il imploroit son secours et sa protection. *Vendredi* continuant d'appeller du monde; mais personne ne se présenta. Comme il étoit occupé à admirer la plûpart des objets surprenans qui s'offroient à ses yeux sur le tillac, il reçut par derrière un coup si rude, qu'il tomba tout de son long. Il se relève plein d'effroi, jette les yeux autour de lui, reste consterné en appercevant un animal à cornes recourbées, et avec une barbe longue. *Vendredi* poussa un cri perçant, et se précipita dans la mer. Le barbet se jetta aussi à la mer et le suit à la nage. *Vendredi* entendant derrière lui le bruit de la chûte du barbet dans l'eau, s'imagina que c'étoit le monstre cornu, qui le poursuivoit; il en fut tellement saisi de frayeur, qu'il se trouva presque hors d'état de nager. Etant arrivé au rivage, il tomba évanoui aux pieds de *Robinson*, qui n'épargna rien pour le faire revenir de son évanouissement. Il le frotte, le secoue, l'appelle à haute voix par son nom: mais il se passa quelques minutes avant que *Vendredi* ouvrît les yeux et donnât quelque signe de vie. Dès qu'il fut en état de parler, il se mit à raconter la terrible aventure qui venoit de lui arriver: il ajouta qu'il croyoit que ce monstre à barbe et à cornes, étoit le maître de ce bâtiment.

Robinson l'entendit avec beaucoup de surprise. Sur ce récit il jugea que le monstre cornu devoit être un bouc ou une chèvre, que le navire étoit échoué, et que l'équipage l'avoit abandonné, pour se sauver avec les chaloupes; mais il ne pouvoit comprendre ce que ces gens étoient devenus. Il resolu de retirer du navire, à l'aide de *Vendredi*, tout ce qui leur pourroit être de quelque utilité. N'ayant plus de canot, ils furent une espèce de radeau; et profitèrent du reflux, qui, comme un torrent les conduisit au vaisseau échoué.

Lorsque *Robinson* fut un peu revenu de l'excès de joie où l'avoit jetté la vue d'un navire européen, son premier vœu fut qu'il ne se trouvât pas endommagé, et

et qu'il pût être remis à flot. En ce cas il étoit tout résolu de s'y embarquer avec *Vendredi*, et de faire voile; sinon pour l'Europe, du moins pour quelque colonie européenne en Amérique. Il fit le tour du navire avec son radeau, et sonda le fond de la mer aux environs; mais il eut le chagrin de remarquer, qu'il falloit renoncer à l'espérance de revoir jamais le vaisseau à flot. La tempête l'avoit jetté entre deux rochers, où il étoit tellement engagé, qu'il n'y avoit aucune possibilité de le faire ni avancer ni reculer. Il se hâta de monter à bord, pour examiner en quoi consistoit la cargaison, et si elle n'étoit point endommagée. Il y trouva des provisions de biscuit, de ris, de farine, de froment, de vin, de poudre à canon, de balles; quelques canons, des fusils, des pistolets, des sabres, des haches, des scies, des tenailles, des barres de fer, des clous, des couteaux, etc. Il y avoit aussi des caisses remplies d'habits, et de quantité d'autres choses. Il se consulta pour savoir ce qu'il devoit emporter dans ce premier voyage, et il ne lui fut pas facile de se déterminer sur le choix. Après bien des réflexions: il prit entre autres: deux barrils, l'un de poudre à canon; et l'autre de grenaille de plomb; deux fusils, deux paires de pistolets, deux épées et deux couteaux de chasse, deux habillemens complets, l'un pour lui, l'autre pour *Vendredi*, quelques chemises, et tout ce qui est necessaire pour bâtir.

Il employa tant de tems à visiter le vaisseau, à ouvrir et vuider les caisses, à choisir et à placer sur le radeau ce qu'il vouloit emporter, que lorsque tout fut fini, la marée monta. Ils en profitèrent, et furent, doucement entrainés par le flux du côté de l'île, et en peu de tems ils arrivèrent au rivage. *Vendredi* fut très-curieux de savoir ce que signifioient toutes ces choses qu'ils avoient emportées du vaisseau, et de quelle utilité elles pouvoient être. Pour commencer à satisfaire cette curiosité; *Robinson* se retira derrière un buisson, pour mettre du linge, des bas, des souliers, et se revêtir d'un uniforme d'Officier. Un chapeau bordé sur la tête et l'épée au côté, il vint tout-à-coup

se

se présenter à *Vendredi*. Celui-ci surpris, recule quelques pas, doutant au premier coup d'oeil que ce fût son Maître. *Robinson* ne put s'empêcher de rire de sa surprise; il lui tendit amicalement la main, l'assurant qu'il étoit toujours son ami *Robinson*, quoiqu'il eût changé d'habillement. Il lui donna un habit complet de matelot, lui indiqua l'usage de chaque pièce, et lui dit de changer aussi de vêtement. C'est ce qu'il fit sur le champ; il sauta de joie comme un enfant quand il se vit vêtu de la sorte, et sur-tout quand il eut éprouvé combien cet habillement étoit commode, et même propre à le garantir de la piquûre des mousquites.

Robinson fit aussi-tôt usage des haches et de plusieurs autres outils, pour faire un mât pour leur radeau, afin qu'à l'aide d'un voile, ils pussent entreprendre à l'avenir leurs voyages au vaisseau, sans être obligés d'attendre le tems des marées. *Robinson* se chargea seul de cet ouvrage, et envoya *Vendredi* à l'habitation traire les lamas; ce qu'ils avoient négligé depuis deux jours. Pendant son absence *Robinson* chargea un fusil pour surprendre son ami par l'effet étonnant de la poudre à canon. Comme *Vendredi* admiroit à son retour la promptitude avec laquelle *Robinson* avoit achevé son travail, celui-ci apperçut un faucon de mer, qui dans son vole emportoit un poisson dont il venoit de se saisir. Il prit aussi-tôt son fusil, et dit à *Vendredi:* Vois-tu ce faucon? Il va tomber: Au même instant, il couche en joue — Paf! — et l'oiseau tombe. *Vendredi* tomba aussi à la renverse, comme s'il eut été frappé du même coup. Quand il se fut relevé, *Robinson* l'exhorta à cesser de trembler et à se rassurer, ajoutant qu'il alloit tout de suite lui apprendre à produire le même éclair, le même tonnerre et la même foudre. Il lui expliqua la nature et les effets de la poudre à canon; il lui fit observer la construction du fusil, le chargea en sa présence, et le remit entre ses mains pour qu'il tirât lui-même. Mais *Vendredi* étoit encore trop effrayé pour le faire. Ce fut donc *Robinson* qui déchargea le fusil une seconde fois, au grand étonnement de *Vendredi*.

Le lendemain ils se levèrent de grand matin, pour retourner au vaisseau échoué. Y étant arrivés, *Robinson* examina l'état du navire. Il trouva que l'eau gagnoit, et que les vagues et les frotteiments contre les rochers, avoient déja détaché plusieurs planches des deux côtés du vaisseau. Il prévit donc que la première tempête achèveroit de le mettre en pièces: C'est pourquoi il prit tout ce qu'il pouvoit sauver de la cargaison, et retourna dans son île.

Ce que *Robinson* avoit prévu, arriva. Peu de jours après il vint un grand orage, qui mit entièrement en pièces le vaisseau échoué.

Un matin que *Robinson* étoit occupé de quelques soins de ménage, il envoya *Vendredi* au bord de la mer, chercher quelques tortues, parcequ'il y avoit long-tems qu'ils ne s'en étoient régalés. Après une assez courte absence, il revint à toutes jambes dire à son maître, qu'un grand canot s'approchoit de leur île. A cette nouvelle *Robinson* prend les lunettes d'approche qu'il avoit trouvées dans le vaisseau, et se hâte de monter sur la colline. *Vendredi* le suivit. Quand ils y furent arrivés, ils apperçurent, à la distance d'environ deux lieues, un gros vaisseau européen, qui étoit à l'ancre, et une chaloupe qui faisoit voile vers leur île. La joie et la crainte s'emparèrent tour à tour de l'ame de *Robinson*: la joie, à la vue d'un bâtiment qui lui procureroit peut-être sa délivrance; et la crainte parcequ'il croyoit que c'étoient peut-être des pirates. Dans les prémières années de son séjour solitaire dans l'île, où il étoit privé de tout secours, *Robinson* se fut estimé heureux de tomber entre les mains des pirates, d'être emmené comme esclave, et de rentrer par ce moyen, dans la société des hommes; mais comme sa situation d'alors étoit beaucoup plus douce, il frémit à l'idée du danger d'être enlevé par des pirates. Il fit part de ses craintes à *Vendredi*, et ils se retirèrent pour observer de loin ceux qui s'approchoient dans la chaloupe, et tâcher de découvrir leur dessein.

Robin-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0200
DFG

Robinson et *Vendredi* se postèrent sur une hauteur couverte d'arbres et de brossailles, d'où, sans être apperçus, ils pouvoient voir tout ce qui se passeroit. Ils virent la chaloupe, où il y avoit onze hommes, amarer à un endroit où le rivage étoit uni, et environ à un quart de lieue de celui où ils se trouvoient. Ces étrangers prirent terre, huit d'entr'eux étoient armés, et les trois autres étoient garrottés: on les délia dès qu'ils furent sur le rivage. A la déplorable contenance de l'un de ceux-ci, on pouvoit juger qu'il imploroit la compassion de ceux qui étoient armés; il se jetta à leurs pieds dans la posture d'un suppliant. Les deux autres levoient, de tems en tems, les mains au ciel, comme pour lui demander du secours et leur délivrance.

Robinson ému et troublé à ce spectacle ne savoit qu'en penser. *Vendredi* s'approcha de son maître d'un air de triomphe et lui dit: Eh bien, tes compatriotes mangent aussi leurs prisonniers! Va, lui répondit *Robinson*, avec un peu d'humeur, ils n'en feront rien; et il continua de les observer avec sa lunette d'approche.

Ce ne fut pas sans frémir qu'il vit quelques-uns de ceux qui étoient armés, lever à plusieurs reprises le sabre sur la tête de celui qui étoit à genoux devant eux. Enfin il remarqua que les prisonniers restoient seuls, tandis que les autres se dispersoient dans le bois. *Robinson* prit la résolution de tout risquer pour sécourir ces infortunés. Il envoya aussi-tôt *Vendredi* chercher des fusils, des sabres, de la poudre à canon et des balles — *Robinson* resta pour continuer d'examiner ce qui se passeroit. *Vendredi* ayant exécuté sa commission, et toutes les armes à feu se trouvant chargées, ils remarquèrent avec satisfaction que les matelots dispersés se couchoient à l'ombre de côté et d'autre, et qu'ils s'endormirent peu après. *Robinson*, après avoir attendu plus d'un quart d'heure, s'avança vers les trois infortunés, qui étoient encore assis au même endroit. Quand ils virent venir *Robinson*, ils vouloient prendre la fuite. Mais *Robinson* leur dit en anglois de ne rien craindre, qu'il venoit à leur

secours. Vous êtes donc envoyé du ciel, dit l'un d'eux, en otant respectueusement son chapeau, et en le regardant avec la plus grande surprise. Tout secours vient du ciel, reprit *Robinson;* dites-moi en quoi consiste votre détresse, et comment je puis vous en tirer. Je suis le Capitaine du navire, répondit-il. Mes matelots se sont révoltés pour s'emparer du vaisseau; leur dessein étoit d'abord de nous donner la mort à moi et à mes deux compagnons que voilà, qui blâmoient leur conduite; ils se sont enfin laissé fléchir, et nous ont fait grace de la vie; mais cette grace est presque aussi terrible que la mort. Ils nous relèguent dans cette île déserte, où, manquant de tout, nous sommes condamnés à périr de misère. Je n'épargnerai ni mon sang, ni ma vie, pour vous tirer de cette extrémité, répondit *Robinson;* mais à condition que si je réussis à vous remettre en possession de votre vaisseau, vous nous conduirez en Angleterre, moi et mon compagnon. — Nous, le navire, tout ce qu'il contient, sera absolument à vos ordres, répondit le Capitaine. *Robinson* donna alors à chacun un fusil et un sabre. Vos assassins dorment, dit-il, éloignés les uns des autres: allons! tâchons de les réduire, sans répandre du sang.

Ils partirent. *Vendredi* prit avec lui les liens qu'on avoit ôtés aux trois prisonniers. Le premier matelot dont ils s'approchèrent étoit étendu la face contre terre, et dormoit si profondement qu'on le saisit par les mains et par les pieds, et qu'on lui mit un mouchoir à la bouche, avant qu'il fût bien éveillé. On lui lia les mains sur le dos, et on lui ordonna de rester couché sur la même place, sans bouger, ni pousser le moindre cri, sous peine d'avoir sur le champ la cervelle brûlée. On lui fit tourner la tête du côté de la mer, afin qu'il ne pût observer ce qui alloit se passer avec ses camarades. Le second eut le même sort; il fut garrotté, tourné, et menacé de la même manière que le premier. Comme six d'entr'eux étoient garottés, les deux derniers s'éveillèrent en sursaut, se levèrent, et prirent les armes. Misérables! leur cria *Robinson;* voyez vos compagnons, reconnoissez notre supériorité, mettez bas les armes à l'in-

à l'instant; le moindre délai vous coûtera la vie. Ils obéirent, et tombèrent à genoux pour demander grace à leur Capitaine. On leur lia les mains comme à leurs camarades, on les conduisit tous à la demeure de *Robinson* pour y être enfermés; et on leur disoit que la sentinelle qui alloit les garder, casseroit la tête au premier d'entr'eux qui essayeroit d'enfoncer la porte.

Robinson et *Vendredi* se rendirent ensuite à la chaloupe avec leurs nouveaux alliés; ils la mirent à sec à l'aide de quelques leviers, et firent une ouverture au fond, pour la mettre hors de service avant d'être racommodée.

Sur les trois heures après-midi, on tira à bord du vaisseau un coup de canon, pour rappeller les matelots qui étoient à terre: personne n'obéissant à ce signal, quoique répété trois fois, on vit mettre en mer une chaloupe, qui fit voile vers l'île. *Robinson* se retira avec ses compagnons sur la hauteur, pour observer de-là ce qu'exigeroient d'eux les circonstances.

La chaloupe ayant abordé, ceux qui en sortirent coururent à la premiere, assez surpris, non-seulement de la voir à sec, mais encore de la trouver percée. Ils regardent de tous côtés, ils appellent les absens par leurs noms; mais personne ne leur répond: Ils étoient au nombre de dix, tous bien armés.

Robinson informé par le Capitaine, que parmi ceux qu'on avoit déja fait prisonniers, il s'en trouvoit trois que la crainte seule de leurs camarades avoient fait consentir à la révolte, les envoya chercher au plutôt par *Vendredi* et le pilote. Quand ils furent venus, le Capitaine leur fit quelques reproches, et leur demanda, si en cas de pardon, ils lui resteroient fidèlement attachés? Jusqu'à la mort, répondirent-ils tout tremblans et en se jettant à ses pieds. Avant cette révolte, poursuivit le Capitaine, je vous ai toujours connus honnêtes gens, je veux croire que vous n'y êtes entrés que par force, et que vous réparerez le passé par

une fidélité à toute épreuve. Les trois matelots, pénétrés d'un repentir sincère, pleurèrent de joie. Le Capitaine leur rendit leurs armes, et leur enjoignit d'obéir exactement aux ordres de *Robinson*.

Cependant les gens de la seconde chaloupe n'avoient cessé de crier, et de tirer par intervalles des coups de fusils, dans l'espérance que leurs camarades dispersés les rejoindroient. Enfin voyant toutes leurs recherches inutiles, ils commencèrent à craindre pour eux-mêmes: ils démarèrent, et allèrent mouiller à une centaine de pas du rivage. Il étoit à craindre qu'ils ne rejoignissent bientôt le navire, et que tous ne prissent la résolution de mettre à la voile, et de partir avec le vaisseau, sans chercher davantage leurs camarades égarés: Cette appréhension fit également frémir le Capitaine et *Robinson*. Celui-ci eut heureusement une idée, dont ils se promirent beaucoup. Il ordonna à *Vendredi* et à un des matelots de se rendre promptement derrière un buisson, et de répondre aux cris de ceux qui étoient dans la chaloupe; et dès qu'ils appercevroient qu'on feroit attention à leur voix, de s'enfoncer peu-à-peu dans les brossailles, pour les attirer sur leurs pas, aussi loin qu'il leur seroit possible, et de revenir ensuite en toute diligence par un autre chemin.

Cette ruse réussit à souhait. Les matelots de la chaloupe eurent à peine entendu une voix qui leur répondoit, qu'ils s'empressèrent de revenir à terre; armés de fusils, ils coururent du côté d'où la voix s'étoit fait entendre. *Vendredi* et son compagnon les attirèrent dans les brossailles, et vinrent rejoindre leur Commandant.

Cependant la nuit s'étoit approchée, et son obscurité s'augmentoit de plus en plus. *Robinson* et ses compagnons se hâtèrent de mettre la chaloupe à sec, le plus loin de l'eau qu'il fut possible. Cela fait, ils se cachèrent pour attendre le retour des matelots. Ils revinrent l'un après l'autre, tous extrêmement fatigués de leur course inutile, et furent fort étonnés de ne point trouver leur

leur chaloupe. Dès qu'il y en eut cinq de rassemblés, on leur députa un des matelots rentrés en grace, pour leur demander s'ils vouloient mettre bas les armes, et se rendre sur le champ, ajoutant qu'en cas de refus, le Gouverneur de l'île avoit posté à trente pas un détachement de cinquante hommes, qui ne manqueroient point de les massacrer tous. En même tems *Robinson* et ceux qui l'accompagnoient firent entendre le cliquetis de leurs armes, pour donner de la vraisemblance à la déclaration du matelot. Pouvons-nous espérer le pardon? demanda un d'eux. Le Capitaine, sans être vu, lui répondit: Thomas Smith, tu connois ma voix: mets bas les armes à l'instant, et l'on vous fera grace à tous de la vie. Entendant cela, ils jettèrent tous leurs armes. Ensuite on envoya *Vendredi* avec les trois matelots, pour leur lier à tous les mains. Là-dessus arrivèrent les trois révoltés qui étoient restés en arrière: dès qu'ils eurent appris ce qui venoit de se passer, ils n'eurent garde de résister, et ils se soumirent à être aussi liés. Alors *Robinson*, sous l'apparence d'un Officier, et le Capitaine s'approchèrent des prisonniers, et leur signifia de la part du prétendu Gouverneur, que leur révolte ne leur seroit entièrement pardonnée, qu'à condition qu'ils aideroient leur légitime supérieur à rentrer en possession de son navire. Quand tous eurent protesté qu'ils le feroient volontiers et avec la plus grande fidélité, *Robinson* ajouta, qu'en s'acquitant exactement de ce juste devoir, ils s'affranchiroient de toute punition, et qu'ils sauveroient aussi la vie à leurs camarades prisonniers, qui tous, si le navire n'étoit pas repris dans la même nuit, seroient pendus dès le point du jour.

Le charpentier du navire eut ordre de réparer incessament les chaloupes dont on avoit percé le fond. Cela fait, on les remit toutes deux à flot; et le Capitaine, après avoir embrassé *Robinson*, mit à la voile.

Robinson n'auroit pas manqué d'accompagner le Capitaine, s'il n'avoit pas jugé à propos de rester avec *Vendredi* dans son île, pour garder les prisonniers, et

pour veiller à la conservation de son habitation, qui renfermoit toutes ses ressources. Le signal, dont il étoit convenu avec le Capitaine — trois coups de canon — devoit lui anoncer un heureux succès: Cependant il étoit déja minuit, et il ne les avoit pas encore entendus. Il commença déja à renoncer à l'espérance de revoir sa patrie, quand tout-à-coup il entendit ce qu'il souhaitoit si passionnement d'entendre. Transporté de joie, il embrassoit son cher *Vendredi*, ne parloit que de Hambourg, et commençoit à empaqueter les effets.

Le matin il vit le vaisseau à l'ancre près de son île. Le Capitaine étant descendu à terre, raconta à *Robinson* comment il avoit réussi à se rendre maître du vaisseau, sans que personne eût été tué ni blessé. Dans l'obscurité de la nuit on ne l'avoit point apperçu lui-même, et on n'avoit fait aucune difficulté de recevoir ceux qui l'accompagnoient. Les plus mutins voulurent, à la vérité, se mettre en défense; mais leur résistance avoit été vaine, on s'en étoit saisi, et on les avoit mis aussi-tôt aux fers.

Le Capitaine ayant fini son rapport, pria *Robinson* de se préparer pour son départ. *Robinson* fit aussi-tôt transporter à bord du navire ses habits, quelques lamas, le lingot d'or qu'il avoit trouvé dans son île, et plusieurs autres choses de prix. Le lendemain il s'embarqua avec *Vendredi*, et quitta en pleurant l'île où il avoit passé douze ans.

La navigation fut fort heureuse: Au bout de six semaines ils arrivèrent à *Portsmouth*. Il se trouvoit dans ce port un vaisseau déstiné pour Hambourg. *Robinson* prit congé du Capitaine anglois, et se hâta de se rendre avec *Vendredi* à bord d'un navire hambourgeois, qui ne tarda pas à appareiller.

Cette traversée fut aussi prompte qu'heureuse. *Robinson* découvroit déja à l'extrêmité de l'horizon sa patrie; mais tout-à-coup il survint une grande tempête.

tempête. Le vaisseau fut poussé vers la côte, où il échoua. *Robinson*, et tout l'équipage, se jetta dans les chaloupes pour échapper à la mort. Il arriva enfin à *Kuxhave*, aussi riche qu'il étoit lorsqu'il partit de Hambourg. Il s'embarqua aussi-tôt avec *Vendredi* dans un vaisseau qui se rendoit à Hambourg, où il arriva le lendemain. Son coeur palpitoit de joie: il rencontra un ami, qui lui apprit la mort de sa mère. Il la pleura amèrement, et envoya cet ami chez son père, pour le préparer un peu à revoir son fils perdu.

Dès que *Robinson* vit son père, il se jetta dans ses bras — *Ah! mon père!* — *Ah! mon fils!* — ce fut tout ce qu'ils purent dire dans leur premier transport de joie.

Le bruit du retour de *Robinson*, et de ses surprenantes avantures, se repandit dans toute la ville. On ne parloit que de *Robinson;* tous vouloient le voir; tous désiroient l'entendre lui-même raconter son histoire. La maison de son père étoit toujours remplie de monde: il ne pouvoit se dispenser de raconter ses avantures du matin jusqu'au soir.

Le père de *Robinson*, qui étoit courtier, souhaitoit que son fils s'exerçât dans les affaires de commerce, pour se rendre capable de le remplacer après sa mort. Mais *Robinson*, accoutumé depuis long-tems au plaisir du travail des mains, demanda qu'il lui fût permis d'apprendre le métier de ménuisier. Son père y consentit, et *Robinson* se mit en apprentissage avec *Vendredi:* Ils firent de tels progrès, qu'avant la fin de l'année, ils furent eux-mêmes passés maîtres ménuisiers. Ils établirent un attelier commun, et demeurèrent toute leur vie amis fidèles et compagnons inséparables.

Histoire

d'Elisabeth, Reine d'Angleterre.

Les annales mémorables de la Grande Bretagne ne renferment aucun règne aussi intéressant et aussi plein d'événemens extraordinaires que celui de la Reine Elisabeth. Cette Princesse étoit à peine âgée de deux ans, lorsque sa mère, Anne de Boulen, après trois ans de mariage avec Henri VIII, fut condamnée à périr sur l'échafaud, sans être coupable. Le tyran, qui avoit langui six ans avant de la posséder, étoit maintenant dégouté de ses charmes. Il étoit amoureux d'une autre femme de qualité; et pour pouvoir l'épouser, il fit accuser la Reine; elle se justifia à la vérité pleinement, cependant elle n'en fut pas moins déclarée coupable, et condamnée à mort.

Cette Reine infortunée, qui réunissoit aux charmes de la figure les plus éminentes vertus, supporta son malheureux sort avec un courage vraiment héroïque. Dans les derniers momens de sa vie, elle prit encore Dieu à témoin de son innocence, sans se plaindre de la dureté de son époux, au contraire elle pria pour lui, loua ses bontés passées, prit un tendre congé de tous ceux qui l'entouroient, puis elle se mit à genoux, et reçut le coup fatal. L'échafaud sur lequel elle périt, est le premier en Angleterre qui ait été teint du sang royal. Dès le lendemain du supplice, Henri épousa Lady Seymour, et déclara la Princesse Elisabeth, fille unique d'Anne de Boulen, illégitime.

Cependant cette déclaration n'empêcha pas le Roi de reconnoître dans son testament les droits qu'elle avoit à la couronne, après son frère et sa soeur, en cas de mort sans postérité. Sa soeur, la cruelle Marie, fille de la Reine Cathérine d'Arragon, régna pendant cinq ans après la mort de son père, et fut animée de toutes les fureurs du plus aveugle fanatisme. Elle fit brûler cinq Evêques protestans, vingt et un Ministres, et plus de huit cents personnes de tout état, à cause de leur attacha-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0208
DFG

attachement à la réforme. Elle eut la cruauté d'en faire même rôtir plusieurs à petit feu. La plupart moururent en prison, ou furent forcés par la torture à renier leur foi. Les moines présidoient à ces tortures, et à ces supplices. Ils réservoient le même traitement à Elisabeth, qui professoit ouvertement la religion protestante, et ils cherchoient pour cet effet à engager la Reine Marie, qui la haïssoit d'ailleurs, et lui supposoit le dessein secret de lui ravir la couronne, à signer l'arrêt de sa perte. Cette victime, déjà dévouée à la mort, dût son salut à celui dont elle sembloit avoir le moins de sujet de l'attendre, à Philippe, Roi d'Espagne. Ce cruël Monarque, qui détestoit tout le genre humain, trouva la mort d'Elisabeth contraire à ses vues politiques. Il chercha donc à l'empêcher, et lui seul en avoit le pouvoir. Cette Princesse infortunée consacroit en attendant les jours orageux de sa vie à la culture de son esprit, et à l'étude des sciences et des langues. C'étoient là les amusemens qui la dédommageoient des plaisirs tumultueux de la cour, dont elle ne pouvoit jouir.

Elisabeth monta sur le trône en 1553 au milieu des transports de la joie populaire. Les Anglois l'avoient toujours aimée, et ils se flattoient maintenant avec raison de voir succéder sous son règne des jours plus sereins aux jours sombres de la tyrannie. La Reine se rendit d'abord à la Tour, où sa soeur l'avoit fait enfermer, et où elle avoit passé des momens si tristes, dans l'attente continuelle de l'arrêt de sa mort. Elle se prosterna en y entrant, et remercia l'Etre suprême de la différence des tems. Elle parut oublier, dès cet instant, les torts de ses ennemis, et elle accueillit même avec bonté ceux qui avoient exercé contre elle le plus de rigueur. Lorsqu'elle traversa la ville de Londres, qu'on avoit décoré superbement à son honneur, on fit descendre d'un arc de triomphe un enfant qui représentoit la vérité, et qui vint lui offrir un exemplaire de la Bible. Elle prit le livre, le baisa, le serra contre son coeur, et déclara qu'entre tous les témoignages que cette ville lui donnoit de son affection, ce présent étoit le plus précieux, et celui dont elle étoit le plus touchée.

Partout où elle passoit, elle crioit: Que mon peuple soit heureux! Elle écrivit à Philippe, pour lui annoncer la mort de Marie, et son avénement au trône; elle le remercia en même tems de la protection qu'il lui avoit accordée autrefois, et l'assura de sa reconnoissance. Elle notifia les mêmes nouvelles à la cour de Rome; mais le Pape Paul IV, lui fit une réponse très-fière, et la déclara inhabile à succéder à la couronne. Il lui dit, qu'il la trouvoit bien téméraire d'usurper l'autorité souveraine sans sa participation; il ajouta qu'il daignoit encore suspendre sa colère, et qu'elle éprouveroit même de sa part toute la clémence compatible avec la dignité du pontificat, si elle renonçoit à ses prétentions au trône, et consentoit à se soumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner.

Elisabeth, choquée de la réponse altière du Pape, se hâta de prendre toutes les mesures nécessaires pour établir la réforme en Angleterre. Elle ordonna sur le champ à son Ambassadeur de quitter la cour de Rome. Elle rappella de l'exil, et fit sortir des prisons tous ceux qu'on y avoit envoyés pour cause de religion: les monastères, nouvellement établis par la Reine Marie, furent supprimés. Elle défendit de prêcher la controverse, et ordonna que le culte public fut célébré à l'avenir en Anglois; puis elle autorisa le parlement à règler en détail la forme extérieure de la religion. Ainsi la religion protestante devint bientôt dominante en Angleterre, sans qu'on eût besoin de répandre une seule goutte de sang. Il y avoit dans le royaume neuf mille quatre cents ecclésiastiques catholiques pensionnés; sur ce nombre il n'y en eut que cent soixante neuf qui renoncèrent à leurs places, les autres abandonnèrent leur ancienne croyance, pour conserver leurs revenus: ce qui changea naturellement l'état de la religion en Angleterre.

A peine Elisabeth fut-elle proclamée Reine, que Philippe, veuf par la mort de Marie, lui fit des propositions de mariage. La Reine avoit trop de motifs de les rejetter, pour hésiter un moment sur le parti qu'elle avoit

avoit à prendre, et ce refus fut, aux yeux de ce Monarque orgueilleux, une injure sanglante qui le navra, et donc il chercha à se venger pendant tout le reste de sa vie. Il avoit porté jusqu'à ce moment l'ordre de la jerretière, il chargea l'Ambassadeur d'Angleterre de le renvoyer à sa maîtresse. Cependant la Reine lui avoit simplement fait une réponse captieuse, qui ne lui ôtoit pas tout espoir. Mais l'ombrageux Philippe, qui avoit étudié l'art des déguisemens, comprit aisément le vrai sens de sa réponse. Elisabeth paroissoit en général avoir de l'éloignement pour le mariage. Le parlement la sollicita de prendre un mari, elle refusa de se prêter à sa demande, et elle le pria de ne plus la presser à ce sujet; elle ajouta qu'elle avoit déja contracté un engagement, que le royaume d'Angleterre étoit son époux, et tous les Anglois ses enfans, et qu'elle désiroit de transmettre sa mémoire à la postérité par cette inscription gravée sur son tombeau: „Cigit la Reine »Elisabeth, qui vécut et mourut vierge."

Cette Princesse ne voulut prendre aucune part à la guerre entre l'Espagne et la France qui duroit encore, et qui ne se termina que quelques années après son avénement à la couronne. Enfin ces deux puissances conclurent la paix, et la tranquillité générale parut être rétablie en Europe. Mais la discorde méditoit déjà de nouvelles scènes. Marie, Reine d'Ecosse, Princesse d'une rare beauté, étoit mariée au Dauphin de France. La prétendue illégitimité du mariage de Henri VIII avec Anne de Boulen, lui donnoit des droits sur la couronne d'Angleterre. Mais il étoit alors impossible de les faire valoir. Cependant on engagea la Reine Marie à soutenir ses prétentions; elle fut obligée de céder aux sollicitations de son oncle le Duc de Guise, qui la pressoit de prendre le titre de Reine d'Angleterre. Toutes les protestations les plus sérieuses de l'Ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, contre ces démarches de la Dauphine, furent inutiles. Aussi cette conduite fit-elle concevoir à Elisabeth une haine implacable pour la Reine Marie.

L'état

L'état où se trouvoient les affaires d'Ecosse, lui fournit bientôt les moyens de se venger. La France vouloit envoyer des troupes auxiliaires, pour subjuguer les protestans de ce royaume qui avoient saccagé les églises catholiques, et dont le parti étoit très-puissant; ces derniers implorèrent le secours d'Elisabeth, et l'obtinrent sans difficulté, surtout puisque la famille ambitieuse des Guises dévoiloit ses projets, qui tendoient à réunir sur la tête de Marie, qui ne fut long-tems Dauphine, et étoit maintenant l'épouse du Roi François II, la triple couronne de la France, de l'Ecosse et de l'Angleterre. Mais Elisabeth étoit fermement résolue à ne céder qu'avec la vie un trône sur lequel elle avoit eu tant de peine à monter. Elle envoya une flotte Angloise de treize vaisseaux de guerre vers les côtes d'Ecosse, et rassembla huit mille hommes de troupes de terre près de Berwick. Le Ministère François fut étonné de cette prodigieuse activité, qui détruisoit tout d'un coup le plan qu'il avoit formé de soumettre entièrement l'Ecosse. La France offrit un sacrifice considérable. Les François avoient reconquis, sous la Reine Marie, la ville de Calais, qui étoit à la vérité située en France, mais qui avoit été, pendant plusieurs siècles, sous la domination Angloise. On proposa à l'Angleterre de lui rendre cette ville, à condition qu'elle demeureroit neutre dans les troubles de l'Ecosse. Elisabeth rejetta cette offre, et répondit qu'elle ne négligeroit pas les intérêts de ses états pour un misérable hameau de pêcheurs. Elle fit ensuite un traité avec les protestans d'Ecosse, dans lequel elle promit de ne quitter les armes, que lorsqu'il n'y auroit plus de François dans leur royaume. Les Ecossois donnèrent des otages à la Reine, et la guerre fut déclarée.

Cette guerre ne fut pas à la vérité de longue durée; car les troupes Françoises en Ecosse furent bientôt réduites aux abois, et hors d'état de se défendre, et la flotte, qui leur amenoit des recrues et des vivres, ayant été dispersée par une tempête, la France fut obligée de faire la paix. La Reine Elisabeth, jalouse de sa gloire, stipula dans le traité, que ni le Roi de France, ni la

Reine

Reine d'Ecosse ne porteroient plus les armes Angloises. Pour être plutôt délivré des François qui se trouvoient en Ecosse, on les transporta dans leur patrie sur des vaisseaux Anglois. Le plus grand avantage qu'Elisabeth retira de cette expédition, fut de fournir le plan de la nouvelle administration d'Ecosse. Elle eut la prudence de ne rien demander pour elle-même, et elle gagna, par-là la confiance des Ecossois, qui étoient maintenant attachés à l'Angleterre, et par la reconnoissance et par l'intérêt national, et par la conformité de religion, et ainsi les plus anciens ennemis de son peuple devinrent les défenseurs les plus zélés de sa couronne. Cet accroissement de pouvoir, et les moyens politiques qui l'avoient opéré, élevèrent l'Angleterre à un degré de considération et de grandeur, auquel ce royaume n'avoit pu parvenir jusqu'alors.

Les protestans Ecossois prirent toutes les mesures possibles pour opprimer les catholiques; et quoique leur Reine professât la religion romaine, ils défendirent à tous les prêtres de dire la messe, séquestrèrent les biens de l'église, et chassèrent tous les catholiques du royaume. Comme ils ne pouvoient pas espérer d'obtenir l'approbation de Marie, ils convoquèrent, de leur autorité, un parlement pour donner à leurs édits force de loi. En attendant la Reine Marie demeuroit toujours encore à Paris, et au milieu de la cour la plus bigotte de l'Europe, que le Duc de Guise gouvernoit à son gré. La Reine d'Ecosse suivoit aveuglément les conseils de ce politique consommé, et ce fut à son instigation qu'elle rejetta avec mépris les actes du parlement dont nous venons de parler, et que fermement résolue à recommencer bientôt la guerre, elle ne ratifia pas le traité conclu avec Elisabeth, et continua à porter les armes Angloises.

La mort inopinée du jeune Roi de France, François II, qui suivit de près ces différentes révolutions, fut un événement heureux pour Elisabeth. Elle étoit maintenant délivrée des inquiétudes que lui auroit causé l'union de l'Ecosse avec la France, qui dès ce moment devenoit

devenoit impossible. Cependant quoique Marie, depuis la mort de son époux, se fut désistée du titre et des armes de Reine d'Angleterre, elle refusa de renoncer à ses prétentions à la couronne, et de signer le traité d'Edimbourg.

Marie, malgré tous les charmes dont la nature l'avoit ornée, menoit cependant la vie la plus triste à la cour de France. Catherine de Médicis, cette Reine à jamais fameuse dans les annales des fureurs du fanatisme, étoit régente; elle imputoit à la jeune Reine les dégoûts qu'elle avoit essuyés pendant le règne de François II, et elle prit soin de l'en accabler à son tour. Le séjour de la France devint si désagréable à la Reine d'Ecosse, qu'elle songea sérieusement à accepter l'invitation de ses sujets, qui la pressoient de venir résider dans leur royaume. Elle fit prier Elisabeth de lui laisser le passage libre dans ses états; mais la Reine lui répondit, que puisque Marie avoit refusé de signer le traité d'Edimbourg, elle ne pouvoit que la regarder comme son ennemie, et qu'ainsi la Reine d'Ecosse n'avoit aucun droit d'exiger d'elle des services. Marie repliqua avec fierté, qu'elle pouvoit retourner dans sa patrie sans l'agrément de la Reine d'Angleterre.

Une réponse aussi vive étoit peu propre à détruire la jalousie et la haine d'Elisabeth pour sa rivale. Elle équippa une flotte, sous le prétexte de donner la chasse à des pirates, mais qui étoit proprement destinée à enlever et à conduire en Angleterre la Reine Marie, qui s'embarquoit à Calais avec trois de ses oncles et une foule de Courtisans François. Ses larmes coulèrent abondamment, lorsqu'elle quitta ce royaume où elle avoit été élevée, et sur lequel elle avoit régné à côté d'un époux chéri. Elle comparoit le climat heureux, la nation civilisée et spirituelle qu'elle abandonnoit, avec le pays agreste où elle alloit se fixer, et les hommes grossiers et sauvages au milieu desquels elle étoit désormais appellée à vivre. Le tableau des contrées riantes qu'arrose la Seine, contrastoit dans son imagination avec celui des incultes rochers de l'Ecosse. En

France

France Marie avoit été accoutumée à l'adoration et à l'aveugle obeissance de ses sujets; en Ecosse elle devoit s'attendre à être contrariée dans toutes ses démarches. Ces différentes réflexions se présentèrent à la fois à son esprit au moment où le vaisseau partit. Elle resta sur le tillac, fixa les yeux sur les côtes de la France, et ne les en détourna, que lorsque l'obscurité les eut dérobées à sa vue. Elle fit même préparer son lit sur le tillac et en plein air, afinque dès la pointe du jour elle pût encore revoir une fois cette terre des délices. Elle ordonna au pilote de l'éveiller, si les rivages, qu'elle venoit de quitter, étoient visibles. Il obéit, et la Reine étendant ses belles mains vers les contrées si chères à son coeur, que l'oeil découvrit avec peine dans le lointain, elle s'écria: „Adieu, France, adieu! je ne te reverrai jamais.“ Une brume épaisse déroba son vaisseau aux poursuites de la flotte Angloise, et Marie aborda heureusement en Ecosse.

A son arrivée, ses sujets accoururent en foule sur le rivage pour recevoir leur jeune Souveraine, les uns conduits par le devoir, les autres par l'intérêt, ou la simple curiosité. Cette Reine, âgée seulement de dix neuf ans, gagna bientôt tous les coeurs par sa beauté, par la politesse de ses manières, par son affabilité, et les charmes de son esprit. La joie du peuple devint encore plus vive, lorsqu'on sût qu'elle accordoit sa confiance aux chefs du parti protestant, et qu'elle confirmoit, par une proclamation solemnelle, la religion réformée déjà presque généralement établie.

Cependant les ministres et les zélateurs de la religion protestante n'étoient pas encore contens. A leurs yeux, le nom de catholique que portoit leur Reine, étoit une tache qu'aucune vertu ne pouvoit effacer. Les chaires ne retentissoient plus que de déclamations contre les amusemens de la cour auxquels la Reine étoit accoutumée, et que son âge lui permettoit d'aimer. Elle fut obligée de renoncer entièrement aux bals, aux spectacles, aux concerts, et à tous les plaisirs de cet ordre; elle réforma même ses ajustemens et ceux de ses

Dames,

Dames, parceque quelques ornemens que les femmes portoient alors sur leurs cotillons, excitèrent une telle indignation parmi les prédicans, qu'ils annoncèrent qu'une vanité si criminelle attireroit les vengeances de Dieu sur tout le royaume.

Les Courtisans François, qui avoient accompagné la Reine en Ecosse, furent bientôt dégoutés de ce genre de vie. Ils retournèrent successivement dans leur patrie, et Marie n'eut bientôt d'autre société que celle de ses sujets, qui n'avoient alors aucune idée de cette urbanité de ces arts agréables, qui forment et adoucissent le commerce de la vie, et étoient livrés aux fureurs du fanatisme. Cette Reine, sans pouvoir, et avec des revenus très-modiques, environnée de nobles inquiets, d'un peuple superstitieux, et de prêtres fanatiques et arrogans, espèra de trouver un appui dans l'amitié d'Elisabeth, pour laquelle tous les Ecossois avoient la plus haute estime. Elle envoya donc un Ambassadeur en Angleterre, pour solliciter la protection de la Reine, et l'engager à lui donner des marques de la sincérité de ses sentimens, en la déclarant, par un acte du parlement, légitime héritière du royaume d'Angleterre. Elisabeth répondit, que Marie avoit déjà prouvé ouvertement que son dessein n'étoit pas d'attendre sa mort pour lui succéder, puisqu'elle avoit pris publiquement, et malgré toutes ses protestations, le titre et les armes de Reine d'Angleterre, et qu'elle avoit eu même l'audace de révoquer en doute la légitimité de sa naissance; qu'il étoit par conséquent fort singulier qu'elle exigeât la confirmation des droits auxquels elle n'avoit pas encore renoncé. Elisabeth ajouta, qu'elle étoit résolue à vivre et à mourir Reine d'Angleterre, et qu'après sa mort, ce seroit l'affaire des autres de nommer son successeur. Cependant les deux Reines contractèrent bientôt une amitié simulée.

Elisabeth, persuadée qu'elle n'avoit rien à craindre, au moins pour le présent, de la part de l'infortunée Marie, oublia entièrement les affaires d'Ecosse, pour ne s'occuper que du bonheur de son peuple. Elle acquitta une partie des dettes de la couronne, remplit

ses

ses arsenaux d'armes qu'on fabriquoit principalement en Allemagne, et introduisit dans ses états l'art de fondre des canons de cuivre. Elle fit aussi bâtir les premiers moulins à poudre en Angleterre. Elle augmenta ses troupes de terre et de mer, et haussa la solde des matelots et des soldats. Elle fortifia plusieurs villes et châteaux sur les frontières de l'Ecosse, et elle passa souvent la milice en revue. Elle donna en même tems les ordres les plus sages et les plus propres à faire fleurir l'agriculture, le commerce et la navigation. Elle prouva, par plusieurs établissemens utiles, son amour pour les lettres, et visita les universités d'Oxford et de Cambridge, où elle prononça des harangues latines, et assista aux disputes. Soit en faisant construire des vaisseaux à ses fraix, soit en encourageant plusieurs négocians à la seconder en l'imitant, elle fut regardée à juste titre comme la restauratrice de la puissance maritime de l'Angleterre.

Elisabeth étoit maintenant affermie sur le trône, et dèslors il étoit naturel, qu'avec tant de gloire et de félicité, elle devoit fixer l'attention de tous les Rois. Sa main étoit la plus haute faveur que la fortune pût accorder aux Maitres de la terre; aussi avons-nous vu que Philippe, le plus puissant Monarque de son siècle, fit des propositions de mariage à Elisabeth d'abord après son avénement au trône, quoique sans succès; il sentoit combien le titre d'époux de cette Reine augmenteroit son pouvoir, et il nourrit pendant long-tems l'espérance de parvenir au but de ses voeux, il suspendit même, par cette raison, l'acte d'excommunication dont la cour de Rome menaçoit Elisabeth. Désespérant enfin de réussir, il engagea Charles, Archiduc d'Autriche, second fils de l'Empereur, à rechercher la main de la Reine, afinque quelqu'un de sa famille partageât aumoins avec elle le trône d'Angleterre; mais ce Prince ne fut pas plus heureux que Philippe. Dans la suite, Eric, Roi de Suéde, Adolphe, duc de Holstein, et Casimir, fils de l'Electeur Palatin, se mirent successivement sur les rangs; ils professoient la religion prostante, et se flattoient que la conformité d'opinion favoriseroit leurs demandes.

Eric n'étoit que Prince royal de Suède, lorsque son père fit offrir, par des Ambassadeurs, à Elisabeth la main de son fils. La réponse peu favorable de la Reine ne découragea point Eric. Le Prince Jean, son frère, vint lui-même à Londres pour tâcher d'obtenir le consentement d'Elisabeth. Cette Princesse reçut ses propositions avec des manières très-flatteuses, mais elle lui dit qu'elle avoit résolu de ne point épouser un Prince qu'elle n'avoit jamais vu. Eric conçut de nouvelles espérances, et écrivit à Elisabeth une lettre très-passionnée, dans laquelle il lui déclara que la renommée de ses grandes qualités étoient la cause de son amour; il ajouta qu'elle pourroit à la vérité épouser un Prince plus riche et plus aimable, mais jamais un amant plus tendre et plus fidelle. Il lui offrit de se faire couronner en Angleterre, et de lui assigner les revenus de la province de Smoland. Elisabeth fut obligée de se déclarer d'une manière positive, et d'assurer qu'elle avoit dessein de vivre et de mourir libre. Cependant Eric ne se laissa pas rebuter par cette déclaration; et il espéra de fléchir le coeur de la Reine par sa constance. Quelque tems après il reçut de nouveau la réponse „que „la Reine seroit heureuse de donner sa main à un Prince „aussi aimable, mais que son coeur n'étoit pas encore „disposé à cette union, qu'elle ignoroit cependant le „parti qu'elle pourroit prendre, si elle voyoit le Prince „lui-même." A cette nouvelle, Eric se prépara à faire un voyage en Angleterre, et il avoit déja pris congé de son père, lorsque celui-ci mourut subitement. Le Prince, qui pouvoit maintenant offrir une couronne à Elisabeth, redoubla ses poursuites, et envoya, pour cet effet, un Ambassadeur à Londres. La Reine lui répondit dans les termes les plus obligeans, remercia Eric de sa persévérance, l'assura de la sincérité et de la constance de son amitié pour lui; mais elle ajouta que c'étoit là tout ce qu'elle pouvoit lui offrir, et que l'amour ne se commandoit pas. Eric résolut alors d'aller exprimer lui-même à la Reine d'Angleterre les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, et dans ce dessein, il équippa quatorze vaisseaux de guerre, destinés à le défendre contre le Roi de Danemarc, parcequ'il étoit à

suppo-

supposer que ce Prince l'attaqueroit à son passage, pour l'arrêter et tâcher de faire manquer une alliance si contraire à ses intérêts. Mais la flotte avoit à peine mis à la voile, lorsque les vents la ramenèrent dans le port.

Eric renonça alors à son voyage, mais ses Ambassadeurs continuèrent leurs négociations à la cour de Londres, et le Roi fit des présens considérables à la Reine, à ses Ministres et à ses Courtisans. Il soupçonna Dudley, favori d'Elisabeth, de s'opposer à son mariage, et il ordonna à son Ambassadeur de le faire assassiner par un François ou un Allemand, et de promettre au meurtrier dix mille dahlers ou écus de Suède. Le Chancelier refusa de se charger d'une commission aussi honteuse, et préféra de retourner en Suède. Eric fit alors des propositions de mariage à Marie Stuart, Reine d'Ecosse, qui les rejetta. Malgré cette démarche, il s'addressa encore une fois à Elisabeth, lui écrivit une lettre très-tendre et dans les termes les plus rampans, en traitant de vils calomniateurs ceux qui l'accusoient d'avoir recherché la main de la Reine d'Ecosse. Cependant Elisabeth avoit trop de preuves de sa perfidie, pour qu'il pût encore lui en imposer, et elle fit cesser ses poursuites.

Adolphe, Duc de Holstein, vint lui-même à Londres pour demander Elisabeth en mariage. La Reine, qui l'estimoit, refusa ses propositions dans les termes les plus obligeans. Les états d'Ecosse lui offrirent le Comte d'Avan, héritier présomtif de ce royaume, qui fut également rejetté. Elle déclara à tous, qu'elle étoit résolue à demeurer libre, cependant d'une manière qui, loin de rebuter ceux qui aspiroient à sa main, les encourageoit au contraire, car elle avoit trop de coquetterie et de vanité pour être insensible à ces sollicitations réitérés et pressantes, que le désir de faire sa conquête lui attiroit de toutes parts. Quelqu-uns de ses sujets se flattèrent aussi de la déterminer en leur faveur, savoir le Chevalier Pickering, Gentilhomme d'un mérite distingué, le Comte d'Arondel, déja assez

avancé en âge, mais qui étoit d'une très-ancienne famille, et possédoit une fortune immense, et enfin le Lord Dudley, fils du précédent Duc de Northumberland. Ce jeune Seigneur, qui joignoit à une belle figure les manières les plus insinuantes, quoiqu'il eût peu de talens et un mauvais coeur, plut extrêmement à la Reine, et devint, non pas son époux, mais au moins son favori déclaré.

Les redoutables guerres de religion commencèrent dans ce tems à déchirer la France. Les protestans de tous les pays regardoient Elisabeth comme leur plus sûr appui. Les Huguenots François firent par conséquent un traité avec cette Reine, dans lequel ils s'engagèrent à lui livrer le Havre de Grace, ville et forteresse considérable de la France, située sur le bord de la mer, et Elisabeth leur promit en revanche six mille hommes de troupes auxiliaires et un secours pécuniaire de cent mille couronnes. On remplit des deux parts les conditions du traité, et la Reine ajouta encore à la somme promise cent mille couronnes. Elle soutint aussi en secret les habitans des Pays-Bas, qui tâchoient de se soustraire au joug tyrannique des Espagnols. Dans le même tems, Elisabeth tomba dangereusement malade de la petite vérole. Comme on désespéroit déja de sa vie, le peuple se livra à la douleur que causoit la crainte de sa perte, et cette crainte étoit d'autant plus vive que la Reine n'avoit pas encore nommé son successeur. Aussi le parlement lui fit-il, après sa convalescence, de sérieuses représentations pour la porter à prendre un engagement, en promettant à celui qu'elle choisiroit, qui que ce fût, l'obéissance et le respect dû à l'époux d'Elisabeth. On ajouta que, si elle persistoit à vivre dans le célibat, on la supplioit au moins instamment de désigner l'héritier de la couronne. Ces représentations embarrassèrent la Reine. Elle craignoit, en prononçant en faveur de Marie, qui, par les droits du sang, étoit sa plus proche héritière du trône, de fournir à cette Princesse et aux catholiques ses ennemis secrets, de nouveaux moyens de troubler l'Angleterre. Outre cela la jalousie que lui inspiroit cette

cette rivale couronnée, dont on vantoit la rare beauté, croissoit de jour en jour. Ces différens motifs engagèrent la Reine à donner au parlement une réponse ambigue, dans laquelle elle dit qu'elle n'avoit pas résolu de vivre toujours dans le célibat; mais que la nomination d'un successeur étoit une démarche de la plus grande importance, et sujette à bien des difficultés.

L'union des Anglois avec les Huguenots François eut des suites fâcheuses. Ces derniers et le parti royaliste passèrent un accord, dans lequel on oublia entièrement les intérêts d'Elisabeth. La cour de France offrit à la Reine de lui payer des subsides et de la dédommager des fraix de la guerre, à condition qu'elle retirât ses troupes. Mais Elisabeth ne jugea pas à propos de vendre à si bon marché les secours qu'elle avoit fournis aux protestans; elle redemanda Calais, et elle envoya au Comte de Warwick, qui commandoit ses troupes en France, l'ordre de défendre le Havre avec vigueur. La garnison Angloise de cette ville consistoit en six mille sept cents hommes, que le Roi Charles IX, attaqua avec toutes les forces réunies de la monarchie Françoise. Les Anglois combattirent en désespérés; mais à la fin la peste se mit dans l'armée, et enleva chaque jour plus de cent hommes. Warwick, réduit aux abois par ce terrible fléau, et la mauvaise nourriture que les soldats étoient obligés de prendre, capitula et remit le Havre aux François, après avoir occupé ce fort pendant onze mois; et ceux-ci à leur tour, le laissèrent sortir tranquillement de la ville avec les quinze cents hommes qui lui restoient encore. A peine la capitulation étoit elle signée, que la flotte Angloise, chargée de troupes et de munitions, et que des vents contraires avoient arrêtée, parut à la vûe du Havre, mais la place étoit déja au pouvoir des ennemis. Pour comble d'infortune, Warwick porta la peste dans sa patrie, et ce fléau fit périr à Londres près de vingt deux mille hommes. On conclut enfin la paix avec la France, et les deux puissances convinrent, que leurs prétentions resteroient de part et d'autre dans le même état, et l'on accorda à Elisabeth deux cents vingt mille couronnes,

en rançon des otages, que les François lui avoient donnés pour garantir la restitution de Calais.

En attendant Marie et Elisabeth avoient commencé à entretenir un commerce épistolaire très-amical. Elles correspondoient toutes les semaines, et leurs lettres étoient conçues dans des termes aussi tendres que celles de deux soeurs. Elles devoient même avoir une entrevue à York, qu'Elisabeth chercha cependant toujours à différer, parce qu'elle craignoit la comparaison qu'on feroit entre ses charmes et ceux de sa rivale, si célèbre par sa beauté. La Reine d'Ecosse envoya Melvil à Londres pour maintenir la concorde entre elle et Elisabeth. Cet Ambassadeur étoit un homme d'un grand sens, et un Courtisan aimable. Il parvint par la profonde étude qu'il avoit faite du coeur humain, et par sa galanterie, à s'insinuer dans l'esprit de la Reine d'Angleterre et à gagner sa confiance. Cette Princesse avoit des habits faits à la mode de toutes les nations de l'Europe. Elle les mettoit tour à tour, et demandoit chaque fois à Melvil, lequel l'habilloit le mieux, et celui-ci avoit toujours soin de lui répondre en Courtisan. La Reine lui faisoit quelquefois des questions très-délicates, par exemple elle lui demanda un jour, si ses cheveux, qui étoient d'un blond ardent, n'étoient pas les plus beaux cheveux qu'il ait jamais vûs? Si Marie avoit une aussi belle chevelure que la sienne? Enfin un jour elle le pressa même de décider, qui des deux étoit la plus belle. Melvil se tira finement de l'embarras où cette question le mettoit, en disant que Marie étoit la plus belle femme de l'Ecosse, et Elisabeth, la plus belle femme de l'Angleterre. Elle demanda ensuite, qui des deux avoit la plus grande taille? Ma Reine, répondit Melvil. „Elle est donc trop grande, repliqua Elisabeth, „car la mienne est dans les plus justes proportions.“ Melvil étudia, dans ces différens entretiens, le caractère de cette Princesse; et à son retour en Ecosse, il assura Marie, qu'elle ne pourroit jamais compter sur Elisabeth, et que tous ses discours n'étoient que fausseté et dissimulation.

En France, les Guises désiroient d'unir la Reine Marie à un Prince puissant, tant pour satisfaire leur ambition, que pour tirer vengeance d'Elisabeth. Ils proposèrent leur nièce à Don Carlos, fils de Philippe, au Roi de Suéde, au Roi de Navarre, et à Charles, Archiduc d'Autriche. La Reine d'Angleterre, croyant que le mariage avec l'Archiduc étoit celui qu'on alloit préférer, elle employa tous les expédiens possibles pour le prévenir. D'un côté, elle attira sur elle même les vues de ce Prince en lui faisant concevoir des espérances trompeuses: De l'autre, elle conseilla à Marie d'épouser un Seigneur Anglois, si elle mettoit quelque prix à son amitié, et elle lui proposa même le Lord Dudley, son propre amant, qu'elle avoit élevé au grade de Comte de Leicester. A la vérité elle n'avoit aucune intention réelle de faire réussir ce mariage, et de céder à la Reine d'Ecosse ce favori qui lui étoit si cher. Elle cherchoit uniquement à l'amuser, et à gagner du tems. Marie fut d'abord très offensée de ce qu'on osoit lui proposer, à elle qui étoit la veuve d'un Roi et l'objet des poursuites des Princes les plus puissans, un homme de néant, dont le père et l'aïeul étoient morts sur l'échafaud; et lorsque dans la suite le désir de complaire à Elisabeth l'engagea à accepter l'époux qu'on lui offroit, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, la cour de Londres usa de subterfuges. Marie irritée, écrivit à Elisabeth une lettre amère, et la correspondance des deux Reines fut interrompue quelque tems. Cependant cette brouillerie fit rentrer la Reine d'Ecosse en grace auprès de Catherine de Medicis, qui n'avoit vu qu'avec le plus grand déplaisir la bonne intelligence qui avoit régné entre Elisabeth et Marie. Catherine lui remit les arrérages de son douairier, dont on lui avoit refusé le payement depuis plusieurs années; elle lui fit outre cela des présens considérables, et lui offrit des secours d'artillerie et de munitions de guerre.

La Reine d'Ecosse se choisit alors elle même un époux, le Lord Darnley, âgé de vingt ans, Gentilhomme Anglois d'une haute naissance, d'une belle figure, d'un caractère doux et complaisant en apparence, qui professoit la religion catholique, et étoit même de la

famille de Marie. Elle l'épousa avec l'agrément des principaux Seigneurs de l'Ecosse. Cependant plusieurs Grands du royaume, et les zélateurs de la religion réformée, furent très-mécontens de ce mariage. Darnley, qui portoit alors le nom de Roi Henri, étoit catholique Romain; falloit-il d'autre raison pour exciter la haine d'un peuple fanatique? Envain le nouveau Roi cherchoit-il à se concilier l'affection de ses sujets protestans, il assista même à leur culte, il n'en fut pas moins détesté; il s'exposoit au contraire à entendre vomir les insultes les plus outrageantes contre sa personne, même du haut de la chaire. Les nobles mécontens tinrent une conférence à Stirling, et la Reine Elisabeth, qui n'étoit pas satisfaite du mariage de Marie, leur ayant fait offrir par son Ambassadeur un secours pécuniaire de dix mille livres sterlings, ils prirent sur le champ les armes. Le parti royaliste rassambla de son côté une armée plus forte que celle des rébelles, sous les ordres de Henri et de son épouse. Les mécontens se retirèrent à mesure que leurs ennemis avançoient, et se refugièrent enfin en Angleterre.

Darnley acheta le titre de Roi et d'époux de la belle Marie au prix de son repos et de son bonheur. La Reine se dégouta de lui dès la première année de son mariage, et donna son coeur à un certain musicien, nommé Rizzio, Italien de naissance. Cet homme de néant devint non seulement le confident de ses plaisirs, mais encore son secrétaire privé, et même son premier Conseiller dans les affaires d'état, quoiqu'il n'eût aucune connoissance ni des loix, ni de la langue du pays. Il devint le canal de toutes les graces; et ce favori insolent, dont l'orgueil révoltoit tout le monde, les vendoit au poids de l'or. On répandit même le bruit que Marie avoit dessein de le créer grand Chancelier du royaume; mais la haine et le ressentiment des Grands et du Roi, ourdirent à la fin une conspiration contre cet homme méprisable. Le Roi se mit à la tête des conjurés, et l'on convint d'assassiner Rizzio.

Cette scène, vraiment unique dans l'histoire, se passa le 9. Mars 1566 dans le château d'Edimbourg. Le plan

plan des conspirateurs étoit de massacrer Rizzio en présence de la Reine, pour la punir. Le Roi conduisit le soir les meurtriers, par un escalier dérobé, dans l'appartement de la Reine, qui étoit précisément à table avec son favori et quelques autres personnes de son intimité. Henri se tint quelques momens derrière la Reine, appuyé sur le dos de son fauteuil, et portant autour de lui des regards farouches. Marie étoit inquiète, et son agitation augmenta encore, lorsqu'elle vit les conjurés entrer dans l'appartement, armés de poignards, et suivis de leur cortége. Elle prit cependant courage, et d'un ton impérieux leur demanda raison de leur insolence. Le Lord Ruthven ne lui répondit pas, mais il ordonna à Rizzio de quitter une place dont il étoit indigne. Ce malheureux, hors de lui, et sentant la grandeur du danger qui le menaçoit, alla se réfugier aux pieds de la Reine, qu'il embrassa; mais les conspirateurs ne respectèrent point cet asyle. Marie eut recours aux menaces, aux prières, aux larmes; mais on ne fit aucune attention ni à ses cris, ni à ses pleurs, et l'on perça le coeur de son favori qu'elle serroit dans ses bras. Les conjurés s'elancèrent avec fureur sur leur proie; on renversa les chaises et les tables, et le corps de Rizzio fut percé, dans quelques instans, de cinquante six coups.

Cette scène, si atroce en elle même, le devenoit encore plus par les circonstances qui l'acompagnèrent. La Reine étoit au septième mois de sa grossesse. Sa vie étoit par conséquent en danger; on avoit outragé la dignité de son rang, et flétri son honneur aux yeux de l'univers. Les meurtriers, qui étoient au nombre de cent soixante, et qui craignoient le ressentiment de la Reine, malgré la protection que le Roi leur avoit hautement accordée, résolurent de la retenir prisonnière dans son palais, jusqu'à ce qu'elle eût signé leur grace. Henri les soutint, et déclara à ceux qui voulurent user de violence pour délivrer la Reine, que tout s'étoit fait par son ordre. Marie, abandonnée de tous ses domestiques, et gardée par quarante hommes, tomba malade, et sentit des douleurs qui, dans l'abandon où

elle se trouvoit, rendoient son état dangereux. Un médecin étranger que Henri fit appeller, ayant attesté qu'elle étoit en péril de mort, on permit enfin à ses femmes de chambre de la servir. Cependant la Reine tarda toujours à signer le pardon des conjurés, et s'étant reconcilié en apparence avec son époux, ils s'echappèrent tous les deux de nuit, et se retirèrent à Dunbar. Là Marie rassemble des troupes à la tête desquelles elle s'avança vers Edimbourg. Les conjurés, hors d'état de se défendre, se réfugièrent en Angleterre; mais ils obtinrent bientôt leur grace, car la Reine oublia toutes les injures qu'elle avoit reçues, auprès du Comte de Bothwel, son nouvel amant, Gentilhomme fameux par ses débauches. Ce ne fut que contre son époux qu'elle continua à éprouver un désir implacable de vengeance: elle l'obligea à déclarer publiquement qu'il n'avoit eu aucune part au meurtre de Rizzio, tandisque tout le monde étoit persuadé du contraire. Lorsqu'elle l'eut rendu, par ce moyen, l'objet du mépris universel, elle y mit encore le comble par sa propre conduite à l'égard du Roi. Elle lui témoigna l'aversion la plus décidée, évita de loger sous le même toit que lui, engagea ses Courtisans à le négliger, et réduisit tellement ses équipages et sa suite, qu'elle lui attira les railleries de la populace même.

Henri, las des outrages qu'il essuyoit de toutes parts, résolut de fuir en France, et s'assura même d'un vaisseau à cette intention. Il différa cependant l'exécution de son projet, et se contenta d'abandonner la cour pour se retirer à Glasgow. Il y tomba subitement malade, et l'on attribua la maladie extraordinaire dont il fut attaqué, à une dose de poison qu'on lui avoit donnée. La Reine alla le voir, feignit d'être touchée de son état, et le ramena à Edimbourg. Le Roi demeura, durant sa maladie, dans une maison isolée et située dans le fauxbourg de la ville, afin d'y être plus tranquille. La Reine passa quelques nuits auprès de lui; mais le 10. Fevrier elle souhaita de coucher de nouveau dans son palais, et la même nuit, la maison où logeoit le Roi sauta en l'air. On voulut

persua-

persuader au peuple que ce malheur étoit un simple accident; mais l'état du cadavre du Roi prouvoit qu'il avoit été étranglé. Le convoi se fit sans éclat: de simples journaliers portèrent le corps en terre. Cet horrible attentat révolta tous les Ecossois. On cria la nuit dans toutes les rues de la capitale, que Bothwel et Marie étoient les meurtriers de Henri, on afficha même cette accusation aux murs du château de la Reine, en ajoutant que des anonymes étoient prêts à prouver le crime, si l'on vouloit donner toutes les suretés convenables à ceux qui le dévoileroient. Marie ne respecta ni les plaintes du peuple, ni les loix de la bienséance, et s'unit à Bothwel, qui répudia précipitamment son épouse, femme d'un très-grand mérite.

Ce mariage mit le comble au mécontentement du peuple, et les prédicans déclamèrent en chaire contre la conduite scandaleuse de Marie. Cependant la cérémonie du mariage fut célèbré, mais sans la moindre pompe. Tous les grands du royaume, sans en excepter les partisans de la Reine, refusèrent d'y assister; même l'Envoyé de la cour de France, quoiqu'il fût attaché à la maison des Guises, s'excusa de ne pouvoir pas s'y trouver. Il avoit tâché de faire sentir à la Reine, au nom de son maître, l'inconséquence de sa conduite; mais cette Princesse aveuglée par sa passion, écouta aussi peu les conseils du Roi de France que ceux de la Reine Elisabeth, qui avoit d'ailleurs un nouveau sujet de jalousie contre sa rivale, depuis que celle-ci avoit mis au monde un fils, l'année précédente.

Le Chevalier Melvil avoit été dépêché pour annoncer à Londres la nouvelle des couches de la Reine Marie. Le soir du jour de son arrivée, Elisabeth donnoit un bal à toute sa cour, et s'y livroit à la gaieté qu'elle faisoit briller d'ordinaire dans des occasions pareilles. Mais à peine eût-elle appris la nouvelle que l'Ambassadeur d'Ecosse venoit lui annoncer, qu'elle tomba dans une profonde mélancolie, appuya sa tête sur son bras, et se plaignit de son sort. Cependant le lendemain à l'audience de Melvil, elle reprit sa gaieté, donna à

l'Am-

l'Ambassadeur toutes les marques d'amitié, et parut prendre la part la plus sincère au bonheur de Marie: elle fut même la maraine du jeune Prince, et témoigna être très-fâchée de ne pouvoir le tenir en personne sur les fonds de batême. On célébra cette cérémonie avec beaucoup de pompe à Edimbourg, et Marie signala ce jour par un acte de grandeur d'ame, en pardonnant à septante six des conjurés qui avoient trempé dans le meurtre de Rizzio.

Le parlement fit de nouvelles représentations à Elisabeth pour l'engager à nommer son successeur. Les deux chambres convinrent de se réunir, et de presser unanimement la Reine à se décider sur ce point important. On ne fit aucune attention aux protestations des Ministres, qui assurèrent qu'Elisabeth étoit résolue à prendre un engagement, et comme l'on continuoit toujours à s'occuper de cet objet dans le parlement, la Reine défendit, par un acte positif, d'en faire mention à l'avenir.

Cependant les regards d'Elisabeth étoient fixés sur l'Ecosse, qui offroit le spectacle des révolutions les plus singulières. Il étoit décidé, que Marie avoit eu part au meurtre de son époux, et ses sujets catholiques même cessèrent de l'aimer. Le peuple étoit déja disposé à la révolte, et le Comte ayant cherché à se rendre maître du jeune Prince, l'orage éclata. Les principaux Seigneurs firent une association, pour veiller à la sureté du jeune Prince, héritier de la couronne, et pour punir les meurtriers de son père. Bothwel s'enfuit aux îles Orcades, et la Reine fut obligée de se livrer comme prisonnière entre les mains des confédérés. On la conduisit à Edimbourg, au milieu des malédictions du peuple, dont la fureur alla jusqu'à lui présenter, partout où elle passoit, une bannière, sur la quelle étoit représenté le meurtre de Henri. Elle ne répondit à ces outrages que par des plaintes et des larmes. Bothwel vécut quelque tems du métier de pirate; mais enfin son vaisseau fut pris avec quelqu'uns de ses domestiques, qui avouèrent qu'ils avoient été complices du meurte du Roi, détaillèrent

les

les circonstances de sa mort, et furent ensuite exécutés pour ce crime. Bothwel se sauva dans une chaloupe et passa en Dannemarc, où il fut jetté en prison, perdit la raison, et mourut misérablement au bout de dix ans.

Marie conserva un attachement à toute épreuve pour cet indigne époux, au milieu même des malheurs dont elle étoit accablée. Elle lui écrivit une lettre très-tendre, dans laquelle elle déclara qu'elle souffriroit tous les maux imaginables, qu'elle sacrifieroit même sa couronne, plutôt que de renoncer à son amour. La lettre fut interceptée, et l'on conduisit aussi-tôt la Reine dans un château qui appartenoit à la famille Murray, et où une vieille douarière, chargée de la surveiller, la traita avec toute la dureté possible.

Elisabeth fut touchée de compassion pour le sort d'une rivale, qui ne pouvoit plus lui inspirer ni craintes ni jalousie. Elle lui fit témoigner par son Ambassadeur, combien elle étoit touchée de son sort, et l'invita à renoncer à tout sentiment de vengeance, excepté contre les assassins de son époux, et lui proposa d'envoyer son fils en Angleterre. Elle requit en même tems les confédérés de mettre la Reine en liberté.

Cette partialité d'Elisabeth intimida les confédérés, qui avoient dessein d'intenter un procès criminel à la Reine Marie, et puis de la punir. Les uns la condamnoient à une prison perpétuelle, d'autres à la mort; les prédicans animoient le peuple à cette démarche, la bible à la main, ils crioient vengeance, et prétendoient déterminer par les loix du vieux Testament le châtiment de la Reine. Enfin le parti le plus modéré l'emporta, et l'on convint de rendre la liberté à Marie, mais à des conditions très-dures. Elle devoit renoncer à la couronne pour la remettre à son fils, encore au berceau, et reconnoître l'autorité du Comte de Murray, qu'elle avoit toujours méprisé, en qualité de Régent du royaume. Elle consentit à tout en versant un torrent de larmes, et son fils, âgé d'un an, fut aussi-tôt proclamé Roi sous le nom de Jacques VI, et couronné à Stirling. Le nouveau

Régent:

Régent, homme de beaucoup d'esprit, traita l'infortunée Marie avec la plus grande dureté. Il alla rendre visite à la Reine captive, et lui fit de sanglans reproches; puis il convoqua un parlement, qui déclara formellement, que la Reine étoit complice du meurtre de son époux, et la condamna à une prison perpétuelle.

Elisabeth montra dans cette occasion sa grandeur d'ame. Elle oublia entièrement le passé, et prit toutes les mesures nécessaires pour secourir cette Princesse malheureuse. Des circonstances imprévues parurent favoriser Marie. La rigueur de son sort excita la pitié de ses sujets. On désiroit d'opérer une révolution pour sauver Marie, et l'on s'assembla pour cet effet à Hamilton, où, au grand étonnement des confédérés, et par un heureux hazard, la Reine se rendit aussi. Elle étoit parvenue à s'échapper de prison par le secours d'un jeune Seigneur, nommé Douglas. On hâta la révolte, et dans peu de jours, les mécontens rassemblèrent une armée de six mille hommes. Le Régent marcha sans délai à la tête de ses troupes contre les rebelles, et les battit près de Glasgow. Marie, qui avoit été présente au combat, s'enfuit précipitamment du champ de bataille, et se retira en Angleterre, où elle espéroit trouver de l'appui.

Elisabeth fut d'abord très-indécise sur le parti qu'elle devoit prendre dans cette conjoncture critique. D'un côté la générosité et les loix de l'honneur l'obligeoient à soutenir la Reine Marie; de l'autre, la politique lui montroit la faction qui s'étoit emparée du gouvernement de l'Ecosse, composée des partisans de l'Angleterre, tous engagés par religion et par intérêt à persévérer dans leur union avec Elisabeth. Plusieurs autres motifs devoient, outre cela, l'engager à empêcher que Marie ne remontât sur le trône. Il importoit cependant de lui cacher ces dispositions et de la faire observer de près, de peur que voyant ses espérances trompées, elle ne prît brusquement le parti de se refugier en France, et n'employât des forces étrangères pour s'emparer de nouveau du trône; ce que l'Angleterre ne pouvoit permet-

permettre sans la plus grande conséquence. Car Marie n'avoit pas renoncé à ses droits sur la couronne d'Angleterre, et il étoit probable, que, dans la situation où elle se trouvoit alors, elle se soumettroit à toutes les conditions qu'il plairoit à la France ou à l'Espagne de lui prescrire, d'ailleurs le nombre des catholiques étoit très considérable dans les deux royaumes. L'éloquent Ministre de la Reine Elisabeth, le célèbre Cécill, eut l'art de donner un nouveau poids à ces considérations; il représenta à sa Souveraine, que si d'un côté il étoit du devoir des Rois de protéger l'innocence opprimée, de l'autre rien aussi ne les deshonoroit plus que de soutenir le vice et les meurtres, et qu'on ne pouvoit déterminer le dégré de protection qu'on devoit donner à Marie, que lorsqu'on auroit décidé si elle étoit innocente ou coupable.

Elisabeth suivit les conseils de son Ministre. Elle fit assurer Marie du tendre intérêt qu'elle prenoit à ses malheurs; mais elle lui signifia en même tems, que jusqu'au moment où elle se seroit entièrement justifiée du meurtre de Henri, il lui étoit impossible de recevoir sa visite à Londres. Cette nouvelle si peu attendue arracha des larmes à la Reine d'Ecosse, et elle déclara dans son angoisse qu'elle vouloit s'en remettre à l'arbitrage d'Elisabeth. La cour d'Angleterre s'attendoit à cette démarche et la souhaitoit depuis long-tems. On envoya sur le champ un député en Ecosse, et l'on fit enjoindre au Régent de cesser toutes les poursuites contre le parti de Marie, et de nommer des commissaires pour rendre raison de sa conduite envers sa Souveraine. Murray fut surpris du ton impérieux d'Elisabeth; mais comme il étoit environné d'une foule d'ennemis domestiques, et qu'il n'avoit aucun allié étranger, il fut obligé d'obéir aux ordres de la Reine. Il répondit qu'il viendroit à Londres avec d'autres commissaires, et consentit à soumettre sa cause au jugement d'Elisabeth.

Marie s'apperçut alors qu'elle s'étoit engagée trop loin en donnant sa parole. Elle ne pouvoit soutenir l'idée de faire décider, par une cour étrangère, un procès intenté

intenté contre un sujet rebelle, et sans les protestations d'amitié de la Reine d'Angleterre, elle n'y auroit sans doute jamais consenti. On tâcha de la consoler, en lui disant qu'elle ne paroissoit pas devant le tribunal Anglois comme accusée, mais comme accusatrice, et que ses sujets étoient sommés d'y rendre compte de leur revolte. On lui promit de soutenir sa cause les armes à la main, si elle ne réussissoit pas à se justifier d'une autre manière. Quelques hommes d'un grand esprit furent nommés pour lui tenir compagnie, et étudier son caractère. Le résultat de leur observations fut, que ses malheurs ne l'avoient point humiliée, qu'elle étoit au contraire active dans ses entreprises, courageuse, résolue à s'exposer à toutes les extrêmités, prête à implorer le secours de tous ses amis en Europe, et de recourir même à l'assistance des barbares et des infideles, plutôt que de céder le moindre avantage à ses ennemis. Eloquente, insinuante, affable, elle avoit déja convaincue tous ceux qui l'approchoient, de l'innocence de sa conduite passée. On sentit par là tout ce qu'on avoit à craindre d'elle, si elle parvenoit à s'échapper, et qu'elle puisse faire agir contre l'Angleterre ses charmes, et son esprit.

La ville d'York fut le lieu choisi pour les conférences. Elisabeth y députa trois commissaires, à la tête desquels se trouvoit le Duc de Norfolk. Marie nomma neuf commissaires pour défendre sa cause, et le Régent d'Ecosse vient, avec six autres Seigneurs du royaume, accuser la Reine. Ces conférences étoient un sujet de triomphe pour Elisabeth. Elle devenoit par là l'arbitre du sort d'une nation voisine, dont depuis plusieurs siècles la haine la plus violente s'étoit signalée contre l'Angleterre. Ce qui augmentoit encore la grandeur et l'éclat de son triomphe, c'est que la réputation et le bonheur d'une rivale dangereuse étoit entre ses mains. L'affaire étoit si embrouillée que les commissaires transférèrent leurs conférences d'York à Londres. Là les principaux Ministres d'état Anglois assistèrent à la discussion du procès, et Elisabeth déclara, que si le crime de Marie étoit prouvé incontestablement, cette

cette Princesse étoit indigne de régner. Murray parla avec beaucoup de liberté, et s'excusa de ce que la nécessité de sa propre défense l'obligeoit à ne garder aucun ménagement. Le vieux Comte de Lenox, père du feu Roi Henri, se présenta aussi devant le tribunal, accusa Marie d'avoir participé à l'assassinat de son fils, et demanda vengeance de ce meurtre.

On donna aux commissaires de Marie des copies de cette accusation; mais ils refusèrent d'y répondre, sur des raisons très-extraordinaires. Ils dirent que leur Reine leur avoit ordonné de garder un silence parfait sur tous les points où son honneur seroit compromis, parce qu'en qualité de Souveraine elle n'étoit soumise au jugement d'aucun tribunal. Murray produisit des papiers qu'on avoit pris au Comte de Bothwel, et qui étoient presque tous de la propre main de Marie, ensorte qu'il n'étoit pas même possible de prouver le crime de la Reine d'une manière plus évidente. Elisabeth écrivit à Marie, et lui représenta combien son honneur exigeoit qu'elle se justifiât; elle lui conseilla de plaider elle même sa cause par écrit, ou de charger ses commissaires de ce soin. Marie témoigna dans sa réponse, qu'elle souhaitoit de plaider sa cause en personne devant la Reine d'Angleterre. Elle s'avisa encore d'autres expédiens. Elle accusa Murray et ses associés d'être les meurtriers du Roi; mais cette accusation formée si tard et dépourvue de toute preuve, ne fut regardée que comme une simple récrimination, à laquelle on ne fit aucune attention.

Les accusateurs de la Reine retournèrent en Ecosse, et Elisabeth proposa à Marie de renoncer au trône, ou de le partager avec son fils, mais avec la condition que Murray resteroit Régent du royaume pendant la minorité du jeune Prince. Marie rejetta ces propositions, et déclara que ses dernières paroles seroient encore dignes d'une Reine d'Ecosse. Elle demanda la permission d'aller faire un voyage en France, alléguant qu'elle étoit venue de son propre mouvement se fixer en Angleterre, et qu'ainsi elle devoit être libre d'en sortir quand il lui plairoit. Cependant Elisabeth, qui sentoit le danger

d'acquiescer à cette demande, résolut de retenir cette Princesse prisonnière. Elle lui refusa par conséquent sa prière, fit conduire la Reine dans le comté de Stafford, et remit sa captive sous la conduite du Comte de Schrewsbury.

Le Duc de Norfolck, un des premiers Pairs d'Angleterre, qui jouissoit d'un grand crédit et possédoit une fortune immense, rechercha la main de la Reine Marie, et elle lui promit de l'épouser, dès que son mariage avec Bothwel seroit cassé. Ce Gentilhomme n'avoit pas raison d'espérer qu'Elisabeth consentiroit à son mariage. Il résolut donc d'arranger la chose en secret, et de se faire un parti assez puissant, pour mettre la Reine d'Angleterre dans l'impossibilité de lui refuser son aveu. Norfolck, allié à toutes les premières familles de l'état, fit une confédération, dans laquelle les plus grands Seigneurs de l'Angleterre entrèrent avec joie. Les catholiques du royaume se joignirent à eux, ils desiroient ardemment de remettre la Reine Marie en liberté; le Comte de Leicester même, favori déclaré d'Elisabeth, parut entrer dans les intérêts du Duc de Norfolck par des motifs particuliers. Norfolck crut devoir se procurer aussi l'appui de quelques puissances étrangères, il s'addressa pour cet effet aux cours de France et d'Espagne, qui approuvèrent son mariage. Les Comtes de Northumberland et de Westmoreland voulurent exciter une sédition, délivrer Marie les armes à la main, et la conduire en Ecosse; mais Norfolck s'opposa à ce projet.

Cependant cette association n'échappa point à la vigilance d'Elisabeth. La Reine en fit des reproches au Duc, qui nia son projet de mariage avec Marie, et parla même de la Princesse avec dédain. Mais comme Elisabeth ne s'en laissoit point imposer par cette dissimulation, Norfolck se retira sans prendre congé, et passa dans ses terres. Il se repentit bientôt de cette démarche précipitée, et résolut de retorner à Londres. Mais la Reine le fit arrêter en chemin et conduire à la Tour. Marie fut transportée à Coventry; tout accès auprès d'elle

d'elle fut rigoureusement interdit pendant quelque tems, et le nombre des nobles qui avoient la garde de sa personnes fut augmenté. L'Evêque de Ross et d'autres amis du Duc subirent le même sort que lui. On voulut aussi saisir les Comtes de Northumberland et de Westmoreland, mais ils prirent les armes, et soutenus tant par leurs vassaux que par les catholiques des provinces septentrionales de l'Angleterre, ils parvinrent à former un corps de troupes de six mille hommes. Les rebelles publièrent un manifeste, dans lequel ils protestoient que leur intention n'étoit pas d'attaquer la Reine Elisabeth, mais que leur unique but étoit de rétablir la religion de leurs ancêtres, d'éloigner de la cour les esprits dangereux, et de mettre Marie et les autres prisonniers en liberté. Le Comte de Sussex marcha contre les rebelles avec une armée de sept mille hommes, tandisque le Comte de Warwick, à la tête d'un corps de troupes encore plus nombreux, cherchoit à les attaquer par derrière. A cette nouvelle, les séditieux se dispersèrent sans combattre, et les chefs de la confédération se retirèrent en Ecosse. Le Duc de Norfolck n'eut aucune part à ce soulévement, au contraire, il offrit, du fond de sa prison, de joindre ses vassaux à l'armée de la Reine. Elisabeth fut si satisfaite de sa conduite qu'elle le tira de la Tour, et lui permit de vivre chez lui, à condition qu'il y garderoit les arrêts. Mais les rebelles qu'on avoit saisis, furent punis avec la plus grande rigueur; huit cents d'entr'eux périrent sur l'échafaud.

Elisabeth craignoit, avec raison, qu'on ne tramât de nouveaux complots en faveur de Marie, elle continua donc à jouer son premier rôle, et à tromper la Reine d'Ecosse par une amitié simulée. A la faveur de ces artifices, elle tâcha à la fois d'empêcher son illustre prisonnière de se porter à quelques résolutions désespérées pour briser ses fers, et elle parvint, malgré les représentations continuelles et quelquefois pressantes des Ambassadeurs de France et d'Espagne, qui sollicitoient pour la Reine Marie, à donner aux affaires un tour qui lui permit de soutenir le Régent Murray. Elle

entama avec ce dernier une négociation, dont le but étoit de renvoyer Marie en Ecosse, de lui oter tout pouvoir, et de l'obliger à vivre en personne privée. Tout le plan étoit déja concerté, et les états devoient précisément lui donner force de loi, lorsqu'un Gentilhomme Ecossois, nommé Hamilton, tua le Régent pour se venger d'une injure particulière qu'il en avoit reçue. Elisabeth ne put se consoler de cette perte, qu'elle pleura publiquement. Cette mort fut le signal de l'anarchie en Ecosse. Les partisans de Marie se rendirent maîtres d'Edimbourg, d'autres pénétrèrent en Angleterre, et ravagèrent les comtés septentrionaux de ce royaume. Le parti de la Reine commençoit déja à avoir le dessus. Mais Elisabeth envoya sur le champ le Comte de Sussex en Ecosse avec un corps de troupes très-nombreux, et déclara qu'elle continuoit toujours à être l'amie de la nation Ecossoise, et qu'elle vouloit seulement punir les brigands qui avoient dévasté ses provinces. Alors les partisans du précédent gouvernement reprirent courage, et nommèrent, par le conseil d'Elisabeth, le Comte de Lenox, père du malheureux Roi Henri, Régent du royaume. Elisabeth lui donna la préférence tant, parcequ'en qualité d'ayeul du jeune Roi, il avoit des droits à la régence pendant la minorité de son petit fils, que parcequ'il étoit l'ennemi déclaré de la Reine Marie.

Dès ce moment l'Ecosse devint le théatre de toutes les horreurs d'une guerre civile. On voyoit les pères combattre contre leurs enfans, les frères contre les frères, les amis contre leurs amis. La haine politique étouffa dans le coeur des citoyens toute vertu sociale, et déchira même les liens de la nature. Le feu de la discorde exerça ses ravages, et sur les montagnes les plus inaccessibles et dans les vallées, aucune ville, aucun bourg, aucune chaumière ne fut à l'abri de ses fureurs. Le Lord Kirkaldy, partisan zélé de Marie, et Commandant du fort d'Edimbourg, ordonna à tous les amis du Régent de sortir de la ville dans l'espace de six heures. Cependant le parti anti-royaliste devenoit de jour en jour plus puissant; quelques-uns même des amis les plus intimes de

de la Reine Marie se joignirent à ses ennemis, qui tinrent une grande conférence à Stirling. On s'y occupa des moyens les plus propres à retablir la tranquillité publique. Les troupes n'étoient plus en campagne, et l'on croyoit n'avoir plus rien à craindre, lorsque tout à coup, au milieu de la nuit, on donna l'allarme, et avant que personne eût le tems de prendre son parti, le Régent et les principaux Seigneurs Ecossois étoient déja arrêtés.

Cette entreprise téméraire étoit l'ouvrage de l'intrépide Kirkaldy, qui ne fut cependant pas présent à son exécution. Il en avoit chargé quatre cents hommes, et ceux-ci ayant trouvé les portes de la ville ouvertes et les remparts dégarnis de sentinelles, entrèrent sans le moindre obstacle dans Stirling. Tous les habitans étoient ensevelis dans le plus profond sommeil, et dans l'espace de quelques momens, tous les premiers Seigneurs du royaume furent arrachés de leurs lits, et garottés sur des chevaux. On se proposoit de les conduire à Edimbourg, lorsque la scène changea tout à coup. Dans la consternation qu'avoit causée cette surprise nocturne, personne n'avoit songé à faire resistance que le Comte de Morton, homme d'un grand génie, et qui depuis quelques années dirigeoit toutes les affaires politiques de l'Ecosse. Ce Ministre se défendit dans sa maison avec un courage inouï, et n'en sortit que lorsqu'elle fut toute en flammes. Cet acte de valeur avoit fait gagner du tems. Trente soldats de la forteresse vinrent au secours des infortunés qu'on avoit saisis, et attaquèrent les ennemis, qui uniquement occupés du pillage, étoient dispersés dans la ville; les bourgeois s'étant joints aux soldats, on tua les uns, on mit les autres en fuite; plusieurs se rendirent de plein gré à ceux qu'ils venoient de faire prisonniers, et qui se préparoient déja à les suivre. L'événement le plus fâcheux de cette surprise nocturne fut la mort du Régent, que les soldats furieux avoient d'abord massacré. Le Comte de Mar fut sans délai nommé à sa place.

En attendant l'on cherchoit à amuser la Reine Marie par des négociations, qu'on différoit tantôt, et

que tantôt on interrompoit pour les renouer au bout de quelque tems. Cette Princesse infortunée, persuadée du peu de sincérité de la cour d'Angleterre à son égard, crut enfin devoir mettre en usage tous les moyens de recouvrer sa liberté. Mais un événement qui arriva dans ce tems, et dont elle étoit la cause, fit échouer tous ses projets. Le Pape Pie V, à l'instigation de la Reine, qui étoit en correspondance avec tous les Papes, anathémisa Elisabeth, la priva de son titre à la couronne, et délia ses sujets du serment de fidélité. Felton, Anglois fanatique, eut l'audace d'afficher la bulle d'excommunication aux portes du palais de l'Evêque de Londres, et jugeant indigne de lui de fuir ou de nier le fait, il fut condamné à être pendu, et reçut la couronne du martyre qu'il paroissoit si ambitieux d'obtenir.

Sur ces entrefaits se présenta un nouvel amant, qui fit à Elisabeth des propositions de mariage. L'Archiduc Charles, après avoir négocié pendant plusieurs années pour obtenir la main d'Elisabeth, s'étoit enfin retiré, parceque les Anglois ne vouloient lui accorder ni le titre de Roi, ni le libre exercice de sa religion. Le Duc d'Anjou, frère du Roi de France, jeune Prince d'une belle figure et célèbre par sa bravoure, se mit alors sur les rangs. La France n'avoit pour but dans ces propositions, que de tromper la Reine d'Angleterre, qui de son côté avoit formé le projet de tromper la France.

Les regards de l'Europe étoient en attendant tournés sur les Pays-Bas, où le Duc d'Albe, monstre toujours avide de sang humain, commettoit les plus insignes cruautés au nom de son Roi. Plusieurs milliers de citoyens laborieux abandonnèrent leur patrie opprimée, jusqu'alors le siége des arts et de l'industrie, et se retirèrent en Angleterre, où ils établirent plusieurs manufactures utiles et inconnues aux habitans de ce royaume. Elisabeth crut n'avoir pas besoin de cacher plus long-tems ses vrais sentimens. Philippe, quoique maître du Perou et du Mexique, manquoit toujours d'argent. Il venoit d'en emprunter aux Génois une grande

somme

somme pour entretenir son armée des Pays-Bas. Les Huguenots François attaquèrent dans le canal les vaisseaux qui transportoient cette somme en Flandres, et qui se réfugièrent dans le port de Plymouth. Les Commandans des vaisseaux déclarèrent à la vérité que cet argent appartenoit au Roi d'Espagne; mais comme les Génois en étoient encore les propriétaires, la Reine d'Angleterre s'empara de cette somme, sous la forme d'un emprunt dont elle avoit besoin. Par ce moyen elle priva le Duc d'Albe de cette ressource dans le moment où elle lui étoit le plus nécessaire. Aussi le procédé de la Reine le rendit-il furieux; il fit emprisonner sur le champ tous les Anglois domiciliés dans les Pays-Bas, et confisqua leurs effets. Elisabeth en usa de même avec les commerçans Flamands et Espagnols, et donna toute liberté aux Anglois de faire les prises qu'ils pourroient sur les sujets de Philippe. Mais on passa bientôt un accord; les prisonniers furent relâchés des deux parts, et on les indemnisa. Cependant le Duc d'Albe étoit toujours encore dénué d'argent, ce qui l'engagea à se procurer les sommes qui lui étoient nécessaires par toutes sortes de vexations et de cruautés. Désirant de se venger de la Reine Elisabeth, il tâcha d'exciter une nouvelle révolte en Angleterre, résolut d'y envoyer des troupes Espagnoles pour soutenir les rebelles, et commença, pour cet effet, à entrer en négociation avec Marie. Le Duc de Norfolck avoit à la vérité promis, en sortant de prison, de renoncer à toutes ses liaisons avec la Reine d'Ecosse; mais il ne fut pas fidelle à sa promesse. On l'entraina dans la révolte qu'on méditoit, et il souscrivit à ce plan, quoiqu'avec beaucoup de circonspection. Le complot fut découvert long-tems avant d'être en sa maturité. On arrêta le Duc; vingt cinq Pairs furent chargés de le juger, et le condamnèrent à mort. La Reine différa son supplice pendant quatre mois, et elle ne donna les derniers ordres qu'après que le parlement l'eut pressé de faire exécuter sa sentence. Norfolck mourut avec beaucoup de fermeté, et reconnut l'équité de la sentence qu'il subissoit. L'Evêque de Ross, qui étoit à la cour d'Angleterre sous le titre d'Ambassadeur de la Reine d'Ecosse, et qui

avoit aussi trempé dans la confédération, fut d'abord conduit à la Tour, et ensuite banni du royaume. L'infortunée Marie perdit de cette manière deux de ses plus fidelles amis.

La nation Angloise étoit si outrée, et du plan même de la revolte, et du dessein qu'on avoit formé d'appeller des troupes étrangères dans l'intérieur du royaume, que le parlement présenta une requête à Elisabeth, pour la prier de faire incessamment le procès à Marie. La Reine n'étant pas résolue à ce parti extrême, rejetta leur demande; mais elle instruisit Marie des intentions du peuple, et fit veiller sa rivale de plus près qu'auparavant. Elisabeth changea aussi entièrement ses procédés à l'égard des Ecossois; car le nouveau Régent, le Comte de Mar étoit mort, et Morton qu'elle estimoit, et qui avoit toujours suivi ses ordres, l'avoit remplacé. Elle envoya des troupes en Ecosse; aussi-tôt tous les partisans de Marie se soumirent volontairement, hors Kirkaldy, qui occupoit encore le fort d'Edimburg. Les Anglois l'assiégèrent, et obligèrent la garnison à se rendre pour obtenir grace. Kirkaldy fut livré à ses concitoyens, qui lui firent son procès et le condamnèrent à être pendu. La tranquillité étoit pour lors rétablie en Ecosse; mais aussi Marie perdit-elle toute l'influence qu'elle douvoit encore avoir sur ses anciens sujets.

La France offrit dans ce tems à l'univers le spectacle tragique du massacre de la St. Barthelemi *). Il n'est pas du sujet que nous traitions de nous étendre sur les horreurs de cette nuit désastreuse, dont la mémoire subsistera jusqu'à la fin du monde, et que les gens de bien de toutes les religions et de tous les pays désapprouvèrent dès lors. Il suffit d'observer ici que la cour de France, craignant les progrès de la puissance de Philippe, avoit conclu quelque tems auparavant un traité avec l'Angleterre, par lequel Elisabeth et tous les bons citoyens crurent être déshonorés, depuis la massacre.

*) Voyez page 90.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0240
DFG

massacre. La noblesse Angloise fut indignée à un tel point qu'elle offrit, de lever à ses fraix et depens, une armée de vingt six mille hommes, de la conduire en France, et de l'y entretenir pendant six mois; mais Elisabeth refusa ces offres. Charles IX. et Cathérine de Medicis, sa mère, ces meurtriers couronnés, cherchoient à déguiser cet acte de barbarie inspiré par le démon du fanatisme, en accusant les Huguenots d'avoir formé une conspiration contre la cour.

Elisabeth étoit obligée d'user de quelque dissimulation, parcequ'elle sentoit tout le danger de sa situation, et qu'elle craignoit la haine du Roi d'Espagne, les projets de la Reine Marie, et cette multitude de catholiques toujours disposés à la révolte, tant dans l'intétieur de son royaume que dans l'Irlande. L'amitié de la cour de France lui étoit donc nécessaire, et c'est ce qui l'engagea à continuer la négociation de mariage avec le Duc d'Alençon, frère puiné de Charles IX. Elle n'en mit pas moins sa flotte en état, exerça ses troupes, fortifia le port de Portsmouth, soutint avec zéle le Régent d'Ecosse, qui lui étoit entièrement dévoué, et renouvella son alliance avec les Princes d'Allemagne.

Cependant la guerre entre les Espagnols et les habitans des Pays-Bas, qu'on avoit poussés au désespoir, continuoit toujours avec le même acharnement. Le Duc d'Albe retourna enfin dans sa patrie avec la singulière satisfaction d'avoir fait périr, dans l'espace de cinq ans, dix huit mille citoyens par la main du bourreau. Tous les efforts de l'Espagne n'en furent pas moins inutiles; ce royaume épuisoit ses trésors à soutenir une guerre aussi honteuse, détruisoit ses armées à vaincre, et ternissoit tout l'éclat de sa gloire nationale. Les Pays-Bas envoyèrent cinq députés en Angleterre, pour offrir à Elisabeth la souveraineté de toutes les provinces opprimées. La Reine, qui n'avoit d'autre ambition que de rendre ses peuples heureux, et qui craignoit avec raison d'être enveloppée dans une guerre, si elle prenoit les Hollandois sous sa protection, les remercia de la confiance qu'ils lui avoient témoignée; mais elle refusa

l'offre obligeante qu'on lui faisoit, en leur promettant seulement de faire tous ses efforts pour leur obtenir un accommodement avec l'Espagne. Elle envoya en effet le Chevalier Cobham à Philippe, pour lui représenter qu'il perdroit infailliblement les Pays-Bas, dèsque les troubles intérieurs de la France seroient appaisés, et que cette puissance pourroit envoyer des troupes au secours des rebelles. Philippe parut recevoir ces représentations de la Reine de très-bonne grace; mais malgré cela il ne fit aucune démarche pour entrer en accommodement avec ses sujets.

Requezens, le nouveau Gouverneur des Pays-Bas, traita les habitans de ces provinces avec plus de douceur que le Duc d'Albe, et déja ces infortunés commençoient à nourrir les plus flatteuses espérances, lorsqu'il mourut subitement. Il fut impossible d'empêcher les troupes Espagnoles, mécontentes de n'être pas payées, de se revolter et de se porter aux plus grands excès. Elles pillèrent Anvers, une des premières et des plus riches villes commerçantes de l'Europe, et massacrèrent un grand nombre de ses habitans. Elles traitèrent de la même manière Mastricht et plusieurs autres endroits. Toutes les villes auroient subi le même sort, si les provinces n'avoient formé une union, et appellé à leur secours le Prince d'Orange et les Hollandois. On en vint bientôt à un accommodement, dont la première condition fut qu'on retireroit les troupes Espagnoles. Les affaires étoient dans cette situation critique, lorsque Don Juan d'Autriche, frère naturel du Roi Philippe, devint Lieutenant général de ces provinces. En resistant il avoit tout à craindre et point de succés à espérer, il accepta donc le plan qu'on lui proposa, et les malheureux habitans des Pays-Bas jouirent de nouveau d'un intervalle de paix; mais qui ne fut pas de longue durée. L'orgueil du Gouverneur ne lui permit pas de souffrir plus long-tems les entraves qu'on lui avoit mises. Il rompit toutes les conventions, s'empara de la forteresse de Namur, et engagea Philippe à lui envoyer son armée d'Italie. Don Juan, habile dans l'art militaire, espéroit non seulement de soumettre toutes les provinces des

Pays-

Pays-Bas, et même la Hollande; mais se flattoit encore de faire des coquêtes au dehors. Un des principaux projets que lui dictoit son ambition, étoit d'épouser Marie, et d'acquérir par là des droits sur la couronne d'Angleterre.

Elisabeth pénétra ses intentions, et dès ce moment elle chercha tous les moyens de faire échouer ses projets. Elle prit d'abord les habitans des Pays-Bas sous sa protection, leur envoya vingt mille livres pour les besoins les plus pressans, et fit un traité avec les états, dans lequel elle leur promettoit six mille hommes de troupes auxiliaires, et un prêt de cent mille livres. Les habitans des Pays-Bas consentirent en revanche, à admettre le Général de l'armée Angloise dans leur conseil d'état, s'engagèrent à ne faire ni alliance ni traité de paix sans l'aveu de la Reine, et à concerter avec elle toutes les opérations militaires; ils promirent enfin de fournir à l'Angleterre une armée pareille à celle qu'elle employoit à leur défense, s'il arrivoit qu'on fit des hostilités contre la Reine. Ce traité, auquel la république de Hollande, si puissante de nos jours, doit son existence, fut conclu le 7 Janvier 1578. La mort de Don Juan délivra bientôt Elisabeth des craintes que lui inspiroit cet ennemi redoutable. Il mourut empoisonné, à ce que l'on soupçonna, par les ordres secret de Philippe, qui redoutoit son ambition. Dès lors la Reine d'Angleterre n'envoya point aux habitans des Pays-Bas les troupes auxiliaires qu'elle leur avoit promises.

Jacques VI. étoit monté sur le trône d'Ecosse; mais le régne de ce jeune Roi ne fut pas heureux. Deux jeunes Courtisans, les Comtes de Lenox et d'Arran, avoient seuls la faveur du Roi, et le vieux Comte de Morton étant en obstacle à leurs projets ambitieux, ils résolurent sa perte. Cet homme à talens supérieurs, et autrefois Régent du royaume, avoit encore la plus grande influence dans toutes les affaires de l'état, quoiqu'il fut haï du Roi. On l'accusa d'avoir eu part au meurtre du Roi Henri, afin d'avoir un prétexte pour le perdre. On le condamna à avoir la tête tranchée.

Il

Il mourut avec courage, et en témoignant un souverain mépris à ses vils persécuteurs, qui l'insultèrent encore sur l'échafaud. Sa tête fut plantée sur un pilier, et son corps enseveli dans le cimetière des malfaiteurs.

Marie envoya à son fils quelques bijoux auxquels elle attachoit beaucoup de prix, et une veste qu'elle avoit brodée; le secrétaire de la Reine fut chargé de ces présens et d'une lettre, sur l'addresse de laquelle elle donnoit au Roi Jacques le simple titre de Prince. Le Roi à cause de cette addresse, n'accorda point d'audience à ce secrétaire, et renvoya à la Reine et la lettre et les présens.

L'Ecosse n'avoit pas encore été aussi mal gouvernée. On avoit remplacé les anciens et fidelles serviteurs de la maison royale qu'on avoit éloignés, par des hommes méprisables. Mais cette honteuse administration ne fut pas de longue durée. Plusieurs Seigneurs du royaume s'unirent par confédération, et le Roi ayant fait une partie de chasse, ils l'attirèrent dans le château de Ruthven, où l'on avoit rassemblé des hommes armés. On lui remit ici un mémoire, dans lequel on lui dépeignoit ses favoris comme les ennemis les plus dangereux à l'état, et l'on demandoit leur éloignement. Le Roi consentit à tout pour se débarasser des conjurés, et donna les ordres pour son départ; mais lorsqu'il approcha de la porte du château, Glamis, l'un des confédérés, l'arrêta, et lui déclara d'un ton ferme qu'il ne sortiroit point. Le Roi se plaignit, et recourut tour à tour aux prières et aux menaces, et voyant que son courroux ni ses plaintes ne faisoient aucune impression sur ce téméraire, il versa des larmes: Pleurez, pleurez toujours, lui dit Glamis, il vaut mieux que les enfans pleurent que les hommes faits. On renvoya tous les gens de sa suite; aucun de ses partisans n'eut la permission de lui parler; on le traita à la vérité avec respect, mais on le surveilla en même tems avec le plus grand soin.

Les deux favoris furent consternés à l'ouïe de cette nouvelle. Le Comte de Lenox voulut engager les habi-

habitans d'Edimbourg à prendre les armes pour délivrer leur Roi, mais ils refusèrent de le suivre. Le Comte d'Arran, plus impétueux que son ami, monta sur le champ à cheval, prit avec lui quelques uns de ses partisans, et s'avança comme un furieux vers le château de Ruthwen, occupé par ses plus implacables ennemis. La mort auroit été à l'instant le prix de son audace, si le Comte de Gowrie, l'un des chefs de la conspiration, n'avoit eu la générosité de le sauver, et cette générosité conduisit dans la suite Gowrie sur l'échafand, fit le malheur de ses amis, et doubla l'infortune de sa patrie. Arran échappa donc à une mort certaine, et l'on se contenta de le conduire dans le château de Stirling. Le Roi tenu dans la captivité de ses propres sujets, fut obligé de consentir à tout ce qu'on exigea. Il publia une proclamation, dans laquelle il approuva ce qui venoit de se passer, déclara à son peuple qu'il étoit en pleine liberté, défendit toute démarche contre ceux qui avoient trempé dans le complot de Ruthwen, et ordonna à Lenox de sortir du royaume. Ce favori partit avec le plus vif regret, et alla se fixer en France, où il mourut bientôt après de chagrin.

Elisabeth, qui, depuis quelque tems, n'avoit plus autant d'influence sur les affaires d'Ecosse, vit ces troubles avec plaisir: elle envoya des Ambassadeurs en Ecosse, sous prétexte de s'informer de la santé du Roi, mais au fond pour animer les mécontens. Les conjurés forcèrent Jacques à leur accorder des lettres de rémission dans la forme la plus étendue.

Marie apprit avec douleur le sort de son fils, aussi malheureux que le sien. Elle écrivit à Elisabeth, pour l'engager à soutenir le jeune Roi contre ses sujets rebelles. Mais cette lettre étoit remplie de tant de plaintes et de reproches, qu'elle n'excita que le ressentiment de la Reine, au lieu d'intéresser sa pitié.

Le Roi, après une prison de dix mois, trouva moyen de s'échapper. Ses premières démarches, après le recouvrement de sa liberté, furent dirigées avec la plus grande modération. Il fit appeller en sa présence

les

les chefs des deux factions, il promit d'oublier le passé, et de ne s'occuper que du bonheur de ses sujets. Pour marque de sa sincérité, il fit une visite au Comte de Gowrie, possesseur de ce redoutable château de Ruthwen, et lui déclara pour la seconde fois qu'il lui accordoit sa grace. Cependant le Roi ne suivit pas long-tems ce plan de prudence et de modération. Il marqua un grand desir de voir son ancien favori, le Comte d'Arran; ses Courtisans et tous les bons citoyens qui l'entouroient, cherchèrent à le détourner de ce projet. Jacques promit de se contenter d'une seule conversation. Arran vint, le Roi oublia ses promesses; et ce Ministre reprit en peu de jours son ascendant, et rentra en possession de toute son autorité. Le premier usage qu'il en fit, fut de revoquer le pardon des conjurés, qu'on ne devoit leur accorder, selon lui, qu'après qu'ils seroient formellement convenus de leur crime. Personne ne voulut faire cet aveu, qui supposoit de la confiance en un Ministre perfide et vindicatif. Ils quittèrent donc tous la cour, se retirèrent dans leurs maisons, et implorèrent le secours d'Elisabeth.

Cette Reine écrivit au Roi Jacques une lettre très-fière, dans laquelle elle lui reprochoit l'imprudence de sa conduite, sa mauvaise foi, et le rappel du Comte d'Arran. Le Roi lui répondit que des promesses extorquées par la violence, n'étoient plus obligatoires, lorsque leurs causes n'existoient plus, et qu'il dépendoit de lui de choisir ses Ministres. Cette réponse si sèche et si inattendue surprit Elisabeth. Elle désiroit de pénétrer dans l'ame de Jacques VI, et de connoître le fond de son caractère; elle envoya pour cet effet son Ministre d'état Walsingham en Ecosse avec le titre d'Ambassadeur, pour réitérer de vive voix au Roi les représentations qu'elle lui avoit déjà faites par écrit, et le Roi répondit encore avec la même hauteur. Walsingham, exposé sans cesse aux insultes d'Arran et de ses créatures, retourna bientôt en Angleterre.

La paix régnoit toujours encore dans ce royaume, quoiqu'Elisabeth fut souvent agitée des craintes les plus vives.

vives. Le Roi Philippe, qui jugeoit qu'il n'étoit pas encore tems d'exécuter ses projets sur l'Angleterre, envoya un petit corps de sept cents hommes, composé d'Italiens et d'Espagnols, en Irlande soutenir les catholiques et les mécontens dont ce royaume étoit rempli. Le Général Espagnol fit bâtir, à son arrivée, un fort; mais le Comte d'Ormond l'attaqua bientôt avec des troupes Angloises. Les Espagnols se rendirent à discrétion; mais on les passa tous au fil de l'épée, et quinze cents Irlandois, qui les avoient secouru, furent pendus comme rebelles. On répondit aux plaintes que l'Ambassadeur d'Angleterre fit à Madrid au sujet de ces hostilités, en portant les mêmes plaintes contre les pirateries de Drake.

Ce marin célèbre attiroit alors les regards de l'univers. On tâchoit dans ce tems-là de découvrir des îles et des mers encore inconnues à toutes les nations de l'Europe. Drake possédoit une fortune immense; il l'employa à équiper cinq vaisseaux, à bord desquels étoient cent soixante quatre matelots. Il partit avec ces vaisseaux de l'Angleterre en 1577, et gagna la mer du sud par le détroit de Magellan. Là il attaqua les colonies Espagnoles, pilla leurs villes, et s'empara de leurs vaisseaux. Craignant d'être attaqué à son retour par les Espagnols, il fit voile aux Indes Orientales. Il doubla le cap de Bonne-Espérance, et revint heureusement en Angleterre, chargé des riches dépouilles. Il eut la gloire d'être le premier qui ait achevé le tour du globe; car la mort avoit enlevé Magellan, Capitaine Portugais, dont le vaisseau avoit fait le même trajet, mais qui mourut au milieu de cette entreprise aussi vaste que hardie. Elisabeth conféra à Drake la dignité de Chevalier, et accepta une fête splendide que ce marin lui donna à bord du vaisseau amiral. Tous les habitans de Londres allèrent voir ce vaisseau, et on l'a conservé comme une relique jusqu'à ce que le tems l'ait fait tomber en ruine.

Le Duc d'Alençon, qui portoit alors le titre de Duc d'Anjou, n'avoit pas encore renoncé entièrement à l'espoir

l'espoir d'épouser Elisabeth; et cette Reine, âgée de quarante huit ans, et par cela même trop flattée des pressantes poursuites d'un amant de vingt-quatre ans pour le rebuter, continua à entretenir avec ce Prince un commerce de lettres très-tendre. Le Duc crut que l'Ambassadeur de France ne s'intéressoit pas assez au succès de ses amours, et il envoya pour cet effet un agent extraordinaire à Londres. Cet agent, nommé Simier, avoit beaucoup d'esprit et des manières aimables et polies. Il découvrit bientôt le foible de la Reine, et dèslors il ne lui parla plus de politique, mais de la passion du Duc pour elle, et de sa galanterie. Il gagna tellement par ces propos agréables les bonnes graces d'Elisabeth, que ses Ministres les plus intimes n'avoient pas auprès d'elle un accès aussi facile que lui.

Le Comte de Leicester, qui avoit vu jusqu'alors sans inquiétude les vaines démarches de ceux qui aspiroient à la main de la Reine, commença cependant à craindre que ce François adroit ne parvint à séduire le coeur d'Elisabeth. Il profita de l'ignorance et de la crédulité de son siècle pour rendre Simier odieux. Il répandit que ce n'étoit pas par des moyens naturels que ce Ministre s'étoit emparé de l'esprit de la Reine, mais qu'il avoit eu recours à des philtres et à des enchantemens. L'agent de France, par représailles, découvrit à Elisabeth un secret qu'elle avoit ignoré jusqu'à ce moment, et qu'aucun de ses Courtisans n'avoit osé lui révéler: c'étoit le mariage clandestin de Leicester. La Reine fut indignée de la conduite du Comte, et le menaça de l'envoyer à la Tour. Cependant l'on parvint à appaiser son courroux. Toute la fureur de Leicester se porta sur l'agent du Duc; il résolut de le faire assassiner, et il avoit déja conclu le marché avec l'assassin. Elisabeth chercha à prévenir le danger qui menaçoit ce flatteur si cher à son amour propre, en proclamant qu'elle prenoit Simier sous sa protection. Cependant quelques jours après sa proclamation, la Reine se promenant en bateau sur la Tamise avec lui et plusieurs des Seigneurs de la cour, on tira du rivage un coup de fusil, dont un de ses bateliers fut blessé. Le coupable,

coupable, ayant été saisi, protesta devant le tribunal, que le fusil étoit parti accidentellement, & Elisabeth, contente de cette excuse, le fit élargir. Car elle ne soupçonna pas même qu'on avoit peut-être eu dessein d'attenter à sa vie, parcequ'elle étoit en général si éloignée d'avoir des soupçons sur ses sujets, qu'on lui entendoit souvent dire qu'elle ne croiroit rien contr'eux, que ce qu'un bon père pouvoit croire de ses enfans.

Le Duc d'Anjou se persuadoit cependant que la négociation au sujet de son mariage étoit prête à se terminer en sa faveur, et qu'il conduiroit bientôt la Reine aux pieds des autels. Il fit même un voyage secret à Londres, mais il ne s'y arrêta que quelques jours. Il eut quelques conférences avec Elisabeth, et la quitta satisfait et tranquille. Quoique la figure du Prince ne fut pas avantageuse, cependant il parut n'avoir rien perdu à se montrer; car Elisabeth ordonna, peu de tems après, à son Mintstre de convenir avec l'Ambassadeur de France des articles du contract de mariage. Tout sembloit arrangé. Les articles furent bientôt arrêtés. Les Anglois étoient à la vérité peu satisfaits de ce mariage, qui menaçoit la gloire et la grandeur de leur nation d'une chute complette. Ils se consolèrent cependant par la très-foible espérance qu'Elisabeth pourroit encore devenir mère, je dis la très-foible espérance; car la Reine avoit déja quarante neuf ans. Un Anglois publia une brochure intitulée: le Gouffre dans lequel l'Angleterre sera engloutie par le mariage François. L'auteur fut arrêté, et on lui fit son procès par ordre d'Elisabeth. Il fut condamné à perdre la main droite comme auteur d'un libelle contre sa Souveraine. Le courage et le patriotisme de cet écrivain étoient si grands, qu'à peine la sentence fut-elle exécutée, et tout dégoutant encore de sang, il prit son chapeau de l'autre main, le fit tourner autour de sa tête, et s'écria: Dieu sauve le Reine! Elisabeth envoya son Ministre d'état Walsingham en France, tant pour conclure finalement le contract de mariage, que pour faire une ligue offensive et défensive avec la France contre Philippe Roi d'Espagne, dont l'ambition lui causoit

causoit de vives inquiétudes. La cour se prêta à toutes les propositions d'Elisabeth, et comme la Reine souhaitoit qu'on terminât d'abord l'affaire de son mariage, on entama d'abord cette négociation. Elisabeth montra dans cette occasion son caractère irrésolu; elle envoyoit sans cesse des couriers à Walsingham, tantôt pour l'engager à hâter l'affaire, tantôt pour lui ordonner de suspendre toute négociation à ce sujet. Le Duc ayant eu, peu de tems auparavant, la petite vérole, elle chargea son Ministre de considérer attentivement la figure du Prince, et de lui marquer si son extérieur étoit encore tel qu'il pût inspirer de l'amour à une femme. Ainsi l'ambition, l'amour, et mille autres passions partageoient sans cesse son coeur, et ceux même d'entre ses Courtisans, qui avoient le plus étudié son caractère, ignoroient laquelle de ces passions l'emporteroit à la fin sur les autres.

Cependant les habitans des Pays-Bas avoient proclamé en attendant le Duc d'Anjou leur Lieutenant général, et ce Prince se préparoit à marcher en Flandres contre les Espagnols. Le Roi son frère ne lui avoit pas à la vérité fourni des troupes, mais il lui avoit donné de l'argent. Cependant cette somme ne suffisoit pas pour subvenir aux fraix de la guerre. Le Duc, qui avoit déja enrolé des soldats, s'addressa donc à Elisabeth qui lui fit présent de cent mille couronnes. Il entra en campagne, s'empara de Cambrai; et après avoir conduit son armée en quartier d'hiver, il fit un second voyage en Angleterre. Il assista à une fête qu'Elisabeth donnoit à l'anniversaire de son couronnement, fête pour laquelle on étaloit autrefois toutes les richesses du royaume. Au milieu des amusemens de ce jour, la Reine eut avec lui une longue conversation, après laquelle elle tira de son doigt une bague qu'elle mit elle-même à celui du Prince. Les Courtisans étonnés jugèrent que c'étoit le gage public et solemnel de sa foi. L'Ambassedeur des Etats-Généraux dépêcha sur le champ un courier à ses Maîtres, pour leur faire part de ce grand événement. Les habitans d'Anvers et de plusieurs autres villes de Flandres, qui regardoient Elisabeth

comme

comme une Déité tutélaire, signalèrent leur allégresse par des feux de joie et la décharge de toute leur artillerie. Cependant l'affaire n'étoit pas encore entièrement arrangée. Tous les confidens de la Reine, et Leicester en particulier, tous les Ministres, toutes les Dames du palais, en un mot tous ceux qui avoient accès auprès d'elle lui firent les représentations les plus sérieuses pour la détourner d'une démarche qui la déshonoreroit, disoient-ils, aux yeux de ses sujets et des Souverains de l'Europe. Elisabeth passa plusieurs nuits sans pouvoir gouter le moindre repos, et dans l'irrésolution la plus complette sur le parti qu'elle devoit prendre. Enfin l'ambition l'emporta sur l'amour. Elle fit appeller le Duc d'Anjou, lui déclara qu'elle avoit changé d'idée, et s'excusa aussi bien qu'il lui fit possible. Le Duc la quitta les yeux enflammés de colère; en passant par l'antichambre, il jetta avec dépit la bague qu'elle lui avoit donnée, et murmura contre l'inconstance des femmes.

Elisabeth craignoit toujours encore les projets de Marie; ce qui l'engagea à retenir cette Princesse en prison, et à la faire surveiller de près, surtout depuis les tentatives du Duc de Norfolck. Cette Reine infortunée renonça peu à peu à toute espérance de recouvrer sa liberté. Elle offrit de se désister de tous ses droits sur la couronne d'Ecosse; contente du titre de Reine, elle consentit à ce que son fils demeurât paisible possesseur du trône; elle se soumit à vivre en Angleterre, comme simple particulière, même comme prisonnière, à condition qu'on lui permit d'avoir quelque société et de se donner de l'exercice. Mais Elisabeth ne voulut pas lui accorder plus de liberté, de peur de favoriser par là sa fuite en France, et toutes les intrigues qu'elle pourroit ourdir à cette cour. Cependant elle n'osa refuser directement la juste demande de sa rivale; que les Ambassadeurs de toutes les cours soutinrent avec zéle; elle déclara donc qu'elle s'en remettoit entièrement à la décision du Gouverneur d'Ecosse, dont elle prévoyoit la réponse. Quant au Roi Jacques, il n'avoit pour sa mère que la plus parfaite indifférence, et il ne chercha point à adoucir son sort.

Cette noire ingratitude affligeoit vivement l'infortunée Marie. Elle écrivit à ce sujet à l'Ambassadeur de France: „Est cela la récompense de tout ce que „j'ai fait pour lui assurer un héritage qui m'appartient „de droit. Je suis bien éloignée de lui envier son „autorité sur l'Ecosse. Je ne désirerois pas même de „mettre le pied dans ce pays, si je n'y étois attiré par la „douce espérance d'embrasser une fois au moins un fils „que je n'ai que trop tendrement aimé. Il tient de „moi tout ce qu'il posséde et tout ce qu'il espére, „tandisqu'il ne m'a jamais fourni aucun secours, ni „rendu aucun bienfait. Je voudrois que mes sujets ne „le respectassent plus comme leur Roi; car c'est à moi „qu'il est redevable de son pouvoir, et s'il ne cherche „pas à appaiser bientôt mon juste courroux, par un „promt repentir, je ferai reposer sur lui ma malédiction „maternelle, et je donnerai ma couronne à quelqu'un „qui en soit plus digne."

Jacques ne s'inquiétoit pas de ce juste mécontentement de sa mère, et contemploit de sang froid son sort, qui devenoit de jour en jour plus triste. Quelques circonstances sembloient cependant justifier en partie la dureté d'Elisabeth envers cette Reine. On découvrit une conspiration en Angleterre. Throgmorton fut arrêté. On trouva dans ses papiers le plan d'une invasion ennemie, et la liste de tous les nobles catholiques de l'Angleterre. Il avoua, à la question, sa correspondance avec Marie, et tous les détails d'une conjuration qui tendoit à la ruine entière de l'état; cependant il retracta ses aveux sur l'échafaud. Aussi un grand nombre de personnes doutèrent-ils de la vérité des dépositions extorquées par la torture; cependant un nouvel événement prouva bientôt d'une manière évidente que Marie étoit coupable. Creighton, Jésuite Ecossois, étoit sur un vaisseau qui faisoit voile de Flandres en Ecosse; en route il fut poursuivi par des pirates qui infestoient alors les mers. Creighton, craignant d'être pris, déchira quelques papiers, et les jetta à la mer. Le vent raporta ces papiers dans le vaisseau; les autres voyageurs les saisirent, et à leur arrivée,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0252
DFG

arrivée, les remirent au Ministre d'état Walsingham, qui parvint à les combiner. Ces papiers renfermoient le plan d'une descente en Angleterre, projettée par le Roi d'Espagne et le Duc de Guise. Toute la nation fut saisie d'effroi à cette nouvelle. On maudit la Reine Marie, et pour empêcher ses partisans de former encore à l'avenir de semblables complots, plusieurs milliers de citoyens de toutes les classes du peuple se réunirent et dressèrent un acte d'association, dans lequel ils s'engageoient par les sermens le plus sacrés à défendre la Reine Elisabeth contre tous ses ennemis, et déclaroient que, si l'on attentoit à sa vie dans le dessein de favoriser un autre prétendant à la couronne, ils ne reconnoîtroient jamais son autorité; mais qu'ils poursuivroient au contraire jusqu'à la mort ceux qui auroient été impliqués dans ce noir attentat. Le parlement confirma cet acte d'association, et statua en même tems contre les catholiques, en ordonnant à tous les prêtres de quitter le royaume dans l'espace de quarante jours. Le sort de Marie excitoit encore moins la pitié des Anglois, depuis qu'on avoit intercepté une lettre addressée au Chevalier Inglefield, dans laquelle elle formoit le voeu de voir bientôt l'exécution de la grande entreprise, en ajoutant qu'on ne devoit pas s'inquiéter si sa vie étoit en danger ou non, puis qu'elle étoit prête à se sacrifier pour les membres opprimés de son église. La Reine d'Ecosse avoit été confiée pendant quinze ans à la garde du Comte de Schrewsbury. Il l'avoit toujours traitée avec le respect dû à son rang, et lui avoit même accordé dans sa prison quelques douceurs qu'Elisabeth n'avoit pas autorisées. On le déchargea de son emploi, et l'on remit l'illustre prisonnière aux deux Chevaliers Pawlet et Drury, dans l'espérance que ces nouveaux gardiens traiteroient Marie avec plus de sévérité.

Elisabeth ne pouvoit soutenir l'idée affligeante d'avoir perdu toute son influence sur les affaires d'Ecosse, elle s'abaissa donc jusqu'à gagner l'indigne Comte d'Arran, qui de son côté étoit très-disposé à appuyer sa puissance du crédit de la Reine. Le premier effet de cette union fut qu'on entama le procès de tous

les Ecossois qui s'étoient réfugiés en Angleterre, et qu'Elisabeth cessa de protéger. Ces malheureux perdirent leurs biens et leurs autres possessions, dont Arran s'empara en grande partie.

Les loix sévères qu'on porta contre les catholiques en Angleterre reveillèrent l'esprit de fanatisme. Parry, Docteur és loix civiles et Anglois de naissance, avoit été condamné à mort à cause d'un crime digne d'une peine capitale, et il avoit obtenu sa grace de la Reine. Il quitta alors sa patrie, et alla en Italie, où il embrassa publiquement la religion catholique. Des prêtres fanatiques lui démontrèrent, que l'assassinat de la Reine Elisabeth seroit une action méritoire et agréable à Dieu. Parry résolut d'acquérir à ce prix la faveur divine. Cet Anglois fanatique écrivit au Saint Père pour lui demander sa bénédiction, et l'absolution du crime qu'il se proposoit de commettre. Le Cardinal di Como lui procura toutes les armes spirituelles qu'il désiroit, et dès ce moment Parry s'embarqua pour l'Angleterre, dans la ferme résolution d'exécuter son projet. Cependant il n'avoit pu parvenir à faire taire entièrement sa conscience, il prit donc le parti d'essayer auparavant, s'il n'y avoit pas d'autres expédiens pour adoucir la persécution dont les catholiques gémissoient. Il trouva moyen de s'introduire auprès d'Elisabeth; il l'assura que plusieurs conspirations étoient formées contr'elle, et l'exhorta, si elle vouloit conserver ses jours, à tolérer l'exercice de la religion romaine. Il parut souvent à la cour; mais dans la crainte d'être tenté par l'occasion d'assassiner la Reine, il se dépouilloit auparavant de toute arme offensive. Cependant n'ayant rien obtenu de la Reine par ses représentations, il prit à la fin le parti de réaliser son premier projet, qu'il confia à un ami, nommé Nelvil, dont la façon de penser étoit entièrement conforme à la sienne. La Reine sortoit souvent à cheval. Ils convinrent de profiter d'une de ces promenades pour la tuer d'un mousquet, et il résolurent, s'ils ne pouvoient fuir, de sacrifier leur vie, pour remplir un devoir, à ce qu'ils s'imaginoient, si agréable à Dieu et si utile à la vraie religion. Tandisqu'ils épioient l'instant

l'instant de consommer leur attentat, le Comte de Westmoreland mourut dans l'exil auquel il avoit été condamné comme sujet rebelle. Nelvil, proche héritier de cette maison, conçut l'espoir, qu'en rendant à la Reine le service important de lui découvrir cette conjuration, il pourroit obtenir les biens et les honneurs que le feu Comte avoit perdus par sa rébellion. Il dévoila à la Reine les moindres circonstances de leur noir projet. Les Ministres, saisis d'effroi à cette nouvelle, firent arrêter Parry, et l'ajournèrent à comparoitre devant ses juges. Il voulut nier le fait; mais on produisit la lettre originale du Cardinal di Como, il fut convaincu sans replique, et condamné à mort. Son chatiment n'empêcha pas un autre fanatique de former peu de tems après le même projet. Sommewille, Gentilhomme du comté de Warwick, auquel le fanatisme avoit dérangé la tête, se flattoit d'expier tous ses péchés en tuant la Reine, et il se rendit pour cet effet à Londres. Mais ses discours et ses procédés singuliers firent naitre des soupçons; on le saisit, et on le mit en prison, où il se donna la mort. Ces complots avoient été formés dans le même tems que le fameux Guillaume, Prince d'Orange, créateur de la liberté des Hollandois, fut arraché à l'amour des Bataves dans la ville de Delft par la main d'un furieux.

Les habitans des Provinces-Unies étoient sur le point de succomber sous les efforts de leurs ennemis. Le Duc de Parme, chef de l'armée Espagnole dans les Pays-Bas, et l'un des plus grands Capitaines de son tems, soumettoit successivement toutes les provinces, dispersoit toutes les troupes qui marchoient contre lui, et assiégeoit, ou menaçoit du moins du siège toutes les forteresses. Le Duc d'Anjou, nommé Gouverneur de ces provinces opprimées, et l'amant d'Elisabeth, venoit de mourir, et dès ce moment la France avoit cessé de leur fournir du secours. Pour en obtenir la continuation, les habitans des Pays-Bas offrirent au Roi Henri III, la souveraineté sur leurs provinces. Mais la guerre civile, qui dévastoit encore les malheureux états de ce Monarque, l'obligea à refuser cette offre.

Ce refus les détermina à envoyer une ambassade solemnelle à Elisabeth, pour lui offrir une seconde fois la souveraineté des Provinces-Unies. Les avis des Ministres d'état de la Reine au sujet de cette proposition, furent très-partagés. La puissance de Philippe étoit devenue un objet de terreur pour tous les Rois. Ce Monarque avoit réuni depuis peu, le Portugal et les possessions des Portugais aux Indes, à la monarchie Espagnole, qui avoit alors des colonies très-nombreuses dans toutes les parties du monde, et faisoit presque seule le commerce dans les deux hémisphéres. Tous les Princes d'Italie, et le Pape même, n'attendoient que le signal de Philippe pour obéir. Il influoit sur les affaires de France par le Duc de Guise, qui lui étoit entièrement dévoué, et en Allemagne l'Empereur étoit son proche parent et son allié. Elisabeth ne craignit pas, malgré cela, de se déclarer contre Philippe, en prenant toute fois un parti mitoyen entre les divers plans de ses Conseillers. Elle renouvella le traité conclu sept ans auparavant avec les Pays-Bas, en y ajoutant quelques clauses, et envoya le Comte de Leicester en Hollande avec un corps de six mille hommes. Sa suite étoit somptueuse; une troupe choisie de cinq cents Gentilshommes l'accompagnèrent. On lui rendit de très-grands honneurs à son arrivée, et les états lui donnèrent le titre de Gouverneur et de Capitaine général des Provinces-Unies. Leicester, ambitieux à l'excès, n'avoit cependant ni talens ni courage; il étoit à la tête d'une armée, et devoit combattre un Général qui commandoit les meilleures troupes de l'Europe. Les amis et les ennemis d'Elisabeth convinrent unanimement, que pour cette fois la passion avoit aveuglé la Reine, qui d'ailleurs mettoit toujours de la prudence dans le choix de ceux qui avoient sa confiance. Aussi le Comte, après voir fait une campagne honteuse, durant laquelle il ne tira aucun parti du courage de ses troupes, et révolta tout le monde par sa fierté, quitta-t-il brusquement l'armée, pour se hâter de retourner en Angleterre.

Les

Les Anglois étant cependant engagés dans une guerre contre Philippe, et l'Amérique fournissant les plus grandes ressources à ce Monarque, Drake fut envoyé dans le nouveau monde avec une flotte de vingt vaisseaux. La nation avoit une confiance si illimitée en son héroïque défenseur, que cette flotte portoit deux mille trois cents volontaires, en grande partie des familles les plus distinguées du royaume, sans compter les soldats et les matelots. Drake fit d'abord voile vers le cap de Bonne-Espérance, et s'empara par surprise de St. Jago. Il y trouva des vivres en abondance, mais point de richesses. Delà il dirigea sa course vers l'île d'Hispaniola, où il prit St. Domingue d'assaut, mais sans la piller. Les habitans furent obligés de racheter leurs maisons et leurs autres biens pour une somme d'argent. Peu de tems après, Carthagéne tomba entre les mains des Anglois, quoiqu'elle opposât une vigoureuse resistance, et fut traitée de la même manière. L'Amiral brûla St. Antoine et St. Héléne, deux villes bâties sur les côtes de la Floride. Il trouva dans la Virginie, pays découvert par le Chevalier Raleigh, et qui fut nommé ainsi en l'honneur de la virginité d'Elisabeth, les restes d'une colonie que le Chevalier y avoit établie; mais qui ne s'étoit point soutenue. Les planteurs de la Virginie, plongés dans la dernière misére, conjurèrent Drake de les ramener en Angleterre. Il y consentit; et ces infortunés abandonnèrent avec joie leur chaumières, pour retourner dans leur patrie sur une flotte victorieuse et chargée d'or. Ce qui immortalisa cette expédition c'est que Drake indroduisit, pour la première fois, l'usage du tabac dans sa patrie.

Il étoit probable que cette guerre seroit de longue durée. Aussi la Reine chercha-t-elle à se mettre en sureté du côté de l'Ecosse. Quoiqu'Arran parut lui être entiérement dévoué, cependant ce Ministre avoit un trop mauvais caractère pourqu'elle pût se confier en lui, et ce qui augmenta encore sa défiance, c'est qu'on accusa le Comte d'avoir une correspondance secrete avec Marie et le Duc de Guise. Elle mit donc tous les moyens en usage pour le perdre. Son Ambassadeur Wotton, qui

avoit toutes les qualités requises pour plaire à Jacques VI, s'empara tellement de l'esprit du Roi, qu'il le porta à faire arrêter Arran et à le faire conduire au château de St. André. Mais ce favori disgracié n'y resta pas long-tems, et fut bientôt rappellé à la cour. Wotton, voyant ses mesures rompues, forma le projet de saisir la personne du Roi, et de le livrer à Elisabeth. Mais la conspiration fut découverte, et l'Ambassadeur s'enfuit précipitamment d'Ecosse. Elisabeth ne pouvoit que s'attendre aux effets de la haine et de la vengeance d'Arran. Pour s'en garantir, elle protégea la multitude d'exilés qui entrèrent en Ecosse, et qui rassemblèrent en peu de jours une armée de dix mille hommes, tant le peuple étoit mécontent du gouvernement. Partout où ils passoient, ils étoient accueillis comme les libérateurs de la patrie, et l'on pria publiquement le ciel de bénir leur entreprise. Le Roi marcha à la vérité contre eux avec une armée plus nombreuse; mais il évita de les attaquer en bataille rangée, parceque les soldats étoient aussi mécontens que le reste de la nation. Le parti anti-royaliste agit avec d'autant plus de vigueur. Il s'empara de Stirling et d'autres forteresses; Arran prit la fuite, et il ne resta d'autre parti au Roi consterné que de faire un accommodement. Les Lords victorieux ne cherchèrent point à tirer avantage de leurs succès pour faire des demandes exorbitantes, ils n'exigeoient qu'un pardon dans la forme la plus authentiques, l'éloignement des vils Courtisans qui environnoient le Roi, et la convocation d'un nouveau parlement. Le Roi acquiesça avec plaisir à leurs demandes, et on leur remit les principaux forts du royaume, pour leur servir de places de sûreté. Le premier acte du nouveau Sénat devenu indépendant, fut de dépouiller le Comte d'Arran de ses biens et de ses emplois, et de le déclarer par une proclamation publique ennemi de la patrie. On le laissa à la vérité en liberté, mais il rentra dans l'état obscur dont la faveur du Roi l'avoit fait sortir, et resta pour toujours avec son ancien nom de Capitaine Stuart.

La cour du Roi d'Ecosse étant alors remplie de personnes entièrement dévouées à Elisabeth, elle en profita

profita pour faire un traité avec Jacques, qui de son côté parut très-disposé à cette alliance. Les articles principaux du traité furent, que les deux parties contractantes chercheroient à maintenir, autant qu'il seroit en leur pouvoir, la religion protestante, et que dans le cas où les ennemis feroient une descente en Angleterre ou en Ecosse, celle qui ne seroit pas attaquée viendroit au secours de l'autre, suivant les circonstances, ou bien lui donneroit un certain nombre de troupes, ou bien la soutiendroit avec toute son armée.

Le fanatisme continuoit toujours à exercer ses ravages, et l'on voyoit de tous côtés les effets de ses fureurs, les persécutions les plus cruelles contre les protestans, ses supplices les plus inouïs, les meurtres et les conjurations. Les fanatiques exhaloient surtout leur haine contre la Reine Elisabeth. Le séminaire à Rheims en France étoit le temple où se fomentoient le plus de conspirations contre cette Princesse. Là les prêtres enseignoient à leurs disciples que la bulle d'excommunication, lancée par le Pape Pie V contre Elisabeth, avoit été dictée par le Saint-Esprit lui-même. Plusieurs de ces jeunes fanatiques, dociles à la voix de leurs maîtres, aspirèrent bientôt à la couronne du martyre. Savage, jeune Officier, fit voeu d'assassiner la Reine d'Angleterre, et passa pour cet effet en grande Bretagne avec un prêtre nommée Ballard, dont la façon de penser correspondoit à la sienne. Babington, jeune Gentilhomme très-riche du comté de Derby, et partisan de la Reine Marie, promit de les soutenir, et s'engagea en particulier, à leur procurer encore onze complices, tous unis par l'amitié et le zéle de la religion, tous de bonne famille et d'une fidélité à toute épreuve. Il se chargea de délivrer la Reine Marie de sa prison, à l'aide de cent hommes à cheval. Les autres conjurés devoient se répandre dans la province, et y exciter des troubles pendant que Savage avec cinq de ses amis assassineroit Elisabeth. Ils se flattoient que les catholiques courroient aux armes à la nouvelle de la mort de la Reine, et qu'alors Marie pourroit aisement être placée sur le trône d'Angleterre, affermir sa puissance par le secours des

Princes

Princes étrangers, et rétablir l'ancienne religion. Les conjurés se flattoient que leur complot ne transpireroit pas; cependant ils furent trompés dans leur attente. L'un d'entr'eux étoit depuis long-tems l'espion du gouvernement, qu'il condamnoit sans cesse pour mieux cacher son jeu. Il instruisit les Ministres du plan de la conspiration. Un autre des conjurés, nommé Gifford, prêtre avare, confirma ces rapports. Il avoit remis secretement des lettres à la Reine Marie, et s'étoit toujours chargé de ses réponses. Il donna cette correspondance à Walsingham. On les laissa tramer tranquillement leur noir complot, jusqu'au moment où la prudence ne permit plus de braver le danger. Alors les complices furent arrêtés, et comme ils avouèrent tout, on les condamna sur leurs aveux, à perdre la tête. Marie qui ne soupçonnoit pas que l'affaire fut découverte, se préparoit à sortir avec ses gardiens, lorsqu'on vint lui annoncer que les conjurés étoient découverts et arrêtés. Elle fut sur le point de s'évanouir, et souhaita de rentrer dans son appartement, mais on lui en défendit l'entrée. On força la porte de son cabinet, et l'on se saisit de tous les papiers, qu'on envoya à la cour. Ses principaux domestiques et ses deux secrétaires furent mis en prison. On trouva dans ses papiers soixante clefs de différens chiffres, et dans sa cassette deux mille livres sterlings en argent comptant, qu'on lui enleva aussi. On la conduisit sur le champ à Fotheringay, château fortifié, dans le comté de Northampton.

On avoit remis au tribunal une correspondance entre Marie et les conjurés. Les Anglois étoient outrés des fréquens attentats commis contre la vie d'Elisabeth. On convint unanimement que le bonheur des deux Reines ne pouvoit se concilier, et qu'ainsi c'étoit une folie de sacrifier le repos de l'Angleterre à une étrangere. On ajouta que la nation offensée avoit le droit de se venger, et qu'elle devoit faire valoir ce privilége. Le résultat des jugemens publics et des conférences les plus sérieuses du cabinet d'Elisabeth fut, que le seul moyen de mettre la vie de l'une des Reines en sureté, et d'assu-

d'assurer la tranquillité du royaume, étoit de faire mourir l'autre. Les Ministres soutinrent, que quand même il ne seroit pas difficile de garder de près la Reine Marie, il seroit cependant impossible de prévenir les révoltes, les conjurations, les assassinats que l'intérêt, la politique et le fanatisme inspiroient à ses amis, tant dans l'intérieur du royaume qu'au dehors, pour la délivrer de sa prison. Leicester étoit d'avis de se débarasser d'elle secretement par le secours du poison, mais le Ministre déclara qu'il en avoit horreur. On décida enfin qu'un jugement en forme, chose sans doute sans exemple, mais qui cependant n'avoit rien de contraire aux loix de l'état, étoit la manière de procéder la moins susceptible d'inconvénient.

Le temple de Themis fut ouvert avec une pompe extraordinaire. On voulut par là rendre hommage à la dignité de la personne qui devoit être jugée. Elisabeth chargea quarante Pairs, tous distingués par leur naissance ou leurs emplois, et cinq Juges ou Présidens des tribunaux, d'examiner la cause de la Reine, et de prononcer une sentence définitive.

Cette Princesse infortunée s'appercevoit depuis long-tems qu'on cherchoit à la faire mourir; elle s'attendoit à tout moment à voir terminer ses jours par le poison; mais elle n'avoit jamais pensé qu'elle pourroit être assujettie aux formalités d'un procès comme une criminelle. Aussi rien n'égala-t-il sa surprise, lorsque les Commissaires d'Elisabeth vinrent la trouver et lui remirent une lettre de la Reine, dans laquelle elle lui faisoit les plus sanglans reproches, et lui annonçoit qu'on alloit instruire son procès. Elisabeth l'exhortoit en même-tems à se soumettre à la décision de son tribunal, puisqu'elle avoit joui si long-tems de la protection des loix Angloises. Marie, après avoir lu ces dépêches insultantes, se conduisit avec beaucoup de dignité. Elle protesta qu'elle étoit innocente, mais refusa en même-tems de reconnoître les Commissaires de la Reine comme juges compétens de sa cause. „Je suis venue, dit-elle, „dans ce royaume comme une Princesse indépendante et „abso-

„absolue, afin d'implorer le secours de la Reine, et „non pour me soumettre à son autorité. Mon ame „n'est pas encore assez avilie par le malheur pour que „le danger m'épouvante, et que je fasse aucune démarche „indigne d'une Reine. Si l'on veut me faire mon „procès, des Princes seuls doivent être mes juges. On „m'a traité en prisonnière, dès le moment où j'ai mis „les pieds dans ce royaume; les loix de l'Angleterre ne „m'ont point protégé, et l'on veut les violer aujourd'hui „pour m'oter la vie."

Toutes les représentations et les prières des Commissaires furent inutiles. Ils la menacèrent à la fin de la juger suivant la forme de la loi, si elle refusoit de se défendre, et lui firent sentir qu'alors la sentence qu'on lui prononceroit, lui seroit naturellement défavorable. Marie continua cependant encore pendant deux jours, à décliner leur jurisdiction; mais elle se rendit à la fin aux argumens sphérieux de l'un des juges. Il lui représenta, qu'en refusant un examen juridique, elle faisoit tort à sa réputation, confirmoit tous les soupçons, justifioit toutes les accusations, et se privoit du seul moyen de prouver clairement son innocence. Il ébranla enfin la Reine, qui étoit dénuée de conseils et d'amis, et Marie comparut le lendemain davant les juges, mais en protestant, que bien qu'elle répondroit à toutes les accusations, elle ne reconnoissoit cependant pas l'autorité de la commission chargée de la juger.

Le procès fut instruit d'une manière très-solemnelle. Les juges étoient assis dans la grande salle du château la tête couverte, et Marie étoit placée vis à vis d'eux. Le fond de l'accusation intentée contre cette Princesse, étoit la conspiration. On produisit les preuves, savoir la copie de la correspondance de Marie et des conjurés, les aveux des conspirateurs avant leur supplice, et les déclarations volontaires des deux secrétaires. Ces lettres prouvoient qu'elle avoit eu connoissance de toute l'affaire. Dans les unes il étoit parlé de conjurations et de révoltes, dans les autres elle cherchoit à persuader aux Espagnols de faire une invasion en Angleterre. Ces documens

documens furent discutés avec beaucoup d'éloquence. Marie, sans avocats et sans amis, se trouvoit dans la plus triste situation, elle écouta attentivement les chefs d'accusation, puis elle se leva de son siège, et se défendit avec toute la dignité de son rang. Elle nia entièrement quelques articles de l'accusation, et en particulier qu'elle ait été engagée dans le complot formé contre la vie d'Elisabeth; mais elle avoua qu'elle avoit promis au Roi d'Espagne de lui céder la couronne d'Angleterre, si son fils n'embrassoit pas la religion catholique. L'interrogatoire dura deux jours, après lesquels les Commissaires se rendirent à Westminster. On fit comparoître encore une fois les deux secrétaires de Marie qu'on avoit refusé de confronter avec elle, malgré la demande qu'elle en avoit faite. Ils affirmèrent par serment qu'ils avoient déposé la vérité D'après ce témoignage, la commission prononça une sentence de mort contre Marie Stuart, comme ayant attenté à la vie de la Reine d'Angleterre. Les deux chambres du parlement confirmèrent cette sentence, ils supplièrent même Elisabeth dans une lettre qu'ils lui addressèrent, de faire mettre promtement l'arrêt à exécution pour la sureté de sa personne, celle de la religion protestante et la tranquillité de son royaume. Cette lettre fut très-agréable à Elisabeth; cependant elle dissimula sa joie, et pria le parlement de chercher quelque expédient, au moyen duquel elle pût pourvoir à la sureté de l'état, sans être obligée de condamner à mort une Reine, et outre cela une Princesse de son sang. Le parlement réitéra ses sollicitations, et lui remontra que sa clémence à l'égard de la Reine d'Ecosse devenoit une cruauté pour les Anglois, ses sujets.

Tous les Souverains de l'Europe étoient surpris de la conduite d'Elisabeth, qui flétrissoit la dignité royale aux yeux des peuples, avilissoit le diadème, et ravaloit indignement les droits dus à une Reine. Presque tous les Ambassadeurs à la cour d'Angleterre firent les représentations les plus sérieuses, ils eurent recours aux prières, aux menaces; Henri III lui même, quoiqu'ennemi des Guises, s'intéressa dans l'affaire de cette

cette Princesse infortunée. Ces intercessions ne produisirent aucun effet, et Elisabeth persista dans sa résolution, et méprisa même la colère du Roi Jacques. Ce Monarque, quelqu'indifférent qu'il ait été jusqu'alors aux malheurs de sa mère, prit cependant à la fin sa cause en main. L'Angleterre chercha en vain à appaiser sa colère, en déclarant publiquement que la sentence prononcée contre Marie, ne nuisoit ni à sa gloire, ni aux droits de son fils sur ce royaume. L'idée de voir périr sa mère sur l'échafaud l'emporta dans son esprit sur toutes les autres considérations. La fierté de la nation Ecossoise fut revoltée de cette conduite d'Elisabeth. Les Grands s'assemblèrent, et sommèrent le Roi de ne pas souffrir l'insulte qu'on faisoit à sa famille, et d'empêcher de tout son pouvoir, ou de venger la mort de Marie. Duglas, Ambassadeur de Jacques à Londres, ne pouvant rien obtenir de la Reine, le Roi envoya le Chevalier Keith à son secours, et ce dernier n'ayant pas eu plus de succès, il écrivit de sa propre main à Elisabeth, la menaça de rompre avec elle, et d'agir en fils prêt à venger, au péril de sa vie et de sa couronne, l'injure faite à sa mère. Elisabeh fut si outrée de cette lettre menaçante, qu'elle avoit déja résolu de chasser les Ambassadeurs de Jacques VI de son royaume. Mais ses Ministres, qui étoient allarmés des préparatifs de guerre que faisoit le Roi, engagèrent la Reine à lui répondre avec modération. Elle promit donc d'écouter ses propositions, et de différer en attendant l'exécution de la sentence.

Cependant cette sentence fut proclamée, et Elisabeth n'oublia pas de publier en même tems que le parlement l'avoit forcée à prononcer un arrêt aussi sévère. Deux députés furent chargés de notifier à Marie la sentence rendue contre elle. Elle les reçut avec une espèce de transport. „La mort, dit-elle, qui va terminer le cours „de mes malheurs, doit me paroître bien venue. Je suis „fière de ce que les protestans demandent mon sang, et „je meurs martyre de la religion catholique.“

On cessa dès ce moment de la traiter en Reine. L'on ôta le dais de sa chambre d'audience. Pawlet, à la garde

garde duquel elle étoit confiée, s'approchoit de sa personne, sans aucune marque de respect, et parut même couvert en sa présence. Marie écrivit pour la dernière fois à Elisabeth, non afin de tenter la moindre sollicitation pour sa vie, mais uniquement dans la vue de lui demander quelques graces. Sa première requête fut qu'on transportât ses restes en France, pour y être déposés à côté de ceux de sa mère; la seconde qu'on permit à ses domestiques d'être présens à son exécution, afin de pouvoir rendre témoignage de sa persévérance dans la religion catholique, et de se retirer ensuite en France avec les petits legs qu'elle leur avoit faits par son testament; enfin elle souhaita d'avoir un prêtre catholique pour la préparer à la mort et à l'éternité. Elle conjura Elisabeth de lui accorder ces faveurs au nom du Roi Henri VII, leur ancêtre commun, au nom de Jesus Christ et de leur parenté, et elle la pria de l'assurer par quelques mots de sa propre main, qu'elle consentoit à ses demandes. Elisabeth ne lui répondit pas, parcequ'elle crut avoir des raisons très-valables de rejetter ses prières. On offrit à Marie un Ministre protestant, qu'elle refusa, préférant de se préparer elle même à la mort, sans le secours d'aucun ecclésiastique.

Jacques envoya de nouveaux Ambassadeurs à Londres, promit de garantir toutes les conspirations qui pourroient se tramer à l'avenir de l'aveu de sa mère, et offrit de donner des ôtages. Elisabeth eut peut-être accepté ces propositions, si Gray, l'un des Ambassadeurs, n'avoit trompé son Roi, et engagé secretement la Reine à exécuter aussi-tôt que possible la sentence, en se chargeant du soin de calmer les ressentimens de son Maître, et en répétant sans cesse ce vieux proverbe: „Les morts ne peuvent point mordre.“ On parla de nouvelles conspirations, de l'arrivée d'une flotte Espagnole, d'une invasion des troupes françoises sous les ordres du Duc de Guise, et d'une irruption des Ecossois en Angleterre. Le peuple, aigri par ces nouvelles simulées, demanda d'une voix unanime la mort de Marie, comme le seul moyen de rétablir la tranquillité dans le royaume. Elisabeth signa l'arrêt

de son supplice, avec ordre d'y opposer le grand sceau royal. La Reine ne stipula pas à la vérité expressément qu'on devoit exécuter la sentence; mais les Conseillers privés de la Reine crurent être suffisamment autorisés à satisfaire les desirs secrets de leur Maîtresse sans une ordre plus positif, et à arranger le supplice. Marie fut exécutée dans le palais d'Elisabeth, et presque sous ses yeux, et cependant Elisabeth se tût. Les Conseillers expédièrent seuls une lettre, à laquelle ils mirent tous leur signature, et dans laquelle ils commirent et le Shérif du comté et les Comtes de Schrewsbury et de Kent, pour veiller à ce que la sentence fut exécutée en tous points.

Ces Commissaires se transportèrent le 7 Fevrier 1687 au château de Fotheringay, et annoncèrent à Marie que sa mort étoit fixée au lendemain matin. Cette Reine infortunée ne donna aucun signe de douleur; mais elle protesta, en mettant la main sur une bible qui se trouva auprès d'elle, qu'elle étoit innocente de la conspiration de Babington. Elle demanda si la Reine avoit acquiescé à ses prières; mais elle ne reçut aucune réponse satisfaisante. Elle supplia qu'on permit du moins à son Père confesseur de l'approcher, pour la soutenir durant les dernières heures de sa vie. On eut la dureté de lui refuser cette légère faveur, et on lui offrit d'appeller le Docteur Fletscher, Ministre protestant. Mais le refus qu'elle fit de voir ce Ministre, alluma tellement le zéle du Comte de Kent, que celui ci lui dit d'un ton brusque, que sa mort feroit le salut de la religion protestante. Comme elle avoit prévu depuis long-tems la difficulté de suivre les rits de sa religion, elle avoit eu la précaution de demander une hostie consacrée au Pape, qu'elle en obtint, et qu'elle reserva pour les derniers momens de sa vie. Ses domestiques, qui avoient été témoins de ses derniers entretiens avec les Commissaires, jettèrent des cris perçans, fondirent en larmes, et tombèrent aux genoux de Marie, qui chercha à les consoler.

Dèsque les Ministres, chargés de lui annoncer sa mort prochaine, se furent retirés, elle se prosterna entourée de ses domestiques, qui s'étoient jettés aux pieds de

de leur maîtresse, remercia Dieu de ce qu'il terminoit ses maux, et pria le ciel de la soutenir dans les derniers momens de sa vie. Elle employa la plus grande partie de la soirée à mettre ses affaires en ordre, et elle écrivit elle même son testament. Elle distribua entre ses domestiques son argent, ses bijoux et ses habits, suivant leur rang ou la fidélité de leurs services, enfin elle addressa deux lettres de congé, l'une au Roi de France, l'autre au Duc de Guise, remplies des plus nobles sentimens. Elle leur recommanda de prier pour le salut de son ame, et d'avoir soin de ses domestiques. Elle soupa sobrement comme à l'ordinaire; elle parla non seulement sans agitation, mais même avec un calme admirable; elle but à la santé de chacun de ses serviteurs, et leur demanda pardon des mortifications qu'elle avoit pu leur faire essuyer. Ils burent tous à sa santé, et suffoqués par leurs sanglots lui demandèrent le pardon de leurs fautes. Elle se mit au lit à son ordinaire, et dormit paisiblement quelques heures. Lorsqu'elle fut éveillée, elle passa le reste de la nuit en prières, et lorsque le Shérif entra à huit heures dans son appartement, elle étoit encore prosternée dans son oratoire. Il lui annonça que l'heure étoit venue. Elle se leva aussi-tôt, et dit qu'elle étoit prête. Après avoir dit adieu à ses femmes, elle s'avança vers le lieu du supplice d'un air calme et majestueux, s'appuyant sur deux de ses gardes. Elle avoit mis un riche habit de velours noir, qu'elle avoit porté autrefois aux grands jours de fête. Autour de son cou étoit attaché un agnus Dei à une chaine d'or, son rosaire étoit suspendu à la ceinture, et elle avoit à la main un crucifix d'ivoire. Les deux Comtes et les principaux Gentilshommes du voisinage vinrent la recevoir au bas de l'escalier. Marie y rencontra aussi le Chevalier Melvil, maître de sa maison, qu'on avoit éloigné de sa présence depuis quelques semaines, mais auquel on avoit permis de venir lui faire ses derniers adieux. Il se précipita aux pieds de la Reine, se tordit les mains, déplora son malheur, et le triste sort qui lui étoit reservé d'annoncer la funeste nouvelle de la mort de la Reine en Ecosse. „Cesse, lui dit-elle, cesse tes gémissemens, bon et

„fidelle Melvil, réjouis-toi plutôt: tu vas voir arriver „enfin le terme des malheurs de Marie Stuart, et elle „finit sa carrière de la manière dont elle s'est attendue „depuis long-tems à la finir. Dis à mes sujets que je „meurs inébranlable dans ma religion, et inaltérablement „attachée à l'Ecosse et à la France. Dis à mon fils qu'il „se souvienne de sa mère, dis-lui que je n'ai rien fait „qui pût porter préjudice à son royaume, à ses droits „et à sa dignité royale. Que le ciel pardonne ma mort „à tous ceux qui ont cherché à s'assouvir de mon sang „innocent.“ Alors laissant un libre cours à ses larmes, elle se pencha vers Melvil encore à ses genoux, l'embrassa et lui dit: Adieu, bon Melvil, ta Reine se recommande à tes prières.

Marie n'obtint qu'avec beaucoup de difficulté et après de grandes supplications des deux Comtes, que Melvil, trois de ses domestiques, et deux de ses femmes pourroient l'accompagner à l'échafaud, parce qu'on craignoit leurs cris et quelqu'acte de superstition de la part de ces serviteurs catholiques. Le Comte de Kent fut long-tems inéxorable sur cet article, quoique Marie lui représentât que la décence même exigeoit que quelqu'une de ses femmes l'accompagnât, et qu'il étoit impossible que la Reine Elisabeth eût donné des ordres si sévères. Marie, qui n'avoit éprouvé aucune altération à la nouvelle de sa mort, fut profondément affectée de la dureté du Comte, et s'écria dans le sentiment de son ancienne dignité: „Je suis cousine de votre Reine, „descendue de Henri VII comme elle, veuve d'un Roi „de France, et Reine couronnée d'Ecosse.“ Cette noble fierté fit effet, et le Comte n'osa s'opposer plus long-tems à sa juste demande.

L'échafaud étoit dressé dans la même salle où elle avoit été jugée. Il étoit tendu de noir, ainsi que la chaise, le coussin et le bloc. La Reine y monta avec un air de satisfaction, fit le signe de la croix, et alla s'asseoir sur la chaise. On relut encore à haute voix l'ordre pour l'exécution; elle ne parut y donner aucune attention, et conserva toujours son maintien paisible.

Alors

Alors le Docteur Fletscher, s'approcha pour prier avec elle. Mais la Reine déclara d'abord qu'elle ne pouvoit ni écouter ses prières, ni les approuver tacitement; elle se mit donc à genoux, et recita une prière latine. Le Docteur continuoit cependant toujours à prier, quoique la Reine lui assurât à plusieurs reprises que ses prières étoient très-inutiles, et lui déclarât qu'elle venoit sur cet chafaud répandre son sang pour la défense de la foi.

Les prières du Doyen étoient non seulement inutiles, elles étoient encore des outrages sanglans pour l'infortunée Marie, qu'on affectoit d'insulter même sur le bord de la tombe. Fletscher lui dit, qu'Elisabeth lui prouvoit dans ce moment le tendre intérêt qu'elle prenoit à son salut, puisque, malgré le chatiment qu'elle lui avoit infligé avec tant de justice pour tous ses crimes, Elisabeth n'en étoit pas moins attentive à se servir de tous les moyens possibles pour sauver son ame, et l'avoit député, lui Fletscher, pour travailler à sa conversion: „Le bras de la mort est déja étendu sur vous, la coignée „est à la racine de l'arbre, le Souverain juge vous „attend sur son trône, le livre de votre vie est ouvert. „Sans une promte conversion, vous serez plongée dans „quelques instans au fond de cet abime de rénèbres, où „il y a des pleurs et des grincements de dents." Marie chercha à plusieurs reprises à l'interrompre, mais en vain; il ne se tût que lorsque les deux Comtes lui imposèrent silence. Cependant l'illustre criminelle avoit mis le tems à profit, pour prier Dieu suivant le rit de son église, et en tenant toujours le crucifix en main. Le Comte de Kent se moqua de sa dévotion, et l'exhorta à n'avoir pas Jesus Christ dans les mains, mais dans le coeur. Marie l'assura que son coeur étoit pénétré d'amour pour son Sauveur. Elle fit sa dernière prière en Anglois. Elle y récommanda à l'assistance céleste l'église catholique opprimée, elle addressa à Dieu des voeux ardens pour le bonheur de son fils, et pria le ciel de répandre sur Elisabeth de longues prospérités. Puis elle baisa le crucifix, le leva en l'air, et s'écria: „O Jesus! étens vers moi les bras de ta miséricorde,

„ainsi que tes bras ont été étendus sur la croix. Reçois-„moi dans ta grace, et pardonne-moi mes péchés.“

Après avoir prononcé cette prière, elle se déshabilla à l'aide de ses deux femmes. Un des exécuteurs voulut aussi prêter sa main à cette préparation, mais elle lui ordonna de se retirer. Elle dit en souriant, qu'elle n'étoit pas accoutumée à se déhabiller devant tant de monde, ni à se servir de tels valets de chambre. Cependant elle s'offrit bientôt à tous les regards, dépouillée de ses vêtemens. Ses domestiques ne purent soutenir ce spectacle déchirant, et firent retentir la salle de leurs cris de douleur. Mais leur maîtresse se retourna de leur côté, et leur fit signe de garder les silence. Une de ses femmes de chambre lui ayant couvert les yeux d'un mouchoir, elle s'agenouilla, plaça elle même sa tête sur le billot, et pendant qu'un des bourreaux lui tenoit la main, l'autre lui enleva la tête en deux coups; puis saisissant par les cheveux cette tête ensanglantée et palpitante encore, il la présenta à l'assemblée. Le Docteur Fletscher eut la barbarie de s'écrier: ainsi périssent les ennemis d'Elisabeth! Un seul homme dans toute l'assemblée, le Comte de Kent, lui répondit Amen. Aucune de ses femmes n'eut la permission d'approcher de son cadavre, qu'on porta dans la salle prochaine, où il resta pendant plusieurs jours couvert d'un vieux drap qui servoit à une table de billard. Ensuite on le transporta par ordre d'Elisebeth, avec toute la pompe royale dans l'église cathédrale de Peterborough; mais lorsque Jacques VI monta sur le trône d'Angleterre, il fit transférer le corps de sa mère dans l'abbaie de Westminster, où on le déposa au milieu des Rois et des Reines d'Angleterre. Le billot sur lequel on avoit tranché la tête à la Reine, ainsi que l'échafaud et tout ce qui avoit été teint de son sang, fut réduit en cendres.

Ainsi mourut dans la quarante sixième année de son âge, et la dix-neuvième de sa détention en Angleterre, Marie Stuart, Princesse douée d'une rare beauté. Sa taille étoit majestueuse. Tous ses mouvements étoient accompagnés de grace, soit qu'elle marchât, qu'elle dansât,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0270
DFG

dansât, ou qu'elle montât à cheval. Elle excelloit à jouer du luth, et chantoit supérieurement. Brantome dit de cette Princesse: „Personne ne pouvoit la voir „sans être épris d'admiration et d'amour, et personne „ne lira son histoire sans être pénétré de douleur." La condescendance pour les foiblesses humaines doit tous engager à jetter un voile sur ses fautes, et à les attribuer moins à son caractère, qu'aux circonstances critiques où elle se trouvoit.

Elisabeth affecta la plus grande surprise en apprenant la mort de Marie. Elle resta immobile d'étonnement et muette d'effroi pendant plusieurs minutes. Puis elle se répandit en regrets et en gémissemens, prit des habits de deuil, et pour jouer la comédie jusqu'au bout, elle soutint qu'on avoit exécuté la Reine d'Ecosse sans sa participation, et sans même qu'elle en eut connoissance. Elle bannit de la cour quelques-uns de ses plus intimes Ministres. Davison, qui avoit expédié l'ordre de la mort de Marie, fut emprisonné à la Tour, où il traina, pendant plusieurs années, la plus triste existence. On lui rendit enfin sa liberté, après l'avoir condamné à payer une amende pécuniaire très considérable, qui le réduisit à l'indigence.

Elisabeth ne joua cet indigne rôle que pour appaiser le Roi Jacques et les Ecossois; mais la fureur et du Roi et du peuple étoit à son comble. On défendit à l'Ambassadeur qu'Elisabeth envoya au Roi avec une lettre de condoléance, d'entrer dans le royaume. On ne respiroit que vengeance, et quelques Courtisans ayant pris le grand deuil, le Lord Sinclair parut à la cour, armé de toutes pièces, et dit que c'étoit là le deuil qu'il falloit prendre pour la Reine. Jacques refusa d'écouter l'apologie qu'Elisabeth voulut faire de sa conduite, jusqu'à ce que Leicester lui eut écrit une lettre. On avoit réuni et développé dans cette lettre avec toute l'addresse de la politique, les motifs de crainte et d'espérance les plus propres à faire impression sur l'esprit du Roi, et à l'engager à vivre en bonne intelligence avec Elisabeth. On y observoit que le Roi

risquoit de ruiner entièrement son pays, en attaquant l'Angleterre bien plus puissante que l'Ecosse; on y fixoit l'attention de Jacques sur l'impossibilité de tirer aucun appui de la France, et sur le danger d'implorer le secours de l'Espagne, puisque Philippe avoit déja cherché une fois à faire valoir ses droits sur la couronne d'Angleterre. On lui fit sentir qu'il y auroit de l'imprudence à attaquer un royaume dont le sceptre lui étoit un jour reservé, puisqu'il perdroit par là toutes ses prérogatives, la nation ayant unanimement souhaité la mort de sa mère. Ces considérations engagèrent les Ecossois à ne pas prendre les armes, et leur amitié avec l'Angleterre se renoua peu à peu.

Cette amitié étoit très nécessaire à Elisabeth dans les circonstances où elle se trouvoit alors; car Philippe employoit, depuis trois ans, tous les trésors du nouveau monde à faire d'immenses préparatifs de guerre. Quoiqu'il n'eût pas fait connoître ses projets, cependant toute l'Europe étoit persuadée qu'il se préparoit à fondre sur l'Angleterre. En effet ce Monarque ne se proposoit pas de faire une simple invasion dans ce royaume, mais il vouloit le conquérir entièrement. Il sentoit combien un traité avec l'Ecosse seroit favorable à ses projets, il caressa donc beaucoup le Roi Jacques, l'exhorta à venger la mort de sa mère, promit de partager avec lui les conquêtes qu'il feroit sur l'Angleterre, et de lui donner en mariage l'infante Isabelle, sa fille. On envoya en Ecosse une foule de prêtres catholiques et d'émissaires Espagnols pour soulever ceux qui professoient leur foi. Il se forma bientôt un puissant parti en Ecosse, qui se déclara ouvertement pour l'Espagne; et quelques nobles armoient déja leurs vassaux, lorsqu'Elisabeth s'opposa de tout son pouvoir aux progrès de cette faction. Elle promit à Jacques de faire ratifier par le parlement la validité de ses droits à la couronne d'Angleterre, et lui offrit une pension considérable du trésor royal et une part au gouvernement. Jacques, sans se fier beaucoup aux promesses de la Reine, crut cependant qu'il étoit de son intérêt de se déclarer contre l'Espagne.

Elisa-

Elisabeth envoya Drake avec une flotte de trente galères contre les Espagnols, pour les inquieter de toute manière. Dans cette escadre il n'y avoit que quatre vaisseaux de la Reine, les autres avoient été équipés par des marchands de Londres, dans l'espérance de faire un large butin sur les ennemis. L'Amiral Anglois fit route vers Cadix, et brûla dans ce port plus de cent vaisseaux chargés de munitions et de vivres pour la flotte qui devoient partir pour Lisbonne, parmi lesquels se trouvoient deux riches galions, dont il s'empara après cette expédition. Drake fit voile vers le cap St. Vincent, prit d'assaut le château bâti sur ce promontoire, et insulta Lisbonne même, qui étoit alors la ville la plus importante de toute la monarchie Espagnole. Quoique ces opérations fussent très-desavantageuses aux Espagnols, cependant les commerçans avides qui avoient fait les fraix de l'expédition, auroient préféré des richesses réelles à l'avantage de diminuer celles de leurs ennemis. Drake, pour les satisfaire, gouverna vers les Açores, et là il surprit à son passage une riche caraque Espagnole. Dans le même tems le pavillon Anglois dominoit avec avantage sur l'autre partie de l'océan. Cavendish, Gentilhomme Anglois, avoit armé trois vaisseaux à ses fraix, il parcourut avec cette petite flotte les côtes du Pérou, du Chili et du Mexique, mit plusieurs villes à contribution sous peine du feu, s'empara de dix-neuf vaisseaux ennemis, et retourna en Angleterre, après avoir fait le tour du monde. Il remonta comme en triomphe la Tamise, accompagné de la musique et des cris de joie du peuple; ses soldats et ses matelots étoient tous vêtus d'étoffes de soie; les voiles du petit mât étoient de damas, ceux du grand, de drap d'or. Sa prise fut estimée la plus riche qui eût été jamais amenée en Angleterre. Le succès de son entreprise enflamma le courage des matelots Anglois, et retarda d'une année entière l'exécution du projet de Philippe.

Cependant ce Monarque étoit bien éloigné d'y renoncer tout à fait. Il ne pouvoit espérer de soumettre les Pays-Bas qu'après avoir conquis l'Angleterre qui les

soutenoit si vigoureusement. Il lui sembloit facile d'envahir un pays qui n'étoit défendu par aucune forteresse, et qui n'avoit que des soldats mal disciplinés, avec une flotte aussi considérable que la sienne et la meilleure armée de terre de l'Europe. Il ne s'agissoit que de gagner un combat, ensuite il comptoit faire une descente dans le pays, et disperser les troupes Angloises mal exercées, et dès lors le royaume étoit entre ses mains; sa vengeance contre Elisabeth étoit assouvie, son ambition satisfaite, son zéle pour la religion contenté; car son plus ardent désir étoit de détruire entièrement le parti protestant, et il sembloit s'accomplir toujours de plus en plus. En Espagne et en Portugal l'inquisition avoit dissipé tous les protestans; en France la St. Barthelemi et ses suites les avoient détruits; en Allemagne leur situation étoit très-critique, à cause que les catholiques formoient toujours le parti dominant. Ainsi le sort de la religion protestante dépendoit uniquement du succès de cette grande entreprise.

On étoit occupé dans tous les ports de l'Espagne, du Pourtugal, de Napies et de la Sicile à acheter des agrès en très-grande quantité, à rassembler des provisions de bouche, et à bâtir d'immenses vaisseaux de guerre. L'Europe n'avoit jamais vu de flotte aussi formidable que celle-là. Aussi la nomma-t-on l'invincible Armada. Elle étoit composée de cent et trente vaisseaux de guerre, et de trente vaisseaux de munition; elle portoit à bord vingt mille soldats, huit mille quatre cents cinquante six matelots, deux-mille quatre vingts-huit galériens, deux mille six cents quatre vingt dix pièces de canon, et elle étoit approvisionnée pour six mois. L'élite de la noblesse Espagnole et Italienne, on s'embarqua sur cette flotte, ou alla servir dans les Pays Bas sous les ordres du Duc de Parme. Cet habile Général faisoit construire sans relâche des bateaux plats pour transporter en Angleterre son armée victorieuse, composée de trente quatre mille hommes, et fière de servir sous une bannière consacrée par le Pape.

L'Angle-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0274
DFG

L'Angleterre rassembla toutes ses forces pour détourner l'orage terrible qui la menaçoit. Sa marine n'étoit pas encore fort considérable dans ces tems-là. Elle n'etoit en général que de vingt-huit vaisseaux de guerre, tant grands que petits. Les plus forts égaloient à peine nos plus grandes frégates. Il n'y avoit dans tout le royaume que quatorze mille matelots. Toutes les villes commerçantes furent sommées de fournir des vaisseaux pour grossir la flotte qui devoit défendre leur liberté et leur religion. Elles signalèrent leur zéle et leur activité dans cette occasion. Londres devoit fournir, d'après la répartition qu'on avoit faite, quinze vaisseaux de guerre. Elle en équipa trente. La noblesse rassembla des sommes très-considérables, et paya seul le frêt et l'armement de quarante trois vaisseaux. Tout l'argent que la Reine demandoit lui fut prêté avec plaisir par tous ceux à qui elle s'addressoit. Mais les troupes de terre, quoique supérieures en nombre à celles des ennemis de l'Angleterre, étoient cependant inférieures du côté de la discipline et de l'expérience aux troupes Espagnoles. On partagea une armée de vingt mille hommes en différens corps, le long des côtes méridionales de l'Angleterre, avec ordre de se replier, s'ils ne pouvoient empêcher le débarquement des ennemis, et de dévaster tout le pays aux environs. Un autre corps de vingt trois mille hommes étoit chargé de couvrir la capitale, et l'armée principale, composée de six vingt mille hommes et destinée à la garde de la personne de la Reine, devoit se porter partout où l'ennemi paroîtroit. Les Princes protestans d'Allemagne et la Suéde étoient hors d'état de servir Elisabeth, et ne pouvoient faire que des voeux en sa faveur. Le secours que le Dannemarc lui fournit consistoit à retenir dans le port les vaisseaux que les Espagnols avoient achetés ou loués. Elisabeth mettoit principalement sa confiance en ses sujets, dont elle cherchoit à enflammer le courage par tous les moyens que la raison et la politique lui fournissoient. On montroit aux Anglois la ruine de la religion protestante, attachée aux succès des Espagnols, on leur dépeignoit la tyrannie de Philippe, les horreurs que sa nation avoit commises

en

en Amérique, les supplices effrayans de l'inquisition. On répandit dans le public la liste des chaines et des autres instrumens de torture dont on disoit que la flotte étoit chargée. On vendoit des estampes qui représentoient les buchers sur lesquels on brûloit les hérétiques, et les souffrances les plus cruelles de la question. La Reine elle-même se rendit à cheval au camp de Tilbury, assembla son armée, parcourut les rangs, et les encouragea à défendre avec vigueur la religion et la patrie. „Mes „chers sujets, leur dit-elle, quelques-uns d'entre notre „peuple m'ont averti de ne pas confier la garde de notre „personne à une multitude armée, dans la crainte de „quelque perfidie; mais je vous proteste que j'ai une „entière confiance en mes chers et fidelles sujets. Que „les tyrans craignent! J'ai toujours été convaincue, „et je me suis toujours conduite de manière qu'après „Dieu je puis placer ma sauve-garde dans l'amour de „mon peuple. Je suis donc venue ici parmi vous, non „pour me distraire ou m'amuser, mais résolue à vivre „ou à mourir avec vous tous dans la plus grande chaleur „du combat, et à sacrifier ma gloire, ma couronne et „ma vie pour mon Dieu, mon royaume et mon peuple. „Je le sais, mon bras n'est que le bras d'une foible „femme, mais j'ai le coeur d'une Reine, et d'une Reine „d'Angleterre. Je vois avec mépris l'Espagne, Parme „ou quelqu'autre puissance que ce soit menacer d'envahir „mon royaume; plutôt qu'un semblable deshonneur „m'arrive, je prendrai moi-même les armes. Je serai „votre Général, votre juge et le rémunérateur de votre „courage: je lis dans vos yeux la valeur qui vous anime, „et je vous donne ma parole royale que votre bravoure „sera récompensée.“ Ce discours enflamma tous les esprits, et les soldats promirent de mourir avec joie pour la défense d'une Princesse aussi héroïque et d'une aussi bonne cause. La conduite d'Elisabeth à l'égard des catholiques dans une situation aussi critique fut très modérée. Elle rejetta les conseils imprudens qu'on lui donnoit de les traiter en ennemis déclarés de sa personne, et de s'assurer même de leurs chefs, quoiqu'elle eût aisément trouvé des prétextes de le faire, si elle l'eut voulu. Cette clémence de sa part, jointe à l'amour de

la

la patrie, étouffa toutes les semences du fanatisme, et les catholiques, touchés de ces ménagemens, montrèrent la plus grande ardeur pour la défense commune. Plusieurs Gentilshommes de cette communion servirent volontaires sur la flotte ou dans l'armée; d'autres s'empressèrent d'animer leurs fermiers, leurs vassaux et leurs voisins à la défense de leur pays, d'autres enfin équipèrent des vaisseaux à leurs frais, et en laissèrent généreusement le commandement à des protestans.

L'invincible Armada se disposoit à mettre à la voile, lorsque le Grand-Amiral, le Marquis de Santa-Crux, Officier de marine, qui réunissoit l'expérience aux plus grands talens, mourut subitement. Par une suite de la même fatalité, son successeur, le Duc de Paliano, eut le même sort au bout de quelques jours. Alors le Duc de Medina Sidonia, dont le mérite militaire et les connoissances en fait de marine étoient presque nulles, fut chargé de commander la flotte dont ces divers accidens retardèrent le départ. Enfin, elle partit le 20 Mai du port de Lisbonne; mais elle fut assaillie dès le lendemain d'une violente tempête qui jetta les vaisseaux l'un contre l'autre. Plusieurs coulèrent à fond, d'autres furent endommagés, enfin la flotte fut obligée de rentrer dans le port pour être radoubée. Au bout de six semaines elle fut en état de remettre à voile. Elle devoit, d'après les ordres de Philippe, serrer les côtes de France, négliger tous les petits avantages, même les avantages plus considérables qui pourroient faire perdre du tems, éviter de livrer bataille aux Anglois, et n'être occupée que de l'objet principal de cette expédition. Cet objet étoit de s'avancer le long des côtes de Flandres, pour se joindre au Duc de Parme, et de faire ensuite voile vers la Tamise avec toutes leurs forces réunies. Les circonstances ne favorisèrent pas la réussite de ce plan d'ailleurs très-bien concerté. La flotte Angloise, commandée par le Lord Effingham, étoit à la rade de Plymouth. Elisabeth, qui croyoit que la flotte Espagnole étoit totalement ruinée, et que Philippe étoit hors d'état d'entreprendre quelque chose cette année, donna ordre à son Grand-Amiral de désarmer les vaisseaux et de

congé-

congédier les matelots. Mais Effingham, plus prudent, tarda à exécuter cet ordre. En attendant l'Armada s'approcha de l'Angleterre. L'Amiral Espagnol, trompé par le faux rapport d'un pêcheur Anglois que les ennemis avoient saisi, crut devoir ne pas respecter les ordres de son maître, parcequ'il se flattoit de détruire entièrement la flotte Angloise dans le port de Plymouth. Il dirigea donc sa course de ce côté, et il approchoit du continent, lorsque le soleil se coucha.

La ruine de la flotte Angloise sembloit inévitable, puisque celle-ci n'attendoit plus d'ennemi. Un pirate Ecossois apperçut la flotte Espagnole à l'entrée de la nuit, et en donna avis à Effingham. Celui-ci se hâta de sortir du port et de mettre ses vaisseaux en ordre. Les préparatifs étoient à peine achevés, qu'il vit déja l'Armada s'avancer en forme de demi-lune et embrasser une distance de sept milles. Effingham s'avança de son côté en ordre de bataille, mais il ordonna à ses soldats de ne canoner la flotte ennemie qu'à une certaine distance, à cause du volume des bâtimens Espagnols, et d'attendre le reste des avantages que leur offriroient les tempêtes et les autres accidens de mer. On s'apperçut bientôt de la sagesse de ce plan. Le feu prit à un grand vaisseau Espagnol à bord duquel se trouvoit une partie de la caisse militaire, et le grand galion d'Andalousie fut démâté. Alors le fameux Drake, qui avoit fait le tour du monde, et qui commandoit en qualité de Vice-Amiral une partie de la flotte, attaqua de plus près ces deux bâtimens et les prit. L'Amiral Espagnol renonça à son projet et défila le long des côtes de France, pour aller en Flandres. Mais les Anglois tombèrent sur les Espagnols dans leur retraite, et ne cessèrent de tirer sur leurs vaisseaux, dont la masse énorme ne les effrayoit plus. Dèsqu'on remarqua sur les côtes d'Angleterre que la flotte poursuivoit les ennemis avec tant de succès, on vit sortir précipitamment de tous les ports les vaisseaux équipés par des particuliers, pour se joindre à la flotte royale, qui fut bientôt composée de quarante voiles.

Cepen-

Cependant l'Armada étoit parvenue dans sa déroute jusqu'à Calais, où elle jetta l'ancre, dans l'attente que le Duc de Parme, qui étoit instruit de son approche, se mettroit en mer, et la joindroit avec ses forces au moyen des bateaux qu'il avoit fait construire. L'Amiral Anglois, pour la chasser du port, fit remplir huit petits vaisseaux de matières combustibles, et les envoya ensuite dans le milieu même de la flotte ennemie. Les Espagnols, saisis d'effroi, poussèrent des cris perçans, se hâterent de couper les cables, et prirent la fuite dans le plus grand désordre, et avec la dernière précipation. Les Anglois favorisés par le vent, la marée et la connoissance des côtes, tombèrent sur la flotte Espagnole, et sans compter le dommage qu'ils firent à une grande partie des vaisseaux, il y en eut douze de brûlés ou de coulés à fond. Cependant les Espagnols se défendirent avec courage. Le Capitaine d'un de leurs vaisseaux déja à demi fracassé voulut se rendre, un des Officiers subalterne le tua à l'instant, et aussi-tôt le frère du Capitaine poignarda le meurtrier. Le vaisseau coula à fond au milieu de cette scène sanglante, et quelques-uns des soldats qui se sauvèrent, racontèrent le fait. L'amour de la gloire fit commettre à l'intrépide Drake une faute essentielle. Son vaisseau étoit le premier dans l'attaque nocturne; et Effingham avoit ordonné que son bâtiment seroit le seul sur lequel on allumeroit les lanternes. Drake négligea d'exécuter cet ordre, dans l'espérance de surprendre à la faveur des ténèbres le vaisseau du Grand-Amiral Espagnol. Les lanternes étoient allumées sur le vaisseau de Medina, et Effingham, qui supposa que c'étoit celui de Drake, s'en approcha sans crainte. Tout à coup l'Amiral se trouva au milieu des ennemis, seul et sans secours. Il échappa à grand' peine, et il perdit beaucoup de tems à se tirer du danger, circonstance qui nuisit infiniment aux succès que les Anglois eurent dans cette nuit fameuse, destinée à ruiner entièrement les Espagnols. Ces derniers, mis en déroute, risquèrent d'échouer contre les bancs de sable de la Zélande; mais il s'éleva tout à coup un vent qui sauva les vaisseaux dispersés. Les affaires prirent alors une tournure toute différente. Le Duc de Parme, dont

les

les bâtimens étoient bons pour le transport, mais non pour le combat, refusa d'exposer sa belle armée à un danger évident, surtout depuis que les Anglois avoient obtenu l'avantage, et s'étoient joints à l'escadre Hollandoise pour bloquer les ports de la Flandre. La plus grande partie de la flotte Espagnole étoit détruite, tandisque les Anglois n'avoient perdu qu'un seul petit bâtiment.

Les Espagnols ne pouvoient plus tenter, dans l'état actuel de leur flotte, de nouvelles entreprises, et il ne leur restoit d'autre parti à prendre que de se retirer. Des vents contraires, et la crainte d'éprouver des pertes encore plus considérables, s'ils s'engageoient de nouveau avec les Anglois, portèrent le Duc de Medina Sidonia à éviter le détroit de Calais, et à faire plutôt le tour de l'Ecosse. Aussi-tôt la flotte Angloise se separa en deux escadres. L'Amiral Seymour se joignit à la flotte Hollandoise, et resta en arrière pour observer les démarches du Duc de Parme; Effingham au contraire ne perdit pas un instant la flotte ennemie de vue, la poursuivit dans sa fuite, et la harcela sans relâche. Le Grand-Amiral Espagnol étoit déja résolu à se rendre à discretion; mais son confesseur l'en détourna. Cependant les Anglois l'auroient bien forcé à cette démarche, si les munitions de guerre ne leur avoient pas manqué par la négligence du gouvernement, lorsque la flotte avoit été approvisionnée, ce qui les obligea à interrompre la chasse, et à se retirer. La flotte Espagnole faisoit toujours voile du coté du nord, lorsque tout à coup une violente tempête l'assaillit près des iles Orcades. Les vaisseaux avoient déja perdu leurs ancres, ils furent par conséquent contraints de tenir la mer. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, et cette fausse précaution augmenta le danger. L'agitation des vagues les choquoit si terriblement les uns contre les autres, que souvent le plus foible des deux couloit à fond. Il y en eut qui, pour diminuer leur charge, jettèrent à la mer tout le bagage dont ils pouvoient se passer, même les chevaux et les mulets. Les matelots Espagnols se trouvoient dans une mer inconnue, d'ailleurs ils n'étoient pas accoutu-

accoutumés à gouverner des bâtimens aussi lourds, ils les abandonnèrent donc à la fureur de l'orage, qui entraina plusieurs vaisseaux sur les côtes septentrionales de l'Ecosse et sur celles d'Irlande, où ils furent fracassés au milieu des écueils et des rochers. Les hommes qui avoient échappé aux flots furent tués sur le rivage par les Irlandois. L'Amiral eut cependant le bonheur de se sauver avec une partie de la flotte. Ces vaisseaux arrivèrent enfin à Biscaye dans l'état le plus triste. A l'entrée du havre le feu prit encore à deux des plus grands vaisseaux et les réduisit en cendres. La plupart des Officiers, tant Généraux que subalternes qui arrivèrent heureusement en Espagne, périrent de fatigue ou de chagrin peu après leur retour.

Telle fut la catastrophe pitoyable et dèshonorante par où se termina ce fameux armement qu'on avoit été trois ans à préparer, par lequel s'épuisèrent les revenus et les forces de l'Espagne, et qui tenoit depuis longtems l'Europe dans l'inquiétude.

Philippe reçut la nouvelle de la déroute de sa flotte où tous ses projets ambitieux venoient d'échouer, avec une tranquillité simulée. Il fit plus encore: accoutumé à se rendre maître de ses mouvemens extérieurs, il se jetta à genoux pour remercier le ciel de ce que le malheur n'étoit pas plus considérable, et sur un ordre exprès de sa part, on célébra dans toute l'étendue de son royaume un jour d'actions de graces. Cependant toute l'Espagne étoit plongée dans le deuil et la douleur. Presque toutes les familles distinguées du pays avoient des parens à pleurer. On n'entendoit que des gémissemens. Philippe voulut même commander aux cris de la nature et du sang, et réduisit à trente jours le tems du deuil de chaque famille.

Les Anglois, enflammés par le succès, désiroient de former à leur tour des entreprises contre l'Espagne. Il se présenta bientôt une occasion favorable de recommencer les hostilités. Don Antonio, bâtard de la maison royale de Portugal, fit valoir quelques prétentions à la

couronne, et s'enfuit en Angleterre pour y chercher du secours. Un certain nombre de particuliers se chargèrent aussi-tôt d'équiper à leurs fraix et dépens une flotte, sur laquelle 20,000 volontaires s'enrolèrent à l'instant. La Reine donna six vaisseaux de la flotte royale et 60,000 livres sterlings, quoiqu'elle n'eut ni arrangé ni même approuvé ce plan. Les Chevaliers Drake et Norris furent les conducteurs de cette expédition romanesque, dont le but étoit de conquérir un royaume étranger pour l'amour d'un aventurier. Il entroit sans doute dans cette entreprise plus de témérité que de prudence. Il n'y avoit point de proportion entre le nombre des soldats, et celui des vaisseaux et les provisions de bouche. De plus, les Anglois eurent l'imprudence, au lieu d'aller droit en Portugal, de faire premièrement une descente en Espagne près de la baie de Frerol. Là ils pillèrent quelques villes et bourgs, brûlèrent une partie des vaisseeux ennemis, et défirent un corps de huit hommes qui vouloient s'opposer à leurs succès. Ensuite ils dirigèrent leur course vers le Portugal, où ils abordèrent à douze milles de Lisbonne. Norris se chargea de commander les troupes de terre, tandisque Drake alloit tenter de remonter le Tage, et d'attaquer la cité avec leurs forces réunies. Pendant cet intervalle, l'Espagne eut le tems de se préparer contre cette invasion. On avoit augmenté la garnison Espagnole à Lisbonne, les habitans étoient désarmés, et l'on avoit saisi les chefs de la révolte. Cependant les Anglois s'emparèrent des fauxbourgs de la ville, qui étoient remplis de richesses de toute espèce, mais auxquels les soldats, d'ailleurs avides de butin, ne touchèrent pas, à cause qu'on regardoit les Portugais comme des amis qu'on cherchoit à délivrer du joug des Espagnols. Mais ces fauxbourgs furent aussi les bornes des conquêtes des Anglois. Leurs munitions et leurs vivres étoient totalement épuisés. Ils n'avoient pas même un seul canon, car Drake n'avoit pu parvenir à remonter le fleuve, et il n'y avoit pas la moindre apparence que les Portugais puissent le seconder par une revolte. D'ailleurs les maladies, les fatigues et l'intempérance firent périr beaucoup de monde dans ce climat

climat chaud; et rien ne devint plus pressant pour les Anglois que de se rembarquer le plutôt qu'il fut possible.

La dernière entreprise de la flotte Angloise fut la prise de Vigo, qu'on brûla et dont on dévasta le territoire voisin, puis les Anglois retournèrent dans leur patrie. La famine régnoit dans l'armée; mais heureusement on reçut quelques soulagemens inattendus durant la route. On rencontra le Comte de Cumberland avec une flotille de sept vaisseaux qu'il avoit équippée à ses fraix. Il donna quelques secours de vivres à Drake, et la flotte arriva bientôt sur les côtes de l'Angleterre. Cumberland alla croiser vers les îles Tercères, et prit un grand nombre de vaisseaux Espagnols, dont le plus riche qui portoit pour la valeur de cent milles livres sterlings, après avoir échappé à tous les dangers du voyage, périt près des côtes de l'Angleterre avec toute sa cargaison. Une maladie pestilentielle causa tant de ravages dans l'armée victorieuse, qu'à peine y eut-il assez de monde pour ramener les vaisseaux en Angleterre. Drake avoit aussi perdu dans son expédition la moitié de ses soldats et de ses matelots.

Le Roi Jacques VI résolut de se marier, et porta ses vues sur la fille ainée du Roi Frédéric II de Danemarc. Elisabeth, fidelle à ses anciens principes, désaprouvoit cette alliance, et ayant corrumpu les Ministres Ecossois, elle croisa si artificieusement cette négociation, que le Monarque Danois, impatient des délais, maria sa fille au Duc de Bronswic. Jacques demanda alors la Princesse Anne, fille cadette du Roi. Elisabeth essaya encore de rompre ce mariage; mais sans y réussir, et le Roi d'Ecosse parvint enfin à conclure les traités. La jeune Reine s'embarqua pour l'Ecosse, mais elle fut jettée par une tempête dans un port de la Norwége. A peine le Roi Jacques, dont l'impatience étoit extrême, eut-il appris cette nouvelle, qu'il s'embarqua avec trois cents personnes, amena son épouse à Copenhague, y passa l'hiver avec elle, et conduisit enfin la nouvelle Reine en triomphe dans ses

états, comme pour braver Elisabeth et ses propres Ministres.

Après la mort de Leicester le Comte d'Essex fut le favori d'Elisabeth. Il joignoit à une très-belle figure des manières très-polies, et une façon de penser très-noble, mais il étoit d'ailleurs violent, inflexible et dévoré d'ambition. Il avoit mérité les bonnes graces de la Reine par une galanterie assez singulière. Elisabeth étant allé se promener un jour très-pluvieux, rencontra dans son chemin une mare; et comme il ne lui étoit pas possible de la passer à gué, elle étoit déja sur le point de rebrousser chemin et de faire un détour, lorsqu'Essex s'avança promtement, ôta son manteau richement brodé en or, et l'étendit sur la mare aux pieds d'Elisabeth, qui à l'aide de ce tapis, la passa très-heureusement. Cette circonstance rendit la Reine attentive à ses bonnes qualités apparentes, et il devint en peu de tems son confident et son Conseiller; il seroit même parvenu à écarter tous les autres Ministres d'état, s'il eut mieux su se plier au caractère de la Reine. Mais son esprit altier se refusoit à une pareille déférence. Il s'oublia un jour dans le conseil privé en disputant avec Elisabeth, jusqu'à perdre le respect au point de s'emporter avec une chaleur immodérée, et de lui tourner le dos avec la dernière insolence. La Reine, naturellement violente et indignée de tant d'audace, lui donna un soufflet, en y ajoutant une insulte assortie au sujet de sa colère. Le Comte, transporté de fureur, porta la main sur la garde de son épée, en jurant qu'il n'auroit pas souffert un pareil affront de Henri VIII même. Il se retira sur le champ de la cour, et refusa pendant long-tems d'écouter les représentations de ses amis, qui le pressoient de demander pardon, parce qu'il se croyoit déshonnoré. On parvint enfin à terminer cette querelle, et la Reine lui rendit sa première faveur.

C'étoit une espèce de besoin pour la vanité d'Elisabeth d'entendre continuellement les flatteries les plus outrées sur sa beauté et les graces de sa figure; ce qui engagea plusieurs de ses Courtisans à feindre de l'amour pour

pour elle. Le Chevalier Raleigh écrivit à Cecill, dans l'intention que la lettre fut montrée à Elisabeth, que la Reine (alors âgée de 60 ans) montoit à cheval comme Alexandre, chassoit comme Diane, et se promenoit comme Venus; que lorsque le vent agitoit sa belle chevelure sur son col d'albâtre, elle ressembloit à une Nymphe, etc. Unton, son Ambassadeur à la cour de France, lui assuroit que non seulement elle avoit plus de charmes que la belle Gabrielle d'Estrées, mais il racontoit encore dans ses dépêches, que le Roi avoit été saisi d'admiration à la vue de son portrait, l'avoit baisé à plusieurs reprises, et s'étoit écrié qu'il n'avoit jamais vu de femme aussi parfaite. Elle prenoit toutes ces flatteries au pied de la lettre, et elle se faisoit toujours peindre sans ombre. Malgré cette inconcevable vanité, elle avoit de grandes qualités qui la rendoient digne de servir de modéle à tout son sexe. Sa cour étoit une école de travail et de de modération. Les Dames étoient obligées de lire, de coudre et de filer. Elle même faisoit un emploi très sage de son tems, et une grande partie de la journée étoit consacrée à la lecture. Aussi les connoissances de cette Princesse étoient elles assez étendues pour son siècle; elle possédoit le François, l'Italien, l'Espagnol, le Latin, et même le Grec.

Le bruit s'étoit alors généralement répandu, que dans la partie centrale de l'Amérique méridionale, il y avoit un pays rempli de mines et de trésors de toutes espèces. Les Anglois firent à plusieurs reprises des efforts pour découvrir ces contrées merveilleuses. Le Chevalier Raleigh dirigea aussi ses courses de ce côté; mais sans rien rencontrer qui répondit à son attente. La guerre avec l'Espagne continuant toujours, on joignit aux plans de conquêtes, des plans de découvertes. En 1597 les Chevaliers Drake et Hawkins firent une nouvelle expédition en Amérique avec vingt vaisseaux, auxquels la Reine en joignit six. Ils avoient dessein d'assiéger Porto-Rico, mais malheureusement les Espagnols avoient découvert ce plan, et ils repoussèrent les Anglois à leur arrivée. Ce qui augmenta encore le

désastre de la flotte, c'est que Hawkins mourut immédiatement après, et que le courageux Drake eut bientôt après le même sort. La flotte retourna en Angleterre, toute délabrée. On renonça alors aux conquêtes dans les Indes, et l'on résolut de se borner à celles qu'on pourroit faire en Europe, mais en doublant toutefois les forces de terre et de mer, parceque Philippe se disposoit à faire une nouvelle invasion en Angleterre. Une flotte Angloise de cent soixante et dix vaisseaux de guerre, parmi lesquels il y avoit dix sept grands bâtimens, partit de Plymouth. Elle étoit commandée par le Lord Effingham, et avoit à bord quatorze mille hommes tant de troupes de terre que de mer. Le Comte d'Essex étoit général de l'armée de terre. Les deux Chefs, animés de cet enthousiasme pour la patrie, qui sous le règne d'Elisabeth étoit devenu caractère national, étoient entrés eux mêmes, pour des sommes considérables dans les fraix de cet armement. Les Hollandois joignirent à cette flotte vingt grands vaisseaux, et dès ce moment on fit route vers Cadix. Les ports de cette ville opulente où se réunissoient, et toute la marine Espagnole, et tout le commerce des Indes, étoient remplis de vaisseaux qui promettoient un grand butin. Trente six de ces vaisseaux, dont la cargaison étoit très-riche, alloient faire voile aux Indes, et trois galions, chargés d'or, étoient arrivés depuis peu d'Amérique. Les Anglois, encouragés par l'appas des richesses et des troupes dont ils alloient s'emparer, assaillirent la ville avec fureur, s'en rendirent maîtres au bout de quelques heures, et la pillèrent. L'Amiral Espagnol Medina fut présent à l'action, et ordonna qu'on mit le feu à tous les vaisseaux du port, pourqu'ils ne tombassant pas entre les mains de l'ennemi. On calcula que la perte des Espagnols dans cette expédition se montoit à vingt millions de ducats. Essex vouloit rester à Cadix, et s'engager à défendre la ville avec une garnison de quatre cents hommes, jusqu' à ce qu'il arrivât du secours d'Angleterre; cependant ce plan paroissoit impossible à exécuter, et de plus les Anglois, tant les Officiers que les simples soldats, souhaitoient de mettre leur butin en sureté. La flotte retourna heureu-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0286
DFG

heureusement en Angleterre, et la Reine, pour récompenser ses Généraux du succès de cette expédition, créa Effingham, Comte de Nottingham, et Essex, Maréchal d'Angleterre.

Philippe, malgré les pertes considérables qu'il venoit d'essuyer, ne renonça point à son projet. Il résolut de descendre en Irlande, et fit à Ferrol les préparatifs nécessaires pour exécuter ce projet. Elisabeth donna de son côté à Essex le commandement d'une flotte de cent vingt vaisseaux, pour réitérer à Ferrol les scènes qui venoient de se passer à Cadix; mais une violente tempête ayant en partie dispersé la flotte, et en partie brisé les vaisseaux, les Anglois furent contraints d'abandonner cette entreprise. Essex forma alors le projet d'enlever la flotte des Indes, qui rapportoit les richesses du nouveau monde; mais elle échappa à ses poursuites par un hazard; les Anglois prirent cependant trois galions richement chargés. Philippe furieux ordonna que tous les vaisseaux qui lui restoient encore, partissent sur le champ pour tenter une descente en Irlande. L'Amiral Padilla sortit du port avec une flotte très-considérable; mais les élémens favorisèrent de nouveau Elisabeth et les Anglois. Car une tempête furieuse assaillit les Espagnols près du cap de Finisterre. Quarante vaisseaux furent brisés contre les rochers, et les autres furent dispersés. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui parvint à rentrer dans le port de Lisbonne. Le Roi d'Espagne, qui ne se laissoit pas aisément rebuter, équippa une nouvelle flotte, qui fut également abimée par la tempête. Philippe ne fondoit pas uniquement l'espoir de ses succès sur les armes, mais aussi sur les meurtres. York et Williams, deux Anglois, vinrent pour cet objet de Flandres en Angleterre. Le gouvernement Espagnol dans les Pays-Bas leur avoit promis quarante mille ducats, s'ils parvenoient à tuer la Reine. Mais leur complot fut découvert, et on les condamna au gibet. Cependant le Roi d'Espagne se promettoit de mieux réussir dans son projet par le moyen de Rodrigue Lopez, Juif Portugais, et premier Médecin d'Elisabeth, qui consentit à empoisonner la

Reine pour une récompense de cinquante mille ducats. Ce projet, le plus dangereux de tous, ne resta pas secret. Lopez avoua devant les Juges, qu'il avoit à la vérité cédé à la proposition de Philippe; mais il soutint qu'il avoit uniquement eu le dessein de le tromper, après avoir levé la somme promise. Il fut cependant mis à mort. Le Roi d'Espagne ne protesta pas contre la vérité des projets homicides qu'on lui imputoit. Mais l'univers fut heureusement délivré peu de tems après, de ce monstre de cruauté par sa mort.

L'Irlande étoit encore alors dans un état de barbarie. Ses habitans, qui demeuroient dans de misérables cabanes, et dont quelques troupeaux de bêtes à corne faisoient la seule richesse, ne sentoient pas les avantages de la politesse des moeurs, et ne se distinguoient que par des manières et des coutumes grossières. Ces moeurs barbares et la plus aveugle superstition formoient le caractère des Irlandois. Ils haïssoient les Anglois qui les traitoient avec dureté, et souvent même avec tyrannie. Delà resultèrent de fréquentes révoltes qu'on ne parvint à appaiser qu'avec beaucoup de peine. Les troupes Angloises en Irlande, quoiqu'elles ne fussent pas en grand nombre, coutoient plus à entretenir que le royaume entier ne rapportoit. Cette circonstance étoit favorable aux méconcontens, qui prescrivoient souvent, les armes à la main, les conditions de la paix. Le Comte de Tyrone fut le plus puissant de tous les rebelles; il avoit eu plusieurs escarmouches avec les Anglois, et bienque ceux-ci eussent eu souvent l'avantage sur lui, ils n'avoient cependant pu parvenir à le vaincre entièrement, parceque les forêts et les marais dont ce pays abonde, avoient toujours couverts les rebelles dans leur fuite. A la fin Tyrone remporta une victoire complète sur les Anglois dans une bataille rangée. Le Chevalier Bagnal, qui les commandoit, fut tué dans la mêlée avec quinze cents soldats. Cette victoire procura à Tyrone des armes et des munitions, et il prit publiquement le titre de libérateur de la patrie.

Les succès des rebelles engagèrent Elisabeth à prendre les mesures les plus sérieuses. Elle résolut de pousser

pousser vigoureusement la guerre contre les séditieux; et comme Essex, qui consultoit plus son ambition que l'intérêt de l'état, souhaitoit d'être à la tête de cette entreprise, la Reine le nomma Général et Vice-Roi d'Irlande, et lui donna un pouvoir presqu'illimité. Il avoit la permission d'arranger à son gré toutes les opérations militaires, de faire la paix, de pardonner aux coupables ou de les punir. Elisabeth, pour soutenir la gloire de sa couronne, et avoir la satisfaction de revoir bientôt son favori décoré des lauriers de la victoire, fit embarquer pour l'Irlande vingt deux mille hommes. Les Ministres, tous ennemis acharnés d'Essex, qui souhaitoient son éloignement de la cour, et espéroient que son caractère fougueux et emporté ne manqueroit pas de le perdre dans ce poste dangereux, hatèrent unanimement les préparatifs nécessaires pour son départ. Essex justifia leurs espérances dès son arrivée en Irlande. Il nomma le Comte de Southampton, qui étoit en disgrace, Général de la cavalerie, malgré la défense expresse de la Reine. Elisabeth irritée lui ordonna de se charger lui-même de ce poste. Essex n'obéit pas, ou ne le fit du moins qu'après qu'Elisabeth eut réitéré ses ordres à ce sujet. Il prit aussi très mal ses mesures pour soumettre les rebelles, au lieu d'attaquer Tyrone, l'ennemi principal de l'Angleterre à Ulster, il marcha vers Munster, où les mécontens ou se rendirent d'abord, ou s'enfuirent. Mais à peine les troupes Angloises se furent-elles retirées, que le parti des rebelles devint plus formidable qu'auparavant. On se mit aussi dans d'autres provinces en état de défense, Tyrone surtout, qu'on n'avoit pas encore attaqué, étoit prêt à soutenir un violent assaut. En attendant l'armée du Comte d'Essex avoit beaucoup souffert des fatigues et du manque de vivres durant les marches longues et pénibles qu'elle avoit été obligée de faire, et elle étoit déja réduite à la moitié; outre cela le courage des soldats étoit ralenti. Essex demada à la Reine un renfort de 2000 mille hommes, le plus promtement possible. Quoiqu'elle fut très-mécontente de la conduite de son favori, elle céda cependant à sa demande. Mais les troupes avoient des idées si exagérées

de la puissance de Tyrone, et de la peine qu'on auroit à le vaincre, qu'elles désertèrent par centaine, pour éviter de combattre, ou feignirent d'êtres malades; et Essex, ayant à peine pu rassembler quatre mille hommes, consentit avec plaisir à conclure la paix que Tyrone lui fit proposer.

Tous ces événemens se passèrent dans l'espace de quelques mois. Essex se justifia aussi bien qu'il lui fut possible. Elisabeth, irritée d'avoir dépensé inutilement des sommes très-considérables, blama sévérement sa conduite, mais lui ordonna cependant de rester en Irlande jusqu'à nouvel ordre. Essex, qui avoit fourni à ses ennemis tant d'occasions de lui nuire dans l'esprit de la Reine, craignit les effets de sa colère. Il résolut donc de se rendre sur le champ en Angleterre, et fit si promte diligence qu'il arriva à Londres avant que personne s'y doutât de son intention. Encore couvert de sueur et de poussière, il monte l'escalier du palais, et pénétre dans la chambre à coucher de la Reine. Elisabeth venoit de se lever, et se mettoit à sa toilette. Il se jetta à ses genoux, baisa sa main, et eut une conversation secrete avec elle, dont il fut si content qu'en sortant il remercia Dieu à haute voix. Mais les choses changèrent bientôt de face. La Reine jugea nécessaire de domter, par un traitement sévére, cet esprit altier et présomptueux. L'indulgence d'Elisabeth et la manière gracieuse dont elle l'avoit reçue, n'avoit été que le premier effet de sa surprise et du plaisir momentané de revoir son favori; mais la première fois qu'il reparut à la cour, elle l'accueillit très-froidement, lui ordonna de garder les arrêts dans son appartement, et lui fit subir deux interrogatoires devant le conseil privé. Sa prison devint toujours plus rigoureuse; on lui interdit toute societé, même celle de sa femme, ainsi que tout commerce de lettres entr'eux.

Son ame hautaine étoit en proie à l'amertume de sa disgrace et à l'horreur du triomphe de ses ennemis. Il tomba dangereusement malade. Elisabeth fut très allarmée quand elle apprit son état; elle lui permit de voir sa femme et ses amis, et elle fit faire une consul-

tation

tation par huit Médecins; ils assurèrent qu'il y avoit tout à craindre. Sur ce rapport elle lui addressa son propre Médecin James., pour lui porter une soupe et lui dire que, si la démarche étoit décente, elle iroit le voir elle même. Ce dernier spécifique eut tout le succès imaginable, et Essex fut bientôt entièrement retabli. Alors ses ennemis eurent la malignité d'insinuer à la Reine que cette maladie avoit été entièrement jouée, et Elisabeth reprit sa première rigueur avec lui, d'autant plus que diverses autres circonstances ranimoient sa colère contre le Comte: Chaque nouvelle qu'elle apprenoit d'Irlande ne faisoit que la convaincre de plus en plus de sa mauvaise conduite dans ce gouvernement. Tyrone avoit rompu le traité, et les rebelles ravageoient le royaume. Lord Mountjoy fut nommé Vice Roi d'Irlande. Il parvint par son courage et sa prudence à soumettre les mécontens dans l'espace de quelques mois, et à rétablir la tranquillité en Irlande. Le parallele de son administration glorieuse, avec la mauvaise administration du Comte, aigrissoit toujours d'avantage Elisabeth contre son favori. Elle lui défendit de se montrer devant elle. Essex lui écrivit au jour de l'an, et lui envoya un présent magnifique, selon l'usage établi alors parmi les Courtisans: elle lut la lettre, mais elle refusa le présent.

Quoiqu'Essex eut peu d'amis à la cour, il étoit cependant aimé du peuple, qui murmura contre les procédés de la Reine à son égard, répandit des libelles, et cria à l'injustice. Elisabeth, pour justifier sa conduite, lui fit son procès. Sa sentence porta qu'il devoit être suspendu de ses charges, et que son hôtel lui serviroit de prison, jusqu'à ce qu'il plût à la Reine d'en ordonner autrement. Bacon, ancien ami du Comte d'Essex, qui s'est rendu immortel par ses ouvrages philosophiques, fut nommé avocat royal pour plaider contre son ami, cependant il chercha à le défendre avec tout le zéle de l'amitié. Lorsqu'il lût à la Reine le procès-verbal, elle sourit et lui dit qu'elle voyoit bien qu'on n'oublioit pas aisément un ancien attachement. Bacon repliqua qu'il pensoit qu'elle vouloit parler d'elle même.

Essex

Essex obtint peu de tems après sa liberté, et quoiqu'il fût exilé de la cour, il conserva cependant son poste de grand Ecuyer. Il écrivit à Elisabeth, qu'il baisoit la main de sa Majesté et la verge dont elle le chatioit, mais qu'il supplioit la Reine qu'elle daignât bientôt l'admettre en sa présence, que le charme qu'il goutoit à la voir avoit toujours été l'unique source de son bonheur le plus doux. La Reine répondit, qu'elle souhaitoit d'avoir auparavant des preuves de la sincérité de son repentir. Cependant elle attendoit en vain ces preuves. Essex avoit à bail la ferme des vins doux. Son privilége étoit prêt d'expirer. Il demanda le renouvellement du bail; mais Elisabeth lui refusa cette grace dans les termes les plus méprisans.

Ce refus eut les suites les plus funestes. Le Comte n'avoit retenu l'orgueilleuse impétuosité de son caractère qu'avec des efforts extrêmes: sa patience étoit épuisée. Il franchit dès lors toutes les bornes de la soumission et de la prudence. Son hôtel devint un temple consacré à l'hospitalité et ouvert à toutes les personnes de l'état militaire et à des aventuriers prêts à se dévouer aux entreprises les plus téméraires. Il rechercha en secret la confiance des catholiques, et caressa les puritains ouvertement. Il engagea les plus célèbres prédicants de cette secte à venir fréquemment chez lui, et sa maison devint journellement le temple de leurs pieux exercices. Tout le monde, même des personnes du peuple, pouvoient y venir. Essex se permit les discours les plus libres sur la Reine, jusqu'à dire publiquement qu'elle étoit devenue vieille, et avoit l'esprit aussi décrépit que le corps. Elisabeth fut bientôt instruite de ces discours, et sa vanité en fut vivement choquée; car quoiqu'elle eût soixante et huit ans, elle trouvoit bon que ses Courtisans, et même les Ambassadeurs étrangers lui vantassent sa beauté. Essex eut enfin recours au Roi d'Ecosse, il tâcha de l'engager à faire une invasion en Angleterre avec son armée et à s'emparer du trône, en promettant à Jacques de favoriser de son côté cette entreprise par une revolte. Elisabeth n'avoit pas encore reconnu la légitimité des droits de Jacques VI à la

couron-

couronne d'Angleterre; ce Roi préféra toutefois d'attendre la mort de la Reine, qui probablement n'étoit plus éloignée, plutôt que s'exposer à perdre tous ses droits par une tentative téméraire. Cependant il continua à entretenir un commerce de lettres avec le Comte, afin de se l'attacher entièrement. Essex méditoit toujours des mesures plus violentes pour réussir dans son plan. Il voulut persuader à Mountjoy, son ami, Vice-Roi d'Irlande, d'entrer dans son projet, de conduire ses troupes en Angleterre, et avec cet appui, de faire une révolution. Mountjoy ayant rejetté cet expédient dangereux, le Comte prit le parti d'exécuter son projet tout seul. Il avoit une foule de partisans, et il se fioit surtout à son crédit sur la populace, dont l'affection pour lui étoit connue. On convint de s'emparer du palais de la Reine, et de la forcer alors à faire une nouveau plan d'administration.

Tandisque l'on agitoit ces projets insensés, Elisabeth et ses Ministres conçurent différens soupçons, et Essex reçut ordre de se rendre au conseil privé. Il en conclut que toute la conspiration étoit découverte, et il envoya chercher sur le champ ses associés. Plus de trois cents conjurés accoururent à la maison du Comte: un cortége nombreux de mécontens les suivoit: tous étoient armés. Cette multitude armés réveilla l'attention du gouvernement. Pendant que les conjurés conféroient ensemble sur la situation critique de leurs affaires, et sur ce qu'il y avoit à faire, le Lord, Garde du sceau, accompagné du Lord, Chef de Justice, et de plusieurs Seigneurs de la cour, entrèrent tout à coup dans la maison d'Essex, et sommèrent les clients du Comte, par leur serment de fidelité, de mettre bas leurs armes. Essex, voyant que ses amis commençoient à céder aux menaces, résolut d'enfermer les députés de la cour chez lui et de poursuivre l'exécution de son premier projet. Il sortit suivi de deux cents hommes armés seulement de leurs épées. Il s'écria à haute voix: on en veut à ma vie! Le peuple accourut en foule autour du Comte avec l'air de la surprise; mais malgré ses prières, pas un seul bourgeois ne parut disposé à se joindre à lui. Essex, remarquant

la

la froideur des citoyens, ne songea plus qu'à se retirer chez lui. Mais il trouva toutes les avenues de sa maison barricadées et défendues par la milice de la ville, cependant après avoir tué quelques personnes, il parvint à gagner la Tamise et à se rendre à la maison de cette manière. Il trouva sa maison vuide, et abandonnée de tous ses partisans. Il prit, malgré cela, le parti de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, quoique la milice et les canons qui entouroient sa demeure, ne lui laissassent guères d'espoir de se sauver. Cependant, après que l'on eut permis à sa femme, à sa soeur et à leurs femmes de chambre, qui faisoient retentir l'air de leurs cris, de sortir de la maison, il resolut de périr plutôt l'épée à la main, que de se livrer à ses ennemis. Toutefois le courage lui manqua à la fin, et il se rendit à discrétion.

Entre les prisonniers se trouvoit le Comte de Southampton, qui fut jugé, ainsi qu'Essex, par des Pairs. Southampton échappa à la peine de mort; mais son ami fut condamné à perdre la tête. Elisabeth éprouvoit en attendant le combat le plus cruel entre la vengeance et l'inclination. On signoit et révoquoit alternativement l'ordre d'exécuter le Comte. Les ennemis d'Essex persuadèrent à la Reine qu'il désiroit lui-même de mourir. Mais ce qui endurcit principalement son coeur contre lui, fut l'obstination supposée de ne jamais demander grace. Elle consentit enfin à son exécution, et le Comte d'Essex, né avec un caractère généreux, mais dominé malheureusement par les passions les plus impétueuses, périt sur l'échafaud à l'âge de trente quatre ans.

La Reine avoit constamment joui d'une bonne santé. Mais depuis la mort d'Essex, de sombres idées tourmentoient sans cesse son ame. Tous les plaisirs lui étoient insipides, même le souvenir du période de gloire et de bonheur auquel elle avoit fait parvenir ses états et son peuple, ne touchoit que foiblement son coeur déchiré par la douleur. Une circonstance mit le comble à sa mélancolie et la porta au désespoir.

Le

Le Comte d'Essex, qui craignoit toujours les manéges de ses nombreux ennemis, reçut un jour de la Reine dans un moment de faveur une bague, qu'elle lui ordonna de garder comme un gage de sa tendresse, en ajoutant que dans quelque disgrace qu'il pût tomber, le seul aspect de cette bague, s'il la représentoit à ses yeux, lui retraceroit ses premiers sentimens, et aussi puissante que l'anneau magique d'Oberon, le sauveroit du danger. Le fier Essex, malgré toutes ses infortunes, conservoit ce don précieux pour la dernière extrêmité. Lorsqu'il se vit jugé et condamné à mort, il résolut enfin d'en essayer l'effet. Il la confia à Lady Scroop pour la remettre à la Reine; mais cette bague tomba par hazard entre les mains de la Comtesse de Nottingham. Cette femme, épouse d'un des ennemis les plus acharnés d'Essex, ne satisfit pas à la demande du Comte et garda l'anneau. Elisabeth, qui croyoit avoir toutes les preuves imaginables de l'obstination de son favori, fit exécuter enfin l'arrêt de sa mort. Mais la Comtesse étant tombée malade et sentant approcher sa fin, les remords d'une si grande perfidie la troublèrent, et elle souhaita de parler à la Reine. Elisabeth vint la voir, et apprit le secret fatal qui avoit causé la perte de son amant. La Comtesse implora sa clémence; mais la Reine, qui avoit d'ailleurs toujours devant les yeux l'image du Comte décapité, entra en fureur à l'ouïe de cet aveu, elle saisit de ses mains la Comtesse mourante, et s'écria: „Que Dieu te pardonne, je ne puis te pardonner.“ Après avoir prononcé ces mots, elle se retira précipitamment pour se livrer à sa douleur. Depuis ce moment, elle refusa tout secours, toute consolation, toute nourriture; elle se jetta par terre, et déclara que la vie n'étoit plus pour elle qu'un fardeau insupportable. Le peu de mots qu'elle articula ne furent que les expressions obscures d'une douleur concentrée, dont elle cachoit la cause. Ses gemissemens continuels étoient le seul langage qu'elle se permit. Elle passa dix jours et dix nuits, toute vêtue, couchée sur un simple tapis, la tête appuyée sur des coussins de chaise, les yeux fixés à terre, gardant le plus profond silence, et tenant continuellement le doigt sur la bouche. En vain cher-

chercha-t-on à lui persuader de se mettre au lit et de prendre des remèdes. Les Ministres s'approchèrent de sa couche et lui demandèrent qu'elle nommât son successeur au trône; mais elle ne leur répondit pas; elle repliqua uniquement à l'Archevêque de Canterbury, qui l'avertit de penser à Dieu, que cet être avoit toujours été présant à son esprit. Peu de tems après, sa voix s'éteignit, et elle expira l'an 1603, après avoir régné quarante cinq ans. Elle étoit alors dans la soixante et dixième année de son âge.

De Pierre le Grand.

Pierre I, surnommé le Grand, très-célèbre Czar de Moscovie, ou Empereur de Russie, et l'un de ces Princes rares et extraordinaires que la providence suscite pour faire sortir les nations de la barbarie et de l'ignorance, naquit le 11 Juin 1673, et succéda à l'Empereur *Michaëlowitz* à l'âge de dix ans, au préjudice de *Jean* son frère ainé, dont la santé étoit délicate et l'esprit imbécille. Il s'éleva à cette occasion une révolte en faveur de ce dernier: et pour mettre fin à la guerre civile, il fut réglé, que les deux frères régneroient ensemble. *Pierre* sentit aussi-tôt les défauts de l'éducation qu'on lui donnoit, et né avec une vive inclination pour les exercices militaires, il forma une compagnie de cinquante hommes, formée par des Officiers étrangers, qui étoient habillés et faisoient leurs exercices à l'allemande. Il entra lui-même dans cette troupe, et y voulut servir dans le moindre de tous les grades, qui est celui de tambour; et priant les Officiers d'oublier qu'il étoit Czar, il vécut de sa paye, coucha dans une tente de tambour à la suite de sa compagnie, et obéit à leurs ordres comme le moindre soldat. Il devint ensuite sergent, après l'avoir mérité au jugement des Officiers, et ne fut avancé que par dégré aux grades militaires, comme s'il eût été un simple soldat de fortune. Par-là il vouloit apprendre à la Noblesse, que c'étoit le mérite, et

et non pas la naissance seule, qui étoit un titre suffisant pour obtenir les dignités militaires. A cette première compagnie, il en ajouta plusieurs autres, et forma en peu de tems un corps considérable de troupes fort bien disciplinées.

Le hazard fit, qu'un jeune Genevois, nommé Le Fort, étoit à Moscou chez un Ambassadeur Danois. Le Czar *Pierre* avoit alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avoit appris en peu de tems la langue Russe, et qui parloit presque toutes celles de l'Europe. Le Fort plut beaucoup au Prince; il entra dans son service, et bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avoit une autre manière de vivre et de régner que celle qui étoit malheureusement établie de tous les tems dans son vaste empire; et sans ce Genevois la Russie seroit peut-être encore barbare.

Jean, frère de *Pierre*, étant mort en 1696, il devint le seul maître de l'empire de Russie, et se vit en état d'exécuter les grands desseins qu'il avoit projettés. Il signala le commencement de son règne par le siège d'*Asof*, qu'il prit sur les Turcs en 1697. Ayant reconnu à ce siège l'importance d'une marine, il envoya en 1698 une ambassade en Hollande. Il se mit incognito à la suite de cette ambassade, pour apprendre par lui-même la construction des vaisseaux. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, et dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaeloff*. Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il manioit la hache et le compas; et quand il avoit travaillé à son attelier à la construction des vaisseaux, il étudioit la géographie, la géométrie et l'histoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupoit autour de lui. Il écartoit quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffroit, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit, fut le hollandois; il s'adonna depuis à l'allemand, qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Son voyage en Hollande, et surtout son goût pour les arts, qui se développoit, adoucirent un peu ses meurs: car c'est le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il alloit souvent déjeûner chez un géographe, avec lequel il faisoit des cartes marines. — En 1698 il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de Souverain, mais sous le nom d'un Boyard Russe qui voyageoit pour s'instruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie angloise, où il n'entendoit rien. Il logea dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habilloit même souvent en matelot, et il se servoit de ce déguisement, pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Il manqua d'argent à Londres; des Marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'étoit une grande nouveauté en ce pays-là, et la religion même y étoit intéressée. Le Patriarche avoit excommunié quiconque fumeroit du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumoient, et le clergé regardoit comme un de ses grands privilèges d'empêcher la nation Russe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, et se chargea de faire fumer le clergé lui-même.

Les Rois font des présens à de tels voyageurs, le présent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toutes espèces; et tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, et de là il alla à Vienne. Il vouloit aussi aller à Venise et ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence et par la permission de fumer. Les Strelits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des Janissaires, aussi turbu-

turbulente, aussi indisciplinée, fut excitée à la revolte par quelques Moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent, combien Dieu étoit irrité qu'on prit du tabac en Moscovie, et qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle. *Pierre* avoit aussi-tôt pris ses mesures. Il avoit une armée disciplinée, composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumoient presque tous.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des Princes Européens; il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglois et ses Hollandois. Il embellit les villes, pourvut à leur sureté, fit de grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute espèce; et ce qui prouve la profonde ignorance où vivoient les Russes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours et des étoffes d'or et d'argent à Moscou. Tant est puissante l'influence d'un seul homme, quand il est maître et qu'il sait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII*, pour recouvrer les provinces que les Suédois avoient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état et dans l'église; il déclara à la fin de 1699, que l'année suivante commençoit au mois de Janvier, et non au mois de Septembre. Les Russes, qui pensoient que Dieu avoit créé le monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût assez puissant pour changer ce que Dieu avoit fait. Cette réforme commença avec le siècle en 1700, par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même: il avoit supprimé la dignité de Patriarche, et il en faisoit les fonctions. Cependant il n'est pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis son Patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avoit coutume, quand il vouloit se réjouir en punissant, de dire à celui qu'il châtioit ainsi: Je te fais fou; et celui à qui il donnoit ce beau titre étoit obligé, fût-il le plus grand Seigneur du royaume, de porter une marotte, une jacquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou de Sa Majesté Czarienne. Il ne donna point cette charge

au Patriarche; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avoient été revêtus avoient abusé, au point qu'ils avoient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'étoit d'abord dispensé.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, et pour la réforme de leurs moeurs, quoique les siennes fussent assez déréglées. Avant lui les femmes vivoient toujours séparées des hommes; il étoit inouï, qu'un mari eût jamais vû la fille qu'il épousoit. Il ne faisoit connoissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de nôces étoit une grosse poignée de verges, que le futur envoyoit à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devoit s'attendre à une petite correction maritale. Les maris mêmes pouvoient tuer leurs femmes impunément, et on enterroit vives celles qui usurpoient ce même droit sur leurs maris. *Pierre* abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; et pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présenter les prétendans aux filles avant la célébration.

Une des plus difficiles entreprises du Czar, fut d'accourcir les robes, et de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures; comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande et à manier le rasoir? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers; les uns coupoient les robes de ceux qui entroient, les autres les barbes: les obstinés payoient un florin de notre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le Czar dans cette réforme; elles préféroient les mentons rasés; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, et de vivre en société avec les hommes.

Au milieu de ces réformes grandes et petites, qui faisoient les amusemens du Czar, et de la guerre terrible qui

qui l'occupoit contre *Charles XII*, il jetta les fondemens de l'importante ville et du port de Petersbourg en 1704, dans un marais, où il n'y avoit pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la première maison; rien ne le rebuta; des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la mer noire et de la mer caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette qu'on essuya; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui étoit bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse qui méritoit d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Cathérine*, orpheline, née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un Vicaire, mariée à un simple soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce premier mariage, avoit passé du service des Généraux *Bauer et Sheremeto* à celui de *Menzikoff*, garçon pâtissier qui devint Prince et le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'épouse de *Pierre le Grand*, et ensuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les moeurs de son mari: on l'aima, et on la révéra. Elle suivit l'Empereur par-tout, et se trouva avec lui en 1709, au camp de Pultawa et à Thorn. En 1710, elle assista à la prise de plusieurs places de Livonie. En 1711, elle accompagna le Czar marchant contre les Turcs, qui avoient pris le parti de *Charles XII*, Roi de Suède, et déclaré la guerre au Czar. Ce fut cette campagne, qui combla *Cathérine*, qui ne savoit ni lire ni écrire, de gloire et de bonheur: car l'armée Russienne s'étant imprudemment avancée jusques dans la Moldavie, et ayant même passé le Pruth, se trouva tout d'un coup enveloppée par les Turcs, qui s'étoient très-avantageusement postés, de sorte que les Russiens ne pouvoient ni avancer ni reculer; et les vivres leur étant coupés de tout côté par les Tartares, on s'attendoit à périr de faim, à moins qu'on ne se rendit prisonnier avec toute

l'armée. Les Généraux du Czar, ne lui répondirent, lorsqu'il les consulta, qu'en haussant les épaules; ce qui mit ce Monarque dans une fureur inexprimable. *Cathérine* fut la seule, qui dans cette extrêmité ne se déconcerta point. Elle conseilla d'envoyer un trompette au Grand-Visir, pour lui demander une trêve, et le tems de lui faire des propositions avantageuses par des députés. On obtint ce qu'on demanda; des Ambassadeurs furent envoyés au camp des Turcs. Ils offrirent d'abord 200,000 ducats au Visir, s'il leur accordoit la paix. L'Officier Turc fit comprendre, que la somme étoit trop modique. *Cathérine* en ayant été informée, se dépouilla de tous ses bijoux: les Dames qui s'y trouvèrent, de même que quelques-uns des principaux Officiers l'imitèrent, et l'on envoya de la sorte au Visir de quoi le tenter et le satisfaire. La paix fut donc conclue après trois jours de négociations, et les Russiens ne manquèrent pas d'en profiter par une prompte rétraite. Par ce trait de prudence, elle sauva le Czar et toute l'armée.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épousa dit-on, comme lui une esclave, et qui comme lui quitta secrétement la Moscovie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises, et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice *Cathérine*, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, et qui n'aimoit rien de ce que son père aimoit: on n'accusa point *Cathérine* d'avoir agi en marâtre cruelle; le grand crime du malheureux *Alexis* étoit d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisoit de grand et d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignoient des travaux insupportables qu'il falloit endurer pour bâtir Petersbourg: Consolez-vous, dit-il, cette ville ne durera pas long-tems. Quand il falloit suivre son père dans ces voyages de cinq à six cents lieues, que le Czar entreprenoit souvent, le Prince feignoit

feignoit d'être malade; on le purgeoit rudement pour la maladie qu'il n'avoit pas; tant de médecines, jointes à beaucoup d'eau de-vie, altérèrent sa santé et son esprit. Il avoit eu d'abord de l'inclination pour s'instruire; il savoit la géométrie, l'histoire, avoit appris l'allemand; mais il n'aimoit la guerre, ne vouloit point l'apprendre, et c'est ce que son père lui reprochoit le plus. On l'avoit marié à la Princesse de *Wolfenbüttel*. Ce mariage fut malheureux. La Princesse étoit souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, et pour *Afrosine*, fille Finlandoise, grande, bien-faite, et fort douce. On prétend que la Princesse mourut de chagrin, et que le Czarowitz épousa ensuite secrétement *Afrosine*, lorsque l'Impératrice *Cathérine* venoit de lui donner un frère, dont il se seroit bien passé.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusques-là que *Pierre* menaça le Prince de le déshériter, et le Prince lui dit qu'il vouloit se faire moine.

Le Czar en 1717 renouvella ses voyages par politique et par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avoit voulu se revolter, s'il y avoit eu en effet un parti formé en sa faveur, c'étoit là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avoit secrétement empruntés. Il se jetta entre les bras de l'Empereur *Charles VI*, beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils étoit ainsi caché, le père étoit à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs; mais avec une galanterie, qu'il ne pouvoit trouver qu'en France. S'il alloit voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisoit présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg,

chez Mr. le Duc d'Antin, et la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentoit; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: *Pierre le Grand.*

Le Czar après avoir ainsi parcouru la France, retourna dans sa patrie. Il avoit enfin engagé son fils à revenir de Naples à Petersbourg; ce jeune Prince fut de là conduit à Moscou devant le Czar son père, qui commença par le priver de sa succession au trône, et lui fit signer un acte solemnel de renonciation; et en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie. Il n'étoit pas hors de vraisemblance, qu'un tel acte seroit un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il étoit père, et se souvenant seulement qu'il étoit fondateur d'un empire, que son fils pouvoit replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce Prince infortuné, sur quelques reticences qu'on lui reprochoit dans l'aveu qu'on avoit d'abord exigé de lui.

On assembla des Evêques, des Abbés et des Professeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Testament, que ceux qui maudissent leur père et leur mère, doivent être mis à mort; qu'à la vérité *David* avoit pardonné à son fils *Absalon* revolté contre lui; mais que Dieu n'avoit pas pardonné à *Absolon.* Tel fut leur avis sans rien conclure; mais c'étoit en effet signer un arrêt de mort. *Alexis* n'avoit à la vérité jamais maudit son père, et il ne s'étoit point revolté comme *Absolon;* il avoit voyagé sans la permission paternelle, et il avoit écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquoit seulement, qu'il espéroit qu'on se souviendroit un jour de lui en Russie. Cependant de cent vingt-quatre Juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclut à la mort; et ceux qui ne savoient pas écrire, firent signer les autres pour eux. *Alexis* mourut dans son lit le lende-

lendemain de l'arrêt, et le Czar avoit à Moscou une des plus belles apoticaireries de l'Europe. Il est probable, que le Prince *Alexis*, héritier de la plus vaste monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son père, qui devoient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange et si funeste. Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes. Mais malgré ses larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère le Comte *Lapuchin*, frère de sa femme *Ottokesa Lapuchin*, qu'il avoit répudiée. Le confesseur du Prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du Czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux et de ses exploits, qui sembloient effacer l'excès de ses sévérités. Il faisoit souvent des harangues à sa cour et à son conseil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avoit sacrifié son fils au salut de ses états.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suéde en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carelie et du Vibourg, les états de Russie lui déférérent le nom de Grand, de père de la patrie et d'Empereur. Ces états étoient représentés par le Sénat, qui lui donna solemnellement ces titres en présence du Ministre de l'Empereur, de l'Envoyé de France, des Ambassadeurs de Prusse et de Hollande; peu à peu les Princes de l'Europe se sont accoûtumés à donner aux Souverains de Russie ce titre d'Empereur.

Pierre mourut le 8 Février 1725, à 53 ans, avec la réputation d'un héros, et d'un des plus grands Princes qui ayent paru dans le monde. Sa taille étoit haute, sa physionomie fière et majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions, qui altéroient les traits de son visage. On attribuoit ce vice d'organes à l'effet

d'un poison, qu'on disoit que sa soeur *Sophie* lui avoit donné. Mais le véritable poison étoit le vin et l'eau-de-vie dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

On dit, que les Législateurs et les Rois ne doivent point se mettre en colère: mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un Roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenoit, et il dit même à un Magistrat de Hollande à son second voyage: J'ai réformé ma nation, et je n'ai pû me reformer moi-même. Il est vrai, que les cruautés qu'on lui reproche, étoient un usage de la cour de Moscou. Il n'étoit point extraordinaire de voir un Czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de boeuf sur les épaules nues d'un premier Officier de la couronne, ou d'une Dame du palais, pour avoir manqué à leurs services étant yvres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avoit fait quelques-unes de ces cérémonies de son pays. *Le Fort* eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Histoire de Charles XII, Roi de Suéde.

Charles XII, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, nâquit le 27 Juin 1682. Il étoit fils de *Charles XI*, et d'*Ulrique Eléonore*, fille de *Frédéric III*, Roi de Dannemarc. A l'âge de sept ans il savoit déja manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, et qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament. Il apprit l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle.

Quoi-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0306
DFG

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable: le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne et le Roi de Dannemarc l'entendoient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le François; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue Latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce:* il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquoit cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'*Alexandre*? Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente deux ans. Ah! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette Princesse mourut d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnoit son mari, et par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. *Charles XI* avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, venoient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement: Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours. — Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de son âge, et laissa à son fils, âgé de quinze

quinze ans, un trône affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII à son avénement, non seulement se trouva Maître absolu et paisible de la Suéde et de la Finlande; mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédoit Vismar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême et de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assûrées à sa couronne par une longue possession, et par la foi des traités solemnels de Münster et d'Oliva.

Les loix Suédoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais *Charles XI*, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère *Edwige-Eléonor* de Holstein, veuve de *Charles X*. Cette Princesse fut déclarée par le Roi son fils tutrice du jeune Roi son petit-fils, et Régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La Régente avoit eu part aux affaires sous le règne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui faisoit espérer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son père, il venoit de faire la revue de plusieurs régimens: le Conseiller d'état *Piper* étoit auprès de lui; le Roi paroissoit abimé dans une rêverie profonde. „Puis-je prendre la liberté, lui dit *Piper*, „de demander à Votre Majesté à quoi elle songe si „sérieusement?“ Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens; et je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.

femme. *Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la Reine, et d'avancer la majorité du Roi: il proposa cette négociation au Comte *Sparre*, homme ardent, et qui cherchoit à se donner de la considération: il le flatta de la confiance du Roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour *Piper*. Les Conseillers de la régence furent bientôt persuadés. Ils allèrent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les états généraux étoient assemblés alors. Les Conseillers de la régence y proposèrent l'affaire: il n'y eut pas une voix contre: la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter; de sorte que *Charles XII* souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine et son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24 Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal ayant donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'Archevêque, et se couronna lui-même, en regardant fièrement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi.

Dès que *Charles* fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au Conseiller *Piper*, qui fut bientôt son Premier-Ministre, sans en avoir le nom, et peu de jours après il le fit Comte.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de sa grande jeunesse, conspirèrent sa ruine presque en même-tems.

tems. Le premier fut *Fréderic IV*, Roi de Dannemarc, son cousin: le second *Auguste*, Roi de Pologne; et *Pierre le Grand*, Czar de Moscovie, étoit le troisième et le plus dangereux. Il faut un peu développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens.

De deux soeurs qu'avoit *Charles XII*, l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure et de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemarc, vint à Stockholm avec son épouse se jetter entre les bras du Roi, et lui demander du secours, non seulement comme à son beau-frère, mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable. Tandis que le Duc étoit à Stockholm, les Danois faisoient déja des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, et se liguoient secrétement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suéde lui-même.

Fréderic-Auguste, Roi de Pologne et Electeur de Saxe, avoit promis à son couronnement de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avoit perdues, et que la Suéde possedoit depuis cent ans. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la république, et affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées, qui paroissoient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la formalité des déclarations de guerre et des manifestes. Le Czar *Pierre* se joignit aux Rois de Pologne et de Dannemarc contre un enfant qu'ils méprisoient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, et qu'une guerre si bien projettée seroit utile à tous ses projets; l'art de la guerre étoit un art nouveau, qu'il falloit montrer à ses peuples. D'ailleurs, il avoit besoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'éxécution de toutes ses idées. Il avoit besoin de la province de l'Ingrie, qui est au nord-est de la Livonie. Les Suédois en étoient maîtres; il falloit la leur arracher. Ses prédécesseurs avoient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le tems

sembloit

sembloit propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cet ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever à *Charles XII* tous ces pays qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moscovie.

Trois puissans Monarques menaçoient ainsi *Charles XII*, qui n'avoit alors que dix-huit ans. Les bruits de ces préparatifs consternoient la Suéde, et allarmoient le conseil: les grands Généraux étoient morts; on avoit raison de tout craindre sous un jeune Roi, qui assistoit dans le conseil distrait, et indifférent.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger ou l'on étoit: quelques Conseillers proposoient de détourner la tempête par des négociations; tout d'un coup le jeune Prince se lève avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur, qui a pris son parti. „Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une „guerre injuste; mais de n'en finir une légitime que par „la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise: „j'irai attaquer le premier qui se déclarera; et quand je „l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres.“ Ces paroles étonnèrent tous ces vieux Conseillers: ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* et de *César*, il se proposa d'imiter en tout ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens: il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça

renonça alors aux femmes pour jamais, non seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois, qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie.

Il commença par assûrer des secours au Duc de Holstein son beau-frère. Huit-mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses états étoient déja ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siége opiniâtre, où le Roi de Dannemarc étoit venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'empire. D'un côté les troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbüttel, de Hesse-Cassel, marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suéde, les troupes de Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande, venoient secourir le Duc. Tandis que le petit pays de Holstein étoit ainsi le théatre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étoient garans du traité d'Altena, rompu par les Danois: ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandissement du Roi de Dannemarc. Ils savoient, que le Danois étant maître du passage du Sund, imposeroit des loix onéreuses aux nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglois et les Hollandois à tenir, autant qu'ils l'ont pû, la balance égale entre les Princes du nord: ils se joignirent au jeune Roi de Suéde, qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secourarent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit, parce qu'on ne le croyoit pas capable de se défendre.

Char-

Charles partit pour sa première campagne le 8 Mai, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des voeux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir de Suéde, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du Sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante trois vaisseaux: celui qu'il monta, nommé le Roi *Charles*, étoit de cent vingt pièces de canon; le Comte de *Piper*, le Général *Renschild*, et le Comte de *Guiscard*, Ambassadeur de France en Suéde, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte Danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il est certain, que ce fut le Roi lui-même, qui proposa alors au Général *Renschild* de faire une descente et d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquoit autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suéde, et qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère: on commença par faire partir trois cents grénadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portoient des fascines, des chevaux de frise, et les instrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégates Angloises et deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemarc, est située dans l'île de Zéeland au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où étoit alors le Roi de Suéde. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, et par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage: la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Charles XII quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes: l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il en latin, (car il ne vouloit jamais parler françois), vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plait. Sire, lui répondit le Comte de *Guiscard* en françois, le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté; je me flatte, que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte *Piper* et l'Ambassadeur entrèrent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles*, impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture: ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, et marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le Roi, qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousquetterie chargée à balle, demanda au Major-Général *Stuard*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles? „C'est le bruit que font „les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major.

Bon,

Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le Major, qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule; et un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi.

La cavalerie Danoise et les milices s'enfuirent après une foible résistance. Le Roi maître de leurs retranchemens, se jetta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suéde, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena. Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte Danoise, qui n'avoit osé s'avancer. Coppenhague intimidée, envoya aussi-tôt des députés au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes: les députés se mirent à genoux devant lui; il fit payer à la ville quatre cents mille risdalers, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidélement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir; mais on ne s'attendoit guère que des vainqueurs daignassent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai par les moindres soldats de l'armée. Le camp Suédois, mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance; les paysans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suéde des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le Roi de Dannemarc étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonningue. Il voyoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déja maître de la Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit

publier dans ses états, que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois, auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un pays autrefois libre. *Charles* fit dire au Roi de Dannemarc, qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Coppenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières du Holstein. Le Roi de Suéde ne souffrit pas que l'art des Ministres trainât les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les fraix de la guerre, et délivré d'oppression. Le Roi de Suéde ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, et humilié son ennemi. Ainsi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le Roi de Pologne investissoit la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le Czar s'avançoit du côté de l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga étoit défendue par le vieux Comte d'*Alberg*, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux Comte d'*Alberg* rendoit inutiles leurs efforts, et le Roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga étoit pleine de marchandises, appartenantes aux Hollandois. Les etats-généraux ordonnèrent à leur Ambassadeur auprès du Roi *Auguste*, de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas longtems prier. Il consentit à lever le siége, plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause.

Il

Il ne restoit donc plus à *Charles XII*, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, *Pierre I.* Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockholm trois Ambassadeurs Moscovites, qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévère, qu'un législateur, comme le Czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé incognito à Riga; et qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étoient-là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier en Allemagne. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes que lui-même. Il savoit d'ailleurs, que les Suédois faisoient la guerre au coeur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoûtumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, et les rendre un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems, où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar *Pierre* assiégoit Nerva à trente degrés du pole, et *Charles XII* s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de *Croi*, Allemand, Général habile, mais peu secondé alors par les Officiers Russes. Pour lui, il n'avoit dans ses propres troupes, que le rang de simple Lieutenant.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étoient commandés par des Officiers Allemans, mais ils étoient en petit nombre. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages: les uns armés de flèches, les autres de massuës: peu avoient des fusils: aucun n'avoit vu un siége régulier; il n'y avoit pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auroient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avoient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva étoit presque sans fortifications: le Baron de *Hoorn* qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avoit pû la réduire en dix semaines.

On étoit déja au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le Roi de Suéde, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchoit pour sécourir Nerva. Les Suédois n'étoient que vingt mille. Le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de quatre vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançoient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un legislateur, qui a fait de si grandes choses, pouvoit l'être. Il quitta son camp, où sa présence étoit nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvoit très-bien arriver sans lui. Il vouloit enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'étoit pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Nerva, étoient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du Roi de Suéde: vingt mille Strelits étoient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisoient une garde avancée. Il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant

que

que d'arriver devant le camp, qui étoit muni d'un rempart et d'un double fossé. Le Roi de Suéde avoit débarqué à Pernaw dans le Golphe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardoit entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvoient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étoient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours. Le Roi parut enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre vingt mille hommes Moscovites, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque. Le signal étoit deux fusées, et le mot en allemand: avec l'aide de Dieu.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le Roi attaquoit à la droite du camp, où étoit le quartier du Czar; il espéroit le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes, qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousquetterie ennemie, le Roi reçut une balle à la gorge; mais c'étoit une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et

qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui, et il sauta légérement sur un autre cheval, en disant: Ces gens-ci me font faire mes exercices; et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Nerva, et avec son aile gauche de quatre mille hommes, il en poursuivoient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans savoir où ils alloient: ils trouvèrent quelques barraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver; mais enfin leurs Généraux, avec un grand nombre d'Officiers, vinrent se rendre au Roi, et mettre leurs armes à ses pieds.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Nerva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit; la droite des Moscovites se battoit encore: les Suédois n'avoient pas perdu six cents hommes: dix huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noyé: beaucoup avoient passé la rivière; il en restoit encore assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le Général *Vede*, qui commandoit cette gauche, ayant su

le

le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Généraux, et comment il avoit renvoyé tous les Officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce Général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et Officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le Roi, jettoient à terre leurs fusils et leurs épées; et les Officiers portoient à ses pieds les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du Duc *de Croi* et des autres Officiers Généraux Moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; et sachant qu'ils manquoient d'argent, et que les marchands de Nerva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc *de Croi*, et cinq cents à chacun des Officiers Moscovites, qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Nerva une rélation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suéde; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, et trop injurieux pour le Czar.

Cependant le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant enveloper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Nerva, et la dispersion de tout son camp. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sai bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou, sa capitale, fut dans l'épouvante et dans la désolation à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté et l'ignorance de

ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à *St. Nicolas*, Patron de la Moscovie.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendroit bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar. Ces deux Princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie. Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, et que le Czar devoit soudoyer. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Russes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, et promettoit de payer au Roi *Auguste* trois millions de risdalers en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eut pu être fatal au Roi de Suéde; c'étoit un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi *Auguste* avoit assiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étoient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit: il falloit disputer le passage à *Charles*, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons avoient à leur tête le Maréchal *de Stenau*, qui faisoit les fonctions de Général, et sous lui commandoit le Duc de Courlande. Le Roi de Suéde avoit fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever et se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient, et en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement; il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflioit du nord, où il étoit, au sud, où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille

paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, déroboit aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagême. Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, et forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suéde marchant déja à eux.

Le Maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment: à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, et poursuivis jusques dans la rivière. Le Roi de Snéde les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûe. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavaut, repoussèrent le Maréchal *Stenau*, et s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étoient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, et d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, et le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes, *Stenau* et le Duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante: le Duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout

tout froissé et à demi-mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suéde, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion: c'étoit un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne et le Czar avoient conspiré sa ruïne quelques mois auparavant. Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois même.

Auguste crut qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son règne fit des mécontens; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'étoit opposé à son élection, et aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, et ses frontières de troupes Cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi *Auguste* contre la Suéde, et l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. Les Polonois sentoient, que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proie au Roi de Suéde; et que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves de leur Roi, ou d'être ravagés par *Charles XII*, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre. Ils regardèrent les Saxons et les Moscovites comme les instrumens de leurs chaines. Bientôt voyant que le Roi de Suéde avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, et s'avançoit avec une armée victorieuse au coeur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux. Dans cet état de trouble tous les Palatinats du royaume

deman-

demandoient au Roi une diète: *Auguste* avoit plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de Decembre de l'année 1701. Il s'apperçut bientôt que *Charles XII* avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée.

Le plus considérable des partisans du Roi de Suéde, et le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal *Radjousky*, Archevêque de Gnesne, Primat du Royaume, et Président de la diète. C'étoit un homme plein d'artifice et d'obscurités dans sa conduite. Le Roi *Jean Sobiesky*, Prédécesseur d'*Auguste*, l'avoit élevé à cette dignité. Il essaya son crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le Prince *Jacques Sobiesky* sur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portoit au père, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Ambassadeur de France, pour donner la couronne au Prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entrainer au parti qui couronna l'Electeur de Saxe, et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau Roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du Prince *Jacques Sobiesky*, et le soulèvement général de tous les esprits contre le Roi *Auguste*, firent croire au Cardinal Primat, que le tems étoit arrivé, où il pourroit renvoyer *Auguste* en Saxe, et rouvrir au fils du Roi *Jean* le chemin du trône. Il écrivit au Roi de Suéde une lettre touchante, le conjurant de donner la paix à la Pologne. *Charles XII* répondit aux intentions du Cardinal. Cependant il restoit dans le grand-duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la diète; qu'il faisoit la guerre à *Auguste* et aux Saxons, non aux Polonois; et que loin d'attaquer la république, il venoit la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étoient pour le public. Des

émis-

émissaires qui alloient et venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte *Piper*, et des assemblées secrettes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la diète: elle proposa d'envoyer une ambassade à *Charles XII*, et demanda unanimément à *Auguste* qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières, et qu'il renvoyât ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'*Auguste* avoit déja fait ce que la diète exigioit de lui. La ligue conclue secrétement à Birzen avec le Moscovite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'empire. Le Czar même ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Mosovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que, poursuivis par les Généraux Suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leurs pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi *Auguste* les envoya hiverner et se recruter en Saxe.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète étoit partagée en presque autant de factions qu'il y avoit de Palatins. Enfin elle se sépara en tumulte après trois mois de cabales et d'irrésolutions.

Auguste se détermina à demander la paix au Roi de Suéde, et voulut entamer avec lui un traité secret. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver *Charles*, pour savoir de lui, où, et comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'Ambassade du Roi son Maître et de la république. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suéde le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant, qu'il comptoit recevoir une ambassade de la république, et rien du Roi *Auguste*.

Alors

Alors *Charles*, ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambassade de la république: elle étoit composée de cinq Sénateurs. *Charles XII* les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de ménagemens et d'obscurités. On remarquoit qu'ils craignoient *Charles XII*, qu'ils n'aimoient pas *Auguste*; mais qu'ils étoient honteux d'oter par l'ordre d'un étranger la couronne au Roi qu'ils avoient élu. Rien ne se conclut, et *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il concluroit dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le Cardinal et son parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles* par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendoit leur faire voir que leurs intérêts et les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens; mais le manifeste, soutenu par un grand parti et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître *Charles* pour protecteur, puisqu'il vouloit l'être, et qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à *Auguste* publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étoient attachés, demeurèrent dans le silence. Enfin, quand on apprit que *Charles* avançoit à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir: le Cardinal quitta Varsovie des premiers: la plûpart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, et quelques Evêques et Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, et on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un

conseil

conseil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui représentoient encore le Sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois: ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le Grand-Général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses universaux pour assembler l'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, qui manquoient d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi, autorisé par les loix de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, et de le suivre; il commençoit à devenir problématique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement, entièrement absolue, ne lui laissoit pas craindre une desobéissance. Il avoit déja mandé secrétement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeller, par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoient que six mille; mais il savoit bien, que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre, et que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivoient par troupes, et qu'il alloit de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui étoit attachée, le Roi de Suéde arriva enfin devant Varsovie. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise, congédia la garde bourge-

bourgeoise, établit des corps de gardes par-tout, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les desarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi *Auguste* assembloit alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractère, et chasser son Roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le Roi de Suéde parossoit disposé à un accommodement raisonnable, et demanda la permission d'aller le trouver. Le Roi *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suéde, auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gans de buffle, qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son beau-frère, le Comte *Piper* et plusieurs Officiers Généraux. Le Roi avança quelques pas au devant du Cardinal; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut: Je ne donnerai point la paix aux Polonois, qu'ils n'ayent élu un autre Roi. Le Cardinal, qui s'attendoit à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir, qu'il disoit en avoir, et en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnes étoient arrivées des frontières de Saxe; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes

à se souvenir de leurs sermens: ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leur secours, et des troupes qui portoient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le Roi de Suéde. Il le trouva bientôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 13 Juillet de l'année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. *Auguste* avoit près de vingt quatre mille hommes. *Charles XII* n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien: quelques larmes tombèrent de ses yeux: il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattoit qu'avec ses Saxons; les Polonois qui formoient son aile droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille. L'ascendant de *Charles XII* l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'*Auguste* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne, qui fuyoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garnison n'osa tirer un seul coup; on la chassa à coups de fouet et de canne jusques dans le château, où le Roi entra avec elle. Un seul Officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon, *Charles* court à lui et lui arrache la mèche: le Commandant se jette aux genoux

genoux du Roi. Trois régimens Suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille risdalers.

Charles sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le Roi *Auguste* sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, et lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguste* le loisir de respirer. Il fit aussi-tôt répandre dans la Pologne et dans l'empire, que *Charles* étoit mort de sa chûte. Cette fausse nouvelle, crue quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume. La foule y fut grande: il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, et par cette affabilité nécessaire aux Rois électifs pour se maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suéde; mais le mouvement étoit déja donné à ce grand corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue: tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain. Le Cardinal Primat lui-même, affectant encore d'être attaché au Roi *Auguste*, vint à la diète de Lublin: il y baisa la main au Roi, et ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Le résultat de cette diète fut, que la république de Pologne entretiendroit une armée de cinquante-mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain; et qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII* guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie, pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, et s'évanouir dans les délais: que pendant

ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie et en Ingrie: que les combats, qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suédois et les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers, et qu'enfin sa présence y seroit peut-être bientôt nécessaire. *Charles* aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit: „Quand je devrois rester ici „cinquante ans, je n'en sortirai point que je n'aye „détrôné le Roi de Pologne."

Ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, et de huit-mille d'infanterie, qu'il reçut de Suéde, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il avoit battue à Clissau, et qui avoit eu le tems de se rallier et de se grossir, pendant que sa chûte de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses approches, et se retiroit vers la Prusse. La rivière de Bug étoit entre lui et les ennemis. *Charles* passa à la nage à la tête de sa cavalerie: l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons dans un lieu nommé *Pultesk*. Le Général *Stenau* les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suéde dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens: le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, et ne tuèrent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville sur la Vistule. *Charles* se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira et courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvoit rassembler encore quel-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0332
DFG

quelques soldats, et où les courses des Suédois n'avoient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, et courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avoit pû amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suéde par mer. En attendant il se posta à quelques milles de la ville: il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé: il l'empêchoit d'être remarqué et d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé *Lieven*, qui étoit vétu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop apperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui. *Lieven* connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, et craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir: dans le moment que duroit cette contestation, le Roi le prend par le bras, et le met devant lui; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue.

Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il faloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville fort riche. Le Comte de *Steinbock*, un des Généraux Suédois, assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, et quelques munitions. Le Magistrat n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle

elle paya son refus imprudent. Les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 Septembre. *Robel*, Gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre, et envoyée en Suéde. *Robel* fut présenté désarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, et le renvoya sur sa parole. Mais la ville fut condamnée à payer quarante mille écus.

Elbing, bâtie sur un bras de la Vistule, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra à la tête de quatre mille hommes la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite ayant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cents soixante mille écus; il y avoit dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi *Auguste*.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéissance; mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin, il leva le masque, il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste*, Electeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne. On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La volonté du Roi de Suéde, et par conséquent celle de cette diète, étoit de donner au Prince *Jacques Sobiesky* le trône du Roi *Jean* son père.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0334
DFG

père. *Jacques Sobiesky* étoit alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avoit portée son père. Il étoit un jour à la chasse, à quelques lieues de Breslau, avec le Prince *Constantin* l'un de ses frères: trente cavaliers Saxons, envoyés secrétement par le Roi *Auguste*, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes, et les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsic, où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de *Charles*, du Cardinal et de l'assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue quelquefois des têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi *Auguste* sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, et postée à quelque distance, lorsque le Général *Renschild* parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval. Le Général *Renschild* le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fuit jusqu'à Sendomir: le Général Suédois l'y suivit encore: et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échappa.

Le Comte *Piper* proposa à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le coeur d'un royaume qui lui étoit deja soumis. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire étoit son idole, et il lui sacrifia son intérêt. Il dit au Comte *Piper*, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes.

Charles étoit encore auprès de Thorn, portoit de-là sa vue sur ce qui se passoit à Varsovie, et tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée, et qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il

proposa au Prince *Alexandre* de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniatroit à écarter son frère. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince *Alexandre* lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suéde, le Comte *Piper*, tous ses amis, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable: les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui, et ne savoient lequel ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suéde qui à l'âge de vingt deux ans donnoit la couronne de Pologne, ou le Prince *Alexandre* qui la refusoit.

Le jeune *Stanislas Leczinsky* étoit alors député de l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au Roi de Suéde de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlévement du Prince *Jacques*. *Stanislas* avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est sans doute le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi *Auguste*, de l'assemblée, du Cardinal Primat, et des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa *Charles*, qui prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut; qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin *Leczinsky*. Il sut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue: qu'il couchoit toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit libéral avec économie, et adoré de ses vassaux. Ce caractère, qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence: Voilà un homme qui sera toujours mon ami; et on s'apperçut bientôt que ces mots signifioient: Voilà un homme qui sera Roi.

Quand le Primat de Pologne sut que *Charles XII* avoit nommé le Palatin *Leczinsky*, il accourut auprès du Roi de Suéde, pour tâcher de faire changer cette résolu-

résolution; il vouloit faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. „Mais qu'avez-vous à alléguer contre „*Stanislas Leczinsky*? dit le conquérant. Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement: Il est à peu près de mon âge, tourna le dos au Prélat, et aussi-tôt envoya le Comte de *Hoorn* signifier à l'assemblée de Varsovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, et qu'il falloit élire *Stanislas Leczinsky*. Le Comte de *Hoorn* arriva le 7 de Juillet; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suéde arriva lui-même incognito à Varsovie; alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, et ne voulant pas le seconder.

Le jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie: l'Evêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi des Gentilshommes du parti. Le Comte de *Hoorn* et deux autres Officiers Généraux assistoient publiquement à cette solemnité, comme Ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir: l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu Roi de Pologne: tous les bonnets sautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Charles XII partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand Palatinat de Russie, place importante par elle-même, et plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours, à cause des fortifications que le Roi *Auguste* y avoit faites. Le conquérant l'investit le 5 Septembre, et le lendemain

la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses et maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là, ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenans au Roi *Auguste*, ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir, on apporta au Roi quatre cents caisses remplies d'or et d'argent monnoyé, de vaisselle et de choses précieuses.

On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, et *Stanislas* comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il aprend qu'une armée nombreuse approche de la ville: c'étoit le Roi *Auguste*, qui par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie et enlever son rival. Cette ville n'étoit pas fortifiée, et les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sures. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII.*

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité et victorieux. Les habitans déja rançonnés par le Roi de Suéde, le furent encore davantage par *Auguste*. Le palais du Cardinal et toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne, furent livrés au pillage. *Auguste*, bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance, le remit entre les mains du Nonce du Pape. L'Evêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le Ministre Italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le Comte de *Hoorn* essuya dans le château, où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi *Auguste* dans le torrent de sa mauvai-

mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Charles XII, accompagné du Roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyoit partout devant lui. Les villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. *Auguste* confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de *Schullembourg*, Général très-habile, et qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre: il faisoit la guerre avec adresse, et les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté. A peine arrivé dans le Palatinat de Posnanie, il apprend que les deux Rois, qu'il croyoit à cinquante lieues de lui, avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avoit que huit mille fantassins et mille cavaliers; il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suéde, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il étoit armé de piques et de fusils: les soldats extrêmement serrés présentoient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de bayonnettes: le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tiroit par-dessus; et le troisième debout faisoit feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler: les coups de fusil, de pique et de bayonette effarouchèrent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en desordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs. *Schullembourg* en fit un bataillon quarré long; et quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois

lieues

lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le Général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. *Schullembourg* avoit envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui étoit déja diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schullembourg* étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendoit d'échapper au Roi de Suéde: le Roi de son côté croyoit sa gloire intéressée à prendre *Schullembourg* et le reste de son armée; il ne perd point de tems; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette rivière de Parts, et le grand fleuve de l'Oder. La perte de *Schullembourg* paraissoit inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; et *Charles* ne put s'empêcher de dire: Aujourd'hui *Schullembourg* nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de *Schullembourg* n'étoit guère utile au Roi *Auguste*. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis; il se retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déja, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII voyoit la Pologne soumise; ses Généraux venoient de battre en Courlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Nerva ne se montroient plus que par pelotons, et qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuient, et qui reparois-

reparoissent pour fuir encore. Par-tout où se trouvoient les Suédois, ils se croyoient fûrs de la victoire, quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures *Stanislas* prépara son couronnement. La fortune, qui l'avoit fait élire à Varsovie, et qui l'en avoit chassé, l'y rappella encore. Une diète y fut convoquée, tous les obstacles y furent applanis, et *Stanislas Leczinsky* fut sacré Roi. *Charles XII* vit cette cérémonie incognito: unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis que *Charles XII* donnoit un Roi à la Pologne, et que le Roi *Auguste* se retiroit dans ses états héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il prit Nerva d'assaut après un siége régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût securue par mer et par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage; et s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes.

Le Czar fit inviter le Roi *Auguste*, de venir à Grodno, conférer avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du Général *Schullembourg*, en qui il mettoit sa dernière espérance. Le Czar y arriva aussi, faisant marcher après lui une armée de soixante mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi *Auguste* détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suéde à chaque pas. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. La Czar partit soudainement, et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il étoit menacé à Astracan.

Cependant d'un côté les soixante mille Russes, divisés en plusieurs petits corps, brûloient et ravageoient les terres des partisans de *Stanislas:* de l'autre *Schullembourg* s'avançoit avec ses nouvelles troupes. *Charles XII* et *Stanislas* attaquèrent les corps séparés des Moscovites l'un

l'un après l'autre; mais si vivement, qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon. Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur: s'il se trouvoit une rivière entre les ennemis et lui, *Charles XII* et ses Suédois la passoient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Auguste*, où il y avoit deux cents mille écus d'argent monnoyé. *Stanislas* saisit huit cents mille ducats appartenans au Prince *Menzikoff*, Général Moscovite. Tandis que *Charles* chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repassa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au Grand-Maréchal *Renschild*, qui passoit pour le meilleur Général de *Charles XII*. Ces deux illustres Généraux, se rencontrèrent près de Punits. *Renschild* avoit en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avoit une fois autant. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut si subite, et le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avoit jettés à terre sans tirer. Parmi les prisonniers il se trouva un grand nombre de Moscovites, qui demandèrent la vie à genoux; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eut sû que faire.

Auguste se vit alors sans ressources: il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens de Moscovites, deux de Saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII* étoit entré en Saxe. Il avoit traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne étoit consternée; la diète de Ratisbonne déclara le Roi de Suéde ennemi de l'empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne. A

son

son approche les villages furent déserts, les habitans fuyoient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Coppenhague: il fit afficher par-tout, qu'il n'étoit venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendroient chez eux, et qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'une Prince, qu'on savoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad. De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, et de lui envoyer sans délai les régistres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir, il la taxa à six cents vingt cinq mille risdalers par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre sols par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats: il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit point sa paye.

Le Roi se promenant un jour à cheval près de Leipsic, un paysan Saxon vint se jetter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grénadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le diner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat. Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au Roi *Auguste*, je n'en ai rien pris pour moi.

Le Roi *Auguste* errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une

une lettre de sa main à *Charles XII*, pour lui demander la paix. *Charles* répondit entre autres: „Je consens de „donner la paix; mais à condition que le Roi *Auguste* „renonce pour jamais à la couronne de Pologne, et „qu'il reconnoisse *Stanislas* pour légitime Roi, etc." On remit cette déclaration entre les mains des plénipotentiaires qu'Auguste avoit envoyés, pour traiter cette affaire délicate.

Sur ces entrefaits le Prince *Menzikoff*, Généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes en Pologne, qui vainquirent les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le Roi *Auguste* remporta fut complette: il entra triomphant dans Varsovie, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suéde avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* étoit à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible; que les Russes l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déja épuisée d'argent et d'hommes, seroit ravagée également par les Suédois et par les Moscovites, qu'il demeureroit sans états, sans argent, sans amis; Il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le Roi de Suéde. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le Roi *Auguste* avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère, et le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du Roi *Auguste* ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse. Il venoit de faire chanter le Te Deum dans Varsovie, lorsque l'un de ses plénipotentiaires arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. *Auguste* hésita, mais il signa, et partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suéde.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du Comte *Piper*,

Piper, sans aucune cérémonie. *Charles XII* étoit en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serroit le col: son habit étoit, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Nerva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. *Charles XII* dit au Roi *Auguste*, qui ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une couronne à l'autre. Ils dinèrent deux fois ensemble. *Charles XII* affecta toujours de donner la droite au Roi *Auguste*; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. *Auguste* étoit obligé de renoncer à la couronne, et d'en envoyer à son successeur *Stanislas* les pierreries et les archives; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son événement au trône celui qui alloit s'y asseoir à sa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguste* à *Stanislas*: le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais *Charles* vouloit cette lettre, et il falloit l'écrire. *Auguste* fut obligé d'ordonner lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, et d'effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçoit.

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le Roi *Auguste*, malgré leurs traités, avoit conclue à Altranstad, il rentra en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les sépara en plusieurs corps, et marcha avec un camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avoit point de garnison Suédoise. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné *Auguste* à Varsovie. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable. Pendant les conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suéde, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers

Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités; et pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux et aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish: les Officiers subalternes eurent des médailles d'or; et les simples soldats en eurent d'argent.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde étoit: l'assemblée se contenta de ne reconnoître, ni *Auguste* qui avoit abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, plusieurs partis se faisoient la guerre, pilloient les terres les uns des autres, et achevoient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par *Levenhaupt*, cherchoient toutes les troupes Moscovites. Elles brûloient tout ce qui étoit ennemi de *Stanislas*. Les Russes ruinoient également amis et ennemis; on ne voyoit que des villes en cendres, et des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui détestoient également, et leurs deux Rois, et *Charles XII*, et le Czar.

Le Roi *Stanislas* partit d'Altranstad avec le Général *Renschild*, seize régimens Suédois, et beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, et se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par-tout où il passa: la discipline de ses troupes lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, et son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le Czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avoient désolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ses corps d'armée. Cette retraite laissa le Roi *Stanislas* paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Les

Les délices de la Saxe, où *Charles* étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa manière de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne resoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, et ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe. Enfin il se prépara à partir. Les Suédois ne savoient point encore où le Roi vouloit les mener. On se doutoit seulement dans l'armée que *Charles* pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son Grand-Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsic.... il s'arrêta un moment à ce mot; et de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant: jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit mis en grosses lettres: Route de Leipsic à Stockholm. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. „Monsieur le „Maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me „mener, mais nous ne retournerons pas à Stockholm „sitôt.

L'armée étoit déja en marche, et passoit auprès de Dresde: *Charles* étoit à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue: quelques Officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvoit être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'allarme est en un moment dans toute l'armée: on fait halte, les Généraux s'assemblent, on étoit déja dans la consternation; on apprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi *Auguste:* il étoit entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers Généraux; on leur demanda leur nom à la barrière: *Charles* dit, qu'il s'appelloit *Carl*, et qu'il étoit Draban;

chacun prit un nom supposé. Le Comte *Flemming* les voyant passer dans la place n'eut que le tems de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déja présenté à l'idée du Ministre: il en parloit à *Auguste;* mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*August* eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, et en robe de chambre: il s'habilla en hâte. *Charles* déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi *Auguste*, et partit. A quelques jours de là *Renschild* étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit *Charles*, sur ma bonne fortune. J'ai vu cependant un moment qui n'étoit pas bien net.

Charles quitta enfin la Saxe, suivi d'une armée de quarante trois mille hommes, enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non seulement tous les régimens étoient complets; mais il y avoit dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le Comte *Levenhaupt*, l'un de ses meilleurs Généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes; il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venoient de Suéde. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar. Cet Empereur étoit alors en Lithuanie, occupé à ranimer un parti, auquel le Roi *Auguste* sembloit avoir renoncé: ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyoient de tous côtés au premier bruit de l'approche du Roi de Suéde. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, et il étoit bien obéi.

Le Roi de Suéde, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du Comte *Piper*; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient de

telles

telles cérémonies. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors qui avoient alors un peu de magnificence; et le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi, et plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée, disoit que son palais étoit le quartier de *Piper*. L'Ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmucks, et vendus en Turquie, avoient été rachetés par le Grand-Seigneur, et que cet Empereur envoyoit au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites. Le Czar étoit alors en Lithuanie, à cent lieues de Léopold. *Charles* laissa en Pologne *Stanislas*, qui assisté de dix mille Suédois et de ses nouveaux sujets, avoit à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domestiques: pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, et marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708. Il avoit déja passé le Niemen, à deux lieues de la ville; et le Czar ne savoit encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar sort par la porte du nord, et *Charles* entre par celle qui est au midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cents gardes; le reste n'avoit pu le suivre. Le Czar fuioit avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze cents chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le Roi de Suéde dans la ville. Les quinze cents Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le Roi, qui étoit à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0349
DFG

fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte dans le palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie, où étoit leur rendez-vous. Les Suédois ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène sont des marais, des déserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres; les paysans enfouissent dans la terre tous leurs grains, et tout ce qui peut s'y conserver: il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrés, pour découvrir ces magazins souterrains. Les Moscovites et les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions; mais on n'en trouvoit pas toujours, et elles n'étoient pas suffisantes. Le Roi de Suéde, qui avoit prévu ces extrêmités, avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée: rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Il traversa la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes et à son bagage. En peu de jours il se trouva vis-à-vis Borislou. Il marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes, qui ne l'attendirent pas décampèrent, et se retirèrent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés derrière un marais, auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une rivière. *Charles* se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied; il traverse la rivière et le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites furent enfoncés par le Roi qui les attaquoit à pied, et par la cavalerie Suédoise. Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune

Gentil-

Gentilhomme Suédois, qu'il aimoit beaucoup, blessé et hors d'état de marcher; il le força à prendre son cheval, et continua de commander à pied à la tête de son infanterie.

Les Russes chassés par-tout repassèrent le Boristhène, qui sépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les poursuivre. Le Czar, qui vit alors son empire, où il venoit de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix: il fit hazarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonois, qui vint à l'armée de Suéde. *Charles XII* accoûtumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit: Je traiterai avec le Czar à Moscou. Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine: „Mon frère *Charles*, „dit-il, prétend faire toujours l'*Alexandre*; mais je „me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un *Darius*.

Le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille Calmoucks. Il fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de ses troupes; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmoucks étoient cachés: ils parurent alors, et se jettèrent entre le régiment où le Roi combattoit et le reste de l'armée Suédoise. A l'instant et Russes et Calmoucks entourèrent ce régiment et percèrent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui: un Ecuyer lui en présentoit un autre; mais l'Ecuyer et le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui. Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux; il ne restoit que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure. Enfin un

Colonel se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à tems pour dégager le Roi: le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: *Charles* monta à cheval: et tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent lieues: l'armée n'avoit presque plus de vivres. On pria fortement le Roi d'attendre que le Général *Levenhaupt*, qui devoit lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vint le joindre. Non seulement le Roi, qui rarement prenoit conseil, n'écouta point cet avis; mais au grand étonnement de toute l'armée il quitta le chemin de Moscou, et fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie.

Mazeppa, Prince de l'Ukraine, forma le projet d'une révolte contre le Czar: l'armée de Suéde, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens: il prit la résolution d'être indépendant du Czar, et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse; il se ligua secrétement avec le Roi de Suéde, pour hâter la chûte du Czar, et pour en profiter. Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Desna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, et ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les Officiers, qui ne savoient rien du traité du Roi avec les Casaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ses troupes, et des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver, afin que s'étant assûré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printems suivant; et cependant il s'avança vers la rivière de Desna.

Desna. Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le Général *Lagercron*, qui marchoit devant avec cinq mille hommes et des pionniers, égara l'armée à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de *Lagercron*: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie et tous les chariots restèrent embourbés ou abimés dans les marais. Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit, cette armée exténuée de lassitude et de faim arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où *Mazeppa* avoit marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la rivière; le Roi fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la Desna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes; il ne résista pas long-tems, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces pays perdus, incertain de sa route et de la fidélité de *Mazeppa*: ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avoient découvert et prévenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur ces Cosaques, qu'ils avoient taillés en pièces: ses principaux amis, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la roue; ses villes étoient réduites en cendre, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparoit au Roi de Suéde saisies: à peine avoit-il pu échapper avec six mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportoit au Roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Cosaques, qui enrangés contre les Russes,

arrivoient par troupes au camp, et le firent subsister. *Charles* espéroit au moins que son Général *Levenhaupt* viendroit réparer cette mauvaise fortune; mais il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*. Il avoit déja passé le Boristhène, et s'étoit avancé vingt lieues au delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots. Mais quand il fut près du bourg de Lesno, le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes. *Levenhaupt* marcha à eux sans balancer. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar; on fuioit de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entièrement défait. Il sentoit que le salut de ses états dépendoit de cette journée, et qu'il étoit perdu si *Levenhaupt* joignoit le Roi de Suède avec une armée victorieuse. Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étoient des Cosaques et des Calmoucks: Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, si jettois assez lâche pour me retirer. De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ses troupes lui-même. *Levenhaupt*, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face partout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lacha pied, et la victoire fut indecise. Le même jour le Général *Bayer* amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie et d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit: enfin le nombre l'emporta; les Suédois furent rompus, enfoncés, et poussés jusqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ses troupes derrière ses chariots; les Suédois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont

dont aucun ne s'écarta; le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus.

Le lendemain le Czar commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon et mis le feu à ses chariots. Les Moscovites arrivèrent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flammes; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar, qui vouloit achever la défaite des Suédois, envoya un de ses Généraux les attaquer encore pour la cinquième fois: ce Général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refusa, et livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit survenant, *Levenhaupt*, après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans, qui lui restoient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suéde se trouva ainsi sans provisions et sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avoit guère de ressource que son courage. Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe qu'on ne l'a senti en Allemagne, détruisit une partie de son armée. *Charles* vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis; il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes, les fantassins étoient sans souliers

souliers et presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvoient: souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les trainer. Cette armée, auparavant si florissante, étoit réduite à vingt quatre mille hommes prêts à mourir de faim. Dans cette situation le Roi reçut des nouvelles de Stockholm; elles lui apprirent la mort de la Duchesse de Holstein sa soeur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708, dans la vingt septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce et aussi compatissante que son frère étoit impérieux dans ses volontés, et implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible. Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes et de l'argent, en exécution de ses ordres; mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui et Stockholm, il y avoit près de cinq cents lieues à traverser, et des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar s'avança dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au Roi de Suéde. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoise périroit entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être recrutée. Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces et des neiges.

Après plusieurs petits combats et quelques désavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix huit mille Suédois. *Mazeppa* seul, ce Prince des Cosaques, les faisoit subsister; sans ce secours l'armée eût péri de faim et de misère. *Charles* avec ses dix huit mille Suédois, n'avoit perdu ni le dessein,

dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrêmité orientale de l'Ukraine. Il assiégoit cette ville avec ses dix-huit mille Suédois, et environ douze mille Cosaques et Valaques. Cette armée délabrée manquoit de tout. Le Czar avoit fait de Pultava un magazin. Si le Roi le prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, et pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espéroit encore de Suéde, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bientôt le maître: l'espérance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le Roi s'apperçut, dès le commencement du siége, qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince *Menzikoff*, malgré toutes ses précautions, jetta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes. On faisoit des sorties, et quelquefois avec succès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendoit la ville imprénable, c'étoit l'approche du Czar, qui s'avançoit avec soixante et dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnoître le 27 Mai, jour de sa naissance, et battit un de leurs détachemens: mais comme il retournoit à son camp, il reçut un coup de crabine, qui lui perça la botte, et lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'appercevant que le soulier de la botte du Prince étoit tout sanglant, courut chercher des chirurgiens; la douleur du Roi commençoit à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, et l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa playe; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un chirurgien, nommé *Neuman*,

Neuman, plus habile et plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe du Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre, que toute l'armée ennemie s'avançoit sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* blessé et incapable d'agir, se voyoit entre le Boristhène et la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite et les vivres. Dans cette extrêmité il n'assembla point de conseil de guerre; mais il fit venir le Felt-Maréchal *Renschild* dans sa tente, et lui ordonna de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. *Renschild* ne contesta point; et sortit pour obéir.

Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent alors dans le monde: *Charles XII*, illustre par neuf années de victoires, *Pierre* par neuf années de peines; prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises: l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens: *Charles* aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire: *Pierre* ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts. Le Czar avoit passé la rivière à une lieue de Pultava, et commençoit à former son camp. A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. Le Roi conduisoit la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle

des

des ennemis; la bataille commença à quatre heures et demie du matin: la cavalerie ennemie étoit à la droite du camp Moscovite; le Prince *Menzikoff*, et le Comte *Gollowin* l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Les escadrons Moscovites furent rompus et enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général *Creuts*, avec cinq mille dragons, qui devoient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que *Creuts* s'égarât, et ne parût point. Le Czar, qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à son tour. *Slipenbak* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante et douze canons tiroient du camp sur la cavalerie Suédoise, et l'infanterie Russienne venoit attaquer celle de *Charles*.

Le Czar détacha alors le Prince *Menzikoff* pour aller se poster entre Pultava et les Suédois; ce Prince exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'envelopa et la tailla en pièces. Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, et s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le Roi, aidé de son Felt-Marechal *Renschild*, ordonnoit tout pour un combat général. Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes, son infanterie occupant le centre; sa cavalerie les deux ailes. Le Czar disposoit son armée de même; il avoit l'avantage du nombre, et celui de

soixan-

soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposoient que quatre, et qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major-Général, et sembloit obéir au Général *Czermetoff*. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, exhortant les Capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses. A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le Roi. De vingt quatre Drabans qui se relayoient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Russe qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étoient changées.

Déja le Prince de *Wirtemberg*, le Général *Renschild*, et plusieurs Officiers principaux étoient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion, à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte *Piper* avec quelques Officiers de la chancellerie étoient sortis de ce camp, et ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi; ils couroient de côté et d'autre dans la plaine. Un Major s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée, qui couvroient la campagne, et l'égarement d'esprit, naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne voulut point fuir, et ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le Général *Poniatowky*, Colonel de la garde Suédoise du Roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attache-

attachement pour la personne de *Charles* avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. Il fit signe à deux Drabans, qui prirent le Roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. *Poniatowsky*, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, ralia cinq cents cavaliers auprès de la personne du Roi: cette troupe rassemblée et ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, et conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le Roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le Colonel *Gieta* blessé et perdant tout son sang lui donna le sien. Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur; mais il falloit fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du Comte *Piper*; car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi, qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte *Piper*? Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le Général *Renschild*? et le Duc de *Wirtemberg*? ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowsky*. Prisonniers chez des Russes! reprit *Charles* en haussant les épaules; allons donc, allons plutôt chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, et sa caisse militaire. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restoit encore environ seize mille hommes, qui fuioient vers le Boristhène, sous la conduite du Général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives; le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse, où il étoit, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit

dans un bois: là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 Juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. *Levenhaupt* venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi approchoit; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étoient des Suédois, et ce Roi vaincu étoit *Charles XII*: sa playe suppuroit, et il avoit la fièvre. On l'entraîne comme un malade qui ne se connoît plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua sur un petit bateau; le Roi se mit dans un autre avec le Général *Mazeppa*. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Müllern*, Chancelier du Roi, et le Comte *Poniatowsky* passèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de Polonois et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant et rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés et abimés dans le fleuve. De tous les fanatissins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrêmité, le Prince *Menzikoff* s'approchoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs

leurs blessures, de fatigue et de faim, montroient assez au Prince *Menzikoff* la route qu'avoit prise le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Généraux furent aussi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Boristhène. Deux Officiers s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du Prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds. Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du Czar, mais particuliérement en Sibérie. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Le Comte *Piper* fut long-tems enfermé à Petersbourg, où il mourut.

L'Empereur Moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, et demandoit à tout moment: Où est donc mon frère *Charles*?

Cependant *Charles* fuyoit dans une mauvaise calèche, ayant à son côté le Major-Général *Hord*, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un désert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit, jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le sable aride du désert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tomboient; les hommes étoient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suéde. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du Bogh. Au-delà de ce fleuve

est la petite ville d'Oczakow, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étoient inconnus, refusèrent de la passer à Oczakow, sans l'ordre du Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc, incertain de ce qu'il devoit faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Seraskier de la Province, qui réside à Bender. Pendant qu'on attendoit cette permission, les Russes qui avoient pris l'armée du Roi prisonnière avoient passé le Boristhène, et approchoient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakow envoya dire au Roi qu'il fourniroit une petite barque pour sa personne et pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrêmité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvoient avoir de gré: quelques-uns allèrent à l'autre bord dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, et les amenèrent à leur rivage: Dans le même tems la réponse favorable du Séraskier de Bender arrivoit, et le Roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis, dont il entendoit les bravades insultantes.

On conduisit le Roi avec honneur à Bender. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvoit rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonois, de Suédois et de Cosaques, échappés les uns après les autres des mains des Moscovites, venoient par différens chemins grossir sa suite. Il avoit avec lui dix-huit cents hommes quand il se trouva à Bender: tout ce monde étoit nourri, logé, eux et leur chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Pacha lui fit dresser une tente magnifique, et on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque tems après le Prince se fit bâtir une maison dans cet endroit: ses Officiers en firent autant à son exemple: les soldats dressèrent des bara-

baraques; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires, toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Il se trouvoit dans une abondance de toutes choses; car outre les provisions plus que suffisantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevoit du Grand-Seigneur, il tiroit encore de l'argent de la France, et il empruntoit des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le serrail, à acheter la faveur des Visirs, ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers et les Janissaires qui lui servoient de gardes. Beaucoup d'étrangers accouroient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule; tous le respectoient et l'admiroient.

La bataille de Pultava fut le signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi *Auguste* y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstad, et accusant publiquement de brigandage et barbarie *Charles XII*, qu'il ne craignoit plus. Ses troupes Saxonnes le ramenèrent à Varsovie, accompagné de la plupart des Palatins Polonois, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avoient fait depuis les mêmes sermens à *Stanislas*, et revenoient en faire de nouveaux à *Auguste*.

Le Czar profitant de sa victoire, prit Vibourg, toute la Carelie, inonda la Finlande de troupes, mit le siége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguste* à remonter sur le trône. Le Roi de Dannemarc oubliant le traité de Travendal, comme *Auguste* celui d'Altrenstad, songea dès-lors à se rendre maître des duchés de Holstein et de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Le Roi de Prusse avoit d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Meckelnbourg voyoit avec dépit que la Suéde possedât encore Wismar, la plus

belle ville du duché: ce Prince devoit épouser une nièce de l'Empereur Moscovite; et le Czar ne demandoit qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne. *George*, Electeur de Hanover, cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*.

Cependant les Généraux du Czar s'emparèrent du reste de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même tems le Roi de Dannemarc vint avec toute sa flotte faire une descente en Suéde: il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du Comte de *Reventlau*. La Suéde commençoit à être épuisée de troupes réglées. Le Général *Steinbock* se mit par ordre de la régence à la tête de huit-mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze-mille des nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageoient toute la côte d'Helsimbourg, et qui étendoient déja leurs contributions fort avant dans les terres. On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du Roi de Dannemarc, dont il ne resta que dix hommes. Les Danois quittèrent la Suéde avec précipitation, et ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous. Ils mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances. Le Grand-Visir *Couprougli*, qui s'opposoit toujours à ses desseins, fut déposé, et le Grand-Seigneur fit venir d'Alep *Baltagi Mehemet*, Pacha de Syrie, qui avoit déja été Grand-Visir avant

avant *Couprougli*. Le premier ordre que le Sultan lui donna, fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cents mille hommes. Cette armée s'étant assemblée, le Grand-Visir marcha vers le Danube, et de là vers la Bessarabie.

Le Czar fit la même faute avec les Turcs, que le Roi de Suéde avoit commise avec lui; il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou, et ayant ordonné qu'on changeât le siége de Riga en blocus, il assembla sur les frontières de Pologne quatre vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie et la Valachie. Dès que le Grand-Visir eut appris que *Pierre* marchoit de ce côté, il quitta aussi-tôt son camp; et suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux. Il enferme les Russes, et forme devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le Czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble, que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, et quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrêmité, il dit publiquement: „Me voilà du moins aussi mal „que mon frère *Charles* l'étoit à Pultava. Le Comte *Poniatowsky*, infatigable Agent du Roi de Suéde, étoit dans l'armée du Grand-Visir avec quelques Polonois et quelques Suédois, qui tous croyoient la perte du Czar inévitable. *Poniatowsky* le manda au Roi de Suéde, qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruïneuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tout retranchement que des chevaux de frise et des chariots: quelques troupes de Janissaires et de Saphis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée; mais ils

attaquèrent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur Prince et le désespoir leur donnoient. Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain *Poniatowsky* conseilla au Grand-Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar appella le Général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, sans balancer et sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil. Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéroient. Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, et agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, et qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers Généraux ordonnoient déja la marche, et tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes; chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchoit sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armé étoit trop remplie, poussoient des cris qui énervoient encore les courages: tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. C'est dans cette occasion, que *Cathérine* sauva le Czar et toute l'armée, comme j'ai déja dit plus haut, page 294.

Le Visir, corrumpu par les présens de *Cathérine*, crut faire assez pour le Grand Seigneur son maître, de conclurre une paix avantageuse. Il exigea entre autres, que les Moscovites rendissent Asoph, qu'ils brûlassent les galères qui étoient dans ce port, que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par

an,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0368
DFG

an, tribut odieux imposé depuis long-tems, mais dont le Czar avoit affranchi son pays.

Enfin le traité alloit être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suéde. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du Visir, fut qu'on insérat un article, par lequel le Moscovite s'engageoit à ne point troubler le retour de *Charles XII.* A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son artillerie, ses drapeaux, et son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité.

Dans le tems que le Czar, échappé de ce mauvais pas, se retiroit tambour battant et enseignes déployées, arrive le Roi de Suéde, impatient de combattre, et de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le tems que les Russes commençoient à faire paisiblement leur retraite; il falloit pour pénétrer au camp des Turcs aller passer le Pruth sur un pont à trois lieues de-là. *Charles XII*, qui ne faisoit rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage au hazard de se noyer, et traversa le camp Moscovite au hazard d'être pris: il parvint à l'armée Turque, et descendit à la tente du Comte *Poniatowsky*, qui s'avança tristement vers lui, et lui apprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais. Le Roi outré de colère va droit à la tente du Grand-Visir; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclurre. J'ai droit, dit le Grand-Visir d'un air calme, de faire la guerre et la paix. Mais, ajoute le Roi, n'avois-tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le Visir, de donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent notre miséricorde, etc. *Charles* se jetta sur un sopha, et regardant le Visir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le désespoir dans le coeur.

Charles trouva à son retour son petit camp de Bender, et tout le logement inondé des eaux du Niester; il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza. Il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs. Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*. Tandis que le Roi bâtissoit ainsi, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoyé le Résident de l'Empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le Roi de Suéde par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet Envoyé avoit rapporté en trois semaines de tems une promesse de la régence Impériale, de rendre à Charles *XII* les honneurs qui lui étoient dûs, et de le conduire en toute sûreté en Poméranie. Le Grand-Visir envoya aussi-tôt trois Pachas au Roi de Suéde, pour lui signifier qu'il falloit quitter les terres de l'empire Turc. Le Roi, qui savoit l'ordre dont ils étoient chargés, leur fit d'abord dire, que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur, et lui manquer de respect, il les feroit pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique, qui portoit la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respecteux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre; son Chancelier *Müllern*, qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le Grand-Visir ne se rebuta pas: il ordonna à *Ismael* Pacha, nouveau Serasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce Serasquier étoit d'un tempérament doux et d'un esprit conciliant, qui lui avoit attiré la bienveillance de *Charles*, et l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partiroit que quand *Achmet* lui auroit accor-

accordé deux choses, la punition de son Grand-Visir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne. *Baltagi Mehemet* sentoit bien que *Charles* restoit en Turquie pour le perdre; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus, il lui retrancha la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azile. Celle du Roi de Suéde étoit immense, consistant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la splendeur et dans l'abondance.

Dès que le Roi sut que le Visir avoit osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son maître-d'hôtel, et lui dit: Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de *Charles XII* étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit; cependant on n'avoit ni provisions, ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des Officiers, des domestiques, et des Janissaires, devenus riches par les profusions du Roi. Le Roi avec sa fierté ordinaire, et sans inquiétude du lendemain, subsistoit de ces dons, qui n'auroient pas suffi long-tems. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer secrettement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européens. Tous refusèrent d'en prêter à un Roi qui sembloit s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand Anglois, nommé *Couk*, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le Roi de Suéde venoit à mourir. On aporta cet argent au petit camp du Roi, dans le tems qu'on commençoit à manquer de tout, et à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle *Poniatowsky* écrivit du camp même du Grand-Visir, une rélation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit *Baltagi Mehemet* de lacheté et de perfidie. Un vieux Janissaire, indigné de la

la foiblesse du Visir, et de plus gagné par les présens de *Poniatowsky*, se chargea de cette rélation; et ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au Sultan. *Poniatowsky* partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand-Visir. Les circonstances étoient favorables: le Czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses: les clefs d'Azoph ne venoient point. Le Grand-Visir, qui en étoit responsable, fut relegué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après.

A ce Grand-Visir succéda *Jussuf*, qui confirma avec les Ministres du Czar la paix du Pruth; ce qui mortifia fort le Roi de Suéde. Le divan résolut de le renvoyer, avec une escorte de sept à huit mille hommes; non plus comme un Roi qu'on vouloit secourir; mais comme un hôte dont on vouloit se défaire. Sultan *Achmet* le lui écrivit en des termes assez doux. *Charles* lui répondit, qu'il seroit toute sa vie reconnoissant des faveurs dont Sa Hauteſse l'avoit comblé; mais qu'il croyoit le Sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du Czar.

Achmet étoit si peu informé de ce qui se passoit en Pologne, qu'il y envoya un Aga, pour voir s'il étoit vrai que les armées du Czar y fussent encore. Cet Aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au Sultan même. *Achmet* en étoit si irrité, qu'il fit mettre aussi-tôt aux sept tours les Ambassadeurs Moscovites, déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux cents mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, et vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théatre de la guerre. Mais à peine l'armée fut-elle assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Les plénipotentiaires et otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le

Czar

Czar retireroit ses troupes de la Pologne. Le Grand-Visir, qui savoit bien que le Czar n'exécuteroit pas ce traité, ne laissa pas de le signer; et le Sultan content d'avoir en apparence imposé des loix aux Russes, resta encore à Andrinople.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on feroit partir le Roi de Suéde. Le Sultan ne vouloit point commettre son honneur et celui de l'empire Ottoman, en exposant le Roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partiroit, mais que les Ambassadeurs de Pologne et de Moscovie répondroient de la sûreté de sa personne: ces Ambassadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres, que ni le Czar, ni le Roi *Auguste*, ne troubleroient son passage; et que *Charles* de son côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de *Charles*, *Ismael*, Serasquier de Bender, se transporta à Varnitza, où le Roi étoit campé, et vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à différer, et qu'il falloit partir. *Charles* ne répondit autre chose sinon, que le Grand-Seigneur lui avoit promis une armée et non une escorte; et que des Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le Général *Flemming*, Ministre et favori du Roi *Auguste*, entretenoit une correspondance secrette avec le Kam de Tartarie et le Serasquier de Bender. Précisément dans ce tems, le Roi de Suéde fit arrêter, sur les frontières de la Valachie, un courier que *Flemming* envoyoit au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent aportées: on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Dresde. Les instances réitérées qu'on lui fit de partir, changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir et le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé. Il pouvoit se tromper dans l'idée qu'il avoit que le Roi *Auguste* avoit marchandé sa personne avec les Tartares; mais

mais il se trompoit encore davantage en comptant sur le secours de la cour Ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du tems. Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvoit partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes. Le Pacha lui demanda ce qu'il vouloit; le Roi répondit au hazard, mille bourses, qui font quinze cents mille francs en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la porte: le Sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandoit, en accorda douze cents.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du Grand-Seigneur, se détermina à ne point partir du tout. Quand les douze cents bourses furent arrivées, le Roi demanda au Pacha encore mille bourses. *Ismaël* alla apprendre cette nouvelle au Kam des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le Pacha, de ne point souffrir que les douze cents bourses fussent données avant le départ du Roi, et ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendoit aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier; ils protestèrent qu'ils n'avoient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai; et ils supplièrent Sa Hautesse, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam et le Pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à *Funk*, alors son Envoyé auprès du Grand-Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, et de demander encore mille bourses. Il ne faisoit cette proposition que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. *Funk* fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire. On y résolut de faire partir le Roi par force. Le Pacha de Bender reçut cet ordre chez le Kam des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza demander, si le Roi vouloit partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles

Charles XII menacé n'étoit pas maître de sa colère. „Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, et sors de „ma présence.“ Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop. Le jour même il retrancha les vivres au Roi, et lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonois et aux Cosaques, qui étoient à Varnitza, que s'ils vouloient avoir des vivres, il falloit quitter le camp du Roi de Suéde, et venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, et laissèrent le Roi réduit aux Officiers de sa maison, et à trois-cents soldats Suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs. Il n'y avoit plus de provisions dans le camp que les Turcs et les Tartares investirent de tous côtés. Le Roi, sans s'étonner, fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents Suédois: il y travailla lui-même; son Chancelier, son Trésorier, ses Secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidoient à l'ouvrage.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le Roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde.

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de *Charles XII* paroissoit inévitable. L'ordre du Sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le Pacha engagea le Kam à souffrir qu'on envoyat dans le moment un exprès à Andrinople, où étoit alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hautesse. *Charles* ayant appris cette resolution, demanda des vivres. Les Turcs eurent aussi-tôt ordre de laisser passer des provisions dans le camp du Roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. L'ordre du Grand-Seigneur étoit venu, de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feroient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du Roi. *Charles* préparé à l'assaut, se flattoit en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir, avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son

poste:

poste: son Chancelier, le Sécrétaire et les Clercs, devoient defendre la maison de la chancellerie; le Baron *Fief*, à la tête des Officiers de la bouche, étoit à un autre poste: les palfreniers, les cuisiniers avoient un autre endroit à garder, car avec lui tout étoit soldat; il couroit à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des Officiers, et assurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattroient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venoient attaquer le petit rétranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les clairons sonnoient, et les cris se faisoient entendre de tous côtés. Le Roi prend aussi-tôt le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des Janissaires, qui presque tous avoient reçu de l'argent de lui. „Eh quoi! mes amis, leur dit-il, venez-„vous massacrer trois cents Suédois sans défense? Vous, „braves Janissaires, qui avez pardonné à cent mille „Russes: avez-vous oublié les bienfaits que vous avez „reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce Roi de „Suéde que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de „libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, „et les ordres du Sultan ne sont pas si sévères qu'on „vous le fait croire.“ Ces paroles firent un étonnant effet. Les Janissaires jurèrent sur leurs barbes, qu'ils n'attaqueroient point le Roi, et qu'ils lui donneroient les trois jours qu'il demandoit. En vain on donna le signal de l'assaut: les Janissaires loin d'obéir, menacèrent de se jetter sur leurs chefs, si l'on n'accordoit pas trois jours au Roi de Suéde: ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, craint que les ordres du Sultan étoient supposés. A cette sédition inopinée le Pacha n'eut à opposer que la patience. Il feignit d'être content de la généreuse résolution des Janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, vouloit donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le Pacha, qui ne prétendoit pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il seroit puni peut-être

de

de la désobeissance de ses Janissaires, persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les Officiers des Janissaires et les plus vieux soldats: il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du Sultan. Soixante des plus vieux, qui avoient des barbes blanches vénérables, et qui avoient reçu mille présens des mains du Roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le suplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes. Le Pacha le permit; il n'y avoit point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des Janissaires quand ils ne vont point au combat. Ils s'adressèrent au Baron de *Grothusen* et au Chancelier *Müllern*; ils leur dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fidèles gardes au Roi; et que s'il vouloit, ils le conduiroient à Andrinople, où il pourroit parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition, le Roi lisoit des lettres, qui arrivoient de Constantinople. Elles étoient du Comte *Poniatowsky*. Il mandoit au Roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa personne, en cas de resistance, n'étoient que trop réels: qu'il prenoit la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voie des négociations, etc. Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires, ni les lettres de *Poniatowsky*, ne purent donner seulement au Roi l'idée qu'il pouvoit fléchir sans déshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier: il renvoya ces Janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire, que s'ils ne se retiroient, il leur feroit couper la barbe; ce qui est dans l'orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: Ah la tête de fer! puisqu'il veut périr, qu'il perisse. Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, et apprendre à leurs

camarades l'étrange réception qu'on leur avoit faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent. L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchemens: les Tartares les attendoient déja, et les canons commençoient à tirer. Les Janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée; les trois cents soldats furent envelopés et faits prisonniers sans résistance. Le Roi étoit alors à cheval entre sa maison et son camp avec trois Généraux: voyant que tous ses soldats s'étoient laissés prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois Officiers: Allons défendre la maison. Aussi-tôt il galope avec eux vers cette maison, où il avoit mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on avoit pû. Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de Janissaires; déja même près de deux cents Tartares étoient entrés par une fenêtre, et s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du Roi s'étoient retirés. Cette salle étoit près de la porte par où le Roi vouloit entrer avec sa petite troupe; il s'étoit jetté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avoit fait autant. Les Janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étoient animés par la promesse qu'avoit fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessoit, et il tuoit tous ceux qui s'approchoient de sa personne. Un Janissaire, qu'il avoit blessé, lui apuya son mousqueton sur le visage: si le bras du Turc n'avoit fait un mouvement causé par la foule, qui alloit et qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au Général *Hord*. Le Roi enfonça son épée dans l'estomac du Janissaire; en même tems ses domestiques, qui étoient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte: le Roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade

avec

avec tout ce qu'on peut trouver. Les Janissaires et les Tartares pilloient le reste de la maison, et remplissoient les appartemens. Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il, et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnoit dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pilloient. Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusques dans les caves: le Roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent, ou blessent ceux qui ne fuient point; et en un quart d'heure nettoyent la maison d'ennemis. Le Roi aperçut deux Janissaires, qui se cachoient sous son lit; il en tua un d'un coup d'épée, l'autre lui demanda pardon. Je te donne la vie, dit le Roi au Turc, à condition que tu iras faire au Pacha un fidèle récit de ce que tu as vû. Le Turc promit aisément ce qu'on voulut; et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent les fenêtres, à travers lesquelles ils tiroient sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure. Cependant le canon tiroit contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisoit que des trous et ne renversoit rien.

Le Kam des Tartares et le Pacha qui vouloient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mêches allumées; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le Roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois il le jette à l'endroit où le feu

étoit le plus violent. Il se trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie. L'embrasement redoubla avec plus de rage: l'apartement du Roi étoit consumé; la grande salle où les Suédois se tenoient, étoit remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des appartemens voisins; la moitié du toit étoit abimée dans la maison même, l'autre tomboit en dehors en éclatant dans les flammes. Un garde osa dans cette extrêmité crier qu'il falloit se rendre. Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre garde s'avisa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas, avoit un toit de pierre, et étoit à l'épreuve du feu; qu'il falloit faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. Voilà un vrai Suédois, s'écria le Roi: il embrassa ce garde, et le créa Colonel sur le champ. Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs, qui cependant entouroient cette maison toute embrasée, voyoient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortoient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le Roi et les siens fondre sur eux en desespérés. *Charles* et ses principaux Officiers étoient armés d'épées et de pistolets: chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'oeil jettant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le Roi qui étoit en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba: vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du Pacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si

si terrible avoient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'oeil de colère. Il regardoit les Janissaires en souriant. Ses Officiers furent pris au même tems, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares.

Le Pacha de Bender attendoit *Charles* gravement dans sa tente. Il le reçut avec un profond respect, et le fit reconduire à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étoient ou tués ou pris: tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées; on voyoit sur les chemins les Officiers Suédois presque nuds, enchainés deux à deux, et suivants à pied des Janissaires.

Ismael Pacha ayant conduit *Charles XII* dans son serrail de Bender, lui céda son appartement, et le fit servir en Roi, non sans prendre la précaution de mettre des Janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jetta tout botté sur un sopha, et dormit profondément. Le lendemain on le conduisit prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople: son Trésorier *Grothusen* étoit avec lui: le Chancelier *Müllern*, et quelques Officiers suivoient dans un autre char.

Comme on conduisoit ainsi prisonnier ce Roi, qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'états, le Roi *Stanislas* avoit été arrêté sur les terres des Turcs, et on l'amenoit prisonnier à Bender, dans le tems même qu'on transferoit *Charles*. *Stanislas* n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait Roi, se trouvant sans argent, et par conséquent sans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Poméranie; et ne pouvant plus conserver son royaume, il avoit défendu, autant qu'il l'avoit pû, les états de son bienfaiteur. Il avoit même passé en Suéde, pour précipiter les secours dont on avoit besoin dans la Poméranie et dans la Livonie; il avoit fait tout ce qu'on devoit attendre de l'ami de *Charles*. En ce tems, le premier Roi de Prusse, Prince très-sage,

s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec *Auguste* et la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, et de faire entrer *Charles* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devoient en être le fruit, la paix du nord, le retour de *Charles* dans ses états, et une barrière opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, étoit l'abdication de *Stanislas*. Non seulement *Stanislas* l'accepta; mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevoit la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, et l'intérêt de *Charles*, à qui il devoit tout et qu'il aimoit, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il exposa au Roi de Suéde l'état des affaires, les malheurs et le remède: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, et honorable par les motifs: il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suéde à ceux d'un ami malheureux, qui s'immoloit au bien public sans répugnance. *Charles* reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colère au courier: Si mon ami ne veut pas être Roi, je saurai bien en faire un autre. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise, qu'il commandoit en Poméranie, partit avec deux de ses amis, et arrive après bien des périls en Moldavie, où on l'arrête, et le conduit à Bender.

Cependant on avoit conduit *Charles XII* dans le petit château de Demirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince: on le transporta de son chariot au chateau sur un sopha; mais *Charles*, pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête. Quelques jours après on l'amena à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna des provisions pour lui et pour sa suite: on lui accorda seulement vingt cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas.

Le

Le nouveau Grand-Visir projetta de faire la guerre aux Moscovites; dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeuroit le Roi de Suéde. Il invita ce Prince à l'y venir trouver, avec le nouveau Kam des Tartares et l'Ambassadeur de France. Le Roi, d'autant plus altier qu'il étoit malheureux, regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osat l'envoyer chercher: il ordonna à son Chancelier *Müllern* d'y aller à sa place; et de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, et ne le forçassent à commettre sa dignité, ce Prince, extrême en tout, se mit au lit, et résolut de n'en pas sortir tant qu'il seroit à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade.

Pendant ce tems le nouveau Grand-Visir fut étranglé, et les intérêts de celui qui le remplaçoit n'accordoient point avec ceux du Roi de Suéde, qui vit bien qu'il n'avoit plus de secours à espérer de la Porte Ottomane.

Tandis que *Charles* passoit sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suéde, et que le Czar et le Roi de Dannemarc attaquoient son royaume de tous côtés. Il fit signifier au Grand-Visir qu'il souhaitoit partir et s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. *Desalleurs*, Ambassadeur de France, qui s'étoit chargé des affaires de la Suéde, fit la demande de sa part. „Hé bien, dit le Visir au Comte *Desalleurs*, „n'avois-je pas bien dit, que l'année ne se passeroit pas „sans que le Roi de Suéde demandât à partir? Dites-lui „qu'il est à son choix de s'en aller, ou de demeurer; „mais qu'il se détermine bien, et qu'il fixe le jour de „son départ, afin qu'il ne nous jette pas une seconde „fois dans l'embarras de Bender.

Le premier Octobre 1714, le Roi de Suéde se mit en route pour quitter la Turquie, où il avoit demeuré plus de cinq ans. Un Pacha avec six de ses gens, le vinrent prendre: il lui présenta de la part du Grand-

Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes, dont les étriers étoient d'argent massif. Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, et trois cents chevaux, formoient le convoi. Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisoient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse genoit l'impatience du Roi. Il se levoit dans la route à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il ordonnoit la marche: la gravité Turque étoit dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le Roi prenoit plaisir à leur embarras, et disoit qu'il se vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnoit les frontières des Turcs, *Stanislas* en sortoit par un autre chemin, et alloit se retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts.

Charles étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages où les Maréchaux des logis avoient par avance marqué sa route, faisoient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même, avoient fait tant de bruit en Europe. Mais *Charles* n'avoit nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avoit résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune. Quand il fut à Targowits sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte Turque, il assembla sa suite dans une grange; et il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se trouver le plus tôt qu'ils pourroient à Stralsund, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étoient. Il ne prit avec lui que deux Officiers, *Rosen* et *During*, et quitta toute sa suite gaïement, la laissant dans l'étonnement, dans

la

la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portoit toujours ses cheveux: mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris et un manteau bleu: prit le nom d'un Officier Allemand, et courut la poste à cheval avec ces deux compagnons de voyage. *Rosen* n'en pouvant plus de fatigues, se vit contraint de rester en arrière.

Charles évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets: prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, et le Meckelnbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans rélâche, le jeune *During*, qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives comme le Roi de Suéde, s'évanouit en descendant de cheval. Le Roi, qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent? *During* ayant répondu qu'il avoit environ mille écus en or: Donne m'en la moitié, dit le Roi; je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'achéverai la route tout seul. *During* le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce tems il seroit en état de remonter à cheval et de suivre Sa Majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il alloit courir. Le Roi inéxorable se fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la résolution du Roi, s'avisa d'un stratagême innocent: il tira à part le maître de la poste, et lui montrant le Roi de Suéde: Cet homme, lui dit-il, est mon cousin; nous voyageons ensemble pour la même affaire; il voit que je suis malade, et ne veut pas seulement m'attendre trois heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, et cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste. Il mit en même tems deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au Roi un cheval rétif et boiteux: ce Monarque partit seul à dix heures du soir dans cet

équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot trainé par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suéde, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en alloit de son pied gagner la poste prochaine. Il fut forcé de se mettre sur le chariot de *During;* il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit. Le Roi cria à la sentinelle, qu'il étoit un courier dépêché de Turquie par le Roi de Suéde, qu'il falloit qu'on le fit parler dans le moment au Général *Ducker* Gouverneur de la place. Un sergent alla réveiller le Gouverneur, qui s'imagina que c'étoit peut-être un des Généraux du Roi de Suéde: on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courier dans sa chambre. *Ducker*, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du Roi de Suéde; le Roi le prenant par le bras: Eh quoi! dit-il, *Ducker*, mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié? Le Général reconnut le Roi: il ne pouvoit croire ses yeux; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville: tout le monde se leva: les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent des habitans, qui se demandoient les uns aux autres: Est-il vrai que le Roi est ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres: le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit: il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché: il fallut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habits: on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quel-

quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes, et visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au milieu de ces préparatifs il donna la soeur qui lui restoit, *Ulrique Eléonore*, en mariage au Prince *Fréderic de Hesse-Cassel.* La Reine Douairière, grand' mère de *Charles XII* et de la Princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4 Avril 1715, dans le palais de Stockholm, et mourut peu de tems après. *Charles* n'y étoit pas présent, il resta à Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les Rois de Dannemarc et de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère Généralissime de ses armées en Suéde. Ce Prince avoit servi les états-généraux dans les guerres contre la France: il étoit regardé comme un bon Général; qualité, qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une soeur de *Charles XII.*

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715, les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, et celles de Dannemarc, investirent la forte ville de Wismar: les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-six-mille, assiégerent Stralsund. Les Rois de Dannemarc et de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar étoit alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, et cent cinquante de transport, sur lesquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suéde d'une descente; tantôt il avançoit jusqu'à la côte de Helsimbourg; tantôt il se présentoit à la hauteur de Stockholm. Toute la Suéde étoit en armes sur les côtes, et n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même-tems ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédoient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie; mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place. *Charles*

voyoit

voyoit bien que, si les ennemis en étoient les maîtres, il se trouveroit assiégé par terre et par mer, et que selon toutes les apparences, il seroit réduit ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avoit si long-tems méprisés, et auxquels il avoit imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avoit pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante; il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes. Il s'y rendit, pour se mettre à leur tête. Ses ennemis faisoient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très-difficile; enfin ayant fait construire des barques, le Prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen avec douze mille hommes. Les deux mille Suédois étoient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé; le Roi, à leur tête, marche au milieu de la nuit dans un silence profond, et arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disoient les uns aux autres: Arrachez les chevaux de frise. Ces paroles furent entendues des sentinelles: l'allarme est donné aussi-tôt dans le camp: les ennemis se mettent sous les armes: L'obscurité de la nuit sembloit favorable à *Charles:* il se jette dans le fossé qui le sépare de l'ennemi, accompagné des plus hardis, et suivi en un instant de tout le reste. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois et les Prussiens; mais le nombre étoit trop inégal: les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, et repassèrent le fossé. Le Prince d'*Anhalt* les poursuivit alors dans la plaine; il ne savoit pas que dans ce moment c'étoit *Charles* lui-même qui fuyoit devant lui. Le Roi rallia sa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. *Grothusen*, le favori du Roi, et le Général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier, qui respiroit encore. *During*, qui l'avoit accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux. Au

milieu

milieu de cette mêlée un Lieutenant Danois reconnut *Charles*, et lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux: Rendez-vous, Sire, lui dit il, ou je vous tue. *Charles* avoit à sa ceinture un pistolet, et le tira de la main gauche sur cet Officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du Roi *Charles*, qu'avoit prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mammelle gauche: Le Roi étoit à pied, et près d'être tué ou pris. Le Comte *Poniatowsky* combattoit dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avoit sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat, et le remit à cheval. Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île où il y avoit un fort dont ils étoient encore maîtres. De-là le Roi repassa à Stralsund; obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Cependant Stralsund étoit battu en brèche: les bombes pleuvoient sur les maisons: la moitié de la ville étoit en cendres; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobrieté et le courage les étonnoient, étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans les sorties; ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictoit des lettres pour la Suède à un Secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du Secrétaire. Qu'y a-t-il donc? lui dit le Roi d'un air tranquille; pourquoi n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots: Eh! Sire, la bombe! Eh bien! reprit le Roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? continuez.

Les Officiers principaux conjurèrent *Charles* de ne plus rester dans une place qu'il n'étoit plus question

question de défendre; mais la retraite étoit devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique étoit couverte de vaisseaux Moscovites et Danois. On n'avoit dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls qui rendoient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer étoit couverte dans le port: ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir *Charles* de Stralsund, et de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent et ne purent l'aborder: il courut un danger encore plus grand en passant à la vûe de l'île de Rugen, où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le Roi: les matelots faisoient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles*, un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisoient dans la mer Baltique: dès le lendemain Stralsund se rendit; la garnison fut faite prisonnière de guerre, et *Charles* aborda à Isted en Scanie: de-là il se rendit à Carelskroon, où il s'arrêta l'hiver, et le printems il se rendit en Norwége avec son beau-frère le Prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes. La Province n'étoit gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le Roi et le Prince de Hesse passèrent au fil de l'épée. *Charles* avança jusqu'à Christiania, capitale de ce royaume. Cependant une armée et une flotte Danoise approchoient pour défendre la Norwége. *Charles* qui manquoit de vivres se retira en Suéde.

Au mois d'Octobre 1718, *Charles* partit une seconde fois pour la conquête de la Norwège. A l'embouchure du fleuve Tistendall, est situé Frederickshall, place forte et importante qu'on regardoit comme la clef du royaume. *Charles* en forma le siége au mois de Décembre. Le soldat transi de froid, pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'étoit ouvrir

là

la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvoient se rebuter en voyant à leur tête un Roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'étoit fortifiée au point, qu'il dormoit en plein champ en Norwège au coeur de l'hiver sur de la paille, ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes; et les autres presque gelés, voyant leur Roi qui souffroit comme eux, n'osoient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'étoit étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de tems il pourroit supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le Prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abbattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeune l'incommodât.

Le 11 Décembre il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. Mr. *Megret*, ingénieur François, qui conduisoit le siége, l'assura que la place seroit prise dans huit jours: Nous verrons, dit le Roi, et continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisoit un angle avec la parallèle; il se mit à genoux, et appuyant ses coudes sur le parapet, il resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles. Il étoit exposé à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit; il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux François; l'un étoit Mr. *Siquier* son Aide de camp; l'autre étoit l'Ingénieur *Megret*. Le canon tiroit sur eux à car-

à cartouche; mais le Roi qui se découvroit davantage étoit le plus exposé. A quelques pas derrière étoit le Comte *Swerin*, qui commandoit la tranchée. *Siquier* et *Megret* virent dans ce moment le Roi de Suéde qui tomboit sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'approchèrent; il étoit déja mort. Une balle pesant une demi-livre l'avoit atteint à la temple droite, et avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts; l'oeil gauche étoit enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avoit été celui de sa mort; cependant il avoit eu la force en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, et étoit encore dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose sinon: Voilà la pièce finie, allons souper. *Siquier* court sur le champ avertir le Comte *Swerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connoissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le Prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris: *Siquier* mit sa perruque et son chapeau sur la tête du Roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du Capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyoient passer leur Roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Ainsi périt à l'âge de trente six ans et demi *Charles XII*, Roi de Suéde, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel. Il avoit la taille haute et déliée, le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds, l'air noble et gracieux, le tempérament robuste. Il parloit peu, mais avec justesse. Il avoit des manières affables et prévenantes, une humeur agréable et enjouée, estimant le mérite et récompensant la valeur jusques dans ses ennemis; égal dans la prospérité et dans les disgraces, toujours intrépide, entreprenant et magnanime. Avec tant de belles qualités ce fut un Prince, plus digne d'être admiré, qu'imité. Ses longues guerres épuisèrent ses états, et mirent la Suéde dans une malheureuse situation.

Après

Après la mort du Roi, on leva le siége de Frederickshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur Prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis. Les états élurent pour leur Reine la Princesse soeur de *Charles XII*, qui céda la couronne à son mari.

Mythologie.

Les anciens Egyptiens, Grecs et Romains, avoient un grand nombre de Dieux et de Demi-Dieux, de Déesses et de Héros qu'ils adoroient. On en fait monter le nombre jusqu'à trente mille. Ils n'étoient que des fictions des poëtes et des esprits superstitieux. Ils avoient mis au rang de leurs Dieux non-seulement des hommes qui s'étoient distingués par quelque action, ou par quelque avanture singulière, quoique d'ailleurs chargés de vices; mais aussi des animaux, surtout les Egyptiens, des choses inanimées, le soleil, le feu, la lune, les étoiles, les fleuves; de certaines vertus, et un plus grand nombre de vices. Quand on considère bien cette multitude mal assortie de Dieux, dont l'autorité et le culte étoient accompagnés de tant de contradictions, on ne peut guère s'empêcher d'être saisi d'une secrette compassion et d'étonnement, de voir de quel égarement l'esprit de l'homme est capable lorsqu'il est abandonné à lui-même, et qu'il n'a point de guide sûr pour le conduire.

Il est très-nécessaire d'avoir quelque teinture de la mythologie pour l'intelligence des poëtes, des tableaux, des statues, etc. qui y font allusion.

Saturne étoit le Dieu du tems, et *Cybele* *), sa femme, la Déesse de la Terre. *Jupiter*, leur fils, étoit le Dieu du Ciel. *Neptune* étoit le Dieu des mers, *Pluton* le

*) On l'appelle autrement *Rhée*, *la bonne Déesse*, *la Mère des Dieux*, *Vesta*, *ou la Déesse du feu*, *etc.* Plusieurs auteurs croient qu'il y a deux *Vesta*, l'une femme du

le Dieu des enfers, et *Vulcain* celui du feu. *Mercure* étoit le messager des Dieux, et le Dieu de l'éloquence, des marchands et des voleurs. *Apollon* étoit le Dieu de la médecine et des beaux arts, *Mars* le Dieu de la guerre, et *Bacchus* celui du vin. La Déesse de l'air, des royaumes et de la parure s'appelloit *Junon*, et celle de la guerre *Bellone*. *Diane* étoit la Déesse de la chasse, *Cérès* la Déesse de l'agriculture, *Flore* la Déesse des fleurs, *Vénus* la Déesse de l'amour, *Thémis* la Déesse de la justice, et *Minerve* celle de la sagesse, des combats, des arts et des sciences.

Saturne, fils du Ciel et de la Terre, est représenté avec une longue barbe et une faux à la main, ou avec un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournoit d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel et la révolution des tems: on le voit aussi quelquefois avec un sablier, pour exprimer la rapidité de cette même révolution. Les poëtes ont feint que *Saturne* dévoroit ses enfans, et même les pierres, parcequ'il n'est rien que le tems ne dévore à la fin. — *Saturne* ayant été détroné par son fils *Jupiter*, il se sauva en Italie, où le Roi *Janus* le reçut fort amicalement, et partagea son trône avec lui. Ce fut là qu'il enseigna des arts utiles aux hommes; et le tems de son règne fut si heureux, qu'on l'appella l'âge d'or.

Les *Saturnales* étoient des fêtes en l'honneur de *Saturne*, qui se célébroient à Rome avec un grand appareil au mois de Décembre. Il étoit défendu de traiter d'aucune affaire pendant cette fête, et d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine. Toutes les distinctions de rang cessoient alors, jusques-là que les maîtres

---

Ciel, et l'autre femme de *Saturne*. Si l'on regarde *Cybelle* comme Déesse du feu, on l'appelle Vesta. Il n'appartenoit qu'à des vierges de célébrer ses mystères, et leur unique soin étoit de ne jamais laisser éteindre le feu dans ses temples. Quand elles le laissoient éteindre, ou quand elles manquoient à leur voeu de virginité, elles étoient condamnées à être enterrées toutes vives. On les appelloit *Vestales*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0394
DFG

maîtres servoient les valets, et que les esclaves pouvoient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils vouloient, et même railler leurs défauts en leur présence.

Cybelle, fille du *Ciel* et de la *Terre*, est représentée tenant un disque, portant une tour sur sa tête, une clef à la main, avec un vêtement parsemé de fleurs, toujours entourée de bêtes, et quelquefois sur un char trainé par quatre lions.

Jupiter est représenté avec un sceptre, la foudre à la main, et un aigle à ses côtés. S'étant emparé du trône de son père, et se voyant maître du ciel et de la terre, il épousa *Junon* sa soeur, et partagea la succession de son père avec ses deux frères. Il se réserva le ciel, et donna l'empire des eaux à *Neptune*, et celui des enfers à *Pluton*, lesquels, avec *Junon* etc. voulurent bientôt après se soustraire à sa domination; mais il les défit et les contraignit de se sauver en Egypte, où ils prirent diverses formes. Il les poursuivit sous la figure d'un bélier, et fit enfin la paix avec eux. Lorsqu'il se croyoit tranquille, les géans, enfans de *Titan*, (qui avoit cédé son droit d'aînesse à *Saturne*), voulant rentrer dans leurs droits, entassèrent plusieurs montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel, et pour l'en chasser. *Jupiter*, qui s'étoit rendu maître du tonnerre, les foudroya, et les écrasa sous ces mêmes montagnes. Après cette victoire, il ne songea plus qu'à s'abandonner à ses plaisirs, et eut une infinité de concubines. Il se métamorphosoit de toutes manières pour les tromper, tantôt en satyre, tantôt en taureau, tantôt en aigle, etc. Il métamorphosa *Jo*, fille du Roi d'*Inachus* en vache, pour la soustraire à la vigilance de *Junon*; mais cette Déesse la lui demanda, et la donna à garder à *Argus*, qui avoit cent yeux, dont cinquante étoient toujours ouverts, quand les cinquante autres dormoient. *Mercure* endormit tout-à-fait cet *Argus* au son de sa flute, et le tua par orde de *Jupiter* *). *Junon*

*) *Argus* étant mort, *Junon* le métamorphosa en paon, et prit cet oiseau sous sa protection.

envoya un taon qui piquoit continuellement la pauvre *Jo*, ce qui la fit errer par-tout. On dit qu'en passant auprès de son père, elle écrivit son nom sur le sable avec son pied, et qu'elle se fit reconnoître; mais dans le moment qu'*Inachus* alloit se saisir d'elle, le taon la piqua si vivement, qu'elle se jetta dans la mer: elle passa à la nage toute la méditerranée, et arriva en Egypte, où *Jupiter* lui rendit sa premiere forme, et eut d'elle *Epaphus*. Les Egyptiens lui dressèrent des autels, et lui faisoient des sacrifices sous le nom d'*Isis*. *Jupiter* lui donna l'immortalité et lui fit épouser *Osiris* son fils qu'il avoit eu de *Niobé*: On represente *Jo* portant sur sa tête, ou de grands feuillages bizarrement assemblés, ou une cruche, ou des tours, ou un globe, etc. Assez souvent on la trouve dans les anciens monumens avec un enfant, à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, elle est toute couverte de mamelles, etc. On la confond souvent avec *Cybelle*.

Neptune est ordinairement représenté sur un char en forme de coquille, trainé par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

Pluton se peint avec un visage sombre et sévère, et il tient à la main une espèce de fourche. On le représente aussi avec une couronne d'ébene sur la tête, des clefs dans sa main, et sur un char trainé par des chevaux noirs. Ne pouvant trouver de femme, il enleva *Proserpine*, fille de *Jupiter*, lorsqu'elle cueilloit des fleurs dans les campagnes de la Sicile. *Cérès*, sa mère, alla la chercher par-tout le monde: elle descendit aux enfers et l'y trouva: mais comme elle s'étoit déja fort attachée à *Pluton*, elle n'en voulut pas sortir. On la représente ordinairement à côté de *Pluton*.

Vulcain, fils de *Jupiter* et de *Junon*, étoit extrêmement laid et mal fait aussi-tôt qu'il fut né. *Jupiter* lui donna un coup de pied, et le jetta du haut en bas du ciel. *Vulcain* se cassa la jambe en tombant; ce qui le rendit boiteux. Il fournissoit des foudres à *Jupiter*, et tenoit ses forges dans les îles de Lypare et

au

au fond du mont Etna. Les Cyclopes, ses forgerons, qui n'avoient qu'un oeil au milieu du front, travailloient continuellement sous lui. On le représente presque tout nud, avec une enclume et un marteau.

Mercure, fils de *Jupiter*, a à la main un caducée (un bâton entrelacé de serpens), qui est le symbole de la paix. Il a des ailes sur son bonnet, à ses talons et sur son caducée pour marquer la légèreté de sa course.

Apollon, fils de *Jupiter*, est couronné de lauriers, comme inventeur de la poësie, et a une lire à la main, comme Dieu de la musique. On l'appelloit aussi *Phoebus*, et on le représentoit sur le char du soleil, trainé par quatre chevaux fougueux, parcourant le zodiaque. *)

*) *Apollon* étoit aussi le Dieu qui rendoit des oracles à Delphes, c'étoit un des plus anciens et des plus fameux, et dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. Voici ce qu'en rapporte le jeune *Anarcharis* dans son voyage en Grèce, dans le milieu du 4 me siècle avant l'Ere vulgaire:

„Nous entrames dans le temple de l'oracle, dont on „dut la découverte au hasard. Des chèvres qui erroient „parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approché „du soupirail d'où sortent des exhalaisons malignes, „furent, dit-on, tout à coup agitées de mouvemens „extraordinaires et convulsifs. Les bergers et les habitans „des lieux voisins accourus à ce prodige, respirent la „même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent „dans leur délire des paroles sans liaison et sans suite. „Aussi-tôt on prend ces paroles pour des prédictions, et „la vapeur de l'autre pour un soufle divin qui dévoile „l'avenir. — Nous donnames nos questions par écrit. „Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après „que l'eau sainte nous eut purifiés, nous offrimes un „taureau et une chèvre. Puis on nous introduisit dans „une chapelle, où on respire toujours une odeur extrême„ment douce; et de là on nous mena dans le sanctuaire, „espèce de caverne profonde, dont les parois sont ornées „de différentes offrandes, et à l'entrée duquel est une statue „d'Appollon en or. Nous eumes d'abord de la peine à „discerner les objets; l'encens et les autres parfums „qu'on y brûloit, le remplissoient d'une fumée épaisse. „Vers le milieu est le soupirail d'où sort l'exhalaison „prophé-

Mars, fils de *Jupiter*, est monté sur un char que *Bellone*, sa soeur, gouverne en tenant à la main une verge teinte de sang. Le char est attelé par trois chevaux, qui se nomment: *La Peur*, *la Terreur* et *la Fureur*, accompagnés de *la Discorde*, de *la Colère* et de *la Clameur*. Les anciens monumens représentent *Mars* sous la figure d'un grand homme, armé d'un casque, avec un manteau sur les épaules, et un bâton de commandement à la main.

Bacchus, fils de *Jupiter*, est couronné de lierre, environné de bêtes féroces, et tient à la main un thyrse, c'est-à-dire un bâton entouré de feuilles de vigne. On le représentoit aussi quelquefois une coupe à la main, assis

---

„prophétique. La *Pythie* †), excédée de fatigue, refusoit „de répondre à nos questions. Les prêtres, dont elle „étoit environnée, employoient tour à tour les menaces „et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça „sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans „le sanctuaire, et qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir. — „Les plus fortes couleurs suffiroient à peine pour peindre „les transports dont elle fut saisie un moment après. „Nous vîmes sa poitrine s'enfler, et son visage rougir „et pâlir; tous ses membres s'agitoient de mouvemens „involontaires: mais elle ne faisoit entendre que des cris „plaintifs, et de longs gémissemens. Bientôt les yeux „étincellans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, „ne pouvant ni resister à la vapeur qui l'opprimoit, ni „s'élancer du trépied où les prêtres la retenoient, elle „déchira le bandeau dont son front étoit ceint; et, au „milieu des hurlemens les plus affreux, elle prononça „quelques paroles, que les prêtres s'empressèrent de „recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, et „nous les donnèrent par écrit. J'avois demandé si j'aurois „le malheur de survivre à mon ami Philotas, qui avoit fait „la même question. La réponse étoit obscure et équivoque; „Nous la mines en pièces en sortant du temple. — Il „y a trois *Pythies* à Delphes. Ce sont pour l'ordinaire „des filles pauvres qu'on choisit, sans éducation, sans „expérience, de moeurs très pures, et d'un esprit très „borné, etc.

†) C'étoit le nom qu'on donnoit à la prêtresse par qui l'oracle parloit. Elle étoit couronnée de lauriers quand elle se mettoit sur le trépied.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0398
DFG

assis sur un tonneau, ou sur un char trainé par des tygres. Les *Bacchanales* ou les Orgies étoient des fêtes en l'honneur de *Bacchus*. On les célébroit par toutes sortes de débauches. Les femmes qui suivirent *Bacchus*, s'appelloient *Bacchantes*. Pendant la cérémonie des *Bacchanales*, elles couroient vêtues de peaux de tygres, tout échevelées, tenant des thyrses et des flambeaux, et poussant des hurlemens effroyables.

Junon se peint avec un sceptre, sur un char trainé par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle.

Diane, ou *Luna*, fille de *Jupiter*, est peinte en chasseuse, ayant un croissant sur le front, et auprès d'elle un chien. On la seprésente aussi quelquefois sur un char trainé par des biches, armée d'un arc et d'un carquois remplis de fleches. On la regardoit comme la Déesse de la chasteté. Elle avoit à sa suite une troupe de *Nymphes* *), et n'en souffroit point qui ne fussent aussi chastes qu'elle; car elle chassa de sa compagnie *Calisto* qui s'étoit laissé gagner par *Jupiter*. On dit cependant qu'elle aima le berger *Endymion*, qu'elle quittoit souvent le ciel pendant la nuit pour le visiter, et qu'elle en avoit eu plusieurs enfans. Cette Déesse avoit à *Ephese* le temple le plus superbe qui fût dans le monde. **)

Cérès, femme de *Jupiter*, et fille de *Saturne*, apprit aux hommes l'art de cultiver la terre et de semer le bled. On la représente couronnée d'épis et tenant une faucille d'une main, et de l'autre une branche de pavot, qui est une plante d'une grande fértilité; ou bien on met sur son sein deux petits enfans, qui tiennent chacun une corne d'abondance, pour marquer qu'elle est la nourrice du genre humain.

Flore, femme de *Zéphyre* ***), est représentée ornée de guirlandes, et l'on voit auprès d'elle des corbeilles pleines de fleurs.

*) Voyez page 395.

**) La description de ce temple se trouve dans ma grammaire françoise, page 519.

***) Proprement: le vent d'occident.

Vénus, femme de *Vulcain*, fut formée de l'écume de la mer. On la représente ordinairement avec *Cupidon* son fils, sur un char trainé par des pigeons, ou par des cignes, ou par des moineaux, et quelquefois montée sur un bouc. Les poëtes racontent des choses abominables des débauches de cette Déesse.

Cupidon, ou *l'Amour*, est représenté sous la figure d'un enfant ailé, qui porte un arc et un carquois rempli de fleches ardentes, pour blesser les coeurs. Il a ordinairement les yeux couverts d'un bandeau.

Les trois *Graces*, nommées *Euphrosyne*, *Thalie* et *Aglaïa*, étoient filles de *Vénus*, qui les avoient toujours à sa suite. On les représente ordinairement nudes avec un air riant, leurs mains entrelacées les unes dans les autres.

Hymen ou *Hymenée*, fils de *Vénus*, étoit la Divinité qui présidoit au mariage. On le représente sous la figure d'un jeune homme blond, tenant un flambeau à la main, et couronné de roses. On appelloit aussi *Hymenée* les vers qu'on chantoit pour les nôces.

Thémis, fille du Ciel et de la Terre, est représentée avec un bandeau sur les yeux, tenant dans sa main droite une épée, et une balance de sa gauche. *Jupiter*, qui eut de cette Déesse la *Loi* et la *Paix*, plaça sa balance au nombre des douze signes du zodiaque.

Minerve ou *Pallas*, fut fille de *Jupiter*, qui après avoir dévoré *Métis*, sa première femme, se sentoit un grand mal de tête, eut recours à *Vulcain*, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où sortit *Minerve* toute armée, et dans une vigueur qui la mit aussi-tôt en état de sécourir son père contre les géants. On la représente avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance, comme Déesse des combats, et ayant auprès d'elle une chouette, et divers instrumens de mathematiques, comme Déesse des sciences et des arts.

Hercule, le mangeur de boeuf, ainsi nommé parce-qu'il mangeoit quelquefois des boeufs entiers, étoit un Demi-

Demi-Dieu *), et passoit pour le Dieu de la vigueur et de la valeur. Il étoit fils de *Jupiter* et d'*Alcmene*, fille d'*Election*, Roi de *Mycenes*. *Hercule* est ordinairement représenté sous la figure d'un homme vigoureux, couvert d'une peau de lion, et armé d'une grosse massue. Etant encore au berceau il étouffa deux serpens. Lorsqu'il fut devenu grand, il tua l'*Hydre*, serpent monstrueux, qui avoit plusieurs têtes, lesquelles renaissoient à mesure qu'on les coupoit. Il étrangla un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir. Il étouffa dans ses bras le géant *Antée*: Il massacra plusieurs monstres. Il descendit aux enfers, enchaîna le chien *Cerbere*. Il tua l'aigle qui mangeoit le foie de *Promothée*. Il sépara les deux montagnes *Calpé* et *Abyla*, et fit ainsi communiquer l'océan avec la méditerranée: Croyant que c'étoit là le bout du monde, il y éleva deux grandes colonnes, qu'on appella depuis *Colonnes d'Hercule*. Après ces travaux, et plusieurs autres qu'il fit, il aima tellement *Omphale*, Reine de Lydie, qu'il s'habilloit en femme pour lui plaire, et filoit avec elle; ensuite il s'attacha à *Jole*, fille du Roi *d'OEchalie;* ce qui determina *Déjanire*, (femme d'Hercule) à lui donner la robe du Centaure *Nessus*, qu'il avoit tué d'une flèche empoisonnée, parcequ'il avoit voulu enlever *Déjanire;* mais à peine eut-il mis cette robe, encore teinte du sang de *Nessus*, qu'il entra dans une fureur épouvantable, et se jetta dans les flammes d'un bucher ardent, où il fut consumé.

Prométhée, fils du Titan *Japet*, forma, selon les poëtes, les premiers hommes de terre et d'eau: il monta au ciel avec le secours de *Pallas*, et y déroba du feu pour les animer. *Jupiter*, irrité de ce vol, commanda à *Mercure* de l'attacher sur le mont *Caucasse*, où un aigle mangeoit son foie à mesure qu'il renaissoit.

*) On appelloit *Demi-Dieux* les héros nés d'un Dieu et d'une mortelle, ou les mortels qui par leurs belles actions étoient admis, après leur mort, parmi les Dieux.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0401
DFG

Pandore étoit une statue que *Vulcain* fit et qu'il anima. Les Dieux s'assemblèrent pour la rendre parfaite, en lui donnant chacun une perfection. *Vénus* lui donna la beauté, *Pallas* la sagesse, *Mercure* l'éloquence, etc. *Jupiter* irrité contre *Prométhée*, de ce qu'il avoit dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, envoya *Pandore* sur la terre avec une boîte où tous les maux étoient renfermés. Ayant présenté cette boîte à *Prométhée*, qui la refusa, elle la donna à son mari *Epiméthée*; qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir, et les maux en sortirent tous ensemble, et inondèrent la terre. Il ne resta que la seule espérance dans le fond.

Apis, petit-fils de *Tantale*, étoit le Dieu que les Egyptiens adoroient sous la figure d'un boeuf noir, parcequ'on croyoit qu'il en avoit pris la forme pour se sauver avec les autres Dieux, quand ils furent vaincus par *Jupiter*.

Les *Muses* filles de *Jupiter*, et Déesses des sciences et des arts, avoient *Apollon* à leur tête. Elles étoient neuf; savoir:

1. *Clio*, la *Muse* de l'Histoire. Elle est représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de laurier, tenant en sa main droite une trompette, et un livre de sa gauche.

2. *Melpomene*, Déesse de la tragédie, est représentée sous la figure d'une fille avec un air sérieux, superbement vêtue, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre.

3 *Thalie*, présidoit à la comédie et à la poésie lyrique. On la représente couronnée de lierre, tenant un masque à sa main.

4. *Euterpe* inventa la flute, et c'est elle qui présidoit à la musique. On la représente couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flute, des hautbois et d'autres instrumens de musique auprès d'elle.

5. *Terpsicore*, Déesse de la danse, est représentée couronnée de guirlandes, tenant une harpe, et des instrumens de musique autour d'elle.

6. *Era-*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0402
DFG

6. *Erato* présidoit aux poésies lyriques. On la représente couronnée de myrte et de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, et à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc et son carquois.

7. *Calliope* présidoit à l'éloquence et à la poésie héroïque. Elle est couronnée de laurier, ornée de guirlandes, et a l'air majestueux. Elle tient en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, et l'on en voit trois autres auprès d'elle.

8. *Uranie* présidoit à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une fille vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques.

9. *Polymnie* présidoit à la rhétorique. Elle est représentée avec une couronne de perles, habillée en blanc, la main droite en action pour haranguer, et tenant un sceptre dans sa gauche.

Aucune des *Muses* n'a été mariée.

Les *Nymphes*, filles de l'*Océan*, ou de l'Air et de la Terre, étoient des Déesses, dont les unes, appellées *Océanitides* ou *Néréides*, demeuroient dans la mer; les autres, appellées *Naïades*, habitoient les fleuves, les fontaines et les rivières; celles des forêts se nommoient *Dryades*, et les *Hamadryades* n'avoient chacune qu'un seul arbre sous sa prodection: Les *Napées* régnoient dans les bocages et les prairies, et les *Oréades* sur les montagnes. Les Nymphes sont représentées sous la figure des jeunes filles. Celui qui rencontra une Nymphe étoit saisi d'un frisonnement par tout le corps.

La Nymphe *Echo*, dont la voix se fait entendre dans les montagnes et les forêts, étoit grande par leuse. Elle habitoit ordinairement les bords du fleuve *Céphisse*. *Junon* la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parcequ'elle avoit parlé d'elle imprudemment. Ayant voulu se faire aimer de *Narcisse*, et s'en voyant méprisée, elle se retira dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée

phosée en rocher. *Narcisse* fut bien puni de son indifférence envers cette Nymphe. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, et devint si épris de lui-même, qu'il sécha de langueur, et fut métamorphosé en la fleur qu'on appelle *Narcisse*.

Les *Sirenes*, filles d'*Achéloüs*, Dieu de la rivière de ce nom, étoient des monstres qu'on représentent ordinairement moitié femmes et moitié poissons:*) Il y a quelques poëtes qui les dépeignent moitié filles et moitié oiseaux. Elles chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les passans, et ensuite les dévoroient. *Ulysse*, Roi de l'île d'*Itaque*, se garantit de leurs pièges en bouchant les oreilles à ses compagnons, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. Les *Sirenes* au desespoir de voir leur espérance frustrée, se noyèrent, et furent métamorphosées en rochers. Elles étoient trois; l'une d'elles tenoit à la main une espèce de tablette, la seconde deux flutes, et la troisième une lyre.

Le *Sphinx* étoit un monstre qui avoit la tête et la gorge d'un jeune fille, et le reste du corps ressemblant à un chien et à un lion, avec des ailes. *Junon* irritée contre les Thébains, parce qu'*Alcmene*, fille d'*Election*, Roi de *Mycenes*, avoit écouté *Jupiter*, envoya ce monstre sur le mont *Cythéron*, où il proposoit une énigme, et dévoroit ceux qui ne l'expliquoient pas, après s'être présentés pour la deviner. Cette énigme consistoit à savoir quel étoit l'animal qui avoit quatre pieds le matin, deux a midi, et trois le soir. *OEdipe*, Roi de *Thebes*, reconnoissant l'homme à ce portrait, développa le sens de l'énigme: aussi le *Sphinx* se précipita de rage, et se cassa la tête: Ensuite *OEdipe* épousa sa propre mère, sans la connoître, laquelle devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre. Quand *OEdipe* apprit que sa femme étoit sa mère, il se créva les yeux de désespoir.

Les *Parques*, trois soeurs, filles de la Nuit, s'appelloient *Clothon*, *Lachésis* et *Atropos:* elles filoient la trame

*) Plusieurs peintres et sculpteurs représentoient de même *les Naïades*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0404
DFG

trame de la vie des hommes. *Clothon* tenoit la quenouille, *Lachésis* tournoit le fuseau, et *Atropos* coupoit le fil avec des ciseaux.

Caron, fils de la Nuit, passoit les Ombres dans une barque pour une pièce de monnoie qu'elles étoient obligées de lui donner sur le bord du *Styx*, fleuve d'enfer. Il refusoit de recevoir dans sa barque les ames de ceux qui n'avoient pas été inhumés. Il les laissoit errer cent ans sur le rivage, sans être touché des instances qu'elles faisoient pour passer. *Cerbere*, son chien à trois têtes, gardoit la porte des enfers.

Les Elysées ou *Champs Elisiens* étoient une partie des enfers, où les poëtes feignent qu'il régne un printems perpétuel, et où les ombres de ceux qui ont bien vécu, jouissent d'un bonheur parfait. A leur entrée dans les champs Elisiens, elles étoient obligés de boire dans le fleuve de l'oublie, nommé *Léthé;* et aussi-tôt qu'elles en avoient bû, elles oublioient entièrement le passé.

Le Tartare étoit, selon les poëtes, un lieu dans les enfers, où alloient ceux qui avoient mal vécu, pour y être tourmentés par toutes sortes de supplices. Par exemple *Tantale*, fils de *Jupiter*, y fut condamné, pour avoir tué son fils, à une faim et une soif perpétuelles. Il y étoit enfoncé jusqu'au menton au milieu d'un lac, dont l'eau se retiroit lorsqu'il en vouloit boire, et la branche chargée de fruits, se redressoit lorsqu'il en vouloit manger.

Les Danaïdes, qui étoient cinquante soeurs, furent condamnées dans le Tartare à jetter continuellement de l'eau dans un tonneau percé, en punition de leur cruauté d'avoir égorgé leurs maris la première nuit de leurs nôces.

Les trois *Furies*, filles d'Enfer *), s'appelloient *Alecton*, *Mégere* et *Tisiphone:* elles châtioient dans le Tar-

*) Selon d'autres, filles de la *Nuit*.

Tartare et flagelloient avec des serpens et des flambeaux ardens ceux qui avoient mal vécu. On les représente coëffées de couleuvres, tenant des serpens et des flambeaux dans leurs mains.

Quelques Divinitées allégoriques.

La *Liberté* est représentée sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un bâton à la main, avec un chapeau qui ressemble à un bonnet. Chez les Romains on donna un tel chapeau aux éclaves affranchis, en leur donnant en même tems un coup de bâton. Cette Divinité a auprès d'elle un char avec un joug rompu.

Fortune, Déesse qui présidoit au bien et au mal, est représentée aveugle et chauve, toujours debout, avec des ailes aux pieds, l'un sur une boule (ou roue), qui tourne avec vitesse, et l'autre pied en l'air.

L'Amitié étoit représentée par les Romains sous la figure d'une jeune personne, vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisoit ces mots: *La mort et la vie.* Sur son front étoient gravés ces mots: *L'été et l'hiver.* Elle avoit la poitrine découverte, et montroit du doigt sur le coeur, auprès duquel on lisoit ces mots: *De près et de loin.*

Les Fées

sont des Divinités modernes de nos romans et contes. Ce sont des femmes qui ont succédé aux Nymphes des anciens, ou comme d'honnêtes magiciennes, dont le nom moderne a été formé de celui des anciennes Divinités appellées *Fatuae.* On leur attribuoit des qualités surprenantes, le pouvoir de se transporter sur le champ dans des lieux les plus reculés, de bâtir de magnifiques palais, de les détruire dans un moment, de distribuer des trésors et des richesses immenses à ceux qui pouvoient mériter leurs bonnes-graces. Les contes des *Fées* dans leur principe, comme les autres fables,

fables, avoient pour but d'instruire ceux pour qui on les faisoit; mais ils tombèrent en peu de tems dans le décri, par les circonstances fabuleuses et ridicules qu'on y mêla; desorte qu'on les abandonna entièrement aux nourrices, qui s'en servoient pour endormir les enfans, et pour les empêcher de crier.

Fable de Philémon et de Baucis.

Jupiter et *Mercure* prirent un jour une figure humaine, et furent voyager. Ils arrivèrent un soir dans un grand village, et demandèrent à coucher par charité; mais personne ne voulut les recevoir. Après avoir frappé à toutes les portes, ils furent à une petite cabane, couverte de paille et de feuilles d'arbres. Le maître de cette cabane étoit un pauvre vieillard, qui vivoit en paix avec *Baucis* sa femme. Les Dieux les prièrent de leur laisser passer la nuit dans leur cabane, et ces bonnes vieilles gens y consentirent de bon coeur. D'abord *Philémon* pria *Baucis* de faire chauffer de l'eau, pour laver les pieds de ces étrangers: et la bonne femme, pour allumer plus vite le feu, cassa quelques branches de celles qui couvroient leur petite maison; ensuite elle souffla le feu avec sa bouche, car elle n'avoit pas de soufflet.

Lorsque l'eau fut chaude, *Philémon* lavoit les pieds de ces étrangers: cependant *Baucis* lava la table, et la frotta avec de la menthe, pour lui donner une bonne odeur: ensuite elle mit un marceau de tuile sous un des pieds de cette table, parcequ'il étoit un peu cassé. Il n'y avoit point de chaise dans cette pauvre maison, et il falloit s'asseoir sur un banc: *Baucis*, pour le rendre moins dur, mit dessus un vieux morceau de tapisserie, dont elle couvroit son lit les jours de bonnes fêtes. Elle courut aussi au jardin, et apporta des prunes sur une feuille de vigne, un peu de miel dans une moitié de plat, car il étoit cassé, et un morceau de fromage.

Ils

Ils se mirent tous à table, et *Philémon* demanda pardon aux étrangers de les recevoir si mal. Tout d'un coup il se souvint qu'il avoit une oie, et résolut de la tuer pour donner un meilleur souper à ses hôtes. Il se leva donc avec sa femme pour attrapper l'oie; mais cet animal se sauvoit tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, et les bonnes gens, à force d'avoir couru, étoient tout en sueur. A la fin l'oie se refugia entre les jambes de *Jupiter*, et ce Dieu dit à *Philémon* et à *Baucis*: Je suis content de votre charité: suivez-moi sur cette grande montagne. En même-tems il parut environné de lumière, aussi-bien que *Mercure*.

Comme ils étoient sur la montagne, *Jupiter* leur dit: Regardez derriere vous. Ils obéirent, et virent qu'il n'y avoit plus de village; il n'y avoit qu'une grande quantité d'eau: car *Jupiter*, pour punir la dureté des habitans de ce village, les avoit tous noyés, en faisant venir un lac dans cet endroit; mais au milieu de ce lac, on voyoit la petite cabane des vieilles gens, qui avoit été conservée. Comme ils étoient charitables, ils s'affligèrent du malheur de leurs voisins, quoique ces gens ne leur eussent jamais fait que du mal. Ensuite *Jupiter* leur dit: Demandez-moi une recompense, et je vous l'accorderai. Ces bonnes gens consultèrent un moment ensemble; après quoi *Philémon* dit à *Jupiter*: Puisque vous avez la bonté de vouloir nous récompenser, transportez notre petite maison sur cette montagne, changez-la dans un temple où vous soyez adoré: que je sois votre prêtre, et *Baucis* votre prêtresse, et faites que nous y mourions ensemble le même jour, afin que je n'aye pas la douleur de pleurer ma chère *Baucis*, et qu'elle n'ait point de larmes à répandre pour son fidelle *Philémon*. *Jupiter* accorda une demande si juste: La maison fut changée dans un temple, et les bonnes gens y vécurent en paix plusieurs années. Un jour qu'ils étoient assis devant la porte du temple, et qu'ils s'entretenoient de l'amour qu'ils devoient aux Dieux, *Philémon* voulut se lever; mais il s'apperçut qu'il n'avoit plus de jambes, et qu'elles étoient changées en arbre. *Baucis* voulut aller pour le secourir; mais elle connut

connut que le même changement étoit arrivé en elle. Elle dit donc adieu à son cher *Philémon*, qui lui parla tant qu'il eut l'usage de la parole; mais l'écorce montant petit-à-petit, les enveloppa entièrement; et ils devinrent deux beaux arbres, qui restèrent toujours à la porte du temple.

Du ciel.

Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous faire admirer le ciel, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons dans un ciel tempéré les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures, et des couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration, par les plus beaux accidens de lumière. Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé au moment et lieu réglé. Le soleil, dit l'Ecriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par-là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le tems de la société et du travail: la nuit enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues, et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout; elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient, pour rapeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature.

De la terre, des plantes et des animaux.

C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe et grossière, prend toutes les formes les plus diverses; et elle seul donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveller ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule; elle rajeunit chaque année au printems.

L'inégalité des terroirs, qui paroit d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Dans les profondes vallées on voit croitre l'herbe fraiche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revétues de riches moissons: Ici des côteaux s'élèvent comme un amphithéatre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusques dans les nues, et les torrens qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même tems elle satisfait aux divers besoins des peuples.

Tout ce que la terre produit se corrompant rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excrémens des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle même, et perfectionnent sa fertilité. Les plantes qu'elle produit fournissent des alimens aux sains, et

et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes, et des fruits délicieux. Regardez ces vastes forêts, qui paroissent aussi anciennes que le monde. Ces arbres s'enfoncent dans la terre par les racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et elles vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève, que les racines avoient réunie dans le tronc. En été ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil: En hyver ils nourrissent la flamme, qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne toutes les formes qu'il lui plait pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme.

Si on tourne ses regards avec attention vers les animaux, on ne sauroit s'empêcher de les admirer. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre, et plusieurs n'en ont point du tout.

Les uns marchent; les autres rampent; d'autres volent; d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames, qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet, qui s'enfle à l'air, et qui s'apesantiroit dans les eaux. Au contraire les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches, qui fendent l'eau, sans être imbibées; et qui ne s'apesantissent point quand on les mouille.

Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élévent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voiles. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux, qui s'étendent, et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Plus on examine la nature, plus on y trouve de sujets d'admiration.

Des volcans, et du mont Vésuve en particulier.

Il y a des volcans dont l'ouverture a plus d'une demi lieue: cette large bouche à feu vomit souvent des torrens de fumée et des flammes, des fleuves de bitume, de souffre et de metal fondu, des nues de cendres et de pierres, et quelquefois elle lance à plusieurs lieues de distance des masses de rochers énormes. L'embrasement est si terrible, et la quantité des matieres ardentes fondues et calcinées est si abondante, qu'elles enterrent les villes, les forêts, couvrent les campagnes de cent et de deux cents piés d'épaisseurs, et forment quelquefois des montagnes qui ne sont que des morceaux de ces matiéres entassées. Il y a en Europe trois fameux volcans, le mont Vésuve et le mont Etna en Italie, et le Hecla en Islande.

Le mont Vésuve est à quelques lieues de Naples. Plus on avance vers cette montagne, plus on trouve le terrain crévassé, sec, brulé, et couvert de diverses sortes de pierres calcinées, qui sont autant de témoins des furieux accès de l'embrasement. On remarque aussi en divers endroits des laves, qui sont des lits des torrens de soufre et de bitume, qui ont plusieurs fois découlé de cette montagne.

Il y a beaucoup de travail à monter sur ce prodigieux fourneau: On est presque toujours bien avant dans les cendres, si toute-fois on peut donner le nom de

de cendres à ce qui ressemble plutôt à une brique pulvérisée. Quelquefois on recule, au lieu d'avancer, parce que ces cendres obéissent sous les pieds.

La prémière hauteur sur laquelle on se trouve, fait un cercle autour du goufre, qui a près d'un mille de de diamètre. On y peut déscendre par quelques endroits, jusqu'à environ cent pas au dessous du cercle escarpé du bord de la montagne, ce qui est toute la profondeur de cette ouverture.

Par un dégorgement extraordinaire, ce vaste abyme s'étoit presque rempli d'un mélange de soufre, de bitume, de minéraux, d'alun, de nitre, de salpêtre, de terres fondues ou vétrifiées. Toutes ces matières ayant cessé de bouillir avoient formé une croute épaisse, une espèce d'écume endurcie, qui faisoit un niveau dans le goufre, à cent pas au-dessous de ses bords.

Mais une irruption furieuse s'est ouvert un passage, et a formé une nouvelle montagne. Cette montagne a bien un quart de mille de haut, et est toute pleine de crévasses fumantes. Elle a son ouverture comme la grande avoit la sienne, et c'est là qu'est aujourd'hui la gueule du profond abyme. Il est environ large de cent pas. Le bord en est escarpé tout autour, excepté dans un seul endroit, où il y a assez de talus pour y pouvoir descendre, et il se trouve quelquefois des curieux assez téméraires pour un tel hazard: Car le promt dégorgement des flammes n'est pas ce qu'il y a de plus à craindre; mais le tremblement de la montagne en précède les grands éclats, et est presque toujours subit. Plusieurs curieux y ont été surpris et y ont perdu la vie.

Dans les diverses irruptions de cette montagne les pierres ont souvent sauté jusqu'à Naples et plus loin; l'épaisseur de la fumée a fait comme éclipser le soleil, et a causé, dans les environs, des nuits obscures en plein midi; les torrens de soufre et d'autre matière ont couru jusques dans la mer, qui en a bouillonné et bouilli de chaleur.

Conservation et délivrance merveilleuse.

Lorsque la malheureuse petite ville de *Cerreto* fut ensevelie dans ses propres ruïnes, par une éruption du mont Vésuve en 1688, il y arriva une chose qui mérite d'être remarquée. Un écolier de treize à quatorze ans, nommé *Joseph Ciaborri*, qui jouoit dans la rue avec plusieurs de ses camarades, fut envelopé en même tems qu'eux sous les débris des maisons voisines, et conservé seul en vie pendant treize jours sans prendre d'autre nourriture que quelquefois un peu de son urine. Voici un abrégé de ce qu'il a écrit lui-même de son avanture:

„Le samedi 5 jour de Juin, de l'an 1688, veille „de la Pentecôte sur les *) vingt heures étant dans une „rue de la ville, proche de la maison de mon père, avec „plusieurs de mes compagnons d'école, un tremblement „de terre et un bruit effroyable survinrent soudainement; ce qui nous ayant tous effrayés nous fit prendre „la fuite. Mais comme nous courions pour nous sauver, „les maisons trébuchèrent de tous côtés, tombèrent „sur nous et nous accablèrent.

„La clémence de Dieu permit non-seulement que „je fusse conservé en vie, mais elle me garantit comme „par miracle, de sorte que je ne fus en aucune façon „blessé. Tous mes compagnons furent tués sur le „champ, à l'exception d'un seul qui se rencontra proche „de moi, et qui vécut pendant un espace de tems, que „j'ai estimé avoir été de deux jours, sans néanmoins „en pouvoir bien juger. Nous nous consolames, et „nous employames le tems en prières: mais enfin il „mourut, et je demeurai toujours depuis apuyé sur „sa

*) A quatre heures du soir, selon notre manière de compter. Les Italiens comptent les heures jusqu'à vingt quatre. Ils appellent le commencement de la nuit vingt quatre heures, ou *l'Ave Maria*; une heure après il est une heure, et ainsi ils continuent de compter, deux, trois, etc. jusqu'à vingt quatre heures.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0414
DFG

„sa tête, et fort incommodé par la puanteur de son „corps.

„Je ne perdis jamais mon bon sens, et je ne cessai „jamais aussi d'implorer les compassions de Dieu, me „resignant toute-fois de bon coeur à sa volonté. Ma „posture n'étoit pas extrêmement incommode; car bien „que je fusse gêné, et nécessairement apuyé sur la tête „de mon malheureux compagnon mort, je pouvois „d'ailleurs me tourner un peu le corps. La soif fut ce „qui me tourmenta le plus, et j'y remédiai en quelque „manière, tantôt en buvant ce que je pouvois porter „de mon urine à ma bouche, tantôt en apliquant ma „langue dessèchée contre une pierre vive, qui se „rencontra là, pour la rafraichir.

„Me voyant dans la nécessité de mourir dans un si „déplorable état, on peut penser quelles auroient été „les amères afflictions de mon ame, si Dieu n'eût „voulu me donner du secours contre les détresses qui „se présentoient incessamment à moi. Il m'envoya „donc un sommeil si long et si profond, que les treize „jours de ma dure captivité m'ont *) paru très-courts. „Enfin le 13 jour, au fort de ma plus grande angoisse, „comme j'employois tout ce qui me restoit de force de „voix, pour implorer l'assistance de mon bénin Créateur, „et que je prononçois aussi les doux noms de mon cher „père et de ma chère mère, les appellant, quoique „vainement en aparence, pour me secourir, j'entendis „un bruit, et je ne sais quel remuement au-dessus de „ma tête. Je ne puis dire si j'eus alors quelque rayon „d'espérance, mais je criai, ma voix se renforça, et „on m'entendit. Dix personnes qui étoient là travail-„lèrent incontinent à ouvrir mon tombeau: en deux „heures de tems ils firent jour au travers huit pieds de „ruïnes qui m'environnoient de toutes parts, et m'ayant „enfin déterré, me mirent vivant et dans mon bon „sens entre les bras de mes père et mère, qui étoient

*) Quand on le délivra, il dit qu'il croyoit n'avoir été là que trois jours.

„accourus, sur la nouvelle qui leur venoit d'être portée „qu'on avoit entendu ma voix. Le Docteur *Jean* „*Dominique d'Adoni*, savant Médecin, me nourrit les „trois prémiers jours de bouillon sagement dispensé; „et je fus bientôt parfaitement rétabli."

Rélation du temblement de terre, arrivé en Portugal le 1 *Novembre* 1755.

Le jour de Tous-les-Saints on a senti dans tout le Portugal, et sur-tout dans la ville de Lisbonne, capitale de ce royaume, le plus fort tremblement de terre dont on ait jamais entendu parler. Cette ville, qui étoit la plus riche de l'Europe, qui fournissoit des diamans à toutes les nations, étoit en peu d'heures un tas de décombres, sous lesquelles ont été enterrées plus de cent mille personnes toutes vivantes.

Ce tremblement a commencé à neuf heures. Les maisons se sont ouvertes de tous côtés: les murs sont tombés; les planchers se sont affaissés les uns sur les autres. Il sembloit qu'on fût au jour du jugement dernier, et qu'il ne dût pas rester pierre sur pierre. Les personnes qui étoient encore au lit, sentant leurs maisons secouées et entendant le bruit terrible des murs qui s'écrouloient les uns sur les autres, ne se sont occupées qu'à sortir au plus vite de leurs hôtels. La plupart, n'ayant pu parvenir jusqu'à la porte, ont été écrasés par leur propre maison. Ceux, qui étoient assez heureux pour se rendre jusques dans la rue, couroient de toutes leurs forces pour sortir de la ville. On ne pourra jamais se représenter la tristesse et l'horreur de ce spectacle, dont le seul récit fait frémir. Les hommes et les femmes de tout état étoient comme égarés dans les rues, les uns habillés, c'étoient les bourgeois et le peuple; les grands Seigneurs étoient presque tous, ainsi que leurs épouses, en chemise. Dans ce moment de désolation, on ne pensoit qu'à fuir. De quelque côté qu'on portât les yeux

yeux, on voyoit des maisons tomber, et ensévelir sous leurs ruines une infinité de personnes, qui espéroient, en fuyant, échapper au danger. Quand même dans ce renversement de toute la nature, on auroit pu conserver son sang froid, on n'auroit su où se sauver: à chaque pas on étoit presque sûr de trouver la mort. D'un côté on voyoit des personnes renversées, par les secousses que le tremblement faisoit éprouver à la terre; d'autres étoient étouffées par les flammes, qui sortoient des maisons renversées: car comme cet accident sinistre est arrivé au moment qu'il y avoit de grands feux dans les cuisines, la flamme s'est communiquée de proche en proche; tout ce qui étoit combustible, s'est allumé, et a causé un incendie général. Le carnage d'une ville prise d'assaut, n'est pas aussi dangereux, ni aussi effrayant que le tremblement de terre qu'on a ressenti: dans le premier, on n'a à se défendre que contre des hommes, qui, à la vérité, sont armés et furieux; mais dans ce dernier, il a fallu sauver ses jours contre la nature entière, qui sembloit en avoir juré la perte.

La ville de Lisbonne étoit bâtie sur sept collines, qui étoient toutes couvertes de maisons. Il n'y a guères eu que celles qui étoient au sommet de ces collines, qui n'ayent pas été renversées. Tout le reste s'est éboulé, et les flammes n'ont laissé aucune espérance d'en pouvoir jamais rien retirer. Trois cents Pères Jésuites ont été engloutis avec leur maison. Plusieurs milliers d'autres Réligieux, de Réligieuses et d'Ecclesiastiques, dont on sait que cette ville étoit pleine, ont eu le même sort, auquel ils ont pu d'autant moins échapper, qu'ils étoient tous, dans ces redoutables momens, dans les églises, où la solemnité du jour les avoit rassemblés, et sous les debris desquelles ils ont tous été écrasés, avec un nombre innombrable de peuple, que la dévotion de la fête y avoit attiré.

Le Roi de Portugal et toute la famille royale se trouvèrent par bonheur dans leur maison de campagne, appellée Belem. Le palais royal dans la ville de

Lisbonne, a été entièrement renversé. Tout ce ravage épouvantable s'est fait dans dix minutes. Les maisons qui se sont écroulées les dernières, ont à peine laissé le tems d'en sortir.

Le peu de personnes qui ont eu le bonheur de sortir de la ville, se sont rendues, partie nues, et parte habillées, dans une plaine, qui est aux environs de Lisbonne. On a campé pendant trois jours sous des tentes, qu'on a fait dresser dans la plaine.

Le désordre, qu'a causé un événement aussi sinistre, a fait négliger le soin de pourvoir aux vivres: de sorte que près de deux cents mille personnes, qui s'étoient refugiées dans la plaine, ont été plus de vingt-quatre heures sans avoir seulement un morceau de pain à manger.

Le Roi d'Espagne, instruit de la catastrophe de cette superbe ville, et prévoyant les besoins de ses infortunés habitans, a donné ordre à ses sujets, d'apporter des provisions à Lisbonne, sans exiger aucun payement. La faim jointe à la frayeur, avoit déja exténué plusieurs personnes: mais quand on a vu arriver des chariots et des bateaux chargés de vivres, on s'est jetté avec avidité sur ces secours, qui sembloient être envoyés par le ciel.

Le tremblement a eu plusieurs reprises pendant treize heures; savoir depuis 9 heures du matin, jusqu'à 10 heures du soir; mais les plus violentes ont été pendant les dix premières minutes. De plus, les feux, que la terre en s'entr'ouvrant vomissoit de ses entrailles, a consumé un grand nombre de maisons, qui avoient résisté aux secousses du tremblement.

Dans le bouleversement général, qui s'est fait de cette grande et riche ville, on a remarqué entre autres particularités, que la première secousse du tremblement de terre commença par renverser de fond en comble le vaste édifice, appellé la *Santa Casa*, où le tribunal de l'inqui-

l'inquisition *) tenoit ses séances, et dans lequel étoient renfermé les prisonniers, sujets à la Jurisdiction de ce tribunal. L'on vit en plusieurs endroits la terre s'ouvrir, et jetter par ses ouvertures des tourbillons de feu, qui mêloient leurs ravages à ceux que produisoient les secousses. Plusieurs vaisseaux, qui étoient dans le Tage, furent engloutis, tant par l'agitation extraordinaire des eaux, que par la chûte du palais royal, et des autres édifices, qui étoient situés sur le bord de ce fleuve.

Les montagnes les plus considérables du royaume de Portugal ont été ébranlées. Quelques-unes se sont entr'ouvertes. Il s'en est détaché par intervalles des parties, qui ont causé beaucoup de dommages dans les vallées adjacentes, où elles sont tombées.

Il n'y a aucune ville de ce royaume, qui n'ait souffert plus ou moins des effets de ce tremblement de terre; et la ville de *Sétubal*, ou *St. Ubes*, est pour jamais disparue, avec tous ses malheureux habitans, de dessus la face de la terre.

Braga et Coimbre ont été extrêmement maltraitées, sur-tout la dernière. Tandis que tous les élémens déchaînés bouleversoient ainsi le Portugal, le Roi, la Reine et toute la famille royale, n'étoient pas eux-mêmes à couvert de cet affreux désastre. Le tremblement de terre s'étant aussi fait sentir à Belem, où ils étoient, et dont le château fut ébranlé, et même entr'ouvert en plusieurs endroits, réduisit le Roi, ainsi que toute la Cour, au seul parti de la fuite, et à gagner la pleine campagne, où ils ont eu à souffrir toutes les incommodités que l'on peut s'imaginer; jusques-là que pendant plusieurs jours, le Roi et la Reine, et tous les Princes et Princesses, n'ont point eu d'autres lits que leurs carosses; se sont vus abandonnés de presque tous leurs Officiers, et ont été près de vingt quatre heures

*) L'inquisition est un tribunal, pour juger et punir ceux que l'on regarde comme hérédiques, ou comme magiciens.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0419
DFG

heures sans manger, faute de pouvoir trouver des vivres. Après avoir été exposés, pendant quatre jours, aux injures de l'air, et à toutes les incommodités d'une calamité générale, ils ont hazardé de se retirer dans la partie du palais de Belem, que le tremblement de terre a épargnée, et dont on a étayé, le mieux qu'il étoit possible, quelques appartemens pour leur usage.

Les tremblemens ont aussi fait de grands ravages en plusieurs endroits de l'Afrique. On a appris de Maroc, que le 1 de Novembre 1755, au même jour et à la même heure, que ce fléau s'étoit fait sentir en Portugal, on y a senti des secousses si violentes, que la plupart des maisons et des édifices publics de cette ville ont été totalement renversés, et une grande multitude d'abitans a été ensevelie sous les ruines. A huit lieues de la ville, la terre s'est ouverte, et a englouti une peuplade entière d'Arabes, avec leurs tentes, pavillons, chevaux, chameaux, mules, et généralement tous leurs bestiaux. Un Fort dans lequel il y avoit cinq mille personnes, a disparu. Il a péri aussi six mille hommes de cavalerie, qui étoient dans différens quartiers autour de ce Fort, sans qu'il en soit échappé un seul. Dans les villes de Saffi et de Sainte-Croix, il y a eu beaucoup de maisons et d'édifices ruinés, qui ont écrasé un nombre considerable de personnes. La mer se retira, et s'éleva ensuite à une hauteur prodigieuse. Elle causa un notable dommage aux vaisseaux, qui étoient dans l'un et l'autre port, et elle remplit tous les environs de la côte de divers débris, qu'elle jetta fort avant dans les terres, avec une quantité prodigieuse de poissons.

Rélation du terrible tremblement de terre qui s'est fait sentir dans la Calabre et à Messine, l'an 1783.

Les effets de ce tremblement de terre surpassent encore tous les précédens. Il commença le 5 Février.

La

La première secousse, la plus terrible de toutes et qui a duré deux minutes, s'est fait sentir à midi trois quarts; la seconde, presque aussi forte, à sept heures de nuit; la troisième qui a achevé de renverser quelques villes et un grand nombre de villages, a eu lieu le vendredi suivant à deux heures et demie après midi. Le lendemain on en compta encore plusieurs. Leur mouvement a été un composé de soubresaut, d'ondulation et de trépidation. Ce n'a pas été précisément un tremblement de terre, mais un renversement de la superficie. Tous les élemens, tous les êtres vivans l'ont ressenti. Le contrecoup s'est étendu jusqu'à Naples et ses environs, précisément au même instant que le tremblement s'est fait sentir en Calabre, où des gouffres ouvertes tout-à-coup ont englouti tout ce qui étoit à leur portée: les arbres ont été déracinés, les villes détruites de fond en comble; les eaux courantes ont perdu ou caché leur cours. Une rivière très-profonde a laissé son lit à sec. Le gonflement des flots s'est fait sentir en même tems et avec la même force que l'agitation des montagnes.

Entrons actuellement dans les détails. Nous commencerons par Messine. Il y a plus d'un siècle que cette ville célèbre dans l'histoire et jouissant du site le plus heureux, a commencé à éprouver des calamités publiques. La guerre fut le premier signal de sa ruine, vers le commencement du siècle dernier. La peste de 1743 la dépeupla presqu'entierement. Le tremblement de terre dont il est ici question, bouleversant son sol, en a fait un amas de matière calcinée. Le palais royal, celui de l'Archevêque, le lazaret, partie de la citadelle, les édifices publics les plus remarquables, la plus grande partie des églises, couvents et maisons, ainsi que toute la Palazza, ou cercle de palais, symmétriquement construit autour du port, et qui formoit le plus bel ornement de cette malheureuse ville, ont été engloutis. Le feu, qu'on n'a pu parvenir à éteindre le 5 et le jour suivant, a dévoré et consumé ce que le tremblement de terre avoit épargné. Le village de Torre di Faro n'offre que ruines. Les deux lacs voisins ont été comblés.

Dans

Dans la Calabre, les désastres ont été encore plus grands. A prendre du côté occidental de l'isthme Lametico, on ne voit que villes et villages endommagés ou ruinés. De ce nombre sont Pizzo, Briatico, Bivona Monteleone, Zelogaso, Tropea et tous les hameaux qui en dépendent; Milet et tous ses environs, Palmi, Seminara, Rosarno, Oppida, et tous les lieux situés dans l'ancien territoire de Mamerto. Les habitans de Palmi qui sont presque tous manufacturiers, ont été pour la plupart ensevelis sous les ruines avec leurs métiers: ceux de Séminara qui sont presque tous agriculteurs, ont eu le bonheur de se sauver. Bagnara et tous ses environs ont été détruits, ainsi que les autres lieux le long de la côte, jusqu'à Reggio. En général, les maisons religieuses ont été plus en proie à la fureur de ce fléau que les autres. L'écueil de Scylla s'est entr'ouvert, et le château situé au-dessus, s'est écroulé en partie. Le Prince ne se croyant pas à l'abri du danger dans son château, bâti sur une roche, se réfugia dans une barque sur le rivage; mais les vagues étant extraordinairement agitées, à la seconde secousse de tremblement de terre, l'emportèrent et l'engloutirent ainsi que la barque. Tous ses gens, et 2700 de ses vassaux qui s'étoient réfugiés dans leurs barques sur les sables de ce rivage, périrent de la même manière. — Les dommages causés par les secousses du tremblement de terre, sont certainement considérables: mais ils auroient été beaucoup moindres, sans les incendies qui ont été occasionnés par les matières combustibles, tombées sur les cheminées, et dans les brasiers ardens, à l'heure du dîner. Un sombre effroi s'étoit emparé des coeurs les plus audacieux. — Une pluye a mis le comble aux désastres, en offrant aux habitans consternés, tous les signes redoutables de la colère Divine. — Le Roi ayant été informé de ces désastres, a été pénétré de la plus vive douleur. Le gouvernement s'est occupé aussitôt des moyens de venir au secours des habitans de la Calabre et de la Sicile. Le Chevalier Acton, qui a le département de la marine et de la guerre, a secondé avec tout le zèle possible les mouvemens de la tendresse paternelle du Monarque. Dès les premieres nouvelles, appor-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0422
DFG

apportées par le Capitaine Caffiero de Melazzo, ce Ministre vigilant, a eu l'attention de se pourvoir de tout ce qui pouvoit contribuer au soulagement des malheureux, soit pour guérir leurs blessures, ou pour leur procurer des alimens.

On fait monter à plus de 60000 personnes le nombre des morts, tant en Calabre qu'à Messine. Ce pays, jadis si fertile, n'est plus reconnoissable; des montagnes ont changé de place; des monticules ont été convertis en plaine; et au milieu des anciennes plaines se trouvent des éminences. — Le 14 Mars la malheureuse ville de Messine a éprouvé de nouvelles secousses, qui ont causé des dommages considérables.

Dans les détails qui nous sont venus de Messine, on raconte la mort cruelle de la Marquise de Spapara, fille de M. de Pierrefeu, Gentilhomme Provençal. Cette Dame, au moment du tremblement de terre, s'étoit évanouie, et avoit été emportée par son époux, qui étoit parvenu à l'entraîner jusqu'au port; mais tandis qu'il faisoit les dispositions pour s'embarquer, cette Dame, revenue à elle-même et s'appercevant que son fils n'étoit point avec elle, profita pour s'échapper du moment où son mari étoit trop occupé pour veiller sur elle: elle court à sa maison, qui n'étoit point encore tombée, elle monte et se saisit de son fils au berceau; l'escalier croule devant ses pas et lui ferme la retraite; elle fuit de chambre en chambre toujours suivie par les éboulemens successifs, et elle arrive sur un balcon, devenu son seul asyle; elle implore du secours en montrant son fils; mais dans le désastre public la pitié pour autrui se tait, et tremblant pour soi-même, chacun ne voit que son propre danger; le feu prend au reste de la maison, et au milieu des flammes et des débris, cette malheureuse victime de l'amour maternel tombe écrasée, tenant encore dans ses bras l'objet de sa tendresse et la cause de sa mort.

Du

Du flux et reflux de la mer.

Tous les jours l'eau de l'océan est entraînée six heures de suite du midi au septentrion, et s'élève tantôt plus, tantôt moins sur les côtes: c'est ce qu'on appelle le flux. Elle est environ un quart d'heure dans le même état, ou à la même hauteur, après quoi elle se retire, et continue six heures durant à s'abaisser. Ce retour des eaux du nord au midi, et de nos côtes vers la haute mer, est ce qu'on apelle le reflux. L'eau demeure un quart d'heure dans son plus grand abaissement, après quoi le flux recommence vers les terres.

Le flux suit le cours de la lune. Un flux commence toujours trois quarts-d'heure plus tard que le précédent. Il est bien plus fort, et s'élève davantage vers le tems de la nouvelle lune et de la pleine. Il y a des philosophes qui prétendent que la lune en passant directement au-dessus de nos mers, les foule, les excave, et en fait remonter les eaux par le resserement du corps d'air qui est entre elle et l'océan, et qui cherche à s'élargir par l'obéissance de l'eau. D'autres prétendent que ce n'est point la lune qui gravite ou qui pése sur nos mers, mais que c'est le globe même de la terre et de l'eau qui gravite sur la lune, et qui tend à s'en aprocher, etc.

De la pêche des perles.

Les perles sont aussi estimées que les pierres précieuses. On les trouve dans des moules, et leurs écailles auxquelles elles sont attachées, se nomment nacres de perle. Les pêches des perles les plus considérables se font dans les mers des Indes orientales et de l'Amérique. Après l'exploitation des mines, la pêche des perles est l'ouvrage le plus penible et le plus perilleux. Il y a des gens qui se plongent jusqu'au fond de la mer pour recueillir les moules, et on les nomme plongeurs. On leur attache une corde sous les aiselles autour

autour du corps, dont le bout est affermi à la barque. A la jambe on leur attache une pierre de 20 à 30 livres, pour les faire descendre plus promptement à fond. Ils prennent un couteau pour detacher les moules des rochers, et une corbeille ou un fillet pour les y mettre. Quand la corbeille est pleine, ou que le plongeur n'a pas assez d'haleine pour demeurer plus long-tems sous l'eau, il delie la pierre qu'il a à la jambe, et branle la corde qu'il a autour du corps, pour donner le signal de le retirer; ce qui se fait aussi-tôt et promptement. Pendant les dix ou douze heures que dure la pêche des perles, chaque plongeur va plusieurs fois à fond, et n'a pas plus d'un quart d'heure de tems pour se reposer. On ouvre les moules avec un couteau, ou on les lais se putrefier, après quoi elles s'ouvrent d'elles mêmes, et on en tire les perles. Elles sont différentes en grandeur, en forme, en couleur et en éclat; et c'est selon cette diversité qu'on leur a donné différens noms et prix.

Les perles se liquéfient dans le vin et dans la liqueur. *Marc Antoine*, Consul Romain, qui poussa les dépenses jusqu'à l'extravagance, avala un jour plusieurs perles d'un prix infini, fondues et infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

Des pierres précieuses.

Les pierres en général sont de deux sortes, les pierres précieuses et les communes. Les pierres précieuses sont ou transparentes, ou opaques. On en estime l'éclat, la couleur, la dureté, le poli, et le poids.

Les transparentes.

De toutes les transparentes la plus dure et la plus belle est le diamant. Toutes les autres se disputent la seconde place, et l'obtiennent tour à tour, selon le caprice de la mode, ou suivant le goût des particuliers. Le diamant seul est demeuré par-tout et en tout tems

en possession du prémier rang. Son mérite se tire de sa dureté, de son poids, et de sa belle eau. Mais il n'est pas vrai qu'il résiste aux coups du marteau.

Par la belle eau d'un diamant, il faut entendre sa netteté. On la nomme eau, parce que la netteté du diamant doit imiter la pureté de l'eau, et n'avoir comme l'eau aucune couleur.

Les meilleurs diamans sont ceux qu'on tire de l'orient et du Brésil, où on les trouve dans la terre, dans le sable et dans les rivières. Ils sont fort chers. Un diamant de la grosseur d'un dé, se vend ordinairement cent mille écus et plus. *)

Après le diamant on donne communément le pas au rubis, qui est une pierre de couleur rouge. Si c'est un rouge de rose vermeille, on le nomme rubis-balai: si c'est un rouge de feu, on le nomme rubis-spinelle. Quand le rubis-spinelle est d'un beau rouge fonté, et qu'il passe 20 carats, on le nomme *escarboucle*. Mais il se faut bien garder d'ajouter la moindre foi à ce qu'on raconte de la lumière de l'escarboucle dans les ténèbres. Son mérite augmente avec le grand jour, et finit avec le jour.

Le grenat imite le rouge et le feu du rubis, s'il n'en est une espèce.

L'hiacinthe est tantôt de couleur d'écarlate, comme le grenat de Bohême, et tantôt de couleur jaune oranger, ou souci, ou ambre.

L'améthyste est de couleur violette, tirant sur le rouge.

L'émeraude est du plus beau verd.

Le saphir est bleu céleste.

La topaze, ou chrysolite, est couleur d'or.

L'opale

*) On voit par là que le prix des pierres précieuses est beaucoup plus haut que celui de l'or et de l'argent: une livre d'or vaut onze cents florins, et la livre d'argent n'en vaut que quarante.

L'opale semble posséder elle seule le mérite de toutes les autres, dont elle réunit à la fois toutes les couleurs.

Le cristal est la plus commune des pierres transparentes. On en trouve qui imitent le diamant.

Les opaques.

Des pierres qui sont entièrement opaques, ou seulement à demi-transparentes, la plus distinguée est la sardoine ou cornaline, qui est de couleur de chair, ou d'un rouge fort pâle, et quelquefois tirant sur l'oranger.

L'onice est grisâtre, ou mêlée de noir et de blanc.

La turquoise tire tantôt sur le bleu, tantôt sur le verd.

Le lapis-lazuli porte des mouchetures d'or sur un fond bleu céleste.

Mais toutes ces pierres, et beaucoup d'autres, se pourroient rapeler à l'agathe et au jaspe, qui ne sont peut-être encore qu'une pierre de même nature; si ce n'est que l'agathe est un peu plus transparente, plus dure, et plus propre à se polir. L'agathe et le jaspe varient les couleurs à l'infini. On y trouve quelquefois des ébauches de fleurs, d'arbres, et d'objets champêtres, auxquels l'art n'a que quelques traits à ajouter.

Du verre.

Les matières dont on fait le verre sont des sels alcalis, qu'on tire du bois, du varec, de la soude, et de toutes sortes de plantes réduites en cendres, mêlées avec des sables et mises en fusion sur un grand feu. Alors on plonge dans cette matière le bout d'une canne de fer creuse, qui en emporte un petit bouton tout en feu. On souffle au travers de cette canne, et le verre se prête aux désirs des ouvriers: il s'enfle, il s'étend, il prend

la forme d'une bouteille, d'un gobelet, d'un tuyau long de plusieurs pieds, etc. On tourne, on arrondit, on aplatit ce verre comme une oublie. On le coupe avec des ciseaux comme une étoffe. On en fait des millions de vases propres et inaltérables, où tout se conserve mieux que dans les métaux précieux. — Quelle commodité n'est-ce pas pour nous, de pouvoir garnir nos fenêtres de ces légères cloisons de verre, qui nous garantissent des desordres de l'air, et cependant assez transparentes pour nous laisser jouir du grand jour et de la vue libre de toute la nature?

De la baleine.

La baleine, qu'on trouve dans la mer glaciale vers l'un et l'autre pole, et aussi quelquefois dans des mers plus méridionales, est le plus grand de tous les animaux connus. Anciennement on en tuoit beaucoup qui avoient cent, et même deux cents pieds de long, sur soixante-dix à quatre-vingts de large; mais à présent qu'on en tuent annullement quelques milliers, on ne leur laisse plus le tems de parvenir à une taille aussi énorme. Maintenant il y en a fort peu qui ont plus de soixante-dix pieds de long. La tête forme la plus grosse partie de leur corps, et fait presque la moitié du tout; mais le gosier n'a que quatre pouces de large, de sorte qu'elles ne peuvent se nourrir que de harangs et d'insectes de mer. La peau en est noire, et épaisse d'un pouce, bordée ça et là de quelques soies, et il s'y attache souvent des plantes marines et des coquillages. Cette peau ressemble à une écorce crevassée, et il y a une multitude d'insectes, ou des poux, environ longs d'un pouce, et que les mouettes y vont bequetter toutes les fois que la baleine s'éleve au-dessus de la surface des eaux.

Ses yeux sont extrêmement petits à proportion de l'inormité de son corps. Ils sont au bout de la tête, situés

en bas vers le ventre, et grands comme les yeux d'un boeuf: Sur le haut de la tête elle a deux trous, par où elle souffle l'eau qu'elle a avalée, comme deux fontaines. Sa mâchoire supérieure contient ce qu'on nomme *la côte de baleine*, qui est fort grande et pésante. Tout l'animal n'est presque qu'une masse de graisse, et c'est ce que son ennemi, l'homme, en tire; car de cette graisse on fait *l'huile de baleine*, dont on se sert pour préparer le savon, et certains cuirs et laines: on en fait aussi usage dans la médecine et peinture. La baleine a le sang chaud (les autres poissons l'ont froid) met bas ses petits vivans, qui sont aussi grands que nos boeufs, et les nourrit du lait de ses mamelles.

Voici comme on s'y prend pour tuer cet animal. Lorsqu'il ne se tient pas sur la surface de l'eau, on reconnoit la place où il se trouve aux deux fontaines qu'il forme en soufflant l'eau. Dès qu'on s'apperçoit qu'il y a une baleine dans le voisinage, les pêcheurs montent dans des chaloupes et dans des canots, et rament vers elle. Sur le devant de ces bâtimens se tient le harponneur, c'est-à-dire celui qui est armé du harpon, qui est une espèce de dard de fer avec deux crampons et un manche de bois, où tient une corde de plus de cent brasses. Dès qu'on est assez près du monstre, (il faut en approcher avec de grandes préçautions, parcequ'un seul coup de queue briseroit le bâtiment en mille pièces,) le harponneur lui lance de toutes ses forces son dard dans le corps. Cela fait, la baleine prend la fuite, et se plonge au fond de la mer, avec une telle vitesse, qu'à peine l'on peut faire filer aussi vite la corde du harpon. La chaloupe où se trouvent les pêcheurs, est entrainée alors avec autant de rapidité, que si la plus violente tempête l'emportoit. Le sang de l'animal tint en même-tems la surface des eaux. La baleine s'agite long-tems au fond de la mer; enfin elle cherche à respirer de fatigue, et remonte à la surface. Aussi-tôt on la reçoit à grands coups de lances longues et pointues, qu'on lui plante dans le corps, et alors elle a l'air d'une petite forêt. Enfin quand elle a perdu tout son sang, elle reste morte sur la surface

de l'eau, où elle a l'air d'un île. On y attache de groises cordes, toutes les chaloupes s'y attélent, et on la tire ainsi au vaisseau, et c'est ce qu'on nomme *touer*.

L'équipage se place alors sur la baleine, et lui coupe la graisse et les mâchoires supérieures. Quand on a fait d'un côté, on retourne l'animal pour en faire de même de l'autre. Pour la chair on la laisse aux oiseaux de proie et aux ours blancs. D'une seule baleine on reçoit assez souvent cent tonneaux d'huile.

Du crocodile.

Le crocodile, qui vit dans le Nil, dans le Niger, et dans quelques autres rivières d'Afrique, est un animal amphibie *) et carnassier de quinze, de dix-huite et vingt pieds de long. Il est de la forme d'un grand lézard, ayant une gueule armée de dents, et le corps et la queue couverts de grosses écailles impénétrables. Cet animal monstrueux et redoutable aime fort la chair humaine, et avale souvent des hommes entiers.

Du castor.

Le castor, animal amphibie et né architecte, a trois à quatre pieds de long. Il a trois sortes d'instrumens dont il fait usage pour bâtir, ses dents, ses pattes et sa queue. Avec ses dents, qui sont très-fortes, il coupe le bois avec lequel il construit son bâtiment: il se sert de ses pieds de devant pour fouir, grater, amolir et gâcher la terre glaise. Sa queue est longue, un peu platte et toute couverte d'écailles: il s'en sert au lieu d'auge

*) Qui vit dans l'eau et sur la terre.

d'auge pour porter le mortier, et ensuite comme d'une truelle pour l'étendre et en faire un enduit. Ces animaux pour établir leur demeure, choisissent un endroit arrosé de quelque ruisseau, et propre pour y faire un lac ou un réservoir d'eau, où ils puissent aller prendre le bain. Ils tranchent avec une facilité merveilleuse des morceaux de bois gros comme la cuisse. Il les enfoncent par un bout dans la terre, fort proches les uns des autres, les entrelaçant avec d'autres morceaux plus petits et plus souples. Leurs cabanes sont partagées en trois pièces, qu'ils élèvent l'une sur l'autre. Ils commencent à s'assembler au mois de Juin et de Juillet; c'est le tems de bâtir, pour se mettre à couvert durant la mauvaise saison: souvent il y en a deux ou trois cents qui viennent de différens endroits à un même rendez-vous.

Leur nourriture ordinaire est de l'écorce fraiche et du bois tendre. Ils sont pourvus d'un double estomac, pour digérer en deux reprises un aliment si dur. Les chasseurs qui savent qu'ils aiment le bois frais, en aportent auprès de leur cabane, et les prennent au piège.

Le castor porte dans quatre poches sous ses intestins une matière resineuse et liquide, dont on fait usage dans la médecine; et on se sert de ses poiles pour faire des chapeaux, étoffes, etc.

Les sauvages s'habillent de peaux de castor, qu'ils portent l'hiver le poil en dedans, et au printems ils vendent ces peaux aux Européens. — Lorsque les chasseurs en détruisant les cabanes des castors, en prennent un grand nombre, la société trop affoiblie, ne se rétablit plus. Ceux qui ont échappé à la mort, ou à la captivité, se dispersent, et deviennent fuïards: leur génie flétri par la crainte ne s'épanouit plus, il s'enfouissent eux et leurs talens dans un terrier, ne s'occupent plus que des besoins pressans, et perdent toutes leurs qualités sociables.

Mr. de Buffon a observé le naturel de ces animaux dans un jeune castor vivant, qu'il conservoit depuis

un an, et qu'il lui avoit été envoyé du Canada *). C'est, dit-il, un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, ne se donnant que peu de mouvemens, ne faisant d'efforts pour quoique ce soit, cependant occupé sérieusement du désir de sa liberté, rongeant de tems en tems les portes de sa prison, mais sans fureur.

De l'éléphant.

L'éléphant est un animal sauvage qui naît en Asie, en Afrique, et dans les îles qui sont aux environs des deux continens. C'est le plus gros de tous les animaux terrestres. Il y en a qui ont dix-huit pieds de haut. Il est d'une couleur qui tire sur la couleur de cendre. Il a la tête grosse, les yeux petits en comparaison du corps: le cou fort court, les oreilles larges, une trompe qui lui pend presque jusqu'à terre entre les défenses de devant. Il a la bouche auprès de l'estomac, et il sort du côté de la mêchoire supérieure deux fort grandes dents. Ses pieds sont ronds et fendus en cinq ongles, ses jambes rondes et fortes, et sa queue est comme celle des bufles. De son simple pas il atteint les hommes qui courent. Il a le pied si sûr qu'il ne fait jamais un faux pas. Il nage fort bien. Il se couche et se lève avec facilité, contre l'opinion des anciens, qui ont cru qu'il n'avoit point de jointures aux jambes. Les défenses de l'éléphant sont l'ivoire. Il allaite jusqu'à huit ans.

Cet animal a une force prodigieuse et porte un poids de 3000 livres. Quand il est en furie, il bouleverse tout, et feroit d'étranges ravages, si on ne l'arrêtoit, comme on fait, avec les feux d'artifice qu'on jette sur lui. Nonobstant cette grande force, l'éléphant est fort

*) Province en Amérique, où on trouve les castors en grand nombre.

fort docile. Son conducteur lui fait faire avec sa trompe tout ce qu'il lui plait, saluër ses amis, menacer et battre ceux qui lui déplaisent. On en a vû tirer un fusil, danser, faire l'exercice du drapeau, servir à table, et faire cent autres choses qu'on auroit de la peine à croire.

La trompe de l'éléphant n'est que son nez prolongé, il l'allonge et la racourcit à volonté: elle est charnue, nerveuse et flexible; son extrêmité s'élargit comme le haut d'un vase, il en sort plusieurs cercles mous, et charnus, qui vont en se rétrécissant vers le bout, et forment une espèce de doigt troué, à l'aide duquel l'éléphant prend les plus petites choses. Cette même trompe, quand il en élargit l'extrêmité, lui sert à embrasser et à couper de grosses bottes d'herbes qu'il éleve jusqu'à sa bouche. C'est aussi à l'aide de ce merveilleux instrument qu'il puise l'eau qu'il veut boire, et qu'il la rejette.

L'éléphant est patient et docile, il aime l'homme, il s'attache surtout à lui par reconnoissance, quand il en est bien traité. La perte de son maître le rend inconsolable, il séche de douleur; mais il exige aussi une sorte de respect; et on peut dire qu'il en est digne. Ce seroit s'exposer à toute sa fureur que de vouloir le plaisanter mal-à propos, il n'entend pas raillerie. Un homme qui gouvernoit depuis long-tems un éléphant, et qui l'avoit toujours trouvé docile, tant qu'il n'avoit exigé de lui rien que de raisonnable, le maltraita un jour injustement. L'animal, outré de ce mauvais procédé, tua son maître. Cet homme avoit une femme et deux fils encore très-jeunes. Sa femme au désespoir courut à l'éléphant et lui dit: Tiens, voilà mes enfans, achève ton ouvrage, étouffe nous tous trois. Les cris et les pleurs de cette malheureuse touchèrent l'éléphant, il sembloit regretter ce qu'il venoit de faire; et pour le reparer, autant qu'il étoit possible, il prit doucement avec sa trompe l'aîné des deux enfans, le plaça sur son dos, le regarda dèslors comme son maître, et se laissa toujours conduire par lui.

On se sert de l'éléphant domestique pour le commerce et pour les voyages. Il court très-vite quand on le presse: on lui met quelquefois sur le dos de petites maisons de bois.

Les élephants sont des objets de luxe chez les Princes orientaux. Le Grand Mogol en nourrit cinq cents, que l'on couvre de riches harnois, quand il veut faire parade de sa magnificence.

L'éléphant blanc est une variété rare. Des nations indiennes s'en disputent la conquête les armes à la main. Un éléphant de cette couleur, est gardé à Siam par cent Officiers; il est servi en vaisselle d'or, promené sous un dais, et logé dans un pavillon magnifique. Plusieurs Rois de l'orient préfèrent à tous autres titres, celui de possesseur d'un élephant blanc.

Les éléphans vivent environ cent ans.

Du lion.

Le lion passe pour le Roi des animaux à quatre pieds. Il est d'un poil tirant sur le roux. Il a le devant de la tête quarré, le museau plat et gros, les yeux affreux, la gueule grande, le cou couvert d'un grosse crinière, le ventre grêle, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses, la queue longue, grosse et très-forte. Il a cinq ongles aux pieds de devant, et quatre aux pieds de derrière. Sa langue est âpre, hérissée de plusieurs poires d'une matière fort dure, et semblable à celle des ongles, dont elle a aussi la figure. La femelle diffère du mâle, en ce qu'elle n'a pas de crinière ou de long poil autdur du cou. C'est le plus féroce et le plus courageux de tous les animaux: et c'est une erreur populaire de croire que le lion ait peur du coq.

Le lion n'abuse jamais de sa force. Sa voracité finit toujours où ses besoins cessent. Il est généreux, sensi-

sensible et fier: Ces qualités sont peintes dans sa figure, dans ses yeux, dans son port; il est capable de la plus vive reconnoissance, on en a mille preuves; mais il n'oublie pas non plus une injure. La colère allume ses yeux, lui fait mouvoir la peau de sa face et de son front, et hérisser sa crinière.

Un bon repas lui suffit pour trois jours. Il peut manger quinze ou vingt livres de viande à la fois: il boit toutes les fois qu'il trouve de l'eau; on diroit qu'une fièvre continue lui brule le sang. Presque tous les animaux frémissent et s'enfuient à la seule odeur du lion. La durée de sa vie est d'environ vingt-cinq ans. L'Afrique est sa patrie.

Un Sénateur Romain avoit un esclave, nommé Androcle, qui s'enfuit en Afrique pour éviter la punition d'un grand crime qu'il avoit commis. Ne se croyant en sureté dans aucune ville, il se retira dans un désert, où, pour n'être pas consumé par les chaleurs qui y sont insupportables, il entra dans la prémière caverne qui s'offrit à lui. Il fut fort surpris d'y voir arriver quelque tems après un formidable lion, qui revenoit de la chasse, et blessé à un pied par une épine qui y étoit entrée. Dès que le lion apperçut ce nouvel hôte dans sa tanière, il le regarda fixement et s'approcha de lui. Androcle, tout tremblant, s'imaginoit que sa dernière heure étoit venue, et qu'il n'avoit fui les lions de Rome, que pour être dévoré par ceux de Barra. Le lion le détrompa en lui tendant tout doucement son pied malade et tout ensanglanté. Androcle revenu de sa première frayeur, comprit les intentions de son hôte, examina son pied, et lui arracha heureusement la fatale épine. Le lion se sentant tout à coup soulagé des douleurs vives qu'il ressentoit auparavant, en témoigna sur le champ sa gratitude à son bienfaiteur, par toutes les caresses dont il étoit capable. Il ne s'en tint pas là. Toutes les fois qu'il alloit à la chasse, il partageoit sa proie avec son hôte, qui fut nourri de la sorte pendant trois mois.

Androcle ennuyé de ce genre de vie, se déroba de la caverne, fut pris peu de jours après, et conduit à Rome.

Rome. Peu après le lion eut le même sort, et fut renfermé avec ceux que l'on gardoit pour les spectacles du peuple Romain. Le maître d'Androcle ayant livré son perfide esclave à toute la rigueur des loix, il fut condamné à se battre contre les lions. Dès qu'il se vit sur l'arène, et que les lions furent lâchés, un grand lion, plus formidable que tous les autres, le regarda attentivement, le reconnut et s'approcha de lui, en lui donnant toutes les marques de sa joie. C'étoit le lion guéri dans la caverne, et qui par reconnoissance sauva la vie à la main charitable qui l'avoit secouru. Tous les spectateurs furent frapés de cet évènement. Androcle eut sa grace, et le lion sa liberté. Androcle, à qui on avoit fait présent du lion, le conduisoit par la ville. Chacun s'empressoit à lui donner quelque pièce de monnoie; et on jettoit des fleurs sur le lion en disant: Voilà le lion qui a été l'hôte de l'homme, et voilà l'homme qui a été le médecin du lion.

Des singes.

Les singes diffèrent entr'eux par leur forme et par leur couleur. Les uns sont sans queue, les autres en ont une longue. Ils sont en général fort laids, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions. Leur goût est très-fin. Ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes, et communément ils pillent dans les champs de millet et de riz les récoltes des habitans. Quand ils sont poursuivis, ils jettent des cailloux et leurs excrémens à la tête de leurs ennemis.

Soit que les singes dorment, travaillent ou maraudent, ils ont toujours une sentinelle sur quelque lieu élevé, ou sur un arbre. Quand la sentinelle voit venir quelqu'un, elle fait un cri particulier qui sert de signal; alors toute la troupe s'enfuit avec une vitesse étonnante. Les jeunes montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une manière fort plaisante. Les femelles des

singes

singes portent leurs petits de la même manière que les Négresses portent leurs enfans. Ces petits se tiennent sur le dos de leur mère avec les pattes de derrière, et ils leur embrassent le cou avec les pattes de devant.

Les singes aiment à imiter les actions des hommes; et les Nègres en profitent pour les prendre. Ils portent pour cet effet des vases pleins d'eau, s'en frottent le visage devant eux, et y substituent adroitement de la glu, puis ils se retirent. Les singes qui les ont vu se laver de dessus des arbres, s'approchent de ces vases pour en faire de même; mais la glu les aveugle, et les met dans l'impossibilité de fuir. D'autres Nègres portent des bottes, qu'ils mettent et qu'ils ôtent plusieurs fois, et ils en laissent des petites à talons de plomb et enduites de glu: quand ils se sont retirés, les singes viennent pour mettre ces bottes, et ne peuvent plus les oter, ni prendre la fuite. Quelquefois on porte encore des miroirs, où l'on se regarde à différentes reprises, et l'on en laissent d'autres où il y a des ressorts, qui se lachent et serrent dès qu'on les touche: Les singes viennent prendre ces miroirs pour s'y regarder, et aussitôt ils se trouvent les deux pattes de devant engagées et hors d'état de s'enfuir.

On trouve dans la Guinée en Afrique une certaine espèce de grands singes, nommés *orang-outangs*, qui ressemblent beaucoup à l'homme. Ils marchent ordinairement à deux pieds, le bâton à la patte de devant, et sont si forts que dix hommes ont beaucoup de peine d'en domter un. Ils couchent sur les arbres, et leur nourriture consiste en fruits.

Il y a quelque tems qu'il y eut à Paris un *orang-outang* qui étoit habillé comme un homme, il marchoit toujours debout sur les deux pieds: il présentoit sa main pour reconduire les gens qui venoient le voir, se promenoit gravement avec eux. Il se mettoit à table pour manger, déployoit sa serviette, s'en essuyoit les lèvres, se servoit de la cuillière et de la fourchette pour porter à bouche; il versoit lui-même sa boisson dans un

un verre; le choquoit lorsqu'il y étoit invité. Il comprenoit tout ce que son maître lui disoit. Il aimoit prodigieusement les bonbons: tout le monde lui en donnoit; et comme il avoit une toux fréquent et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie. — Il ne vécut à Paris qu'un été, et murut l'hiver suivant à Londres. *)

Des marmottes.

Au sommet des Alpes se trouvent certains animaux un peu plus gros que les lapins, et qu'on appelle marmottes. Durant huit ou neuf mois que les neiges couvrent ces montagnes, les marmottes dorment dans leurs tanières. Pendant ce tems-là leur sommeil est si profond, qu'on ne sauroient les réveiller qu'à force de les chauffer en les tenant proche du feu, ou en les trempant dans de l'eau chaude. En été quand elles vont à la campagne, il y en a toujours une de la troupe qui fait sentinelle en quelque éminence, et qui, appercevant quelque danger, en avertit les autres par son siflement, qui fuient alors incontinent dans leurs tanières.

La manière est fort admirable dont elles s'y prennent pour faire leur provision de foin et pour le porter dans leur cavernes, soit pour en faire des lits, soit pour s'en nourrir quand les neiges les surprennent avant que le tems de leur sommeil soit venu. Elles commencent par couper l'herbe avec leurs dents; et lorsqu'elle est seche, une de leurs femelles se couche à la renverse sur le gazon, les quatre jambes tendues en haut, les autres accourent la gueule pleine de cette herbe sechée, et en apportent sur le ventre de cette pauvre bête autant qu'elle en peut embrasser avec les jambes.

*) Il est à croire que c'etoit le même *orang-outang* dont Mr. *Buffon* parle dans son Histoire naturelle.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0438
DFG

jambes. Quand elle est ainsi chargée, ils la prennent avec leurs dents par la queue, et la trainent dans la tanière, où s'étant déchargée, elle va recommencer le même travail.

De l'autruche.

L'autruche est le plus grand de tous les oiseaux. Elle a de très-hautes jambes, le cou très-long, et la tête fort petite. Sa hauteur égale presque celle d'un homme monté à cheval. Ses ailes sont petites et inutiles pour voler: Elles n'ont été destinées par la nature que pour l'aider dans sa course.

Cet oiseau dévore tout ce qu'on lui présente, cuir, herbe, poil, etc. cependant il ne digère point le fer ni les autres corps durs qu'il avale, mais il les rend en entier.

Les autruches habitent par préférence les lieux les plus solaires et les plus arides, et où il ne pleut jamais. Elles se réunissent dans les déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie. Elles fuient l'homme; mais l'homme qui sait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs rétraites les plus sauvages: il se nourrit de leurs oeufs, de leur sang, de leur graisse et de leur chair, et il se pare de leurs plumes. Ses oeufs sont aussi gros que la tête d'un enfant. L'autruche se trouve dans une partie de l'Asie; mais sa vraie patrie est l'Afrique.

L'autruche, pour se mettre à l'abri des poursuites des chasseurs, cache sa tête dans l'herbe ou dans le sable, persuadée que ne voyant personne, personne aussi ne peut la voir.

Du colibri.

Ce charmant petit oiseau, qu'on trouve dans le Brésil en Amérique, peut passer pour un petit miracle de la nature, pour sa beauté, pour sa façon de vivre, et pour sa petitesse. Il n'est guères plus gros qu'un hanneton, et ses couleurs imitent l'arc en-ciel. Il a un rouge si vif sur le cou, qu'on le prendroit pour un rubis: Le ventre et le dessous des ailes sont jaunes comme de l'or; les cuisses vertes comme une émeraude; les pieds et le bec noirs et polis comme de l'ébène, les deux yeux comme des diamans en ovale et de couleur d'acier bruni, la tête verte, avec un mélange d'or d'un éclat surprenant. Les mâles ont une petite hupe sur la tête, qui rassemble toutes les couleurs qui brillent dans le reste du corps. Ils ne vivent, dit-on, que de la rosée et du suc des fleurs. Leurs oeufs ne sont pas plus gros que les pois.

Le colibri a l'odeur fort agréable. Sont chant est une espèce de petit bourdonnement clair. L'oiseau, qu'on nomme *grosbec*, est fort friand des oeufs des colibris; mais si ceux-ci peuvent le joindre, ils s'attachent sous son aile, le percent de leur bec fin et afilé comme une aiguille, et le poignandent jusqu'à ce qu'il périsse. On fait sécher les colibris, enveloppés de papiet à une chaleur douce. L'éclat de leur couleur ne se ternit point. Les Dames Indiennes les suspendent à leurs oreilles comme des diamans. On fait avec leurs plumes des tapisseries et des tableaux.

L'oiseau mouche est la plus petite espèce de colibri.

Des abeilles.

Il y a des abeilles sauvages, et des abeilles domestiques. Les sauvages font leur demeure et leur travail dans le creux des arbres ou des rochers. On donne pour maison aux abeilles domestiques une espèce de panier, qu'on

qu'on nomme ruche, où elles s'établissent et font leur travail. On distingue dans une ruche trois sortes d'abeilles. D'abord les abeilles communes, qui sont chargées de tout l'ouvrage, et qui paroissent n'être ni mâles ni fémelles. Elles ont toutes une trompe pour le travail, et un aiguillon contre l'ennemi. En second lieu les bourdons, qui sont d'une couleur plus obscure, et un tiers plus longs et plus gros que les abeilles. Cependant on en a trouvé qui n'étoient pas différens d'elles pour la grosseur. Les bourdons, qui passent pour être les mâles, n'ont point d'aiguillon. Il s'en trouve de cette espèce un cent et plus dans une petite ruche de sept à huit mille abeilles. Le nombre en est triple et quadruple dans une forte ruche de dix-sept ou dix-huit mille abeilles. Il y a enfin une trosième sorte de mouche, beaucoup plus forte et plus longue que les bourdons même, et qui est armée d'un aiguillon comme le commun des abeilles. On croit qu'elle est unique dans une ruche, ou du moins qu'il n'y en a qu'une pour chaque essain, c'est à dire pour chacune de ces troupes de jeunes abeilles qui sortent de tems en tems de la ruche, et qui se vont établir ailleurs. Les anciens donnoient à cette grosse mouche le nom de roi, mais des savens modernes disent qu'il faut l'apeller la reine, parce qu'on a observé que c'est elle qui pond tous les beufs qui donnent naissance aux abeilles. Elle peuple dix, douze maisons et plus à chaque ponte, et elle peut même donner jusqu'à six ou sept mille petits. Elle peut voir là même année les enfans de ses enfans, et se trouve mère ou aïeule de dix-huit mille enfans en un seul été.

Les bourdons sont les maris de la reine, et ils sont bien nourris pendant tout l'été, mais quand l'automne s'approche, les bourdons sont maltraités et chassés. On voit qu'ils deviennent à charge à la république, où ils ne font plus que manger. Les abeilles n'en veulent plus dans leur ruche; on n'en reserve que quelques-uns pour le besoin de l'année suivante. Ils ont beau s'obstiner à vouloir demeurer, les abeilles les prennent par les ailes et par les épaules, et les chassent sans quartier hors de la ruche, où ils se trouvent errans et

sans secours, jusqu'à ce que les pluyes, les oiseaux et la faim les ayent fait périr.

Quand elles commencent le travail de la ruche, elles se partagent en quatre bandes: les unes vont chercher en campagne les matériaux dont l'ouvrage est construit: d'autres mettent les matériaux en oeuvre, et dégrossissent l'ouvrage en ébauchant le fond et les cloisons des cellules; d'autres polissent le tout, recherchent les angles enlèvent la cire qui est de trop, et amènent l'ouvrage à sa perfection: les quatrièmes apportent à manger à celles qui ne peuvent pas quitter l'ouvrage. On ne donne rien à celles qui vont aux champs: on suppose qu'elles ne s'oublient pas.

Quoique la propreté et les proportions de leur édifice soient admirables, la diligence des ouvrières est si grande qu'un rayon à doubles cellules, adossées les unes contre les autres, et qui a un pied de long sur six pouces de large, est expédié en un jour; ensorte que trois mille abeilles y peuvent loger. Il y a dans la structure des rayons une symmétrie parfaite; et cet ouvrage peut servir jusqu'à six ou sept ans.

L' a c u d i a.

C'est un insecte volant et lumineux, qui se trouve en Amérique. Il est de la grosseur d'un doigt, et long de deux pouces. Il est si lumineux pendant la nuit qu'il repand une grande clarté. Il y a des Indiens qui s'en servent au lieu de chandelle. Avec un de ces insectes, ont lit, on écrit, aussi facillement qu'avec une chandelle allumée. Lorsque les Indiens voyagent dans l'obscurité de la nuit, ils en attachent un à chaque pied, et en portent un autre à la main. Tant que ces insectes se portent bien, ils sont très-lumineux; mais lorsqu'ils sont malades, leur lumière s'affoiblit; et quand ils sont morts, ils ne brillent plus.

Du

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0442
DFG

Du sucre.

Le *sucre* est un suc extrêmement doux, qui se tire d'une sorte de cannes, qui viennent dans les pays chauds.

Ces cannes, qui ressemblent beaucoup à notre roseau ordinaire, tant à l'extérieur, que dans la fleur, sont plus ou moins grosses et longues, selon la nature des fonds et la fécondité de la terre où elles sont plantées. Elles sont plus ou moins sucrées, selon leur exposition au soleil, et selon l'âge et la saison où elles sont coupées. Les meilleures, sans difficulté, et les plus propres à donner quantité de beau sucre, sont celles qui ont depuis sept, jusqu'à dix pieds de hauteur, sur dix à quinze lignes de diamètre, qui sont lisses, pesantes, et cassantes; qui ont leurs noeuds les plus éloignés entre eux, et qui jaunissent davantage en murissant.

Lorsque les cannes sont mûres, et qu'on a pris la résolution de les couper, on commence par ôter les rejettons, donnant à chacun un coup de serpe, à trois ou quatre pouces au dessous de la plus basse feuille, où il ne paroit plus de verd. On coupe ensuite les cannes par le pied, et selon qu'elles sont plus ou moins longues, on les coupe en deux ou en trois parties; puis on les charge sur une charette pour les porter au moulin, où elles sont écrasées, pour en exprimer le suc, que la cuisson réduit en sucre.

On ne coupe jamais de cannes que pour vingt-quatre heures, de peur qu'elles ne s'aigrissent, et ne deviennent par-là tout-à-fait inutiles pour la fabrique du sucre.

Du caffé.

Le *caffé* est la baie ou la graine d'un petit arbre qui n'étoit autre-fois connu qu'au royaume d'Ymen en Arabie. Il y en a maintenant en plusieurs jardins de l'Europe, où il n'a que cinq ou six pieds de haut, et une tige de la grosseur d'un pouce: mais il s'élève dans

l'Arabie et à Batavia à la hauteur de quarante pieds, et n'excède guères quatre à cinq pouces d'épaisseur. Il est en tout tems chargé de fleurs et de fruits. Il donne, sur toute la longueur de son tronc, des branches qui sont toujours exactement opposées l'une à l'autre, et par différentes paires, dont l'une croise l'autre. Les feuilles, qui tiennent de la figure du laurier ordinaire, sont aussi rangées deux à deux. De l'aisselle de la pluspart des feuilles, naissent des fleurs blanches, d'une odeur douce, et assez semblables pour la figure à celles du jasmin. La baie ou le fruit qui succède, ne ressemble pas mal, pour la figure et pour la couleur, à un bigarreau. La chair, qui n'est point désagréable, sert d'envelope à deux coques, qui tiennent chacune une semence, qu'on nomme la féve du caffé.

Nos Médecins, fondés sur l'experience, attribuent au caffé les propriétés de faciliter la digestion, et d'éteindre les aigreurs lorsqu'il est pris après le repas. Bien des personnes en trouvent l'usage encore plus estimable le matin, pour dissiper les ennuis, les nuages et les apesantissemens de l'esprit, qu'il rend propre au travail. On a la précaution de corriger l'amertume des sels du caffé par le moyen du sucre; du pain, quand on le prend à jeun; et du lait pour les tempéramens maigres que ce sel altéreroit.

Le caffé pris trop souvent et trop fort est fort contraire à la santé.

Du thé.

Le *thé* est la feuille d'un arbrisseau qui croit dans la Chine, et qui s'étend en diverses branches fort jolies. Quand ce petit arbre fleurit, ses feuilles sont blanches, jaunes, dentellées et pointues; mais après elles deviennent d'un verd brun et quelquefois mêlé. On sèche adroitement les feuilles pour les apporter en Europe, et on les enferme bien, de peur qu'elles ne perdent de leur force. Le thé le plus récent est le meilleur. On dit

dit qu'il sert à abattre les vapeurs qui montent à la tête, qu'il éclaircit l'esprit, et fortifie la mémoire. Mais il ne faut pas qu'il soit éventé; car cela lui fait perdre tous les bons effets qu'il pourroit faire.

Le thé n'est connu en Europe que depuis le commencement du siècle précédent, et ce sont les Hollandois, qui les premiers nous en ont fait part.

De la cannelle, et du girofle.

La *cannelle* est l'écorce d'un arbre qui ne se trouve plus que dans l'île de Ceylan. Les Hollandois sont parvenus à la détruire par-tout ailleurs, et à en faire seuls le commerce. Quand on fait cuire le fruit du cannelier dans l'eau, il en sort une huile qui se fige et s'épaissit comme le suif, à mesure que l'eau se réfroidit. On en fait de la chandelle, d'une blancheur parfaite. Il y a aussi la cannelle blanche de Saint-Domingue et des Antilles, mais elle est peu estimée.

Le *girofle*, ou le clou de girofle, est le bouton à fleur d'un fruit aromatique, en forme de clou, ayant une pointe et une tête partagée en quatre quartiers. Il croit sur le giroflier dans l'île de Ternate *). Cet arbre étoit très-commun dans toutes les Moluques, et toutes les Nations s'y pourvoyoient de girofle en liberté. Mais les Hollandois, dont les plus grands obstacles n'ont jamais lassé la patience, ont engagé ou contraint les habitans de ces îles à abatre tous les girofliers, et ne les ont conservés que dans l'île de Ternate, dont ils sont les maîtres.

Du cotonnier et du coton.

Il y a trois sortes d'arbres qui portent le coton: L'un est rampant comme une vigne, l'autre épais comme un

*) Petite île à l'occident de Gilolo, dans les Moluques.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0445
DFG

un buisson, et le troisième haut comme un chêne: tous trois, après avoir donné de très-belles fleurs, produisent un fruit gros comme une noix, dont les dehors sont tout-à-fait noirs. Ce fruit devenu mur, s'entrouvre, et laisse voir une bourre d'une blancheur extrême: c'est ce qu'on appelle le coton. Après l'avoir filé, on en fait de la mousseline, des étoffes, des bas, etc. On mélange quelquefois le coton avec la laine, quelquefois avec la soie, et même avec l'or.

Du poivre.

Le *poivre* est le fruit d'un arbre qui croit sur les côtes de Malabar en Asie. La tige de cet arbre est si foible qu'il la faut soutenir, comme on fait ici celle de la vigne. Chaque branche porte ordinairement six grappes, longues chacune d'environ douze pouces, et semblable à des grappes de raisins qui ne sont pas mûrs. On les cueille toutes vertes au mois de Novembre, et on le met sécher au soleil. Les grains durcissent et deviennent noirs en très-peu de tems.

De la grandeur des étoiles, et de leur distance de la Terre.

Par le moyen des télescopes, ou lunettes d'approche, les Astronomes modernes ont fait dans le ciel des découvertes, qui toutes certaines qu'elles sont, paroîtront toujours chimériques à la plupart des hommes.

Selon ces Astronomes, Saturne est cent trente fois plus gros que la Terre, qui a neuf mille lieues de circuit, Jupiter mille et cinq cents fois, et le Soleil un million de fois plus gros.

La distance de la Terre et des Planètes au Soleil, n'est pas moins incroyable. Un boulet de canon qui iroit de la Terre au Soleil, et qui conserveroit toujours

sa première vitesse, employeroit vingt-cinq ans pour y arriver: et s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cents cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toises en une seconde. Supposé donc qu'il conservât toujours la même vitesse, avec laquelle il fait les cent premières toises, depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure cent quatre vingts lieues: et par conséquent pour arriver de la Terre au Soleil, il feroit trente neuf millions quatre cents vingt mille lieues, qui est dans ces suppositions la distance de la Terre au Soleil. On peut juger à proportion de la distance de Saturne au Soleil.

La grosseur des étoiles fixes, et leur éloignement du Soleil, est encore plus inconcevable.

Chacune de ces étoiles fixes est un Soleil, et il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du Soleil, qu'un boulet de canon employeroit plus de six cents mille ans, pour parcourir les espaces qui sont entre ces étoiles et le Soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un royaume, la Terre même dans toute son étendue, par rapport à ces vastes corps, dont la grandeur passe toute imagination? — Un point imperceptible. —

La distance immense des étoiles de la Terre nous les fait paroître si petites; car qui est-ce qui ne sait que tous les objets qu'on voit dans l'éloignement, paroissent beaucoup plus petits qu'ils ne sont: par exemple de quelle petitesse est le plus grand palais qu'on voit dans l'éloignement de quelques lieues! —

Plusieurs Astronomes supposent que toutes les Planètes sont habitées, et cette conjecture se fonde sur ce qu'à l'aide du télescope, on a vû sur la Lune des taches ambulantes qui se dissipent; ce qui fait penser que ce sont des nuages qui se resolvent en pluye. De là on a conclu avec vraisemblance, que ces pluyes

servent à faire germer des plantes, déstinées à nourrir les habitans de cette Planète. Or si la Lune a des habitans, on peut conjecturer que les autres Planètes en ont aussi. Mais il se peut bien que ces habitans sont tout autrement faits que nous. Il y a peut-être des créatures dont nous ne saurions nous faire aucune idée. Cependant il est plus que vraisemblable qu'il y en a, vu qu'on en trouve en grand nombre dans chaque grain de terre sur notre globe.

Petitesse étonnante.

Par le microscope on apperçoit dans une goute de vinaigre, etc. un nombre presqu'innombrable de petits animaux. Ils se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun de ces animaux est mille fois plus petit qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit et qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux conformes aux veines et aux nerfs, et un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroit dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits. Il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts, et d'autres qui sont fanées: de quelle étrange petitesse doivent être les racines? Et on croit que ces pitites plantes ont leurs grains ainsi que les chênes et les pins.

Origine des signes du zodiaque.

Le *zodiaque*, ou cercle des animaux, est un cercle que le Soleil décrit en faisant son cours annuël. Les étoiles qui se rencontrent sur le passage du Soleil, ont été divisées en douze portions, rélatives aux douze mois de

de l'année, auxquelles les Egyptiens ont donné les noms de douze différens animaux, rélatifs à ce qui se passoit sur la Terre dans chaque mois.

Les Egyptiens faisoient beaucoup de cas des brébis, des vaches et des chèvres: C'est pourquoi ils donnèrent (à ce qu'on dit) aux trois constellations que le Soleil parcourt dans le printems, les noms de ces trois sortes d'animaux. La première constellation sous laquelle le Soleil se trouve après l'hiver, lorsque les jours et les nuits sont égaux, eut le nom du premier animal qui nait alors, savoir de l'agenau, ou du *Belier* qui en est le père. Ils donnèrent à la seconde le nom de *Taureau*; et comme les chèvres mettent bas ordinairement deux petits, ils donnèrent à la troisième constellation du printems le nom de *Gémeaux*, qu'on a jugé à propos de représenter comme deux petits garçons.

Quand le Soleil est parvenu au solstice de l'été, il cesse de s'avancer vers le pôle: il commence à s'en aller à reculons vers l'équateur, et à retourner pour ainsi dire sur ses pas. C'est pourquoi les Egyptiens donnèrent aux étoiles sous lesquelles il est alors, le nom d'*Ecrevisse*, qui, comme on sait, marche à reculons. Les chaleurs excessives qui suivent, firent regarder le Soleil comme étant dans sa plus grande force; ce qu'ils désignèrent en donnant à la constellation sous laquelle il est alors, le nom du *Lion*, le plus terrible des animaux. La moisson qui vient bientôt après, fit caractériser la sixième constellation par la figure d'une jeune moissonneuse, ou d'une *Vierge* qui porte un épi.

On ne pouvoit mieux exprimer l'astérisme sous lequel arrive l'équinoxe, qui égale les nuits aux jours, que par l'idée d'une *Balance* en équilibre. Les maladies que le Soleil cause souvent en se retirant, ou qui arrivent vers le milieu de l'automne, firent donner aux étoiles suivantes le nom du *Scorpion*, parceque cet animal porte à sa queue un aiguillon avec une bouteille de poison, et qu'il fait usage de l'un et de l'autre en fuyant. Le *Sagittaire* qui vient ensuite, a rapport à la chasse, qu'on fait surtout après la chute des feuilles.

Pour

Pour désigner le solstice d'hiver, après lequel le Soleil monte, et continue toujours à monter jusqu'à l'autre tropique, les Egyptiens choisirent le nom du *Bouc*, ou du *Capricorne*, parceque ces animaux ont coutume de grimper et de monter en broutant jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au plus haut des collines et des rochers. Le *Verseau* peut très-bien désigner les pluyes, les neiges et la triste saison de l'hiver. Enfin les deux poissons semblent avoir rapport à la génération de ces animaux, qui commence sur la fin de l'hiver, ou à la pêche qui commence alors à devenir bonne.

Des éclipses.

Tout le monde est témoin des élipses du Soleil et de la Lune, et il y a quelque honte d'en ignorer la cause. Les éclipses du Soleil n'arrivent que quand la Lune, qui est un corps opaque, est située entre la Terre et le Soleil; alors elle intercepte la lumière qui devroit venir du Soleil à la Terre. Les éclipses de la Lune n'arrivent que lorsque la Terre, étant située directement entre la Lune et le Soleil, empêche le Soleil d'éclairer la Lune. C'est pourquoi les éclipses du Soleil n'arrivent que quand la Lune est nouvelle, et celles de Lune que quand elle est pleine. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les Astronomes les prédisent avec tant de justesse, qu'une erreur de quelques minutes passe parmi eux pour une erreur considérable.

Explication des mois de l'année.

Janvier est nommé ainsi à cause du Dieu *Janus*, à qui le premier jour de l'année civile avoit été consacré par les Romains.

Février vient du mot latin *Februare*, qui signifie *expier*, à cause que les Romains au commencement de

de ce mois offroient des sacrifices d'expiation pour les morts.

Mars est ainsi nommé à cause du Dieu *Mars*, auquel ce mois avoit été consacré, comme le premier de l'année Romaine.

Avril fut ainsi nommé d'*aperire*, qui signifie *ouvrir*, puisque le germe des plantes commence dans ce mois à s'ouvrir dans le sein de la Terre.

Mai vient du mot *Majores*. Ainsi furent nommé les plus anciens citoyens Romains, auxquels ce mois fut dédié.

Juin fut ainsi nommé parcequ'il étoit dédié à la jeunesse Romaine, qu'on appelloit *Juniores*.

Juillet fot nommé ainsi pour honorer la naissance de *Jules-César*, arrivé dans ce mois.

Août vient du laiin *Augustus*. On donne ce nom à ce mois à cause que l'Empereur *Auguste* y étoit né.

Septembre étoit le septième, *Octobre* le huitième, *Novembre* le neuvième, et *Decembre* le dixième mois de l'année Romaine, en commençant l'année par *Mars*.

Explication des jours de la semaine.

Les anciens Payens donnèrent les noms de sept Planètes aux jours de la semaine, parcequ'ils les regardoient comme des Divinités qui gouvernoient le monde tour-à-tour.

Lundi, ou jour de la Lune.
Mardi, ou jour de Mars.
Mécredi, ou jour de Mercure.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0451
DFG

Jeudi, ou jour de Jupiter.
Vendredi, ou jour de Venus.
Samedi, jour du Sabbat, qui étoit le jour de Saturne.
Dimanche, jour du Seigneur (*de Dominicus*,) qui étoit le jour du Soleil.

Les Chrétiens ont appellé le jour du repos *le jour du Seigneur*, pour honorer la mémoire de la resurrection de *Jesus-Christ*.

Comme ces mots répondent aux sept Planètes, ils répondent aussi aux sept métaux, et on se sert des mêmes caractères pour indiquer les uns et les autres.

Les métaux.		*Les Planètes.*	*Les jours de la sem.*
le Soleil	☉	l'or	Dimanche
la Lune	☾	l'argent	Lundi
Mars	♂	le fer	Mardi
Mercure	☿	le mercure *)	Mécredi
Jupiter	♃	l'étain	Jeudi
Venus	♀	le cuivre	Vendredi
Saturne	♄	le plomb	Samedi.

Conseil pour se bien porter.

Il ne faut jamais boire à la glace quand on a fort chaud, ni se reposer dans un endroit froid ou humide. Il ne faut pas non plus boire ni manger tout aussi-tôt qu'on a eu quelque grande colère; car une telle faute jette souvent dans des maladies sans remède.

Il

*) Autrement: le vif argent.

Il faut se coucher de bonne heure, et se lever de bon matin. Sept heures de sommeil suffisent pour le repos de l'homme: un plus long sommeil est nuisible à la santé. Il ne faut faire des exercices de corps ou d'esprit immédiatement après le repas; car alors il est aussi mal-sain qu'il est salutaire dans un autre tems. Et quoique l'exercice, selon *Hipocrate*, *) soit le plus sûr moyen de conserver la santé, néanmoins il ne faut jamais le pousser si loin que l'on soit entièrement fatigué.

Il ne faut jamais prendre médecine, ni se faire saigner, sans qu'un Médecin éclairé ne le trouve nécessaire. Les vrais préservatifs contre toutes sortes de maladies, et sans lesquels les meilleurs remèdes seroient inutiles, sont l'exercice, l'eau et la tempérance.

En automne il faut avoir soin de se couvrir bien le matin et le soir, à cause du serein, qui est préjudiciable à la santé dans cette saison. Il faut manger beaucoup de fruits cruds et cuits, et boire beaucoup d'eau, et peu de vin et de caffé; cela préserve des dysenteries, qui règnent ordinairement dans cette saison. Et si l'on a le malheur d'en être attaqué, ce même régime la guérit facilement.

Le souhait.

Si Dieu vouloit, dit *Paul*, que je fusse mon maître,
J'aurois une voiture à quatre chevaux gris,
Et mon plaisir seroit, étant à ma fenêtre,
De me voir en carosse aller par tout Paris.

*) Fameux Médecin grec.

Enigme.

Sans vivre je fais vivre et suis aimé de tous,
D'aucun amour pourtant je ne suis susceptible;
Je suis utile au sage et contente les fous,
Je corromps les mortels et suis incorruptible.

L'argent.

Epitaphe d'un certain Grand Seigneur.

Ci-dessous gît un Grand Seigneur,
Qui de son vivant nous apprit,
Qu'un homme peut vivre sans coeur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0454
DFG

Fautes à corriger.

Page	2	ligne	8	bère,	*lisez* bière
—	9	—	32	inconcevoble,	— inconcevable
—	10	—	12	remeroioit,	— remercioit
—	18	—	6	s'enôler,	— s'enrôler
—	22	—	7	hougies,	— bougies
—	24	—	25	meurtier,	— meurtrier
—	28	—	21	Jurusconsulte,	— Jurisconsulte
—	94	—	29	rafoir,	— rasoir
—	126	—	15	caleçon,	— caleçons
—	128	—	6	bont,	— bout
—	136	—	13	grandes,	— grands
—	165	—	4	deureurc,	— demeure
—	165	—	17	rouer,	— rouler
—	168	—	3	fit,	— fil
—	175	—	37	q'uà,	— qu'à
—	178	—	20	redoutablés,	— redoutables
—	232	—	25	douvoit,	— pouvoit
—	262	—	13	les ilence,	— le silence
—	266	—	22	rassambler,	— rassembler
—	274	—	19	huit,	— huit mille
—	280	—	25	méconcontens,	— mécontens
—	301	—	11	paraille,	— pareille
—	303	—	2	cet ans,	— cent ans
—	333	—	15	securue,	— secouru
—	339	—	5	resoit,	— restoit
—	349	—	28	crabine,	— carabine
—	354	—	34	fanatissins,	— fantassins
—	368	—	32	craint,	— criant

Catalo-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0455
DFG

Catalogue de mes ouvrages, que j'ai fait imprimer à mes dépens.

Grammaire allemande pratique, ou méthode nouvelle et amusante pour apprendre l'Allemand, 3me Edition, revue, corrigée et augmentée. 1 fl.

Praktische französische Grammatik, wodurch man diese Sprache auf eine ganz neue und sehr leichte Art in kurzer Zeit gründlich erlernen kann. Eilfte durchaus verbesserte und vermehrte Ausgabe. 1 fl.

Angenehme Unterhaltungen, nebst Freundschaftlichen und Handlungsbriefen zum Uebersetzen ins Französische, 2c. dritte durchaus verbesserte und vermehrte Ausgabe. 1 fl.

Praktische italienische Grammatik, wodurch man diese Sprache in kurzer Zeit erlernen kann. 1 fl. 12 kr.

Erster Unterricht in der französischen Sprache, für Kinder. Zweite durchaus verbesserte und vermehrte Ausgabe. 20 kr.

On trouve aussi chez moi:

Nouvelle Grammaire françoise-italienne pratique, par Jean Nicolas Meidinger, 3me Edition. 1 fl.

Dictionnaire de poche, allemand-françois, et françois-allemad, nouvelle Edition, 2 Vol. 1 fl. 40 kr.

Abrégé du voyage du jeune Anacharis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle, avant l'Ere vulgaire. 1 fl. 30 kr.

Voyage en Sicile et à Malte, etc. par Campé. à 1 fl. 15 kr.

Dizzionario di tasca, italiano-tedesco, e tedesco-italiano. 2 Vol. 2 fl.

Jean Valentin Meidinger.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0456
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0460
DFG

et des remèdes aux malades. Leurs espèces et
vertus sont innombrables. Elles ornent la terre,
donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes
des fruits délicieux. Regardez ces vastes forêts,
paroissent aussi anciennes que le monde. Ces ar
s'enfoncent dans la terre par les racines, comme l
branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines
défendent contre les vents, et elles vont cherc
comme par de petits tuyaux souterrains, tous les
destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-m
se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tend
l'abri des injures de l'air. Les branches distribuen
divers canaux la sève, que les racines avoient ré
dans le tronc. En été ces rameaux nous protègen
leur ombre contre les rayons du soleil: En hyve
nourrissent la flamme, qui conserve en nous la cha
naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pou
feu; c'est une matière douce, quoique solide et dura
à laquelle la main de l'homme donne toutes les for
qu'il lui plait pour les plus grands ouvrages de l'ar
tecture et de la navigation. De plus, les arbres fruiti
en penchant leurs rameaux vers la terre, semb
offrir leurs fruits à l'homme.

Si on tourne ses regards avec attention vers
animaux, on ne sauroit s'empêcher de les admirer.
uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'au
en ont un très-grand nombre, et plusieurs n'en
point du tout.

Les uns marchent; les autres rampent; d'au
volent; d'autres nagent; d'autres volent, marchen
nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et
nageoires des poissons sont comme des rames,
fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduis
le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, don
structure est semblable à celle d'un navire. Mais
ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet,
s'enfle à l'air, et qui s'apesantiroit dans les eaux.
contraire les nageoires des poissons ont des poi
dures et sèches, qui fendent l'eau, sans être imbib
et qui ne s'apesantissent point quand on les mou

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755634927/phys_0461
DFG